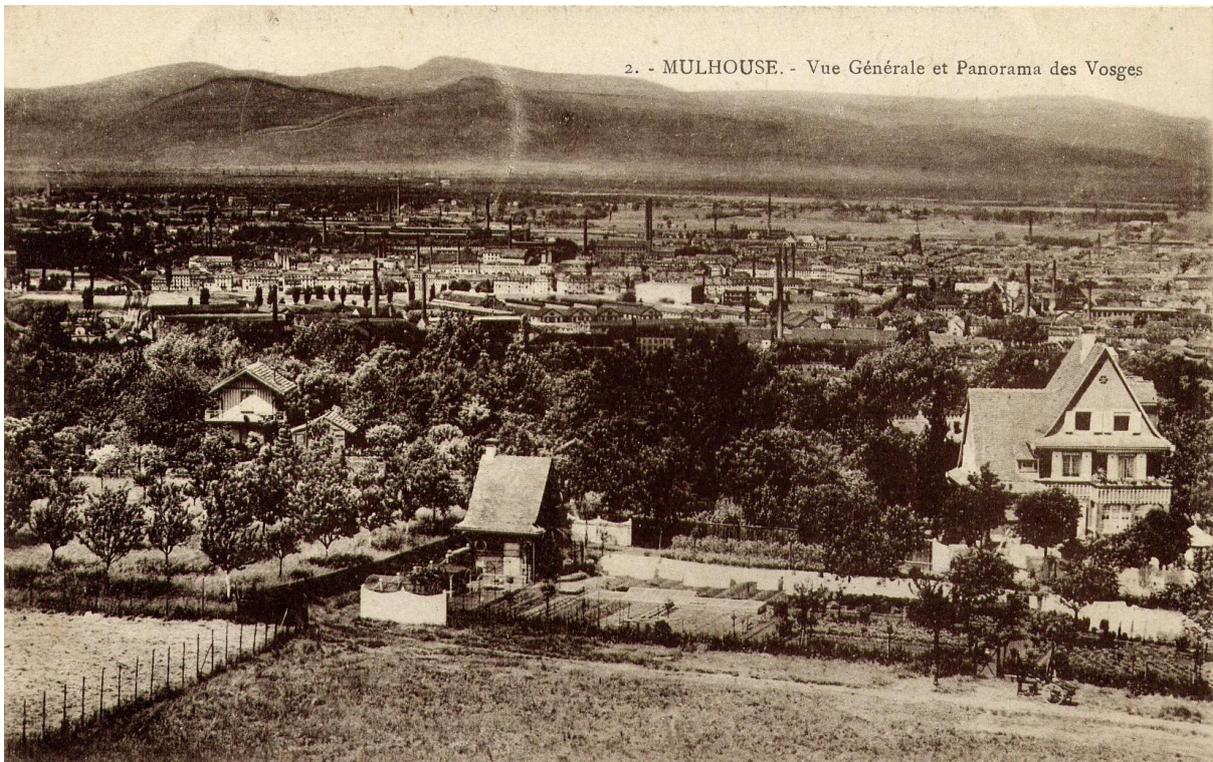


# Dictionnaire des Centraliens

de l'Est de la France



Vue générale de Mulhouse depuis le Reberg, vers 1900 (probablement)

Yves Antuszewicz

Nom des Centraliens	naissance	diplôme	décès
Alric Gustave	1894	1921 A	1967
André Paul-Charles			
Antuszewicz Paul	1857	1879	1883
Aweng Eugène	1840	1863	1913
Aweng François-Joseph	1852	?	1893
Benner <i>Henri</i> Gustave	1869	1890	1942
Berger Louis	1829	1852	1898
Birckel Jules	1833	1859	1883
Birckel René	1876	1900	1954
Blech <i>Charles</i> Emile	1855	1876	1934
Blech Emile	1861	1885	1933
Blech Ernest	1843	1865	1906
Bloch Armand	1879	1901	1934
Boeringer Armand	1869	1890	1935
Boeringer Charles	1838	1858	1913
Boeringer Eugène	1840	1860	1916
Boeringer Henri-Jean	1910	1934	2000
Bourcart Henry	1824	1846	1902
Bourcart Paul	1861	1883	1926
Bouvier Adolphe	1856	1879	1932
Brandt <i>Charles</i> -Rodolphe	1867	1890	1916
Brueder Marie Joseph <i>Victor</i>	1856	1879	1919
Bullier Léon	1843	1866	1919
Burnat Emile	1828	1851	1920
Buyer-Mimeure Paul de	1926	1949	2016
Buyer Raymond de		1922 A	
Chambaud Paul	1851	vers 1870	1928
Claudel Joseph	1815	1839	1880
Comond <i>Aimé</i> Jean Baptiste Gustave		1860	
de Place Guy	1874	1897	1928
Dollfus Denise		1942 A	
Dollfus Emile	1862	1885	1945
Dollfus Georges	1875	1897	1945
Dollfus Gustave	1829	1851	1905
Dollfus Gustave		1893	
Dollfus Jean	1899	1921B	1985
Dollfus Jean-Henri	1925	1949	
Dreyfus Colette	1918	1942 A	2014
Dreyfus Pierre	1891	1913	1946
Dreyfus Raoul	1882	1914	1972
Dreyfus René	1879	1902	1944
Dufournel Alphonse	1808	1834	1882
Engel Eugène	1854	1876	1920
Feer Raoul	1892	1914	1972
Feer-Herzog Charles	1820	1841	1880
Feltz Achille		1921 A	
Feltz Louis	1879	1899	1960
Frauger Edmond	1835	1857	1913

Gay Paul	1874	1897	1938
Goldenberg Alfred	1831	?	1897
Gros Aimé	1816	1835	1892
Gros Albin	1814	1834	1882
Gros Gabriel			
Grosseteste William	1838	1861	1924
Haffner Georges	1919	1944	2010
Hartmann Jules- <i>Henry</i>	1820	1842	1881
Hartmann Jacques	1825	1848	1887
Heilmann Jean-Jacques	1853	?	1922
Herzog Antoine	1816	1836	1892
Heyler Frédéric-Théophile	1863	?	1952
Imbach Auguste	1858	1879	1934
Jeanmaire Louis	1897	1923	1987
Jourdain Maurice	1842	1865	1886
Kiener Olivier	1916	1941	2008
Koechlin Edouard	1861	1884	?
Koechlin Emile	1852	1875	1923
Koechlin Henri	1821	1842	1865
Koechlin Isaac	1868	1890	1916
Koechlin Jean	1901	1922B	1953
Koechlin Julien	1859	1882	1911
Koechlin Léon	1877	1903	1918
Koechlin Maurice	1864	1886	1935
Koechlin Pierre	1906	1927	1990
Koechlin Rodolphe	1847	1869	1920
Koechlin Roger	1883	1906	1951
Kolb Jules	1839	1859	1905
Laillet Edouard	1853	1876	1927
Lambert Charles	1863	1884	
Lamey Frédéric	1863	1885	1935
Lauth Emile	1838	1859	1914
Lauth Frédéric		1887	
Lederlin Armand	1836	1857	1919
Lévy-Spira Meyer	1846	1868	1905
Ludwig <i>Jean-Jacques</i>	1887	1911	1961
Mieg <i>Daniel</i> -Eugène	1854	1876	1932
Mieg Philippe	1900	1922	1980
Müller Emile	1823	1844	1889
Perrin <i>Victor</i> Alphonse Constant	1882	1904	1932
Peugeot Armand	1849	?	1915
Peugeot Gaston	1859	1882	1908
Peugeot Jean-Pierre	1896	1922 A	1966
Peugeot <i>Jules</i> Lucien	1811	?	1889
Peugeot Louis	1871	1894	1950
Peugeot Robert I	1873	1895	1945
Peugeot Robert II	1950	1971	
Pierron Charles	1862	1885	1901
Poron Léon	1881	1905	1954
Poron Lucien	1882	1905	1954

Poupardin Frantz	1850	1873	1918
Richard Adrien	1866	1889	1948
Rieder Jacques	1838	1860	1908
Risler <i>Alphonse</i> Charles Mathieu	1857	1876	
Risler Jean		1937	
Rogelet Edmond	1848	1871	1910
Rohr Albert	1847	1869	1914
Royet Claude		1833	1892
Schlumberger Christian	1925	1950	1994
Schlumberger Emile <i>Jules</i>	1834	1857	1863
Schlumberger François	1923	1949	
Schlumberger Guy	1928	1951	
Schlumberger Henry	1817	1837	1876
Schlumberger Ivan	1916	1933	1976
Schlumberger Jean	1819		1908
Schlumberger Jean-Jacques	1925	1949	2005
Schlumberger Marcel	1884	1907	1953
Schlumberger Pascal	1911	1934	1986
Schlumberger Rémy	1920	1942	1992
Schlumberger Théodore	1840	1861	1917
Schlund Aimé	1855	1877	1923
Schmerber Jean	1824	1844	1896
Seillière Aimé	1835	1857	1870
Seillière Frédéric	1839	1861	1899
Seyrig Jacques	1899	1921 C	1943
Seyrig Roger	1871	1894	1935
Seyrig Théophile	1844	1865	1923
Seyrig William		1889	
Straszewicz Alexandre	1814	auditeur	1904
Türkheim Bernard de	1952	1975	
Türkheim Hubert de	1909	1933	2004
Türkheim Hugues de	1948	?	
Türkheim Martin de	1975	1998	
Türkheim Rodolphe de	1827	1850	1890
Walther-Meunier Hermann	1837	1860	1905
Weber Auguste	1867	1889	1924
Wehrin Charles	1858	1878	1951
Wehrin Max	1884	1906	1970
Willard Léopold <i>Alfred</i>	1869	1893	1938
Zuber <i>Charles</i> Eugène	1835		1909
Zuber Claude	1905	1927	1988
Zuber Denis	1918	1942 A	1993
Zuber Ernest	1838	1858	1906
Zuber Ernest	1879	1902	1940
Zuber Henri	1901	1924	1967
Zuber Ivan	1827	vers 1846	1919
Zuber Jacques	1900	1923 A	1961
Zuber Jean	1861	1884	1915
Zuber <i>Jules</i> Paul	1879	1903	avant 1958
Zuber Marcel	1908	1932	1982

Zuber René  
Zundel André

1902

1924  
1924

1979

## Remerciements

Je tiens à remercier le collectif de Centrale Histoire qui m'a inspiré cette recherche, soutenu dans cette aventure, et sans qui rien n'aurait été possible. Ma gratitude va spécialement :

- à son Président, notre camarade Hervé Biausser, également Directeur de l'Ecole, qui vient de m'adresser un message de remerciement particulièrement chaleureux, lors de la réunion virtuelle de ce jour;
- à son secrétaire, Jean-Claude Sauvage, auquel j'ai déjà fait parvenir plusieurs documents, qu'il a reçus avec enthousiasme, et qui m'a prodigué de nombreux encouragements; c'est grâce à Jean-Claude que certains de mes documents ont été mis en ligne : en particulier *l'Album de croquis de Paul Antuszewicz*, ainsi qu'une *Notice sur la vie et les travaux de Paul Hautefeuille*.
- A Fabienne Jolly que j'ai sollicitée de nombreuses fois, qui a fait des recherches et qui m'a fait parvenir de nombreux documents d'archives.
- à notre camarade Jacques Gautier, qui s'est vivement intéressé à mon document sur les Centraliens figurant dans le *Grand Dictionnaire universel de Pierre Larousse*;
- et à notre regretté camarade, Jean-Louis Bordes, qui m'avait accueilli à son domicile et avec lequel j'avais pu longuement converser. Sa disparition nous a tous touchés directement. Je souhaite rendre hommage à l'œuvre considérable qu'il nous a laissée. Il avait l'intention de mettre en chantier un dictionnaire de Centraliens. C'est en pensant à lui que j'ai conçu ce projet d'un *Dictionnaire de Centraliens de l'Est de la France*, et entrepris le travail que je vous présente.

Je tiens encore à remercier tout particulièrement Philippe Althoffer, Romarimontain comme moi<sup>1</sup>, qui très spontanément s'est intéressé aux documents que je lui ai adressés sur l'histoire locale de Remiremont, l'histoire de ma famille, l'histoire des Vosges et de la Lorraine, région qu'il connaît très bien. Ce secrétaire de la *Société d'Histoire de Remiremont*, a bien voulu lire mes écrits, corriger les erreurs qu'il était amené à relever, et surtout faire des recherches pour compléter les manques inévitables. Vous trouverez son nom au bas de certains articles dont il est l'auteur.

Je veux remercier également des membres de ma famille, fils ou filles de Centraliens, qui ont bien voulu me communiquer ou rédiger des textes et fournir des photographies. C'est le cas de deux filles de mon oncle Olivier Kiener et d'un fils de Louis Jeanmaire.

Yves Antuszewicz, le 28 octobre 2020.

---

<sup>1</sup> Les familles Althoffer et Antuszewicz se connaissaient depuis *belle lurette*, habitant deux maisons du Faubourg d'Alsace, à Remiremont, se faisant vis à vis. En particulier, l'arrière-grand-père de Philippe Althoffer : Henri Althoffer, né à Guebwiller, est arrivé à Remiremont en même temps qu'Adolphe et Jules Schwartz ainsi qu'Alexandre-Michel Antuszewicz; il a même participé à la création de la première filature comme sous-traitant en second-œuvre (fonderie, mécanique et serrurerie). Le père de Philippe était un camarade de mon père, et la Filature de la Madelaine devait souvent faire affaire avec l'entreprise Althoffer (atelier de fonderie et de constructions mécaniques). Ma sœur Jeanine a également conservé des liens d'amitié avec l'épouse de Philippe, Christiane Althoffer, née Starck. [Philippe Althoffer]

## Introduction

Il y a quelques années, lors d'une réunion de *Centrale Histoire*, j'ai remis au secrétaire un document inachevé sur les « dynasties alsaciennes de Centraliens ».

L'idée d'écrire ce texte m'était venue après avoir parcouru le livre de Michel Hau et Nicolas Stoskopf, deux éminents historiens de l'Alsace, sur « Les dynasties alsaciennes ». Ce livre de plus de 600 pages, très documenté, n'hésitait pas à affirmer qu'il se trouvait des familles alsaciennes de manufacturiers en Alsace dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Tout naturellement, en paraphrasant un homme politique hélas disparu, j'ai émis l'hypothèse qu'il en était de même dans la famille « centralienne » : qu'il existait des *dynasties de Centraliens alsaciens*. Mais la guerre de 1870 et le Traité de Francfort de 1872 étant passés par là, nous sommes incités à étendre le domaine de l'étude à l'Est de la France, car de nombreuses familles ont émigré et fondé des entreprises dans l'Est, les Vosges par exemple.

Je m'étais précisément intéressé à ma famille et à l'origine de la Filature de la Madelaine, à Remiremont. Cette filature fut fondée par mon arrière-grand-père Alexandre-Michel Antuszewicz<sup>2</sup>, en 1871, et a fonctionné 130 ans. Mon arrière-grand-père avait créé cette entreprise avec des membres de la famille de son épouse : Cornélie Reber, conformément aux traditions alsaciennes. Par son mariage avec Cornélie Reber, en 1850, il était entré de plein pied dans le cercle des 13 familles<sup>3</sup>.

Je connaissais alors peu l'histoire de mes ancêtres; je savais seulement que certaines familles avaient été à l'origine d'entreprises, surtout du côté de Mulhouse. Je n'ignorais pas que les fondateurs de ces entreprises étaient pour la plupart des sortes d'« aventuriers particulièrement persévérants », et que ces entreprises s'étaient maintenues longtemps. Comment expliquer que ces entreprises ont souvent

---

<sup>2</sup> Officier polonais, patriote, il avait participé à l'insurrection de Varsovie en 1831. Pris par les Russes, condamné à être pendu, il s'était échappé et réfugié en France en 1832. Il avait fait, dès 1840, la fin de sa carrière en Alsace, s'était marié en 1850 à Mulhouse, après avoir participé au « Printemps des peuples ». Il était allé en avril rejoindre Ludwik Mierosławski du côté de Poznan, avait participé aux deux combats victorieux de ce courageux patriote, et avait dû rentrer en Alsace après la défaite de l'armée insurrectionnelle. [ma conférence à la Bibliothèque polonaise du 3 décembre 2019]

<sup>3</sup> Cette expression, « jeu des 13 familles », provient du constat qu'en remontant les générations, on observe que 13 noms de famille se retrouvent constamment lorsqu'on feuillette la plupart des « *Tableaux généalogiques* » mulhousiens. Ce sont, par ordre de fréquence décroissante, les suivants : HARTMANN, GROSHEINZ, RISLER, SCHLUMBERGER, HOFER, ROPPOLT, ENGELMANN, REBER, ZIEGLER, ECK, FRIES, KOECHLIN. WAGNER.

duré plus de cent ans, et résisté aux nombreuses crises qui eurent lieu ?

Il y a à cela plusieurs explications; l'une d'elles est que ces fondateurs avaient la préoccupation principale que leur entreprise s'inscrive dans la durée. Pour ce faire, ils devaient être les meilleurs dans leur domaine et savoir s'entourer de techniciens audacieux, travailleurs et innovants. S'ils avaient des fils, ils dépensaient sans compter pour leur assurer la meilleure formation. S'ils n'avaient pas de fils, mais des filles, ils « organisaient » des mariages avec des ingénieurs de haut niveau, formés pour la plupart à Paris.

C'est ainsi que, dans ma famille, mon grand-oncle Paul Antuszezicz (ECP 1878), son frère Ernest, sont allés en classes préparatoire à Sainte-Barbe, que mon père Alexandre-Louis Antuszezicz s'est retrouvé également à Paris en « prépa » à Saint-Louis<sup>4</sup>, etc...

Mais pour confirmer la « théorie des dynasties d'ingénieurs alsaciens », il fallait connaître la généalogie des familles; celle-ci est souvent complexe, surtout à l'intérieur du cercle des « 13 familles ». De plus, lorsque le nom est répandu et ne fait pas partie du cercle en question, il est difficile d'identifier le phénomène « dynastie ». Voilà pourquoi j'ai dû me résoudre à abandonner mon document sur les « dynasties de Centraliens de l'Est de la France »<sup>5</sup>, par manque d'informations généalogiques avérées.

En revanche, constituer une *ébauche de dictionnaire de Centraliens* est plus aisé, à la condition d'avoir de l'aide. Je m'y suis attelé avec enthousiasme, « pour voir ». L'exercice qui suit n'est qu'une approche, à partir d'éléments dont je disposais. Il faudrait toute une équipe pour poursuivre le travail. Mais ce n'est pas une raison pour ne pas commencer.

Je requiers par conséquent votre indulgence !

Yves Antuszezicz, le 22 octobre 2020.

---

<sup>4</sup> Alexandre-Louis Antuszezicz « fera ses classes préparatoires aux Grandes Ecoles à Paris (Saint Louis) et sera « collé » à Centrale à cause d'une terrible entérite chronique dont il n'échappera que grâce à une cure de choucroute. Nous disposons d'une abondante correspondance à ce sujet ». [Une notice faite par moi sur mon père]

<sup>5</sup> Vous trouverez toutefois sur internet, sur le site des *Mémoires mulhousiennes*, un extrait de mon texte, que j'ai découvert par hasard.



Gustave Alric (1894-1967)

**Alric Gustave** (1894-1967), ingénieur des Arts et Manufactures (promotion 1921 A), né à Toulouse, mort à Paris. Conseiller de la République Sénateur de l'Aube de 1946 à 1958.

Après des études secondaires à Toulouse, Gustave Alric est admis à l'Ecole centrale de Paris, puis, major de sa promotion, devient ingénieur des arts et manufactures.

Pendant la première guerre mondiale, il sert dans l'artillerie; sa conduite au front lui vaut la croix de guerre, la médaille de Verdun, et, en 1933, la croix de la Légion d'honneur à titre militaire.

Dès avant la guerre, Gustave Alric s'est fixé à Troyes où il exerce les fonctions d'ingénieur, puis de gérant dans une société industrielle textile, les établissements Poron, où il demeurera pendant plus de 35 ans. Il milite au Parti républicain et social de l'Aube (PRSA) dont il devient le vice-président.

Au début de la deuxième guerre mondiale, Gustave Alric est officier à l'état-major du général Juin, puis il entre dans la Résistance.

Le 8 décembre 1946, il est élu conseiller de la République de l'Aube, sur la liste du Parti républicain de la liberté (PRL). Il est réélu, le 7 novembre 1948, sur la liste du RPF, puis le 19 juin 1955, sur la liste des Indépendants et paysans. Membre de la Commission des finances, de 1949 à 1958, membre de la Commission de la défense, de 1947 à 1958, rapporteur à plusieurs reprises du budget de l'Industrie et du Commerce, Gustave Alric fait aussi partie de nombreuses sous-commissions, et notamment de la sous-commission relative à la gestion des entreprises nationalisées. Dans ses interventions à la tribune, il témoigne d'une connaissance approfondie des phénomènes économiques et monétaires, qu'il analyse souvent de façon originale, et livre le fruit de son expérience professionnelle et de ses réflexions personnelles sur la gestion des entreprises et la place que doivent y tenir la recherche et l'innovation technique. Il insiste sur la

nécessité d'associer le personnel à la direction des entreprises.

Convaincu de la nécessité d'une union européenne, Gustave Alric avait participé, dès 1947, à la fondation du groupe fédéraliste parlementaire; de 1953 à 1958, il est membre de la Commission de coordination et de contrôle chargée de suivre l'exécution du Traité de communauté européenne du charbon et de l'acier; de 1954 à 1958, il est également membre suppléant à l'Assemblée Consultative du conseil de l'Europe; enfin, en mars 1958, il est élu délégué représentant la France à l'Assemblée unique des Communautés européennes.

Parallèlement à son mandat parlementaire, Gustave Alric assume de très nombreuses fonctions dont certaines sont étroitement liées à sa profession : président technique de l'Ecole française de bonneterie à Troyes, membre de l'Institut textile de France, administrateur de la Société des ingénieurs civils, membre du comité directeur national de l'Union des ingénieurs et techniciens de la Résistance, qui s'est fixé comme tâche, à la Libération, d'appliquer le programme économique et technique du conseil national de la Résistance. Gustave Alric est également conseiller de l'enseignement technique, membre du conseil de l'Ecole centrale, et, en 1954, il est nommé membre du Conseil supérieur de la recherche scientifique et du progrès technique.

*Dictionnaire des parlementaires français, 1940-1958, tome I, p. 375-376*



Krzywda, (blason de la famille Antuszewicz)

**Antuszewicz (famille).** L'ancêtre de la famille Antuszewicz, Mathieu, son fils Christophe, son petit-fils Michel et son arrière petit-fils Louis étaient tous, à partir de 1679, propriétaires suzerains de la terre nommée Iwanowce, avec des paysans corvéables, sise dans le gouvernement de Grodno, en Lithuanie. A une date que nous ne connaissons pas, Louis Antuszewicz vend cette terre à une personne étrangère et s'installe à Grodno où naît son second fils : Alexandre-Michel Antuszewicz, mon arrière grand-père. En 1830, le premier fils : Constantin (1800- ?), ne participe pas à l'insurrection et reste en Lithuanie. Son frère : Alexandre-Michel (1806-1890), officier polonais, est pris par les Russes et s'évade. A la

fin de l'insurrection, il rejoint les rangs de la *Grande Emigration*, qui traverse l'Allemagne et arrive en France en août 1832. On le trouve d'abord à Bourges, puis à Châteauroux où se trouve un centre de transit, le 28 août. En 1850, il épouse à Mulhouse Cornélie Reber, qui lui donne une fille et six fils, dont Paul Antuszewicz, mon grand-oncle.

Yves Antuszewicz (ECP 1967)

**Antuszewicz** (Paul), promotion 1879, décédé à Troyes, le 6 décembre 1883. Né à Altkirch, le 27 janvier 1857, notre regretté Camarade y séjourna, ainsi qu'à Mulhouse, jusqu'en 1871, et vint, après l'annexion de l'Alsace, se fixer avec sa famille à Remiremont. Après avoir fait ses études préparatoires au collège Sainte-Barbe, il fut reçu à l'École Centrale en 1876. Sa vive intelligence et son aptitude au travail l'y firent remarquer de ses professeurs, tandis que son caractère ardent et généreux lui créait de nombreux amis parmi ses camarades. Sorti de l'École en 1879 avec un des premiers diplômes d'ingénieur-constructeur, il revint à Mulhouse, après avoir satisfait au service militaire, et entra dans les importants ateliers de la Société alsacienne de constructions mécaniques. Il les quitta vers la fin de 1882 pour fonder à Troyes, avec l'un de ses frères, une filature de coton peigné, qui fut bientôt en pleine prospérité et où ses aptitudes lui présageaient un bel avenir. Au retour d'un stage au 25<sup>e</sup> régiment d'artillerie, où il avait été remplir ses devoirs d'officier de réserve, il ressentit les premiers symptômes du mal qui devait bientôt après l'enlever en quelques jours à l'affection de sa famille et de ses nombreux amis. Assidu aux réunions du groupe d'Alsace, il en fut secrétaire, pendant quelques mois, jusqu'à son départ de Mulhouse.

Signé : Mieg (1876)

*Bulletin de l'Association Amicale des Anciens Elèves de l'École Centrale des Arts et Manufactures*, jan-févr. 1884 p. 84.



Paul Antuszewicz (1857-1883)

**Antuszewicz Paul** (1857-1883), né à Altkirch, mort dans la banlieue de Troyes, au lieu-dit « Le Vouldy », est le troisième fils d'Alexandre-Michel Antuszewicz (1806-1890), Gustave Antuszewicz (1855-1893 ?) étant le second des six fils. Paul a passé sa prime enfance à Altkirch, puisque son père y était employé par Xavier Jourdain jusqu'en 1863. Ensuite, on ne sait pas où vécut la famille jusqu'en 1866, date à laquelle est né le cinquième garçon : Alfred, à Mulhouse. Une partie des études secondaires de Paul s'est déroulée à Mulhouse, jusqu'en septembre 1872. En décembre 1872, Paul se trouve à Epinal, au Collège et loge chez sa tante Eugénie Schwartz, née Schlumberger. Celle-ci est la femme d'Edouard Schwartz (1828-1892). Le 15 juin 1876, Paul écrit à son frère Léon : « Heureux mortel ! pour toi le champagne des enfants va couler à flots demain, tandis que moi, je m'abrutirai comme je le fais depuis deux ans et comme il me reste à le faire pendant trois ans, à faire des x et des y ». De 1876 à 1879, Paul est à l'Ecole Centrale des Arts et Manufactures, dont il sort diplômé. En mars 1877, Gustave rejoint son frère Paul à Paris. Au mois d'août 1877, Paul fait un stage à Saint-Dié : il relève un croquis d'un « appareil à vaporiser le coton de M. Simon de Saint-Dié »; en septembre et octobre, il poursuit ses travaux de vacances à la « filature de coton de Remiremont », en clair chez *Alexandre et Schwartz Frères*, l'entreprise fondée par son père Alexandre-Michel Antuszewicz. Le 7 novembre 1880, après avoir rempli ses obligations militaires, Paul obtient du Général commandant la 4<sup>ième</sup> Brigade d'Artillerie, le grade de Sous-Lieutenant de réserve. Il fait ensuite un stage ouvrier, en 1881, à la Fonderie de Mulhouse en compagnie de son frère Ernest. En 1882 Paul et Gustave se mettent d'accord pour créer une entreprise dans la banlieue de Troyes. Les négociations pour la location de la filature du Vouldy aboutissent le 14 décembre 1882. Les conditions du bail sont arrêtées avec M<sup>me</sup> Koechlin, veuve d'Alfred Koechlin, née Suzanne Elisabeth Frauenfeld. Le dépôt des pièces de publication de la société a été réalisé début décembre 1882 auprès du notaire de Troyes, M<sup>e</sup> Lamairesse. L'usine du Vouldy a pour adresse : 13 rue du Pré-l'Evêque, comporte une maison d'habitation où vont loger les deux frères, Gustave et Paul. La société créée est en nom collectif dont la signature est « Antuszewicz Frères ». C'est le 26 décembre 1882 qu'Alexandre Antuszewicz envoie une lettre de garantie à la Banque de Mulhouse pour couvrir le prêt de 200 000 francs consenti à ses fils pour le démarrage de l'entreprise. Comme Paul est « le fils préféré de sa mère » et que sa mère est « la championne de l'alexandrin », cette dernière lui adresse des poésies auxquelles Paul a bien du mal à répondre, surtout lors du démarrage d'une entreprise. Paul décède le 6 décembre 1883, suite à une maladie qui l'emporte brutalement : le 18 novembre il renonce à une partie de

chasse, ne se sentant pas bien; le 19, il se plaint de malaise; le 20, il appelle le médecin, se couche, et en quelques jours, « sans qu'on ait le temps de se retourner, le mal fait des progrès si rapides qu'on ne sait plus que faire ».

Yves Antuszewicz, « petit neveu » de Paul Antuszewicz

**AWENG Eugène** François (1840-1913), dit Eugène 1<sup>er</sup>, ingénieur des Arts et Manufactures (promotion 1863).

Né à Orléans le 22 août 1840, décédé à Arnaville (Meurthe-et-Moselle) le 27 septembre 1913. Il épouse le 25 mars 1867 à Sarreguemines (Moselle) *Gabrielle* Joséphe Amélie Eugénie Cavillon (1846-1924). Ils eurent 8 enfants, dont un fils (Frantz), Capitaine au 151<sup>e</sup> R.I., est décédé le 29 août 1914 à Doncourt (Meurthe-et-Moselle).



Marie Joseph *Frantz* Aweng

Fils aîné de Jean François Aweng (dit Frantz Aweng), né à Saverne (Bas-Rhin) le 1<sup>er</sup> février 1818, et mort à Aillevillers (Haute-Saône) le 9 février 1885, ingénieur mécanicien en chef en inexplosibles français, entré, en 1846, au service de la maison de Wendel, devenant directeur successivement d'Hayange (Moselle), Moyeuve (Moselle) (1<sup>er</sup> janvier 1854) et Stiring-Wendel (Moselle) (mai 1867).



Frantz (1<sup>er</sup>) AWeng (1818-1885) vers 1868  
(Photographie de Malardot, Metz) [Wikipédia]

Frantz Aweng a épousé en premières noces à Nantes (Loire-Atlantique) le 11 novembre 1839, Françoise Uranie Elisa dite *Eugénie Favre* (de Thierrens), née à Nantes (Loire-Atlantique) le 15 février 1816, morte à Metz (Moselle) le 11 juin 1843, fille de Pierre David Favre (de Thierrens) négociant et consul de Suisse, et de Françoise Cécile Gorgerat.

Eugène 1<sup>er</sup> Aweng fut directeur des forges de Stiring-Wendel et maire de Stiring-Wendel de 1882 à 1892, auteur des sous-rameaux lorrains.

**AWENG François-Joseph,**

Directeur des forges de La Chaudeau.

° Hayange (Moselle), 27.02.1852.

† La Chaudeau (Aillevillers), 11.06.1893.

Fils de Jean-François dit *Franz*, directeur des usines Wendel, maire de Stiring, et de Stéphanie Kolb. François-Joseph Aweng ou a'Weng appartient à la branche française et catholique des a'Wengen, patriciens bâlois. Ingénieur de l'Ecole centrale, comme son frère Eugène demeuré en Lorraine au service des Wendel, il est choisi, en 1878, par les de Buyer pour diriger les forges de La Chaudeau<sup>6</sup>. Marié à Paris (VII<sup>e</sup>) le 21 octobre 1879 à Élise Combier d'Alissas, fille de Charles, polytechnicien et député légitimiste de l'Ardèche, et d'Adèle de Sauzet de Fabrias de Rochegude. Il laisse huit enfants, tous nés à La Chaudeau, dont **Étienne\***, missionnaire, **Charles\*** et **Emmanuel\***, morts pour la France.

*Dictionnaire biographique de la Haute-Saône*, tome 1, p. 27.



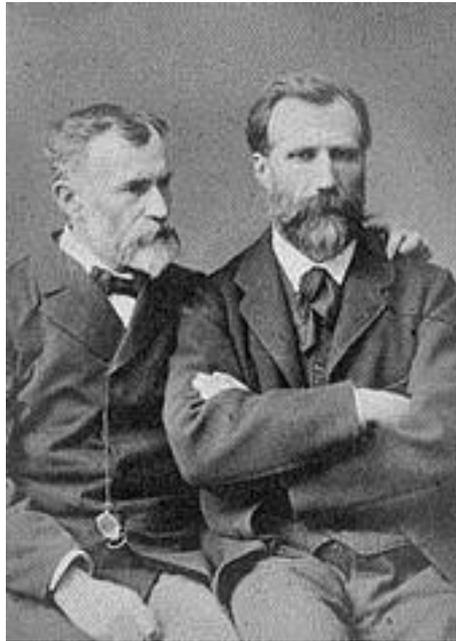
Blason de la famille Benner

**Benner (famille).** La famille Benner est surtout renommée pour

---

<sup>6</sup> La famille De Buyer avait pris une place très importante dans la métallurgie comtoise. Avant la Révolution, Claude Joseph devient maître de forge à Saint Loup. Son fils Rodolphe s'installe ensuite à La Chaudeau, près d'Aillevillers, où il possède une tréfilerie, une tôlerie, quatre trains de laminoirs et de nombreux fours. Puis ses fils, Joseph et Arthur, entrent au C.A. des Houillères de Ronchamp en 1867. Arthur en devient le président en 1876 jusqu'à sa mort en 1900.

ses artistes et plus particulièrement ses peintres. Parmi ceux-ci, nous trouvons les deux frères jumeaux : Jean Benner (1836-1906) et Emmanuel Benner (1836-1896),



les jumeaux Emmanuel Benner et Jean Benner

ainsi que le fils de Jean Benner : Emmanuel Michel Benner (1873-1965), dit *Many Benner*. Emmanuel et Jean Benner sont les fils de Jean Benner (1764-1849), dessinateur industriel et artiste-peintre, et Elisabeth Fries<sup>7</sup> (1807-1850), qui se sont mariés en 1835. Mon grand-oncle Léon Antuszezicz (1853-1925), frère de mon grand-père Alfred Antuszezicz (1866-1939), avait acheté au Cercle Volney une toile « roses trémières » à Jean Benner (1836-1906) en 1900. A cette époque Jean Benner habitait au 71, boulevard de Clichy, Paris 9<sup>e</sup>, tout près de la Place de Clichy, où existe toujours un atelier d'artiste<sup>8</sup>.

Yves Antuszezicz

**Benner Henri-Gustave** (1869-1942), directeur. Issu d'une célèbre famille mulhousienne d'industriels et de peintres. Ingénieur de l'Ecole centrale de Paris (promotion de 1890), Benner entre en 1890 à l'usine de Belfort de la SACM, dont il fut le directeur général de 1921 à 1928. Il contribua au renom acquis par l'usine de Belfort dans le domaine des chaudières à vapeur et des turbines. Administrateur-conseil et secrétaire de l'Alsthom lors de sa création en 1928 (secondant le président Auguste Detoef), il fut également membre de son comité technique, présidé par Ernest Mercier. Il fût un temps le directeur de l'agence de Paris de la Société alsacienne de

---

<sup>7</sup> Elisabeth Fries (1807-1850) est la fille d'Emmanuel Fries (1778-1852).

<sup>8</sup> Dans ce quartier de Paris, entre les stations de métro Anvers et Place de Clichy, se trouvent de nombreux ateliers d'artistes célèbres.

constructions mécaniques<sup>9</sup>. Administrateur de la SACM de 1938 (en remplacement de Jacques Level) à 1942 (remplacé en 1945 par Jacques Berthoud). Chevalier de la Légion d'honneur.

Centenaire de la SACM

**Benner Henri Gustave**, Directeur général de la *Société Alsacienne de Constructions Mécaniques*. Né le 21 janvier 1869 à Mulhouse. Il a habité 3, avenue des 3 chênes à Belfort. Sur le plan militaire, il fit une période de 28 jours au 9<sup>e</sup> bataillon d'artillerie à pied en 1896 et 1898. Il est réformé en avril 1905; cette réforme est confirmée le 1<sup>er</sup> décembre 1914.

*Services civils :*

Durée des services civils : 46 ans de pratique industrielle.

Situations diverses : Vice-Président de *l'Association industrielle du territoire de Belfort* ; Administrateur de la *Société de Mécanique de Clichy* ; Administrateur de *Société d'Entreprises et de construction en béton armé* ; Directeur général de la *Société Alsacienne de Constructions Mécaniques*.

Services rendus dans les expositions : Exposition de Nancy 1910 et 1921 ; Exposition de Bruxelles 1910 ; Exposition de Liège 1922. Membre du jury de l'Exposition de Strasbourg 1924.

Missions : Chef d'une mission envoyée en avril 1919 dans la Rhénanie par le Ministre de la Guerre pour l'étude des stations centrales électriques et mines de lignite de Cologne et Dusseldorf.

Philippe Althoffer



Louis Berger (1829-1898)  
Bulletin SIM 1898 (source Gallica)

**Berger<sup>10</sup> Louis** (1829-1898), né à Bischwiller (Bas-Rhin), est le fils de Charles Louis Berger (1789-1858), propriétaire négociant, et de Juliana Marie Bertrand (1804-1842). Louis Berger, ingénieur des Arts et Manufactures<sup>11</sup>, constructeur de

---

<sup>9</sup> Henri Benner fut administrateur-conseil de la Société Générale de Constructions Electriques et Mécaniques (Als-Thom), 64, rue Spontini, Paris (XVI<sup>e</sup>) et membre de la Société Industrielle de Mulhouse depuis le 28 février 1923. [Yves Antuszewicz]

<sup>10</sup> La famille Berger fait partie des relations de la famille Mertzdorff en Alsace. Les relations se poursuivent sur plusieurs générations (avec les Froissart).

<sup>11</sup> Louis Berger figure, parmi de nombreux autres Berger, dans l'Annuaire de l'Ecole (Promotion 1852).

machines à Vieux-Thann, épouse en 1855 Joséphine André (née à Masevaux en 1837-1918), dont le père, Jacques André possède également des établissements de construction de machines à Vieux-Thann. Louis Berger devient directeur de l'usine de son beau-père. Dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, les anciens établissements *Berger-André* et les anciens établissements *Mertzdorff* sont regroupés dans l'usine de Vieux-Thann. Le couple Louis Berger-Joséphine André a cinq enfants : Marie (Louise Joséphine), (3 janvier 1856-1942), épouse en 1881 Paul Henri Rich (1849-1918), ingénieur; Hélène (20 octobre 1857-1946), épouse Emile (Désiré) Poinot (1851-1912) le 16 avril 1882 à Vieux-Thann; Louis Jules (30 avril 1859-1918); Charles (Léonce) (17 février 1865-1928); Julie (Marthe Joséphine), née à Vieux-Thann le 31 mars 1868, décédée 19 octobre 1918 à Vaux-le-Pénil (Seine-et-Marne), épouse à Vieux-Thann en 1900 Marcel François Delanney (1863-1944).

Louis Berger a trois frères : Frédéric Jean Adolphe Berger (1830-1831); (Charles) Léonce Berger (né en 1834), filateur à Lauw (arrondissement de Thann), puis rentier à Paris, qui épouse le 26 février 1865 Julie André (1840-1919); Victor Edgar Berger (1838-1864).

L'Ecole des Hautes Etudes en sciences sociales (CNRS),  
*correspondance familiale.*

**Berger Louis** (1829-1898), ingénieur français sorti de l'Ecole Centrale des Arts et Manufactures en 1852. Il se maria en 1855 à Joséphine André, fille de Jacques André (1799-1851). Il apporta à l'entreprise de ce dernier de nombreux perfectionnements à la fabrication des machines à vapeur en exploitant les brevets Corliss et fit de l'entreprise le numéro quatre de la construction mécanique dans le Haut-Rhin après les établissements Kœchlin, Schlumberger et Stehelin. La génération suivante forma en 1875 une commandite par actions, *Berger, André & Cie* qui employait 330 personnes à Vieux-Thann et 116 à Lauw. Louis Berger maria ses filles à des ingénieurs : l'aînée Marie-Louise épousa Paul Rich<sup>12</sup>, qui assura le secrétariat du comité de mécanique de la Société industrielle de Mulhouse de 1892 à 1903, tandis que la cadette se maria avec Emile Poinot, membre actif également du même comité, qui prit la direction de l'usine de Lauw. L'entreprise continua à prospérer jusqu'à la guerre, mais, proche du front, l'usine de Vieux-Thann fut démontée en 1915, jusqu'aux briques et tuiles, pour être remontée à Remiremont<sup>13</sup> (Vosges).

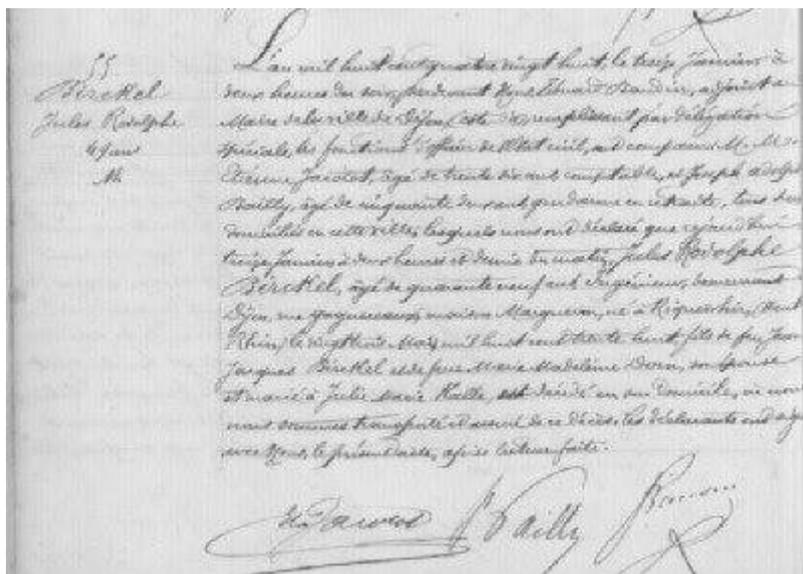
**BIRCKEL** (famille). Famille alsacienne apparentée aux Blech, aux Japy, aux Kœchlin, aux Schlumberger, etc. Nous trouvons

---

<sup>12</sup> Paul Rich était le père de Roger Rich, ingénieur des mines, employé à Pechelbronn, et le grand-père de l'acteur Claude Rich.

<sup>13</sup> L'entreprise devint en 1919 *J. Beha SA* puis *Ateliers des Vosges* et ensuite *Ateliers de construction de Remiremont*, jusqu'à une date récente.

dans cette famille de nombreux ingénieurs dont deux Centraliens.



Acte de décès de Jules Birckel le 13 janvier 1888 à Dijon

**BIRCKEL Jules Rodolphe** (1833-1883), ingénieur des Arts et Manufactures (promotion 1859), *Ingénieur civil aux Houillères de Dombrown*<sup>14</sup>.

Jules Birckel est le premier enfant légitime de Jean Jacques Birckel (1797-1863), cantonnier, et de Marie Madeleine Dorn (1806-1879) qui eurent 6 enfants.

Il est né le 23 mars 1838 à Riquewihr (Haut-Rhin). Nous ne savons pas où il fit ses études (primaires et secondaires). En sortant de l'Ecole Centrale, en 1859, il est probable qu'il soit allé travailler en Silésie, à la mine de Dombrowa, mais ce n'est pas certain.

Ensuite, il se marie à Paris le 14 décembre 1867, à la mairie du 9<sup>e</sup> arrondissement, avec Julie Marie Kalle (1843-?). Ils habitent dans le 10<sup>e</sup> arrondissement, 4 rue d'Abbeville. Naissance d'un fils Jean Jules Birckel le 28 novembre 1868. Le 8 mai 1872, Jules Birckel opte pour la nationalité française. Le couple habite alors toujours Paris, 9 rue de Châteaudun, dans le 9<sup>e</sup> arrondissement. Nous ne savons pas quand le couple a quitté Paris pour vivre en Côte d'Or, à Dijon. Jules Birckel décède le 13 janvier 1888 à Dijon, rue Gagnereaux.

Yves Antuszewicz,  
à partir de documents recueillis par Bernard Imer.

**BIRCKEL René**, fils de Jean-Jacques Birckel (25 septembre 1831-

<sup>14</sup> Nous pensons qu'il s'agit des houillères de Dombrowa, en Silésie.

?), ingénieur à Belfort, et Marguerite Blech<sup>15</sup> (31 janvier 1847- ?), né le 28 février 1876 à Mulhouse, décédé le 11/01/1954 à Belfort, ingénieur ECP (promotion 1900), chef de service à la SACM à Belfort. Marié le 18/02/1901 à Courbevoie avec Henriette Eugénie Gorius, née le 03/09/1879 à Paris XIII.

Ils eurent 4 enfants : Jean Birckel, né le 20/12/1901 à Manchester (GB, Lancashire), décédé le 18/12/1944 à Paris, ingénieur chimiste à *Air Liquide*. Marié le 12/09/1931 à Belfort avec Jeanne Gabry, née le 02/03/1911 à Belfort; Hélène Birckel, née le 01/04/1903 à Manchester (GB, Lancashire), chef de service commercial Alstom. Mariée le 19/12/1933 à Belfort avec Robert Jung, né le 21/02/1893 à Dornach [Mulhouse]; Henri Birckel, né le 16/11/1904 à Belfort, ingénieur en chef Alstom. Marié le 24/06/1934 à Paris avec Germaine HUG, née le 12/06/1904 à Serpukhov (Russie, oblast Moskva); Renée Henriette Birckel, née le 09/01/1909 à Belfort. Mariée le 07/05/1932 à Belfort avec Jacques Lung, né le 22/02/1907 à Remiremont, directeur d'*Air Liquide*.



Armoiries de la famille Blech

**BLECH (famille).** Famille originaire de Suisse, elle s'installa, sans doute en 1390 à Landser. L'exode des Blech de Landser se situe au XVI<sup>e</sup> siècle. Ils s'établirent à Bâle, Dietwiller, Habsheim, Ensisheim et Rixheim. La branche mulhousienne des Blech descend de Claus (Nicolas) Blech. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, on trouve Paul Blech au poste de bourgmestre de Mulhouse. Les Blech furent mêlés à l'industrialisation dès ses débuts. Frédéric créa en 1764 une fabrique d'indiennes. En 1771, il créa *Heilmann, Blech et C<sup>ie</sup>*; elle fut reconduite sous la dénomination : *Blech, Schlumberger et C<sup>ie</sup>*. Elle devint en 1777 *Blech et Huguenin*, en 1786 *Vetter et Blech*, en 1793 *Vetter, Blech et C<sup>ie</sup>*, en 1796, *Blech, Fries et C<sup>ie</sup>*, en 1843, *Blech, Steinbach et Mantz*; en 1849 le nom Blech disparut de la raison sociale. Les Blech s'allièrent avec les familles patriciennes de la ville, aux Dolffus, aux Engelmann, aux Fries, aux Hartmann, aux Heilmann, aux Koechlin, aux Mieg, aux

---

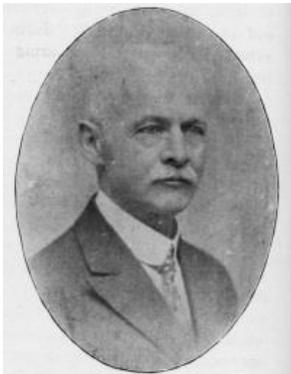
<sup>15</sup> Marguerite Blech est une fille de François-Joseph Blech (1812-1889), ingénieur à Mulhouse, ayant épousé en 1844 Emilie Koechlin-Didier (1822-1876).

Schlumberger. Jean-Jacques Blech de Mulhouse se fixa en 1755 à Sainte-Marie-aux-Mines et y devint avec deux autres Mulhousiens, Médard Zetter et Philippe Steffan, le véritable fondateur de l'industrie textile de cette ville. Les descendants des Blech de Sainte-Marie-aux-Mines continuèrent pour la plupart d'entre eux à s'allier aux anciennes familles d'industriels mulhousiens.

Raymond Oberlé

E. Blech et E. Meininger : *Tableaux généalogiques de la famille Blech, 1390-1898*, Mulhouse, 1898; *Histoire documentaire de l'industrie de Mulhouse*, Mulhouse, 1902.

*Nouveau dictionnaire de biographie alsacienne* n° 4.



Charles Blech vers 1908

**Blech Charles** (1855-1934) (1876), Délégué de Promotion, décédé à Paris, le 7 mars 1934. Blech appartenait à une de ces grandes familles industrielles d'Alsace où l'amour de la France était une tradition sacrée. En 1870, âgé de 15 ans, il s'évada de la pension où il faisait ses études pour aller s'engager dans un corps franc. Après ses années d'Ecole Centrale et son service militaire en France, il vint à Sainte-Marie-aux-Mines (Haut-Rhin) prendre part à la direction des usines de tissage de laine, fondées au XVIIIe siècle par son aïeul Jean-Georges Reber<sup>16</sup>, et collabora avec son père, conseiller général du Haut-Rhin, et chef de l'opposition française à la domination germanique. En 1887, M. Blech père<sup>17</sup> fut condamné à deux ans de forteresse par la Cour de Leipzig, pour avoir fait partie de la Ligue des Patriotes<sup>18</sup>. Notre

---

<sup>16</sup> Jean Georges Reber (1790-1878), fils de Johannes Blech (1765-1812) et de Christine *Elisabeth* Reber (1765-1820). [tableau généalogique des Blech de Sainte-Marie-aux-Mines, Yves Antuszewicz]

<sup>17</sup> Charles Blech (père) est un fils du manufacturier Jean Jacques Blech (1796-1863) marié une première fois en 1823 à Joséphine Ziegler (1802-1833). Il eut un frère : Jean Jacques Blech (1824-1896), et une sœur : Joséphine Blech (1828-1905). Manufacturier, Jean Jacques Blech (1796-1863) s'est marié une seconde fois en 1840 à Stéphanie Fanny Bader (1806-1874) ; ils eurent deux enfants : Ernest Blech (1843-1906), diplômé de l'Ecole Centrale des Arts et Manufactures (promotion 1865), manufacturier, et Fernand Albert Blech (1846-1920), industriel. [Note d'Yves Antuszewicz]

<sup>18</sup> Idéologue convaincu et patriote ardent, il ne tarda pas à exercer un grand ascendant sur ses concitoyens, qui l'envoyèrent siéger au Conseil général en 1879. Il y défendit ses principes avec cette hauteur de vues et cette générosité de sentiments qui lui étaient propres. Impliqué dans l'affaire dite de la Ligue des Patriotes, il fut condamné à deux ans de forteresse qu'il subit dans la citadelle de Magdebourg, pour être expulsé, après sa libération, du territoire d'Alsace-Lorraine. Il supporta

Camarade fut expulsé et vint à Paris pour faire partie de divers conseils d'administration. Il fut secrétaire général de la Société théosophique de France. Pendant la grande guerre Blech reprit du service comme capitaine d'artillerie et fut, vers la fin de la guerre, attaché au Service géographique de l'Armée. Grande fut sa joie de pouvoir rentrer en novembre 1918 dans l'Alsace libérée. Il fut depuis cette époque président du Conseil de surveillance de la Société *Blech frères et C<sup>ie</sup>*.

Etienne Matter (1882).

Bulletin de l'Association Amicale des Anciens Elèves de l'Ecole Centrale des Arts et Manufactures, 1934 n°507 p. 414

**Blech Victor Emile** (1861-1933) manufacturier à Saint-Dié (Vosges), fils d'Emile Blech (1830-1899) et Emilie Peltzer (Paris 25 août 1841-1864), mariés en 1860. En 1866, après le décès d'Emilie, son père s'est remarié à Léonie Malo (1837-1910), dont 3 enfants : Fanny (1867- ?), Paul (1869-2 septembre 1937 à Saint-Dié) et Marie (1872-19 mars 1900). Emile Blech est né à Saint Dié le 13 mars 1861, est sorti diplômé de L'Ecole Centrale des Arts et Manufactures en 1883. Il a épousé en 1893 Ida Reeb (1871-1957). Ils eurent deux filles Marthe (1894-1985) et Germaine (1897- ?). Marthe a épousé en 1919 Robert Labarraque. Président du Tribunal de Commerce de Saint-Dié ; Administrateur de la Banque de France.

*Bulletin de l'Association Amicale des Anciens Elèves de l'Ecole Centrale des Arts et Manufactures* de juin-juillet 1933, n° 501, p. 517.

Victor *Emile* Blech est né le 13 mars 1861 à St-Dié, et décédé le 29 avril 1933 à St-Dié.

Philippe Althoffer



Ernest Blech  
(Archives Sté industrielle de Ste-Marie-aux-Mines)

---

stoïquement ces épreuves et celles qui le frappèrent successivement dans ses affections, vers la fin de sa vie. [*Bulletins de la SIM*, 1903, CR de la séance du 30 septembre 1903, p. 141-142.]

**BLECH Ernest**<sup>19</sup> (1843-1906) (promotion 1865) né à Sainte-Marie-aux-Mines (Haut-Rhin) le 6 avril 1843, fit son apprentissage dans les Manufactures Blech Frères (tissage d'articles de nouveauté) à Sainte-Marie-aux-Mines, que dirigeaient ses frères. En 1868, il s'associe avec son ami F. Streissguth pour prendre la suite d'une maison de soieries à Lyon où il resta dix années. En 1878, il rentra dans la maison de ses frères comme fondé de pouvoir, et, lorsqu'en 1891 elle fut transformée en Société en commandite par actions, il en devint l'un des gérants et s'occupa surtout de la partie administrative. Il la quitta en 1904 pour se retirer définitivement des affaires. Ernest Blech s'était également voué aux questions d'intérêt général. Il fut président de la Société industrielle de Sainte-Marie-aux-Mines, du Bureau de bienfaisance, et fondateur des soupes populaires. On lui doit aussi divers travaux d'histoire, d'archéologie et de botanique. Il est mort en 1906.

Louis Guillet

*100 ans d'Ecole Centrale, Partie 2.pdf*

Né à Sainte-Marie-aux-Mines, en 1843, Ernest Blech, après de fortes études au Lycée de Strasbourg et à l'Ecole centrale, entra, en 1865, dans la maison paternelle, si universellement connue sous le nom de *Blech frères*. De 1868 à 1878, il séjourna à Lyon, comme associé de M. F. Streisguth, dans la maison de commission de soieries de ce dernier, et, à son retour, il devint un des chefs de la maison *Blech frères*, dont il prit la direction effective, en 1887, à la suite de l'arrestation de son frère, Charles Blech, impliqué dans l'affaire de la Ligue des Patriotes. Il la conserva jusqu'en 1904. Indépendamment de sa compétence industrielle, Ernest Blech était une nature fine et cultivée, et il ne tarda pas à prendre une place prépondérante dans le monde industriel de Sainte-Marie. Son influence comme président de la Société industrielle et commerciale fut des plus heureuses pour le développement de cette institution dont il s'occupa avec ardeur et persévérance, et qui doit à son initiative, en dehors de l'accroissement de ses collections et des remarquables perfectionnements de son Ecole de dessin, une série d'études sur les questions douanières, commerciales ou économiques qui intéressaient sa ville natale. Il participa également aux institutions d'utilité publique et de bienfaisance, fut président du Bureau des secours et créateur de l'Œuvre des soupes pour les enfants des écoles. On le

---

<sup>19</sup> Cet arrière-petit-fils de Jean-Georges REBER, né le 6 avril 1843 à Sainte-Marie, est cogérant de *BLECH FRERES*, entreprise créée par son ancêtre au début de l'industrialisation de la vallée. Historien passionné, il publie de nombreux ouvrages, entre autres « Tableaux généalogiques de la famille Blech », ouvrage qui fait référence. [LA SOCIETE INDUSTRIELLE ET COMMERCIALE DE SAINTE-MARIE-AUX-MINES ET SES PRESIDENTS SUCCESSIFS, *Georges JUNG*]. Il est décédé le 5 octobre 1906 [Bulletin de l'Association Amicale des Anciens Elèves de l'Ecole Centrale des Arts et Manufactures d'octobre-novembre 1906, p. 40]

trouve, en un mot, à la tête de toutes les œuvres qui tendent au soulagement des misères sociales. Ernest Blech trouvait son délassement dans les travaux littéraires et scientifiques. On lui doit entre autres une biographie remarquable de J.-G. Reber<sup>20</sup>, fondateur de l'industrie de Sainte-Marie-aux-Mines<sup>21</sup>, et il travaillait à une *Histoire générale de l'industrie dans la vallée de la Lièpvrette*, que la mort est venue interrompre. Les délégués de notre Société à la fête du vingt-cinquième anniversaire de la Société industrielle et commerciale de Sainte-Marie n'oublieront pas l'accueil charmant et plein de distinction native que le président de la Société leur avait réservé, non plus que l'affection et le respect dont l'entouraient ses collègues, et qu'il devait à son mérite plus qu'à sa situation. Membre de notre Société depuis 1882 et de son comité d'histoire et de statistique depuis 1903, il s'intéressait à ses travaux, assistait quelquefois à nos séances et se tenait au courant des questions d'ordre général qui y sont débattues ou exposées. La Société industrielle s'associe aux regrets prématurés que laisse ce grand industriel, ce collègue aimable et si bien doué sous tous les rapports, et elle adresse à sa famille et à la Société industrielle et commerciale de Sainte-Marie ses sentiments de vives condoléances.

*Bulletins de la SIM*, 1906, CR de la séance du 31 octobre 1906, p. 201-203.

**Bloch Armand**<sup>22</sup> (1879-1934), né le 19 avril 1879, Armand Bloch fit ses études à Paris au Lycée Janson de Sailly, puis à l'Ecole Centrale des Arts et Manufactures, dont il sortit en 1901 avec le diplôme d'ingénieur. Il fit alors un stage aux Ateliers de Construction de Bitschwiller, dans l'intention d'entrer dans la construction mécanique, mais le décès de son père étant survenu peu après, il entra dans l'industrie textile, où il fit toute sa carrière. Il fut pendant de longues années président du Conseil des Etablissements *Valentin Bloch*, fonction qu'il occupa jusqu'à sa mort. En dehors de cette occupation, qui absorbait la plus grande partie de son activité, notre collègue était intéressé dans de nombreuses affaires industrielles et faisait partie des Conseils d'Administration de plusieurs d'entre elles. Il était également membre correspondant de la Chambre de Commerce, membre directeur de l'Association Patronale et du Syndicat Industriel et vice-président de la Chambre Syndicale des Imprimeurs d'Alsace. Il était en outre conseiller municipal

---

<sup>20</sup> Jean-Georges Reber (1731-1816), fondateur de l'industrie textile à Sainte-Marie aux Mines, marié le 29 février 1764 à Christine Frederique de Schwengsfeld, fille de Christ. Ch de Schwengsfeld : conseiller intime du prince de Sirhenfeld. [Note d'Yves Antuszewicz]

<sup>21</sup> Nous avons de bonnes raisons de comprendre pourquoi Ernest Blech s'est intéressé au premier Jean-Georges Reber : son fils Jean-Georges Reber (1766-1831), manufacturier à Sainte-Marie aux Mines, a épousé le 8 novembre 1796 Elisabeth Blech, une parente d'Ernest Blech. [Note d'Yves Antuszewicz]

<sup>22</sup> Il a épousé Fanny Marx (1883-1934).

depuis 1925. Parmi les œuvres de bienfaisance auxquelles il s'est intéressé, il faut citer en premier lieu l'Hospice Israélite de Pfastatt, dont il était le président depuis deux ans. Auparavant il avait assumé pendant trois ans la présidence de la Communauté Israélite de Mulhouse. Il était chevalier de la Légion d'honneur depuis 1926. Notre collègue mourut le 29 juillet à Martigny (Suisse) des suites d'un accident. Membre de la Société Industrielle ainsi que du Comité de Mécanique depuis 1903, il nous donna de nombreux témoignages de l'intérêt qu'il portait à nos institutions. Lors de nos dernières séances, ses interventions furent particulièrement remarquées. Le souvenir de ce grand travailleur, trop tôt arraché à l'affection de tous ceux qui le connaissaient, restera vivant parmi nous.

*Bulletins de la SIM*, Séance mensuelle du 31 octobre 1934, p. 33-34.

**Boeringer** Armand (1869-1935), ingénieur des Arts et Manufactures (promotion 1890).

Né le 30 juin 1869 à Mulhouse, décédé le 8 mai 1935 à Paris. Fils du manufacturier Alfred Boeringer (1836-1915), fabricant de draps, et de Mina Ehrmann (1842-1903). Il a épousé Jeanne Léonie Cochelin.

**Boeringer Charles** (1838-1913), ingénieur des Arts et Manufactures (promotion 1858)

M. Charles Boeringer, fils de Pierre Boeringer, fabricant de draps, est né à Mulhouse le 12 février 1838. Après de bonnes études au Collège de sa ville natale et au gymnase de Strasbourg, M. Boeringer entra, parmi les premiers, à l'Ecole centrale de Paris où, après trois années d'études, il obtint son diplôme d'ingénieur des arts et manufactures en 1858.

Après un court stage en Belgique, il fut engagé comme ingénieur dans les chemins de fer russes et séjourna d'abord à Varsovie, où il eut à remplir un poste difficile pendant l'insurrection, puis à Saint-Pétersbourg.

Au bout de quelques années, il rentra à Mulhouse et prit la direction de la fabrique de son père, en collaboration avec son frère Alfred.

En 1886, M. Boeringer alla se fixer définitivement à Bâle, où résidait la famille de sa femme. Il s'occupa alors d'affaires de banque et d'industrie.

M. Boeringer était membre de notre Société depuis 1866 et comptait parmi nos doyens. Pendant plus de dix ans il fit partie de notre Conseil d'administration, comme économiste d'abord, puis comme trésorier.

Quoique, depuis son départ de Mulhouse, il n'ait plus pris une part active à nos travaux, il s'y intéressait de loin et se tenait au courant de notre vie intérieure.

C'était un homme modeste et serviable, d'un caractère foncièrement droit et loyal, toujours prêt à mettre ses grandes connaissances scientifiques et industrielles à la disposition de tous ceux qui avaient recours à lui.

Nous envoyons aux familles des défunts l'expression de nos profonds sentiments de condoléances.

*Bulletins de la SIM*, Séance mensuelle du 24 septembre 1913, p. 60-61.

**Boeringer Eugène** (1840-1916), ingénieur des Arts et Manufactures (ingénieur mécanicien, promotion 1860)

Technicien et chimiste pour la Maison *Franck et Boeringer* de Mulhouse jusqu'en 1873. - Il fonde à Epinal la manufacture d'indiennes « *Boeringer, Zurcher & Cie* », qui devient après la mort de Léopold Zurcher (18..-1897) la « *Société Boeringer, Guth & C<sup>ie</sup>* »,



puis vend celle-ci, le 9 mai 1912, à la « *Société des établissements de teinture et de blanchiment de Thaon* », Vosges.

[BnF Data]

**Boeringer Eugène**<sup>23</sup> (1840-1916), né à Mulhouse le 14 octobre 1840, Eugène Boeringer avait, selon la coutume d'alors, débuté par l'école primaire et continué par le collège. Il poursuivit ses études à Strasbourg. Puis il alla à Paris et entra à l'Institution Duvigneau pour se préparer à l'Ecole Centrale. Reçu au concours d'admission de l'Ecole, il y entra en

---

<sup>23</sup> Eugène Boeringer s'est marié le 11 Janvier 1865 à Mulhouse à Mathilde Elise Franck (1841-1890). Ils eurent une fille : Adèle Boeringer (1876- ?) mariée le 14 Juin 1889 à Épinal à Jules Edmond Couleru (1860- ?)

novembre 1857 et en sortit en juillet 1860 avec le diplôme d'ingénieur mécanicien. De retour à Mulhouse, il entra aussitôt dans la fabrique d'indiennes de son père, auquel il rendit, grâce à son dévouement filial, à son activité et à ses connaissances techniques, les services les plus précieux. Eugène Boeringer allait devenir le technicien, le chimiste dont la maison *Franck et Boeringer* avait besoin. Pour qu'il pût mettre la main à l'ouvrage et sût commander, son père le fit passer par toute la filière des occupations multiples et délicates de l'indienneur. Il put ainsi, en faisant chaque jour sa tournée d'inspection dans la fabrique – à laquelle il ne manqua jamais pendant une carrière industrielle de plus de cinquante ans – adresser à l'ouvrier ou à un contremaître l'observation que comportait sa faute ou sa négligence, lui montrer comment il aurait dû faire, en prenant au besoin sa place à la machine, au rouleau ou à une manutention quelconque d'atelier. Sous son impulsion compétente et énergique, la maison prit une réelle importance et réalisa de beaux bénéfices. En 1872, Eugène Boeringer entra comme troisième associé dans l'affaire, où il représentait déjà la compétence technique et où sa direction devenait indispensable. Son père et son beau-père étaient tous deux âgés et gravement malades; Henri Boeringer mourut le 6 juillet 1873; Frédéric Franck devait lui survivre de peu et expirer le 31 mai 1875. Après la mort de son père et de son beau-père, Eugène Boeringer vendit la fabrique d'indiennes à une maison de Berlin. Cette société par actions, gérée par un Alsacien et un Allemand sous la raison sociale *Elsässische Stoffdruckerei*, eut un bureau à Paris avec le nom *Société d'impression alsacienne Mulhouse (Alsace)*. Sans Eugène Boeringer l'affaire ne pouvait prospérer; elle fut liquidée en 1880 et l'établissement passa à *J. Heilmann & C<sup>ie</sup>*. La vente de 1873 avait rendu toute liberté à Eugène Boeringer. Il entra comme chimiste dans une maison voisine, l'affaire *Thierry-Mieg*, dont la réputation était grande, surtout pour l'impression à la planche des verdures et des meubles riches. Mais il ne tarda pas à observer que la fortune de cette maison célèbre marquait un temps d'arrêt et, par prudence, il la quitta. Eugène Boeringer s'occupa alors de questions artistiques et fit divers dons, tant à la Société des Arts et au Musée de la Société Industrielle de Mulhouse qu'au Musée Historique. Entre temps, il donna à Adolphe Braun (1812-1877), le célèbre créateur des établissements photographiques de Dornach, l'appui de ses conseils et de son expérience des affaires, notamment pour la transformation de l'entreprise en société par actions (début de 1876) ce dont les directeurs de l'affaire lui marquèrent en toute occasion leur reconnaissance. Mais les événements allaient fournir à Eugène Boeringer l'occasion de mettre définitivement en valeur ses qualités remarquables. Un de ses anciens collaborateurs de la maison *Thierry-Mieg* l'avait prié de lui trouver une situation dans une autre affaire et il avait pu le placer chez

*MM. Zurcher frères* à Cernay. Ceux-ci, entrés de cette façon en relations avec Eugène Boeringer, le consultèrent sur les améliorations qu'il conviendrait d'apporter à leur établissement d'impression, créé avant 1770, et furent si enchantés de ses avis qu'ils lui offrirent de s'associer comme premier en nom avec M. Léopold Zurcher. L'accord du 13 août 1879 offert par la maison de Cernay prouve quelle confiance absolue inspiraient aux contractants ses talents et son caractère. La nouvelle société en commandite par actions, fut fondée sous la raison sociale *Boeringer, Zurcher & C<sup>ie</sup>* au capital de 3.600.000 fr, avec siège à Epinal et commença le 7 avril 1881. Tandis que l'usine de Cernay continuait à fonctionner, la construction de l'établissement d'Epinal était activement poussée par Eugène Boeringer d'après le plan méthodique et réfléchi qu'il s'était tracé avec sa double compétence d'indienneur éprouvé et d'ingénieur de l'Ecole Centrale. L'issue de la guerre de 1871 ayant séparé l'Alsace de la France, cet établissement fut outillé pour fournir au tissage vosgien des ateliers de finissage qui lui faisaient défaut. Et, comme l'industrie des toiles peintes n'existait pas dans l'Est, il fallut tout créer, organiser le matériel et former des ouvriers. Une lutte à mort fut engagée par la concurrence étrangère contre la nouvelle entreprise. Mais la compétence et l'énergie de son promoteur était à la hauteur des plus grandes difficultés. Sous sa forte impulsion, l'affaire, ballottée au début, se redressa peu à peu, puis ne cessa de se développer, englobant d'abord complètement l'affaire de Cernay dont le matériel fut transporté dans les Vosges et s'augmentant ensuite dans de larges proportions. Aussi ses moyens de production en ont fait la maison de beaucoup la plus importante de France dans sa spécialité. Enfin en 1887, l'établissement fut parachevé par la création d'un atelier nouveau pour la gravure des dessins, qu'on était forcé jusqu'alors de demander à l'Alsace. La manufacture d'Epinal, construite sur les bords de la Moselle, couvre de ses bâtiments près de quatre hectares de terrain et possède 26 machines pouvant imprimer des étoffes de coton, laine et soie, jusqu'à 140 cm de largeur. Elle a tendu, par ses améliorations continuelles, à réduire dans la plus large mesure l'introduction en France des produits similaires et à développer au contraire le commerce d'exportation des produits français, spécialement dans les colonies. L'usine occupe environ 600 travailleurs et possède à proximité un certain nombre de maisons ouvrières, saines et soigneusement aménagées. Chaque logement a son petit jardin, et un économat, basé sur l'association des ouvriers et géré uniquement par eux, fonctionne avec d'excellents résultats pécuniaires et moraux. La Société donne gratuitement à ses ouvriers et à tous ceux des membres de leur famille qui ne travaillent pas chez elle et ne sont pas employés dans un autre établissement industriel, les soins du médecin et les médicaments; elle loge

gratuitement les veuves dont les maris sont décédés pendant leur séjour à l'usine et conserve, sans diminution de salaire, tous les vieux ouvriers en les utilisant suivant leurs forces; elle soutient par des secours en argent ceux qui, définitivement impotents, ont dû quitter l'usine. La Société *Boeringer, Zurcher & C<sup>ie</sup>* devint, après le décès de M. Léopold Zurcher en 1897, *Boeringer, Guth & Cie*. Dans un rapport présenté à l'Exposition Universelle de Paris de 1900 et intitulé *Impression et teinture du coton*, M. Maurice Prud'homme s'exprime ainsi :

« Parmi les nouveaux types de machines à imprimer, nous signalerons une machine à huit couleurs, dite à grande largeur, pouvant imprimer sur 1,40 m de large et avec un rapport de 1,40 m. Cette machine dont la construction a été inspirée par M. Eugène Boeringer, sert à imprimer des dessins meubles, avec une largeur suffisante pour qu'on ne soit pas obligé de coudre deux laizes ensemble. »

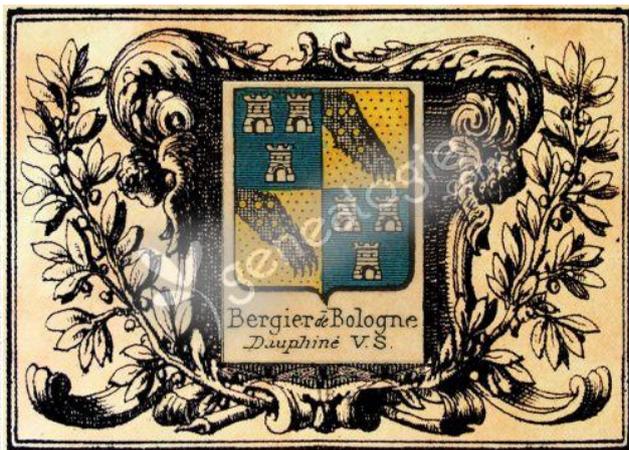
Elle a été construite sous la direction ou le contrôle de M. Eugène Boeringer et d'après les principes du brevet d'invention qu'il avait pris en 1876. Selon le mémoire descriptif déposé à l'appui de la demande du brevet d'invention, le procédé breveté est un intermédiaire entre les deux moyens employés pour imprimer des couleurs sur des tissus : impression à la main, lente et coûteuse, dont la réussite dépend de l'habileté de l'ouvrier, tant pour l'exactitude au rapport du dessin que pour la pression conforme aux effets à obtenir et impression mécanique, rapide et économique, mais qui a aussi ses inconvénients, bien connus des praticiens : difficulté de mettre au rapport et de maintenir ces rapports, écrasement des couleurs, décollage, produits par le contact entre elles des couleurs encore humides. L'Exposition Universelle de 1900 avait mis très en vue Eugène Boeringer. Il jouissait de la plus haute notoriété chez les grands industriels de France et de l'étranger, qui recouraient à ses conseils et à son obligeance pleine de courtoisie et de désintéressement. En 1902, Eugène Boeringer, pour donner satisfaction à un arrêt préfectoral du mois d'août 1901, fit, après enquête à l'étranger, une étude sur l'épuration des eaux industrielles de l'usine d'Epinal évacuées dans la Moselle. Il soumit ce travail avec ses conclusions et l'indication précise de ses projets, aux membres de la commission technique consultative. D'autres recherches préoccupaient encore le grand industriel, en particulier la manière de combattre le feu dans l'industrie des toiles peintes. Selon sa manière de procéder, il s'enquit d'abord en France et à l'étranger, étudia les systèmes sur place, les rapprocha en les simplifiant et en les complétant. Et, de tout ce travail, il fit, avec son ardeur habituelle, dans son usine d'Epinal, grâce à l'eau de rivière dont il disposait, une installation magnifique et formidable pour lutter contre l'incendie et dont les plus grands industriels venaient de loin s'inspirer. M. Boeringer se retira en 1913 à Lugano, pour y jouir d'un climat moins rude que celui des Vosges, après avoir vendu le 9 mai

1912 sa fabrique d'Epinal à la Société des Etablissements de teinture et de blanchiment de Thaon (Vosges), et sa propriété d'Epinal à l'autorité militaire qui en prit possession le 23 février 1914 pour en faire l'hôtel du 21<sup>e</sup> corps d'armée nouvellement créé. Eugène Boeringer était de constitution très robuste et avait conservé l'habitude, tant qu'il fut dans les affaires, d'être à la fabrique à 6 heures du matin pour assister à l'entrée des ouvriers et donner l'exemple de l'assiduité au travail. Mais le labeur formidable qu'il avait fourni pendant cinquante ans, les tristesses de la grande guerre, la mort de l'aîné de ses petits-fils, Pierre Couleru, du 349<sup>e</sup> régiment d'infanterie, mort pour la France le 23 août 1914, au combat du col de Sainte-Marie-aux-Mines, les craintes qu'il avait éprouvées pendant plusieurs semaines sur le sort de sa fille unique et de son gendre, procureur de la République à Lunéville, toutes ces émotions ressenties dans un âge avancé, avaient secoué son organisme et affaibli son cœur. Il se savait atteint de ce côté. Le samedi 13 mai 1916, à midi, au moment de se mettre à table, il tomba foudroyé par la myocardite. C'était la mort qu'il souhaitait et à laquelle il s'était préparée depuis plusieurs années par le recueillement et la prière. Cette préparation d'ailleurs n'avait pas donné une tournure triste à son caractère et il garda jusqu'au bout son enjouement, son esprit fin et sa vaillance. Le corps fut déposé à Lugano dans le monument d'une famille amie, puis transporté à Epinal en 1922. En plus des sept études déjà citées, consacrées à la fabrication des toiles peintes et parues dans le *Bulletin de la Société Industrielle de Mulhouse*, Eugène Boeringer avait encore publié à Epinal quatre brochures relatives à la possibilité d'entente entre les imprimeurs français sur tissus. Il s'était rendu compte assez rapidement, lorsque la maison d'Epinal était sortie triomphante de la période de combat des débuts et avait affirmé sa prépondérance incontestée sur le marché français, qu'il était indispensable de créer une entente entre les indienneurs de France si l'on voulait empêcher qu'une lutte déplorable entre eux n'aboutît à la ruine des petits et, pour les autres, aux inventaires médiocres et aux pertes d'argent. L'autorité que sa compétence, sa situation industrielle et ses relations lui donnaient, le désignait pour tenter cette création. C'est ce qu'il fit en septembre 1906, à Rouen, en emportant pour la discussion les quatre brochures d'Epinal. Le Syndicat des indienneurs français fut ainsi formé le 28 septembre et, séance tenante, on fixa pour les dix maisons qui avaient adhéré à la combinaison la part proportionnelle de chacune dans la production générale en tissus de coton et de laine. L'Entente ainsi créée par M. Boeringer, avec M. Hérubel à la direction administrative et le concours du Comptoir français de vente des tissus imprimés réussit parfaitement. Elle était personnifiée par son fondateur mais, lorsqu'il se retira des affaires, elle ne put lui survivre malgré ses

avantages évidents. Eugène Boeringer, qui était un grand industriel, de la lignée de ceux de Mulhouse, fut aussi un homme de foi sincère et un grand chrétien. Il continuait à s'intéresser aux vieilles œuvres protestantes de sa ville natale, suivant en ceci l'exemple de son père. A Epinal, il fut, tant qu'il y résida, trésorier de l'Association culturelle et donna à celle-ci une impulsion vigoureuse, la dotant d'un presbytère élégant et confortable, ainsi que du beau bâtiment des Unions, la Fraternité, avec des revenus pour une part importante de leur entretien. Ainsi, dans toutes les branches de l'activité, cet homme éminent a réussi, joignant à des qualités professionnelles indiscutables les plus beaux dons du cœur et de l'esprit, la sérénité et la bonté, l'indépendance et la fermeté du caractère, la fidélité à soi-même et à ses convictions.

Edmond Couleru-Boeringer

*Bulletin de la Société industrielle de Mulhouse*, tome XCIV, janvier 1928, p. 116-123.



Blason de la famille Bourcart

**Bourcart** (famille). Famille originaire de Richterswyl en Suisse, dont le nom s'écrivait BURKHARDT ou BURKARD.



La branche d'Alsace a pour auteurs les frères Jean-Henry et Jean-Rodolphe, filateurs, tous deux alliés dans la famille Kœchlin. Les branches actuelles sont issues de quatre des fils de Jean-Jacques Bourcart-Grosjean (1801-1855).

Source : Filiations Protestantes, Volume I.

**Bourcart** (famille). Une des familles industrielles les plus influentes au XIX<sup>e</sup> siècle : originaires du canton de Zurich, ils y vivaient de l'accueil et du transport de l'autre côté du lac des pèlerins se rendant à Einsiedeln jusqu'à ce que Hans-Heinrich Burkhardt (1753-1820) se mette au service du groupe Bidermann et s'installe à Wesserling en 1787.

Hans-Heinrich Burkhardt francisa alors son nom en *Jean-Henri Bourcart*. Quatre ans plus tard, en 1791, âgé de trente-huit ans, il épousait Anne-Catherine Kœchlin-Dollfus<sup>24</sup> (1772-1835), une petite-fille de Samuel Kœchlin, âgée de dix-huit ans, et la sœur de Nicolas Kœchlin. Il dirigea avec l'aide de ses deux frères la manufacture de Wesserling pendant une dizaine d'années de 1791 à 1802. En 1808, il maria sa fille Marie-Elisabeth (dite *Lise*) Bourcart



Marie-Elisabeth Bourcart (1792-1877)

à Nicolas Schlumberger et apporta à son gendre, avec lequel il s'associa en 1811, les fonds nécessaires à la construction et à l'exploitation d'une filature de coton à Guebwiller. Il maria encore sa seconde fille, Anne-Catherine Bourcart (1796-1841), en 1813, à Daniel Schlumberger (1788-1840) et fût entrer dans la société *Nicolas Schlumberger & C<sup>ie</sup>* son fils Jean-Jacques.

<sup>24</sup> Fille aînée de Jean Kœchlin (1746-1836).



Jean-Jacques Bourcart (1801-1855),  
beau-frère et associé de Nicolas Schlumberger,  
marié à Climène Grosjean (1804-1841)



Henri Bourcart (1824-1902)

**Bourcart Henri** (ou Henry) (1824-1902), fils de Jean-Jacques Bourcart et de Climène Grosjean, est né le 10 août 1824 à Guebwiller (Haut-Rhin) et décédé le 18 mai 1902 à Guebwiller. Ingénieur diplômé de l'Ecole Centrale (promotion 1846), il a épousé Emma Bock (1833-1894) le 12 octobre 1850. Ils eurent quatre enfants : Climène (1851-1909), qui a épousé en 1876 Edouard Kressman; Alfred Bourcart (1853-1926), manufacturier à Guebwiller, ayant épousé en 1878 Henriette Brunner (1842-1925); Gustave Bourcart (1858-) ayant épousé Hélène Bourcart (1861-1880); Elisabeth Bourcart (1864-1900), sans alliance.

Source : Filiations Protestantes, Volume I.

**BOURCART Henri** (promotion 1846), né à Guebwiller (Haut-Rhin) le 10 août 1824, débuta comme ingénieur aux *Etablissements Nicolas Schlumberger et C<sup>ie</sup>* (construction de machines de filature de coton) à Guebwiller, dont son père était l'un des associés. En 1853 il entra dans une société fondée par son père J.-J. Bourcart pour l'exploitation d'une filature de coton qui se spécialisa dans la fabrication des fils très fins en coton peigné, industrie à laquelle J.- J. Bourcart avait

apporté de grands perfectionnements en collaboration avec Josué Heilmann, l'inventeur de la peigneuse.

Après la mort de son père il continua avec son frère, sous la raison sociale *Bourcart Fils et C<sup>ie</sup>*, l'exploitation de la filature, qui fut successivement agrandie et à laquelle vinrent s'ajouter, en 1867, un tissage, et en 1875, une deuxième filature à Montbéliard (Doubs).

A la mort de Henri Bourcart, en 1902, l'établissement comprenait : 40.000 broches à Guebwiller; 30.000 broches à Montbéliard; 500 métiers à tisser à Guebwiller et Soultz.

Henri Bourcart s'intéressa de bonne heure aux œuvres sociales par la création de cités ouvrières, qui furent parmi les premières en Alsace, d'une boulangerie, d'une salle d'asile et d'une école qui fonctionnaient dans l'usine même. En outre de la caisse de maladie, il organisa en 1867 une Société coopérative de consommation et de crédit mutuel. Il s'intéressa également aux œuvres sociales de sa ville natale. Avec son père il offrit à la ville le bâtiment dans lequel fut installé l'hôpital civil, ainsi que le marché couvert et la salle de musique. Il organisa le premier des cours populaires dotés d'une bibliothèque, et fit don dans ce but d'un immeuble avec jardin.

Le Gouvernement français, pour reconnaître les services rendus par M. Henri Bourcart à l'industrie et à sa ville natale, le nomma chevalier de la Légion d'honneur en 1867 à l'occasion de l'Exposition universelle.

Léon Guillet

*Cent ans de la vie de l'Ecole Centrale des Arts et Manufactures (1829-1929)*

**Bourcart Paul** (1861-1926)<sup>25</sup>, manufacturier à Guebwiller, fils d'Emile Bourcart (20 octobre 1827-1900) et d'Adèle Bourcart (10 octobre 1834- ), mariés en 1855, est né le 27 février 1861 à Genève. Ingénieur diplômé de l'Ecole Centrale (promotion 1883), il a épousé Cécile Weiss (1878-1939) le 8 août 1889. Ils eurent trois enfants : Jacques Paul Bourcart (5 juillet 1891-1965), océanographe, professeur à la Sorbonne, ayant épousé Suzanne Gentil (1903-1964); Geneviève Bourcart (1894-1954), infirmière à Casablanca; Amélie Bourcart (1902-1965), ayant épousé en 1932 Robert Gouffault, d'Herbault, industriel.

Source : Filiations Protestantes, Volume I.

**Bouvier Adolphe**<sup>26</sup> (1856-1932), né à Genève en 1856, notre collègue fit ses premières études dans sa ville natale, puis à

---

<sup>25</sup> Les tableaux généalogiques de la famille Koechlin donnent pour Paul Bourcart comme date de naissance : 27 février 1860.

<sup>26</sup> Adolphe Barthélémy Gustave Bouvier (1856-1932) est un des fils du théologien Auguste Bouvier-Monod (1826-1893), marié en 1854 à Marguerite Monod (1832-1887). Il a épousé Hélène Courant (1859-1955), fille d'Edmond Alexis Courant (1810-1892) et Camille Kœchlin (1826-1912). Ils eurent 3 enfants : Germaine Bouvier (1883-1970) mariée en 1906 à son

Paris. Il entra à l'Ecole Centrale, d'où il sortit, en 1879, avec un des premiers diplômes d'ingénieur-chimiste. Il se fixa d'abord à Cannes, puis à Lyon, où il demeura trente ans comme inspecteur puis directeur de la Compagnie du Gaz. Il fit preuve, dans ces fonctions, de connaissances très étendues, non seulement dans les questions gazières, mais encore en électricité. Il s'y était préparé de longue date, heureusement, car, dès 1887, il se convainquit que l'électricité, alors à ses débuts, ne tarderait pas à devenir un concurrent redoutable pour le gaz. La guerre le trouva fixé à Agen comme directeur de l'usine à gaz et d'électricité de cette ville. Dès 1914, il se consacra avec un dévouement et un zèle admirables au soulagement des prisonniers de guerre et présida le comité départemental chargé d'organiser et de centraliser les dons faits aux prisonniers. L'œuvre qu'il avait créée fonctionna pendant toute la durée des hostilités et rendit de très grands services. A l'armistice, les envois ayant cessé, le Préfet insista pour que notre collègue continuât à diriger encore pendant six mois « l'œuvre de secours aux Rapatriés nécessiteux ». A tous ces travaux philanthropiques, Adolphe Bouvier eut à ajouter les soucis de la construction de sa nouvelle usine d'électricité. Par sa patience, son énergie et sa ténacité, il montra qu'il était un chef. En 1919, il accepta un poste d'ingénieur à la Direction des Forces Motrices du Haut-Rhin. Il exerça ces fonctions jusqu'à sa mort, survenue le 4 août 1932. Dès son arrivée à Mulhouse, Adolphe Bouvier avait demandé son admission à la Société Industrielle, dont le programme d'activité, à la fois scientifique et social, correspondait à ses goûts d'ingénieur et à ses aspirations de philanthrope. Comme membre du comité de mécanique, aux séances duquel il fut très assidu, il présenta plusieurs rapports sur diverses questions et sa note sur les symboles et notations des mesures métriques et usuelles a rendu de grands services à tous ceux qui s'occupent de cette question. Mais c'est au comité d'utilité publique qu'il consacra le meilleur de son activité. Il prit une part prépondérante aux travaux constitutifs de l'Association Familiale de l'Industrie du Haut-Rhin, dont il rédigea le programme d'action. Membre du Comité Directeur de cette Association, il lui accorda une très précieuse collaboration et, jusqu'à sa fin, la suivit de tout son intérêt. Frappé des services rendus par l'application de la méthode Vernes pour le traitement de la syphilis, Adolphe Bouvier fit un rapport sur ce sujet au comité d'utilité publique et, grâce à ses efforts, auxquels se joignirent ceux de notre président et du professeur Kleinknecht, un Centre prophylactique fut créé dans notre ville. Il demeura jusqu'à sa fin le secrétaire actif et dévoué de cette institution, qui, grâce au concours de M. de

---

cousin Victor Monod ; Jacques Bouvier (1887-1946) marié en 1912 à sa cousine Jenny Good (1887-1946) ; et Lucile Bouvier (1891- ) ayant épousé Raymond Vroncourt de la Ville de Rigné.

Retz, put être installée dans de vastes locaux appartenant aux Mines Domaniales de Potasse. Notre collègue laissera parmi nous le souvenir d'un homme droit, d'une haute conscience et d'un cœur délicat. Préoccupé de tous les grands problèmes de la vie morale et sociale contemporaine, il a consacré à les résoudre le meilleur de ses forces.

**Brandt Charles-Rodolphe**<sup>27</sup> (1867-1916). Charles Brandt était né, à Mulhouse, le 30 décembre 1867.

Après avoir fréquenté le collège de Mulhouse il partit avec ses parents pour Cosmanos où son père,



Charles Brandt (1835-1908)

devait diriger des usines d'impression sur étoffes. Il continua pendant quelques années ses études à Zittau et après avoir passé son baccalauréat, il entra à l'Ecole Monge, à Paris, où il se prépara à l'Ecole centrale des Arts et Manufactures. Il passa les trois années réglementaires, de 1887-1890, à cette école et en sortit diplômé dans un très bon rang. C'est là que commença la carrière d'ingénieur de Ch. Brandt.

Il entra d'abord à la Société *Popp* (air comprimé), à Paris, puis, au bout de quelques années, il revint dans sa ville natale comme ingénieur des services de grosses constructions à la *Société alsacienne de Constructions mécaniques*. Il devait y rester jusqu'à la guerre et y fit un stage qui ne laisse de lui qu'un excellent souvenir de dévouement pour la Société et de cordiale camaraderie pour tous ses collaborateurs.

L'éducation encyclopédique de l'Ecole centrale permit à Ch. Brandt que la nature avait d'ailleurs doué d'une intelligence supérieure de s'occuper avec le même talent de choses très diverses. Il était calé, pour se servir de l'expression de son école, en mathématique, en histoire, géographie, statistique, et chacun de nous admirait souvent sa

---

<sup>27</sup> Charles-Rodolphe Brandt est le fils de Charles Brandt (1835-1908). Né en 1835 à Moscou, où son père était dessinateur, il était voué par atavisme à l'industrie de l'indienne. [Note d'Yves Antuszewicz]

prodigieuse mémoire. C'est ainsi qu'il rendit de grands services aux divers comités dont il faisait partie à la Société industrielle, comités de mécanique, d'histoire et de géographie.

A côté de ses talents d'ingénieur, Ch. Brandt aimait beaucoup la musique qu'il savait rendre au piano avec une inspiration toute spéciale et, dans ses moments de loisir, il se passionnait pour les collections de monnaies qu'il connaissait à fond.

Forcé de quitter l'Alsace en sa qualité de Suisse, pendant la guerre il fut expulsé en mai 1915 par les Allemands. Ce départ fut pour nous tous et pour lui, déjà assez gravement malade, un profond chagrin. Il ne devait, hélas, plus y revenir définitivement que pour y trouver son dernier et éternel repos.

Mort trop jeune le 13 septembre 1916, à Genève, Ch. Brandt aurait pu nous être encore très utile. Sa perte laisse un grand vide, mais sa vie de labeur doit rester gravée comme un pieux souvenir dans notre mémoire.

*Bulletins SIM* 1921, tome LXXXVII, p.45-46.

**BRUEDER** Marie Joseph Victor Né le 5 février 1856 à Éloyes (Vosges). Fils de Jean-Baptiste Brueder, fabricant de calicots, et de Joséphine Ballandier. Marié à Geneviève Adam. Ingénieur des Arts et manufactures, entrepreneur à Épinal, concessionnaire du système Hennebique dans trois arrondissements des Vosges, constructeur des magasins du canal maritime de Manchester, président de la *Société de Constructions J. Vernet et C<sup>ie</sup>* (1910), concessionnaire Hennebique à Moscou, qui édifia notamment les réservoirs d'eau de la ville de Moscou et la *Cotonnière de Dedovo*. Administrateur de l'Omnium d'entreprises, à Paris (1911)

*L'Écho de Paris*, 7 février 1919.

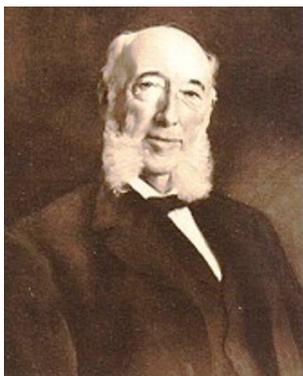
**Bullier** Charles-Léon, (1843-1919) ingénieur des Arts et Manufactures<sup>28</sup>, décédé à Paris<sup>29</sup> dans sa 76<sup>ième</sup> année, était un des doyens de notre société, dont il faisait partie depuis 1869. N'habitant plus l'Alsace, il n'a pu prendre part à nos travaux, mais s'y est toujours très vivement intéressé.

*Bulletins SIM*, séance du 29 octobre 1919.

---

<sup>28</sup> Promotion 1866 [Note d'Yves Antuszewicz].

<sup>29</sup> 5, rue Charlot, Paris. [Note d'Yves Antuszewicz].



Emile Burnat

**Burnat Emile** (1828-1920), issu d'une famille qui, dès le début du XVI<sup>e</sup> siècle, a donné de nombreux représentants à l'église, à la magistrature et à l'armée, Emile Burnat naquit à Vevey le 21 octobre 1828. Il était l'aîné des sept enfants issus du mariage de Pierre-Emmanuel-Auguste Burnat (1804-1894) et d'Emilie Dollfus (1809-1888). Durant l'année 1841, Emile Burnat fit un séjour de deux mois à Mulhouse. Le chemin de fer Bâle-Mulhouse-Strasbourg, qui venait d'être construit, l'enthousiasma, et c'est de cette époque que date chez lui sa vocation d'ingénieur. En juillet 1847, après un brillant examen, Burnat obtenait un certificat d'études qui permettait son entrée à l'Ecole Centrale de Paris dont il suivit les cours depuis l'automne de l'année 1847. Il choisit entre les quatre spécialités de l'Ecole Centrale la métallurgie et obtint son diplôme en 1851, premier de sa promotion, *ex aequo* avec son camarade Molinos<sup>30</sup>. A peine rentré à Vevey, Burnat reçut de Ferry, son professeur de métallurgie, une offre de place d'ingénieur dans des mines de Styrie. Mais il n'hésita pas à préférer celle que lui proposait son oncle Jean Dollfus à Mulhouse, dans l'établissement *Dollfus-Mieg & C<sup>ie</sup>*, à Dornach. Peu à peu il prit la direction complète de l'atelier de construction de cette usine, ainsi que des moteurs et des machines, et fut associé de la maison de 1856 à 1872. Lors du cinquantenaire de la Société industrielle de Mulhouse (fondée en 1826) M. Engel-Dollfus invita les membres de cette Société à un banquet chez *Dollfus-Mieg & C<sup>ie</sup>*. Parlant des collaborateurs de la maison *D. M. C.*, M. Engel-Dollfus s'exprima en ces termes : « Notre maison a, de tout temps, payé à la Société industrielle de Mulhouse une dîme de travail, de dévouement et de sympathie par le concours que lui ont prêté plusieurs membres de notre maison, parmi lesquels je dois citer en première ligne Emile Dollfus, votre président pendant 24 ans, les deux Daniel Dollfus, Henri Schlumberger, Jean Ochs et Emile Burnat, l'un de vos vice-présidents, le secrétaire si zélé, si intelligent de votre comité de mécanique, dont les travaux persévérants font école. Il n'est pas un atelier de nos établissements où l'on ne trouve des

---

<sup>30</sup> Léon Molinos. [Note d'Yves Antuszewicz]

traces des perfectionnements qu'il a accomplis pendant son trop court séjour dans notre maison et les services qu'il a rendus à notre Société ne sont ni moins nombreux, ni moins distingués. » E. Burnat a été secrétaire du comité de mécanique de 1858 à 1871 et vice-président de la Société industrielle de 1865 à 1870. Lorsqu'éclata la guerre de 1870, il quitta Mulhouse et alla se fixer en Suisse. Il resta cependant associé de la maison *D. M. C.* jusqu'en 1872, sans quitter complètement la direction de sa spécialité dans cet établissement. Durant son séjour en Alsace, E. Burnat resta toujours en relations avec l'Ecole Centrale de Paris. Il fit partie du Conseil de perfectionnement de l'Ecole, de 1862 à 1874. Le retour en Suisse d'Emile Burnat marqua pour lui la fin de sa carrière d'ingénieur, mais il ne cessa jamais de s'intéresser aux affaires de la maison *D. M. C.* dont il resta administrateur jusqu'à sa mort. Aussitôt installé dans son beau « chalet » de Nant, E. Burnat se consacra entièrement à l'étude de la botanique et il eut le rare privilège de poursuivre ses travaux pendant un demi-siècle. Cette passion pour la « science aimable », Burnat la ressentit dès son enfance. On trouve dans son herbier des plantes récoltées par lui aux environs de Vevey vers 1842-44. Il publia ses premières notes botaniques dans les *Annales de la Société philomatique vogéso-rhénane en 1867-68*. En 1871, au cours d'un séjour qu'il fit à Cannes avec sa famille, il se décida à entreprendre l'étude de la merveilleuse flore des Alpes maritimes, qu'il poursuivit avec ardeur jusqu'à la fin de sa vie. De 1872 à 1914, il entreprit chaque année un ou plusieurs voyages dans les Alpes maritimes, tantôt seul, tantôt accompagné d'autres botanistes suisses, français ou italiens. Le résultat de ces voyages fut la constitution d'un Herbier des Alpes maritimes et d'un Herbier européen qui sont actuellement les plus riches que l'on connaisse. Les nombreux travaux botaniques d'Emile Burnat ne peuvent être énumérés ici; ils atteignent leur point culminant dans cette magistrale *Flore des Alpes maritimes* dont il a écrit les quatre premiers volumes. Les distinctions bien méritées du reste n'ont pas manqué à Emile Burnat, et nombreux sont les corps scientifiques, grands ou petits, qui l'ont fait figurer parmi leurs membres d'honneur. Les Universités de Zurich et de Lausanne lui décernèrent le titre de docteur *honoris causa* à l'occasion de son 80<sup>ième</sup> anniversaire et, en janvier 1914, le gouvernement français le fit chevalier de la Légion d'honneur. Nous blesserions son extrême modestie, si nous énumérions ici tous les titres qu'il s'est acquis à la reconnaissance de ses concitoyens par la bonté et la générosité qui étaient les qualités distinctives de ce noble caractère. Nombreux sont ceux qui pleurent en lui un précieux appui et un bienfaiteur. Le jeudi, 2 septembre 1920, eurent lieu dans le Temple de Corsier les obsèques de ce savant philanthrope qui honora grandement la Suisse, son pays d'origine et l'Alsace, qu'il

appelait sa seconde patrie. L'inhumation eut lieu au cimetière de Dornach le 6 septembre dernier, dans la plus stricte intimité, en présence des membres de la famille et de quelques amis. Emile Burnat repose maintenant dans le cimetière de famille, aux côtés de celle qui fut sa fidèle compagne et de trois de ses enfants. Il dort son dernier sommeil dans cette terre d'Alsace qu'il aimait comme une seconde patrie et qu'il a encore eu la grande joie de voir rendue à la France.

F. CAVILLIER Conservateur de l'Herbier Burnat

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ INDUSTRIELLE DE MULHOUSE Tome LXXXVI - N° 8 - Novembre 1920.

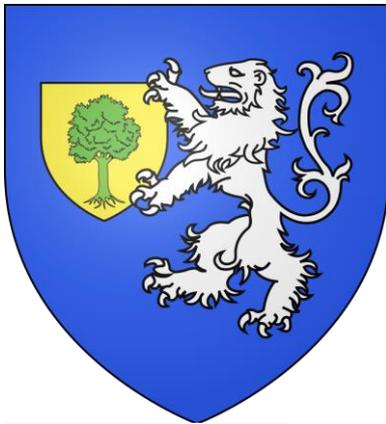
### **Émile BURNAT**

INGENIEUR et BOTANISTE

Émile BURNAT est né à Vevey en Suisse le 31 octobre 1828 et mort le 31 août 1920, est un ingénieur et botaniste vaudois. Il fait ses premières études à Vevey à l'Institut de Bellerive où lui vint le goût de la botanique et des collections de plantes. Il poursuit un enseignement de type industriel à Vevey où il se passionna pour la chimie. Son premier voyage à Mulhouse date du printemps 1834, avec sa grand-mère née Anna Schlumberger. Au cours d'un long séjour à Mulhouse en 1841, il est enthousiasmé par la mise en place du chemin de fer Bâle-Mulhouse-Strasbourg. Il s'installe à Genève en 1845 pour suivre les cours de l'Académie et où il travaille en particulier les mathématiques avec le professeur A. Pascalis. En 1847 Émile Burnat entre à l'École centrale dont il sort en 1851 muni du diplôme d'ingénieur métallurgiste (même promotion que Gustave Dollfus). Son oncle Jean Dollfus lui propose d'entrer dans l'établissement Dollfus, Mieg et Cie à Mulhouse. Il inventa notamment des apprêts. Cette usine fabriquait alors des tissus imprimés à la main et mécaniquement. Les procédés comprenaient le blanchiment, la filature, le tissage, le retordage ainsi qu'un important atelier de construction et de réparation des machines, avec un bureau de dessin. En 1872, il quitte l'industrie pour se retirer à Nant-sur-Vevey, dans la propriété léguée par son grand-père en 1865. Une nouvelle phase de sa vie débute : il reprend goût à l'étude de la botanique qu'il a développée lors de ses études à Genève. À partir de 1870 ses voyages le conduisent à approfondir ses études floristiques. Il avait déjà commencé à récolter des plantes pour constituer un herbier dès 1842, aux environs de Vevey, dans les Alpes et la région de Neuchâtel. A partir de 1872, il séjourna longuement en Provence pour y étudier la flore. Lors d'un séjour à Cannes, il rencontre les botanistes Thuret et Bernet, qui l'engagent pour étudier la flore des Alpes Maritimes. Il publia en 1899 son Catalogue des Plantes

de Provence et développa sa collection d'ouvrages scientifiques. L'ouvrage le plus considérable demeure « la Flore des Alpes Maritimes » en 6 tomes, publiée de 1892 à 1917. Son herbier s'enrichit et complète son herbier qui compte en 1917 plus de 210.000 références et sa bibliothèque plus de 2.600 volumes. Sa passion la plus vive s'exprimait au Col du Grand St Bernard, le 3 août 1910 : « *Le Valais est une terre privilégiée entre toutes pour la richesse et la variété de sa flore et de sa faune. Il est le paradis des géologues et des minéralogistes.* » Acteur engagé de la vie locale, il devient membre du Conseil communal de Corsier de 1874 à 1917, député au Grand Conseil de 1876 à 1884, juge au Tribunal de district de Vevey de 1875 à 1876.

Base de données du centenaire du Palais de Rumine de la Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne.



Armes de la famille de Buyer

Buyer (famille de).

La famille de Buyer (olim Boyer) est une famille subsistante de la noblesse française originaire de Gascogne. Une branche s'installa à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle en Franche-Comté où ses membres devinrent maîtres de forges, puis industriels dans les Vosges.

La branche cadette installée en Franche-Comté demanda en 1741 à substituer au nom Boyer celui de Buyer. À la suite de son alliance en 1811 avec Olympe de Chaillot (fille de Christophe, marquis de Chaillot et de Judith Pauline Fyot de Mimeure), cette branche releva les noms de « Chaillot » et « Mimeure » pour former les rameaux dits de Buyer-Chaillot (éteint) et de Buyer-Mimeure. Elle aurait été maintenue noble par arrêt du Parlement de Franche-Comté du 4 janvier 1772, mais Gustave Chaix d'Est-Ange indique cependant qu'on ne voit pas qu'elle ait jamais fait régulariser sa situation nobiliaire, qu'elle ne fit pas l'objet de maintenues en la noblesse et qu'elle ne prit pas part aux assemblées de la noblesse en 1789.

À la suite du mariage de Claude Joseph de Buyer avec Marie Françoise Goux de Velleguindry, fille du maître de forges Jean-François Goux, la famille de Buyer hérite en 1796 de la forge de La Chaudeau à Aillevillers-et-Lyaumont. En 1822-1824 la veuve de Claude Joseph de Buyer, fait construire un laminoir dans la commune voisine de Magnoncourt5.

En 1825, les frères de Buyer établissent sur une dérivation de la Semouse à Saint-Loup-sur-Semouse, une usine annexe à leur établissement de La Chaudeau pour la fabrication du fer blanc. Elle est encore en activité en 1905. En 1855 Rodolphe de Buyer acquiert les forges de la Branleure à Aillevillers-et-Lyaumont. En 1865 à la mort de Rodolphe de Buyer, l'ensemble comprend la forge de Magnoncourt avec ses dépendances et les feux, martinets, étameriers, laminoirs de La Chaudeau. Sa femme hérite de l'hôtel de Buyer à Besançon qui appartient alors à la famille depuis 1782.

En 1862, à l'ouverture des houillères d'Éboulet à Champagny (Haute-Saône), Joseph et Arthur de Buyer en deviennent actionnaires. En 1866, à la fusion avec les houillères de Ronchamp, voisines, Arthur de Buyer devient membre du conseil d'administration des houillères de Ronchamp, puis son président en 1876, poste qu'il occupe pendant 24 ans. Le puits n° 11 des houillères, le plus profond de France à l'époque, portera son nom et deviendra le puits Arthur-de-Buyer.

Charles, fils de Jules et neveu d'Arthur, est nommé au conseil d'administration des houillères de Ronchamp en 1901 ; Louis de Buyer (fils de Charles) continue de diriger les forges de la Chaudeau jusqu'en 1972. En 1926-1927, une nouvelle tréfilerie est construite au centre d'Aillevillers. Dernier site en activité, la tréfilerie est reprise en 1957 par les *Tréfileries des Vosges* (groupe Louyot).

La famille de Buyer reprend aussi plus tard une entreprise d'ustensiles de cuisine, au Val-d'Ajol (Vosges) qui prend le nom De Buyer.

**BUYER-MIMEURE** comte Paul Marie Ferdinand **de** (1926-2016), chevalier de la Légion d'honneur, ingénieur École centrale de Paris 1949, enseigne de vaisseau, décédé le 2 janvier 2016, dans sa 90<sup>e</sup> année. La cérémonie religieuse sera célébrée le lundi 11 janvier 2016, à 15 heures, en l'église de Veulettes-sur-Mer.

*Le Figaro*, le 9 janvier 2016.

**BUYER-MIMEURE** comte Raymond **de**, ingénieur des arts et manufactures (promotion 1922 A), croix de guerre, fils du capitaine Paul de Buyer-Mimeure, marié avec Marion Lemaire.

Généanet

**Chambaud Paul**<sup>31</sup> (1850-1928), né le 24 décembre 1851 à Paris, termina à l'Ecole Centrale ses études, commencées aux Arts et Métiers de Châlons. En 1870, il s'engagea et fit campagne dans les chasseurs. Son beau-frère, M. Henri Schwartz<sup>32</sup>, lui confia, en 1880, la surveillance de la construction de l'usine qu'il élevait à Valdoie. Il en devint peu après directeur et, pendant plusieurs années, fit tous les ans le voyage de Buenos-Ayres pour l'achat des laines. Après la mort tragique de M. Schwartz (1895) il vint se fixer à Mulhouse pour faire partie de la gérance des *Filatures Schwartz*, auxquelles il donna une vigoureuse impulsion. En 1914, il resta à Mulhouse, pour continuer à assurer du travail aux ouvriers de *Schwartz & C<sup>ie</sup>*. Mais, après la première entrée des troupes françaises, il fut arrêté et déporté dans les camps allemands. Il se retira alors en Suisse, puis à Paris. Après l'armistice, il reprit avec joie et énergie ses fonctions de gérant qu'il résigna en 1921, tout en restant membre du Conseil d'Administration de *Schwartz & C<sup>ie</sup>*. Entré en 1886 à la Société Industrielle, il suivit avec un intérêt tout particulier les travaux du comité d'utilité publiques, vers lequel le portaient ses aspirations sociales. C'est surtout le problème des logements à bon marché qui le préoccupa : il lui consacra plusieurs études qui parurent dans notre *Bulletin*. Membre du Conseil d'Administration des Cités ouvrières, il consacra beaucoup de temps à cette utile institution sous le patronage de laquelle il créa la Société du Crédit Immobilier, destinée à faciliter aux gens peu fortunés l'accession aux avantages offerts par la loi Ribot. Il collabora également à la création de l'Association Familiale de l'Industrie du Haut-Rhin. Mais, l'activité de notre collègue ne se limita pas au domaine proprement social. Il s'intéressa en outre tout particulièrement à l'*Association Alsacienne des Propriétaires d'Appareils à Vapeur*, dont il devint président en 1919. Il fut également président du Comptoir d'Escompte de Mulhouse. Il apporta dans toutes ces fonctions une clarté d'esprit, une rectitude de jugement qui le faisaient hautement apprécier de ses collaborateurs, qu'il soutenait et stimulait par son ardeur au travail. Ces dernières années, il quitta Mulhouse

---

<sup>31</sup> Jules Paul Chambaud (1850-1928), obtint le diplôme de l'Ecole Centrale des Arts et Manufactures en 1872. Il se maria en 1885 à Henriette Charlotte Coquerel (1863-1890) qui lui donna un fils Daniel Chambaud (1904-1979), diplômé de l'Ecole Centrale en 1926; puis en 1894 il se maria à Elisabeth Berthe Hélène Braun (1868-1948). [Note d'Yves Antuszewicz]

<sup>32</sup> La sœur de Paul Chambaud, : Louise Emilie Chambaud (1855-1917) , épousa en 1875 Henri Schwartz (1845-1895) frère de mon arrière-grand-mère Fanny Schwartz. Cet Henri Schwartz eut une fin tragique : il fût assassiné par l'un de ses anciens ouvriers qui se donna ensuite la mort, ce que la presse locale présenta comme un attentat anarchiste. [Note d'Yves Antuszewicz]

pour se fixer à Paris, mais il continua à s'intéresser activement aux institutions de Mulhouse, et en particulier à la Société Industrielle. Il s'est éteint le 28 novembre après une courte maladie. Avec lui, notre Compagnie perd un ami fidèle et un conseiller très sûr, dont la mémoire restera vivante parmi nous. Nous exprimons aux siens l'hommage de notre profonde sympathie.

*Bulletins de la SIM*, Séance mensuelle du 28 décembre 1928, p. 65-66.



Pratique de l'art de construire (Joseph Claudel)

**CLAUDEL (Joseph)**<sup>33</sup>, ingénieur (Golbey, 17 avril 1815 - Bourbon l'Archambault (Allier), 25 juillet 1880). Né au sein d'une famille de cultivateurs, il est élève à l'Ecole mutuelle d'Epinal jusqu'en 1830, puis suit les cours d'enseignement primaire supérieur pendant deux ans, révélant ainsi un goût pour les mathématiques qui attire l'attention de son professeur Lionnet, futur professeur de mathématiques à Louis Le Grand à Paris. En 1832, Joseph Claudel est ouvrier carrier puis ouvrier armurier à Epinal, ensuite à Lyon. En 1836 il obtient par concours une bourse pour l'Ecole centrale des arts et manufactures grâce à Lionnet. Il sort de l'école en 1839 breveté ingénieur civil et entre dans la vie active. En 1848 il est l'un des membres fondateurs de l'Association philotechnique et jusqu'en 1870 il est au sein de cette société, chargé d'enseigner la mécanique. Il invente un procédé simple de gravure sur cuivre utilisé pour reproduire des figures géométriques dans les livres. Il rédige seul ou collabore à la rédaction de plusieurs ouvrages technologiques importants et utiles qui feront l'objet de nombreuses rééditions : *Formules, tables et renseignements usuels*. Aide-mémoire pour les architectes, ingénieurs (in-8°, 1845, 2 vol.,

<sup>33</sup> Joseph Claudel figure bien dans l'Annuaire de l'Ecole (promotion 1839).

2700 p.) (9 éditions de son vivant); *Introduction à la science de l'ingénieur* (in-8°, 1848, 1126 p., 725 fig.) *Pratique de l'art de construire*, ouvrage en collaboration (1850); *Traité spécial de la coupe des pierres* par J.P. Doillot. *Tables des carrés et des cubes des nombres entiers* (1 vol., in-8°). Comptes faits ou tables de multiplication (1 vol., in-8°). Officier d'académie en 1857, puis de l'université en 1866, il était chevalier de la Légion d'honneur depuis 1864. Il est inhumé à Epinal.

A. Ronsin.

Bibl. : *D.B.F.A.* VIII, col. 1384. *Annales Soc. Emulation des Vosges*, 1881, p. 231-237.

*Les Vosgiens célèbres*, Dictionnaire biographique illustré, Gérard Louis, Editeur.

**Comond** (Aimé-Jean-Baptiste-Gustave), né à Saales (Vosges annexées)

Ancien élève de l'Ecole centrale des arts et manufactures<sup>34</sup>. Ingénieur aux forges de Stenay (Meuse). M. Comond a été directeur des Salines de Sommerville (Meurthe-et-Moselle).

*Dictionnaire biographique des Vosges*, Jouve (Henri).

**De Place Guy**<sup>35</sup> (1874-1928), né à Saint-Eloy-les-Mines (Puy-de-Dôme) le 14 septembre 1874, il avait été, dès son enfance, formé au métier de mineur par son père. Après de fortes études à l'Ecole Centrale, il fit son année de service militaire à Nîmes comme sous-lieutenant d'artillerie, puis il entra comme stagiaire à la Compagnie des Mines de Rochebelle, dont son père était directeur. C'est là qu'il apprit son métier : il s'y consacra avec cette ardeur, ce soin et cette haute conscience professionnelle qui demeurèrent, pendant toute sa carrière, les signes distinctifs de son caractère. C'est à Rochebelle qu'il apprit à lutter contre les dégagements d'acide carbonique, c'est là aussi qu'il se forma au côté social de son action; il put approcher les ouvriers, apprendre à les connaître et à les aimer. En avril 1899, il entra en fonctions à la *Compagnie des Mines de Marles*. Il se trouva aux prises avec un gisement accidenté, d'exploitation délicate, présentant des apparitions de grisou, avec des conditions d'aérage peu faciles à assurer régulièrement. Très vite, il dut faire face à des fonctions importantes et difficiles qu'il

---

<sup>34</sup> Aimé Comond figure bien dans l'Annuaire de l'Ecole (promotion 1860). [Note d'Yves Antuszewicz]

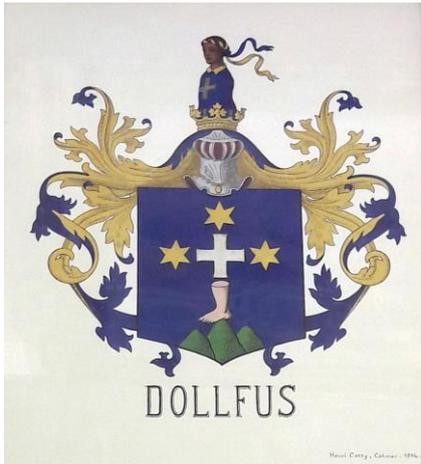
<sup>35</sup> Guy de Place (1874-1928), né à Saint-Éloy-les-Mines (Puy-de-Dôme), décédé à Vieux-Thann, est ingénieur des Arts et Manufactures. Après l'Ecole centrale, en 1897, Guy de Place fait un stage de 2 ans aux Mines de Rochebelle ; puis il entre comme ingénieur aux Mines de Marles. Guy de Place épouse le 5 février 1900 Hélène Duménil (1878-1955). Ils eurent ont trois enfants : . Anne Marie de Place (1901-2000) ; . Henry de Place (1902-1970) ; Jeanne de Place (né en 1908), mariée en 1933 avec Maurice Parisot (1899-1944).[«Place, Guy de (1874-1928) et sa famille», correspondance familiale]

sut affronter avec autant de clairvoyance que de sang-froid. Sa forte formation, son caractère propre à envisager rapidement la situation exacte devant laquelle il se trouvait, lui permirent de proposer à, son ingénieur en chef des travaux de longue haleine, nécessaires pour assurer la continuité de l'extraction et sa régularité. Son programme fut admis et son activité, associée à celle de son collègue, M. Lecomte, se déployait normalement, quand éclata la grande grève de 1902, qui engloba tout le bassin du Nord et du Pas-de-Calais et qui menaçait de s'éterniser. Guy de Place fut alors chargé de sonder l'état d'esprit du personnel ouvrier. Grâce à la confiance qu'il avait su inspirer, et à l'ascendant qu'il exerçait sur les ouvriers, il put, peu à peu, persuader aux mineurs de reprendre le chemin de la fosse et ce mouvement s'étendit aux autres charbonnages. En 1904, notre collègue donna sa démission de la Compagnie de Marles. Il y laissait le souvenir d'un travailleur consciencieux et d'un chef juste et respecté. Il entra alors dans la Maison *Duméril-Jaeglé*, à Vieux-Thann, comme co-gérant. Il déploie dans cette nouvelle fonction les hautes qualités qui l'avaient distingué à Marles. Avec une énergie inlassable il réorganise et coordonne les divers services des établissements. En 1912, en particulier, une nouvelle centrale électrique est inaugurée, modèle du genre, et qui est certainement une des œuvres capitales de Guy de Place. Son activité donne une grande impulsion aux établissements. Mobilisé le 2 août 1914, il commande pendant quelques mois une batterie à Besançon, puis part pour le front. Nommé capitaine en 1917, il est placé à la tête de l'équipe de réparation d'artillerie lourde d'une armée, puis est nommé inspecteur du matériel du détachement d'armées du Nord. En 1918, lors de l'offensive des Flandres, il est cité à l'ordre du jour de la 9<sup>ième</sup> armée et décoré de la Légion d'Honneur. Il passe, enfin, à l'Etat-major du général Sainte-Claire Deville qui le charge de la visite et du classement du matériel pris à l'ennemi. Il avait acquis très rapidement une connaissance remarquable des nombreux modèles d'artillerie en service et, grâce à sa formation d'ingénieur et à ses aptitudes techniques, il ne tarda pas à se signaler comme l'un des meilleurs inspecteurs d'armée. Voici le témoignage éloquent que lui rend le général Sainte-Claire Deville : « Le capitaine de Place s'est distingué pendant toute la guerre, non seulement par son intelligence, son esprit d'organisation et ses aptitudes techniques, mais aussi par le haut sentiment qu'il avait de son devoir, étant toujours prêt à se rendre sur les positions de batterie les plus difficiles d'accès et les plus exposées, sans tenir compte de la fatigue et du danger ». Démobilisé en mars 1919, de Place revient en Alsace et se trouve en face des ruines du village de Vieux-Thann et de ses établissements. Un moment, le courage semble lui manquer, puis il se ressaisit et se consacre de toutes ses forces, de toute son âme, au relèvement de cette dévastation. Les ruines sont

déblayées, les machines récupérées, réparées, rachetées. Le personnel dispersé est regroupé, rééduqué. Dès juillet 1919, les premières pièces sortent de l'usine remise en marche. Avec une admirable ténacité, une ferveur que ne lasse aucune difficulté, que n'abat aucun obstacle, notre collègue prodigue sa peine et son effort. Peu à peu la vie fait place à la mort; Vieux-Thann, son église, sa blanchisserie se relèvent, la population se groupe et se reconstitue. Mais sa tâche n'est pas terminée : il faut que l'usine qui marche trouve de nouveaux débouchés et de nouveaux marchés. Hélas! sa santé ne put pas résister à un si long effort et, ces dernières années, elle alla en déclinant. Il est mort le 5 juin 1928. La population de toute la région industrielle de Thann, à laquelle il était si attaché, lui a fait d'imposantes funérailles. Entré à la Société Industrielle en avril 1904, notre collègue suivit toujours nos travaux avec un grand intérêt. Lorsque, après l'armistice, le comité des mines fut créé, le Conseil d'administration l'en nomma président. Il occupa ces fonctions avec une autorité, une compétence et un zèle auxquels tous ses collègues rendent hommage. Véritable animateur du comité, il y suscita d'intéressantes études et, sous son active impulsion, le jeune comité déploya une réjouissante activité. Il réunit les documents pour la publication d'une étude d'ensemble sur le bassin potassique d'Alsace et contribua lui-même, par plusieurs études intéressantes, à la vie du comité. Guy de Place fit également partie du Conseil de direction de l'Ecole des Maîtres-Mineurs. On lira plus loin le bel hommage que lui rend le directeur de cette école. Il fut aussi membre du Conseil d'administration de *l'Association Alsacienne des Propriétaires d'Appareils à vapeur* et s'intéressa activement à ses travaux.

DANIEL MIEG

*Bulletin de la Société industrielle de Mulhouse*, tome XCIV, p. 709 à 712.



Armoiries des Dollfus de Mulhouse

**DOLLFUS**, famille notable de Mulhouse. Gaspard Dollfus (★ avant 1500 et † après 1563) est le premier de la lignée qui est signalé à Mulhouse, il passe pour le fondateur de la branche dite mulhousienne. Il est venu de Rheinfelden en Suisse. Il naquit probablement dans la région de Mayence. En 1554 il s'établit à Mulhouse comme forgeron et coutelier. On sait qu'il existait également des Dollfus à Strasbourg au XV<sup>e</sup> s., et d'autres à Ansbach en Bavière et à Berlin. Dès la fin du XVI<sup>e</sup> s. les Dollfus jouèrent un rôle important dans la petite République de Mulhouse. Entre 1586 et 1798 on trouve dix membres de la famille qui sont entrés dans le Conseil de la ville; entre 1584 et 1726 on relève quinze Dollfus qui remplissaient les fonctions de Zunftmestres (chefs de corporation), entre 1618 et 1798 six Dollfus accédèrent à la tête du petit Etat en qualité de bourgmestres. Après la réunion de Mulhouse à la France on trouve encore six Dollfus en qualité de maires. La famille Dollfus jouera un rôle des plus importants dans le développement industriel de Mulhouse mais aussi de l'Alsace en général. Un Dollfus fonda l'industrie textile à Mulhouse. Quatre Dollfus figurent parmi les présidents de la Société industrielle de Mulhouse; des Dollfus furent également présidents de la Chambre de Commerce de Mulhouse. Les Dollfus se lancèrent en outre dans la politique, et siégèrent à la Chambre des députés ou au Reichstag. L'œuvre philanthropique des industriels mulhousiens trouva souvent un appui considérable auprès d'eux. La création des fameuses cités ouvrières a eu comme promoteur un membre de cette famille.

*Nouveau Dictionnaire de biographie alsacienne, n° 8.*



Emile Dollfus (1862-1945)  
Extrait d'une photographie de 1885  
[archives de l'Ecole Centrale des Arts et Manufactures]

**Dollfus Emile** (1862-1945), ingénieur, industriel (Mulhouse 23.1.1862 - Mulhouse 5.3.1945). Fils de Auguste Dollfus (1832-1911), il s'est marié le 28.10.1886 à Mulhouse à Alice Lacroix-Schweissguth. Quatre enfants. Etudes au collège de Mulhouse puis à l'Ecole Centrale des Arts et Manufactures à Paris jusqu'en 1885. Il commença son activité professionnelle dans la filature Dollfus-Mantz, mais les Allemands l'expulsèrent et il entra aux ateliers de construction mécanique de Vevey, Suisse. Il prit du travail chez Georges Koechlin (1892) à Belfort. Autorisé à rentrer à Mulhouse en 1903, il entra dans la Société alsacienne de Construction mécanique comme secrétaire de direction. Il quitta l'Alsace en 1914 et s'établit à Paris où il participa activement à la Commission Siegfried qui prépara le retour de l'Alsace à la France. De retour en Alsace en 1918 il fonda (1920/21) l'Association familiale de l'industrie du Haut-Rhin qui créa et développa dans la région le régime des allocations familiales et des caisses de compensation : consultations médicales, colonies de vacances. Il donna une énergique impulsion au dispensaire antituberculeux dont il fut le président. Il présida également la fondation Lalance et l'Union Home. Président de la Commission de mécanique de la Société industrielle (1912), président de la Société industrielle (1933). Président de DMC, membre du Conseil d'administration des Mines domaniales de potasse et du Crédit national. Président de la Chambre de Commerce (1926-1939). Commandeur de la Légion d'honneur (1934).

Il publia plusieurs études dans le *BSIM* dont : « Notes sur les Assurances ouvrières en Allemagne », 1901, p. 273; Rapport sur les maisons ouvrières de l'Union Home, 1906; Rapport sur les cours de dessin linéaire, 1919, p. 267; Rapport sur le Congrès commercial franco-allemand, 1911, p. 378; Les institutions de bienfaisance des Mines de Lens, 1914, p. 397 ; *Le dispensaire antituberculeux*, 1919, p. 166; *Les assurances sociales et en particulier l'assurance obligatoire contre la maladie et l'invalidité en Alsace*, 1920, p. 346.

P. Schlumberger, « Emile Dollfus, 1862-1945 », *BSIM*, 1962, n° 1; M. Dollfus, op. cité, tableau 452.

*Nouveau Dictionnaire de biographie alsacienne*, n° 8.

**DOLLFUS Emile** (1862-1945), industriel, administrateur de sociétés, président de la Chambre de commerce de Mulhouse. Issu d'une célèbre famille d'industriels mulhousiens, fils d'Auguste Dollfuss, industriel (1832-1911), l'un des dirigeants de DMC et le président de la S.I.M. Le 26.10.1886 il épouse à Mulhouse Elisabeth de Lacroix (\*-1921), fille de Victor de Lacroix et d'une demoiselle Schweissguth; ils ont 4 enfants (Marthe, Jeanne, Jeanne, Jean). Après des études secondaires au lycée de Mulhouse, Dollfuss commence sa carrière dans la filature Dollfus-Mantz, mais est expulsé d'Alsace pour avoir refusé la nationalité allemande à sa majorité. D'abord réfugié en Suisse, il poursuit ses études à Paris et est reçu ingénieur de l'Ecole centrale des arts et manufactures en 1885 (29<sup>e</sup> rang). Devenu l'un des associés de la firme suisse de construction mécanique « Blanchod et Cie » à Vevey, il fut presque ruiné par la faillite de cette société. Il travailla à partir de 1892 comme secrétaire de direction aux Etablissements *Georges Koechlin* à Belfort, puis fut autorisé à rentrer en Alsace (1903). Dollfuss entra en 1906 à l'usine de Mulhouse de la Société alsacienne de constructions mécaniques comme secrétaire de direction, probablement grâce à l'appui de son beau-frère, Léon Mieg. Il était également le petit-neveu d'André Koechlin. Dollfuss connut dès lors une ascension très rapide dans la hiérarchie de l'entreprise. Il devint l'un des administrateurs-directeurs de l'usine de Mulhouse de la SACM dès 1914. En 1914, il dut s'enfuir d'Alsace avec son fils Jean, déserteur, et s'établit à Paris, où il travailla comme secrétaire général de l'agence de la Société alsacienne. Il participa activement aux travaux de la Commission Siegfried et fût chargé de l'approvisionnement en charbon des départements français touchés par la guerre. Rentré à Mulhouse en novembre 1918, il reprit son activité à la SACM comme directeur du département textile puis directeur général de l'usine de Mulhouse. Dollfuss entra à la même époque au conseil d'administration de la Banque de Mulhouse (1924) et à celui de Dollfus Mieg et Cie (1925). Il fut élu président de la Chambre de commerce de Mulhouse (1926-1939). Il démissionna de son poste de directeur général de l'usine de Mulhouse de la SACM le 30 septembre 1930 pour entrer au conseil d'administration de la société. Administrateur de la SACM (et conseil de la société) de 1930 à 1932, il fut coopté président du conseil d'administration de cette société de 1932 (en remplacement de Léon Dardel) à 1945. Il mourut dans son bureau de l'usine de Mulhouse de la SACM le 5 mai 1945, à l'âge de 83 ans. Dollfus fut également président de DMC de 1933 à 1945 et administrateur de l'Alsthom à partir du 27 juin

1935. Il fût d'autre part membre du conseil d'administration de Société générale alsacienne de banque, des Mines domaniales de potasse et du Crédit national. Fondateur en 1920-21 de l'Association familiale de l'industrie du Haut-Rhin, qui développa dans la région le régime des allocations familiales et des caisses de compensation, président du dispensaire antituberculeux de Mulhouse (fondé par Alfred de Glehn en 1908), de la Fondation Lalance, de l'Union home. Président de la Commission de mécanique de la Société industrielle de Mulhouse (1912), président de la S.I.M. (1933). Chevalier (1919) puis commandeur de la Légion d'honneur à la suite de sa participation à l'Exposition coloniale (1934).

Centenaire de la SACM



Plaque du cimetière de Valdoie

**DOLLFUS Georges** (1875-1945), seul Centralien descendant du fondateur n° 1 : Jean-Georges Dollfus. Il est le fils de Gaspard-Edouard Dollfus (1847- ). Il fut président de *Dollfus & Noack*, fabrique de draps à Sausheim et au Valdoie, croix de guerre 14-18 et chevalier de la Légion d'honneur à titre militaire, président des officiers de réserve de la région militaire de Besançon; il se porta volontaire en 1939, à l'âge de soixante-quatre ans. Après l'armistice, il entra dans l'organisation des renseignements de l'armée et monta un réseau de passeurs. Arrêté par la Gestapo à Belfort en 1941, il fut déporté au Struthof, puis à Dachau où il mourut le 5 avril 1945<sup>36</sup>.

<sup>36</sup> Consultez le témoignage de Marcel Naas, militant antifasciste, ayant pris part à la guerre d'Espagne et aux combats dans l'Armée française jusqu'à l'armistice et la démobilisation. Marcel Naas est arrêté le 1<sup>er</sup> août 1940 et emprisonné à Mulhouse. Après quelques interrogatoires violents au cours desquels il ne révèle rien sur l'organisation du réseau antifasciste de sa région, il est transféré à la fin d'août au camp de La Broque-Schirmeck puis, en décembre, à Dachau, via les prisons de Stuttgart et d'Ingolstadt. L'auteur relate son expérience concentrationnaire et celle de ses codétenus de diverses nationalités. L'arrivée des déportés à Dachau est d'abord marquée par la perte de leur identité civile et les appels interminables. Le travail forcé, la faim, les rigueurs de l'hiver, la fatigue, le dénuement, les coups et les humiliations composent ensuite le quotidien des internés. Marcel Naas évoque plus particulièrement le sort de l'Alsacien Georges Dollfus et du général Delestraint, abattus par les gardes SS peu avant la libération du camp. [Note d'Yves Antuszewicz]

**Dollfus** Georges (1875-1945). Fondés à Mulhouse, les Établissements Dollfus-Noack implantent à Valdoie en 1898-1899 une usine de draps, tissus et feutres près du bois d'Arsot, entre Savoureuse et Rosemontoise. Elle fonctionne durant presque un siècle avant sa fermeture en 1988. Georges Dollfus, ingénieur, neveu du cofondateur, dirige l'entreprise de Valdoie dans la première partie du siècle. Ce patron, très patriote à l'image de sa famille, s'engage dans la Résistance après la défaite de 1940. Il participe notamment à un réseau d'évasion de jeunes Alsaciens vers la France. Il est arrêté le 9 octobre 1941 à son domicile belfortain et déporté aux camps du Struthof, puis de Dachau. Georges Dollfus supporte durant trois années cette terrible captivité, mais décède lors d'une épidémie de typhus le 5 avril 1945, quelques semaines avant la libération du camp.

Valdoie 1944 : Sur les chemins de la liberté. (Ville de Valdoie)



Gustave Dollfus(1829-1905)

**Dollfus** *Gustave*, agronome, ancien industriel, fils de Daniel Dollfus-Ausset, naquit le 17 juillet 1829, à Mulhouse, où il fit ses études littéraires pour les continuer à l'Ecole centrale de Paris. Il sortit de cette dernière en 1851 avec le diplôme d'ingénieur des arts et manufactures pour entrer dans la maison *Dollfus-Mieg & C<sup>ie</sup>*, dont il devint associé des 1856. Son père, étant mort en 1870, il alla s'installer dans sa propriété à Riedisheim et se consacra à l'agriculture, sans négliger toutefois l'industrie qu'il n'abandonna qu'en 1890, au moment de la mise en actions de la maison *Dollfus-Mieg & C<sup>ie</sup>*. Dès lors, il partagea son activité entre ses travaux agricoles à Riedisheim et la surveillance de sa propriété de Dollfusville en Algérie qu'il exploitait depuis 1875. Il se trouvait à la tête d'une vaste exploitation de liège, établit de nombreuses routes et fit bâtir plusieurs villages qu'il dota d'églises, d'écoles, de bâtiments publics, etc. Agronome entendu, Gustave Dollfus contribuait, à Riedisheim, au perfectionnement des machines agricoles, organisait une industrie de lait stérilisé et, à Ferrette, créait un important élevage de bétail. Enfin, de concert avec M. Ostermeyer de Rouffach, il s'occupait d'améliorer, dans la

Haute-Alsace, la culture de la vigne et la préparation des vins. D'une nature très généreuse, il était toujours prêt à soutenir les œuvres pour lesquelles on le sollicitait. Parmi ses dons les plus considérables, il faut citer celui de 100 000 frs à la Société industrielle et un autre également de 100 000 frs à la souscription ouverte pour l'acquisition du Hasenrain, à l'effet d'y établir un hôpital communal catholique. On lui doit l'initiative de la restauration des magnifiques verrières de l'ancien temple de St-Etienne à Mulhouse; enfin, il a gratifié le Musée des arts décoratifs de cette ville de sommes importantes et de nombreux dons. Gustave Dollfus mourut dans sa propriété de Dollfusville le 13 janvier 1905.

*Rev. als. Ill., Chron. d'Als.-Lor., 14 Mai 1905.*

*Dictionnaire de biographies des hommes célèbres de l'Alsace*

**Dollfus Gustave** (1829-1905), industriel, agronome (Mulhouse 17.6.1829 - Djidjellel, Algérie, 12.1.1905). Fils de Daniel Dollfus-Ausset, marié le 7.5.1861 à Mulhouse à Hélène Bock dont il eut 4 enfants. Il fit ses études à Guebwiller, puis à Mulhouse sous la direction des professeurs Choffel et Penot. Il entra en 1848 à l'Ecole Centrale des Arts et Manufactures. Diplômé ingénieur-mécanicien (1851). Il entra dans les établissements DMC de Mulhouse. En 1856 il y fut admis comme associé et ne quitta la maison qu'en 1900 tout en continuant à remplir les fonctions de président du Conseil de surveillance. Il fut à l'origine de l'Ecole de tissage (1861) et en 1864 de l'Ecole de filature. Il participa activement aux travaux de la Société industrielle où il fit partie du Comité de mécanique, du Comité d'histoire naturelle et du Comité d'utilité publique. Il publia 8 communications dans le BSIM dont « Rapport sur un mesureur d'eau alimentaire pour chaudière à vapeur », t. XVI, p. 96; « Rapport sur la navette à tisser mécaniquement », t. XVI, p. 573; « Rapport sur les machines à teinture », t. XXII, p. 91. Gustave Dollfus fut un agronome de renom. Sa ferme de Riedisheim devint sous sa gestion une ferme modèle où les expériences conduites avec des procédés scientifiques eurent des résultats remarquables (cultures intensives de fourrages, utilisation des engrais, vinification, etc.). Il créa en 1899 à Rouffach la Société des vins d'Alsace. Il organisa l'industrie du lait stérilisé et créa à Ferrette un grand élevage de bétail. Il construisit également à Riedisheim une fabrique de bouchons qu'approvisionna son exploitation de la forêt de chêne-liège d'Algérie. Il sut mettre sa propriété algérienne en valeur par la création de routes, la construction d'une école, d'un sanatorium et par l'assainissement des terrains insalubres. Sa tendance philanthropique se concrétisa par sa participation à la construction d'un pavillon au Hasenrain, pour lequel il déboursa 80.000 mark. Il créa à Mulhouse le Musée des Arts

décoratifs et fut l'un des promoteurs de la restauration des célèbres vitraux de l'église protestante Saint-Etienne.

C. de Lacroix, « Notice nécrologique sur Gustave Dollfus », BSIM, mars 1905; H. Brueggemabb, *Notice nécrologique sur Gustave Dollfus*, Mulhouse, 1905; DBF 11, 1967, 454; R. Muller, « Gustave Dollfus », *Bulletin des Amis du Vieux Riedisheim*, n°10, déc. 1982, p. 111.

*Nouveau Dictionnaire de biographie alsacienne*, n° 8.

**Dollfus Gustave** (1829-1905), neveu de Jean Dollfus et fils de Daniel Dollfus-Ausset. Sorti de L'Ecole centrale des arts et manufactures en 1851, il entre dans l'entreprise familiale (DMC) en 1856 dont il sera un des principaux dirigeants jusqu'en 1890, puis président de son conseil de surveillance de 1890 à 1905. Il est revenu s'établir à Mulhouse après avoir, un moment, songé à s'installer à Bâle. Resté actionnaire, pour une somme importante, de DMC, il continua à siéger dans les instances dirigeantes de la firme. Cependant, ne voulant pas investir toute son activité et son épargne dans l'Alsace annexée, il développa une exploitation de chêne-liège en Algérie où il mourut.

Centenaire de la SACM

**Dollfus Gustave**, ingénieur, l'un des derniers membres de la Loge mulhousienne de la « Parfaite Harmonie », dissoute après la guerre de 1870-1871. Etudes à Guebwiller, puis Strasbourg et Mulhouse (maths et chimie). 1851 : ingénieur des Arts et Manufactures. Passe un an en Angleterre. Avec son frère Daniel, il succède à son père dans la maison DMC et reste membre du Conseil de Surveillance. Il étudie et publie des articles sur : la filature, le tissage, la ventilation, l'humidification, les ateliers de travail, la désinfection pour les hôpitaux, l'avancement des études agronomiques, les glaciers (CR au Club Alpin). Avec Frédéric Engel Dollfus, Henri et Gaspard Ziegler, il crée l'école de tissage et de filature. A la SIM, il siégeait aux comités : mécanique, histoire naturelle et utilité publique. Comme son père, il fit un don important pour le cabinet de physique et le musée industriel de la SIM. Il fut le vrai créateur du Musée des Arts Décoratifs sous le patronage de la SIM. Il fit un don pour que l'on puisse acheter à l'Exposition Universelle de 1900 des porcelaines, des faïences et des biscuits. A ceci s'ajoute une grande partie des collections de sa belle-sœur, M<sup>me</sup> Daniel Dollfus pour permettre de créer un musée intéressant. Sur l'instigation de Gustave Dollfus, les verrières du XIV<sup>e</sup> siècle furent sorties des caisses où elles étaient depuis 40 ans; grâce à un don de sa part ainsi que d'autres dons, elles furent installées en l'Eglise réformée St Etienne. Pour le musée de peintures, Gustave Dollfus offrit « le géographe » de Roybet. En 1873, il s'installa à Riedisheim,

rebâtit la maison de son père, créa une ferme, une laiterie moderne, une exploitation industrielle. La grande avenue longeant le chemin de fer à Riedisheim et près du temple protestant, porte son nom. Il acheta un domaine dans le Jura où il créa une exploitation méthodique et rationnelle. Il devint propriétaire d'une grande exploitation de 5.000 ha de chênes lièges à El Ancer en Algérie. Cette exploitation avait été concédée à son beau-père Henri Bock qui fut maire de Mulhouse. Le domaine s'étendit à 10.000 ha et devint un village avec des magasins, un moulin, des scieries, une école, une chapelle. Il fit tracer des routes vers la mer, des chemins muletiers dans la forêt. Il collabora à la construction du chemin de fer local et à l'assainissement des plaines insalubres. Les 12/15.000 m<sup>3</sup> de liège sont récoltés, bouillis, raclés, triés emballés sur place à El Ancer. Gustave Dollfus créa une industrie prospère, et distribuait orge et argent aux nécessiteux. Quand il mourut frappé d'une congestion en 1905, le journal « L'impartial de Djidjelli » prétendait que sa vie pouvait se résumer en « travail et bienfaisance ». Il avait refusé d'occuper des fonctions publiques mais donnait sans cesse des conseils éclairés : il aida l'hospice civil à créer une cuisine à vapeur et des dépendances; il fit un don très important pour deux pavillons de malades du nouvel hôpital municipal créé en 1898 sur la propriété d'André Koechlin.

Livre Koechlin n°334



Jean Dollfus (1899-1985)

**Dollfus Jean** (1899-1985), industriel (Belfort 6.11.1899 - Mulhouse 29.6.1985). Fils d'Emile Dollfus, industriel et d'Elisabeth de Lacroix, il s'est marié le 8.11.1922 à Belfort à Antoinette Seyrig. Cinq enfants. Après avoir fréquenté le lycée de Mulhouse puis le lycée Saint-Louis à Paris, Jean Dollfus entra à la Faculté de Droit de Paris, puis à l'Ecole Centrale des Arts et Manufactures; diplôme d'ingénieur et licencié en droit. En 1923 il entra dans la *Société alsacienne de constructions mécaniques* de Mulhouse, anciennement André

Kœchlin et C<sup>ie</sup>. Directeur général de l'établissement (1929-1964), administrateur (1965), président (1966-1972), président d'honneur. Président du Comité européen des constructeurs de machines textiles (1972), administrateur de la Société française de banque et de dépôts, président, puis président honoraire de la Chambre de Commerce et d'industrie de Mulhouse, président puis président d'honneur de la Société industrielle de Mulhouse. Commandeur de la Légion d'honneur, commandeur de l'Ordre des Palmes Académiques, commandeur de l'Ordre national du Mérite. Croix de guerre (1939-45).

*Who's Who*, 1983-84; art. de journaux *l'Alsace*; *DNA* des 30.6. et 2.7.1985.

*Nouveau Dictionnaire de biographie alsacienne*, n° 8.



Jean Dollfus (1899-1985)

**Dollfus Jean** (1899-1985), industriel, administrateur de sociétés. Fils d'Emile Dollfuss et d'Elisabeth de Lacroix. Le 8.11.1922 il épouse à Belfort Antoinette Seyrig; ils ont 5 enfants dont Jean-Henri, centralien (promotion 1949), qui fut directeur de la société Brown-Boveri. Etudes aux lycées de Mulhouse et « Saint-Louis » à Paris puis à l'Ecole centrale des arts et manufactures et à la faculté de Droit de Paris. Ingénieur des arts et manufactures (promotion 1921 B) et licencié en Droit, Dollfuss entre à la *Société alsacienne de constructions mécaniques* en 1923. Il fut directeur général de l'usine de Mulhouse de 1945 à 1963. Administrateur de la SACM de juillet 1963 à 1965, il présida la Société de décolletage de Massevaux (SDM) puis fut président de la SACM-M (1966-1972) et son président d'honneur. Administrateur de la société Alsthom, il quitte son conseil d'administration le 23 avril 1971, lors du remplacement de l'ancienne équipe dirigeante par des administrateurs de la CGE. Président du Comité européen des constructeurs de machines textiles (1972), administrateur de la Société française de banque et de dépôts, président puis président d'honneur de la Société industrielle de Mulhouse. Commandeur de la Légion d'honneur, commandeur de l'Ordre des palmes académiques, commandeur de l'Ordre national du Mérite, Croix de Guerre 1939-1945.

Centenaire de la SACM

**Dreyfus** (famille). Le nom de famille « Dreyfus » est assez répandu; nous trouvons, dans l'Annuaire de L'Ecole centrale, onze Dreyfus. Je ne vous cache pas que j'ai rencontré de sérieuses difficultés avec cette famille, en particulier avec le Centralien Alfred Dreyfus (promotion 1885), homonyme du Polytechnicien à l'origine de l'affaire Dreyfus.

*Famille alsacienne :*

La famille Dreyfus offre avec la famille Lantz l'exemple de l'intégration réussie de familles juives dans la bourgeoisie alsacienne. Le cas de ces deux familles montre qu'il n'y avait pas d'incompatibilité entre le judaïsme et l'entreprise bourgeoise traditionnelle. Les origines des Dreyfus étaient modestes : le grand-père d'Alfred Dreyfus, Jakob, avait commencé comme colporteur à Rixheim, avant de s'établir à Mulhouse, en 1835, pour y ouvrir un petit commerce de tissus. Son fils Raphaël Dreyfus (1818-1893), eut 4 fils : Jacques (1844-1915), Léon (1854-1911), Mathieu (1856-1930) et Alfred (1859-1935), et le petit commerce se développa. La fabrique Dreyfus prospéra sous l'impulsion de Jacques, secondé ensuite par Léon et Mathieu. La première usine de Mulhouse fut suivie, en 1870, par une seconde à Belfort.

*Famille parisienne :*

Nous n'avons aucune certitude de ce que nous avançons : il semblerait, d'après les bulletins scolaires de l'Ecole centrale, que le Centralien chimiste Emile Dreyfus (1851- ?), ECP 1876, puisse être le père du Centralien métallurgiste Armand Dreyfus (1886- ?), ECP 1908, mais nous n'avons pas la preuve généalogique. La mère d'Emile était veuve et habitait 4 rue de la Vrillière à Paris. Le père d'Armand : Emile Dreyfus, était, en 1906, bijoutier, 327 rue de Belleville, Paris 19<sup>ème</sup>.

*Famille normande :*

Le Centralien Maurice *Jean* Dreyfus né en 1880, diplômé en 1902, après avoir quitté l'Ecole en 1901 pour raison de santé, avait pour père Ernest Dreyfus, négociant en laines, 3 rue Magenta, à Elbeuf (Seine-inférieure).

Yves Antuszewicz

**Dreyfus Colette** (1918-2014), fille de René Dreyfus (cousin de Pierre Dreyfus). Colette Dreyfus est née le 2 septembre 1918, décédée le 30 juin 2014. Les obsèques eurent lieu le jeudi 3 juillet, à 14 h 30, au cimetière du Montparnasse, Paris (14<sup>e</sup>). Elle épousa Georges Haguenauer (1912-1988) en 1941, et obtint le diplôme de l'Ecole Centrale en 1942 (promotion 1942 A). Mère d'Alain Paul Haguenauer (1947-1947).



René Dreyfus (1879-1944)

**Dreyfus René** (1879-1944), cousin du Centralien Pierre Dreyfus (fils du célèbre Alfred Dreyfus). Il est né le 7 août 1879 à Mulhouse; fils de Jacques Dreyfus and Louise Wimpfheimer, frère de Charles Dreyfus, marié à Jeanne Lang le 18 avril 1906 à Paris VIII, père de Raymonde Dreyfus. Il est décédé le 21 janvier 1944 à Birkenau (Pologne).

**Dreyfus René**<sup>37</sup> (promotion 1902), né le 7 août 1879 à Mulhouse (Alsace). Sous-lieut. de rés. au 5<sup>e</sup> rég. d'artillerie. Chef de famille : Jacques Dreyfus<sup>38</sup>, 52 faub. de Lyon à Belfort (Haut-Rhin).

*Adresses :*

1903 : 52 faub. de Lyon à Belfort ; 1920 : 16 rue des Sablons à Paris.

Annonce du décès d'après la revue des Arts et Manufactures, octobre 1952, n° 14, p. 45.

Fabienne Jolly<sup>39</sup>

---

<sup>37</sup> D'après les annuaires de l'Association Amicale des Anciens Elèves de l'Ecole Centrale des Arts et Manufactures.

<sup>38</sup> Jacques Dreyfus est un frère d'Alfred Dreyfus et de Mathieu Dreyfus.

<sup>39</sup> D'après les annuaires de l'Association Amicale des Anciens Elèves de l'Ecole Centrale des Arts et Manufactures.



Pierre et Jeanne Dreyfus vers 1900

**Pierre Léon Dreyfus** (1891-1946) est le fils d'Alfred Dreyfus (1859-1935) et de *Lucie Eugénie Hadamard* (1869-1945). Alfred et Lucie se sont mariés en 1890. Pierre est né à Paris le 5 avril 1891<sup>40</sup>, sa sœur Jeanne en 1893. Ceux-ci ont eu un début d'enfance heureux, et lorsqu'éclata l'« Affaire », en octobre 1894, leur mère s'évertua à les protéger un maximum. Nous citerons à ce sujet un extrait du début du livre de Pierre Dreyfus sur son père, sur ses souvenirs et sur la correspondance de ses parents :

« En octobre 1894, époque de l'arrestation de mon père, j'avais trois ans et demi, ma sœur Jeanne dix-huit mois. C'est dire que cet événement, qui bouleversa la vie de nos parents et passionna plus tard le monde entier, n'a laissé nulle trace dans nos esprits. Ma mère s'évertua d'ailleurs à nous maintenir dans l'ignorance et à préserver nos petites têtes de soucis qui n'étaient point de notre âge. Dans son immense amour maternel, elle parvint à nous cacher sa peine, à nous éviter le contact des journaux lorsque nous sûmes lire, à nous soustraire aux manifestations de la rue. Le soir seulement, venant nous border dans notre lit, elle nous apprit à demander au Bon Dieu, dans notre prière, le retour prochain de notre père, parti pour un long voyage. De plus, elle cultivait en nous son souvenir, nous parlait fréquemment de lui, nous faisait lui écrire quelques mots, en guidant nos mains malhabiles, de façon que chaque courrier lui apportât une douce pensée de ses enfants. »<sup>41</sup>

En 1899, les enfants habitaient avec leur mère à Paris, rue de Chateaudun. C'est à cette époque que se situe le premier souvenir de Pierre Dreyfus au sujet de l'« Affaire ». Nous le citons également :

---

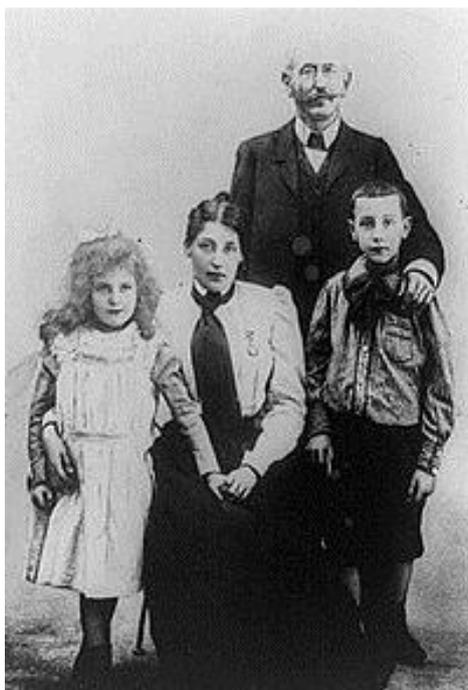
<sup>40</sup> Bulletin scolaire de Pierre Dreyfus à l'École Centrale, 1913

<sup>41</sup> *Alfred Dreyfus, Souvenirs et Correspondance*, publiés par son fils, Editions Bernard Grasset, 1936 .

« Mon souvenir le plus lointain se rapportant à l'Affaire date de l'élection présidentielle de février 1899, alors que j'avais huit ans. Comme je l'appris plus tard, tous les partisans de la vérité souhaitaient ardemment que Loubet fût élu. Pour moi, je ne savais qu'une chose, c'est que ma mère en serait heureuse. Une de mes tantes m'avait emmené sur les « boulevards », devant le *Matin*, afin d'y lire les résultats que ce journal affichait; dès que nous connûmes la défaite de Méline, nous rentrâmes en courant à la maison, rue de Châteaudun, et je me précipitai au salon pour annoncer la bonne nouvelle. Mais quelqu'un m'ayant demandé pourquoi l'élection de Loubet me causait une si grande satisfaction, je ne sus que répondre et éclatai en sanglots. »

Le second souvenir de Pierre, peu de temps après, concerne la libération de son père, après le procès de Rennes, et la description de celui-ci :

« Mon second souvenir précis est celui de notre voyage jusqu'à Carpentras, sept mois plus tard. Mes grands-parents nous y amenèrent, ma sœur et moi, pour y rejoindre ma mère et mon père, après que celui-ci eût été libéré à l'issue du procès de Rennes. Je vois encore nettement notre arrivée et maman nous accueillant, ayant auprès d'elle un monsieur aux cheveux presque blancs, le visage ravagé, l'air très las, les vêtements flottant sur son corps amaigri, mais qui nous regardait avec une telle émotion que nous lui rendîmes ses baisers et l'acceptâmes de suite pour notre papa. »



Alfred Dreyfus et sa famille

Pierre fait ses classes préparatoires au Collège Chaptal, dans le 8<sup>ième</sup> arrondissement. Lorsqu'il se présente à l'admission de l'Ecole Centrale, vers 1910<sup>42</sup>, la famille habite 5 rue de Logelbach à Paris. Pierre semble être sorti de l'Ecole Centrale en juillet 1913, diplômé<sup>43</sup>.

Il aurait participé aux batailles de Mulhouse, de la Marne, de l'Oise, de la Champagne, de Verdun, de la Somme, à l'offensive

---

<sup>42</sup> Nous n'avons pas trouvé d'indications précises à ce sujet.

<sup>43</sup> Bulletin scolaire de Pierre Dreyfus à l'Ecole Centrale, 1913.

Nivelle, aux combats de l'offensive Ludendorff au cours desquels, en juin 1918, il fut sérieusement atteint par les gaz, puis participa à la contre-offensive des Alliés<sup>44</sup>. Cette contre-offensive débuta le 18 juillet 1918 et fait suite à la dernière offensive allemande, le 13 juillet, qui atteint la Marne. C'est pour cela qu'on la nomme souvent : *la seconde bataille de la Marne*. Elle fut organisée par le général Foch, chargé le 26 mars 1918, à Doullens, par les gouvernements britannique et français, de coordonner l'action des armées alliées sur le front de l'Ouest :

« Au début de juillet, le commandement allié, grâce à l'activité des organes d'investigation et à d'heureux coups de main exécutés en différents points du front, possédait des indications touchant les intentions de l'ennemi. Une nouvelle offensive allemande, s'étendant sur les cent vingt kilomètres qui séparent Château-Thierry de l'Argonne, était en préparation. Elle comportait le franchissement de la Marne dans la région de Dormans, et devait être exécutée dans la première quinzaine de juillet. »<sup>45</sup>

Après le 18 juillet, le front ne cessa de remonter vers le nord, pour aboutir le 11 novembre à l'armistice, qui clôturait cet horrible conflit. Il termina la guerre avec le grade de capitaine, trois citations, la croix de guerre avec palmes et la Légion d'honneur. Il serait revenu à la vie civile et n'aurait obtenu le diplôme d'ingénieur à Centrale qu'après la guerre<sup>46</sup>.

Nous manquons totalement d'informations sur les activités de Pierre Dreyfus après la Grande Guerre, mis à part le fait qu'il fonde, le 31 mars 1933, sous les auspices de la L.I.C.A. (Ligue Internationale Contre l'Antisémitisme), le Comité de défense des Juifs persécutés en Allemagne, dont il devient le Président.

C'est en 1936 que Pierre Dreyfus publie son livre sur son père, le capitaine Alfred Dreyfus.

Yves Antuszewicz

**DUFOURNEL** François **Alphonse** Adéodat  
Maître de forges, député, sénateur.  
° Arc-lès-Gray, 30.08.1808.  
† 13.12.1882.

Fils de Claude Joseph Dufournel, négociant, et d'Anne Marie Barbe Buisson, il est maître de forges. Élu député en 1842, il siège avec l'opposition constitutionnelle et prend part à la campagne réformiste. Élu à la Constituante, il siège à droite, fait partie du comité du travail et appuie la politique du prince-président. Réélu à la Législative, il vote avec la majorité monarchique. Il est battu aux élections de

<sup>44</sup> Très probablement, la seconde bataille de la Marne en juillet 1918.

<sup>45</sup> *Mémoires* du Maréchal Foch.

<sup>46</sup> D'après les *Dynasties Alsaciennes*.

1869, mais est élu à celles du 8 février 1871, siège dans le groupe de J. Ferry et contribue à renverser Thiers. Soutenant le cabinet de Broglie, joint au groupe Lavergne, il se prononce pour la constitution du 25 février 1875. Élu sénateur le 30 janvier 1876, il vote la dissolution de la Chambre. Il est l'auteur de : *Des concessions de chemins de fer. Organisation nationale des compagnies* (1845); *A MM. les électeurs de Gray, réponse à l'article ayant pour titre « La vérité sur M. Dufournel, député de Gray »* (1846). Il avait épousé Félicie Monnier.

*Dictionnaire biographique de la Haute-Saône*, tome I, p. 279.

**ENGEL** Eugène, né le 08/02/1854 à Dornach [Mulhouse], décédé le 13/01/1920 à Mulhouse, ingénieur ECP (promotion 1876). Marié le 20/11/1877 à Dornach [Mulhouse] avec Madeleine Metgé, née le 08/07/1857 à Vienne, décédée le 14/04/1936 à Paris, fille de Lucien Metgé et Antoinette Segond.

[Descendance Hartmann 5]



Raoul Feer (1892-1972) vers 1959

**Feer Raoul** (1892-1972), Directeur. Ingénieur de l'Ecole des arts et manufactures, Feer débute sa carrière aux Chemins de fer d'Alsace et de Lorraine, qu'il quitte pour entrer à l'usine de Graffenstaden de la Société alsacienne de constructions mécaniques en octobre 1929. Cadre supérieur, il dirige alors l'entretien et les approvisionnements puis devient fondé de pouvoirs en 1931, assistant le directeur Edouard Brauer. Feer est nommé secrétaire général de l'établissement (1936), sous-directeur (1945) et directeur-adjoint de Max Wehrin. Il devient directeur de l'usine de Graffenstaden de la SACM à partir de 1953 et occupe cette fonction jusqu'au 31 décembre 1958. Il fut directeur honoraire de 1958 à septembre 1962.

Centenaire de la SACM



Lithographie de Th. Meyerhofer, vers 1870  
(Bibliothèque nationale suisse).

**Feer-Herzog Charles**<sup>47</sup> (1820-1880), industriel et homme politique suisse, né à Rixheim (Alsace), mort à Aarau. Il fut nommé, en 1852, membre du Grand Conseil, qu'il présida à plusieurs reprises. De 1865 à sa mort, il représenta la Suisse à l'union monétaire latine. On a de lui : *Unification monétaire internationale* (1869); *la France et ses alliés monétaires* (1870); etc.

Larousse du XX<sup>e</sup> siècle

**Feer-Herzog Carl** (1820-1880), né le 23.10.1820 à Rixheim (Alsace), décédé le 14.1.1880 à Aarau, prot. de Brugg et Aarau. Fils de Friedrich Feer, marié en 1849 à Caroline Herzog, fille de Johann Jakob Herzog, fabricant de textiles, député au Grand Conseil argovien et conseiller municipal d'Aarau, petite-fille de Johannes Herzog. Ecoles à Aarau, études de sciences techniques et naturelles à Genève et à Paris (diplôme d'ingénieur civil à l'Ecole centrale des arts et manufactures). Associé en 1845, comme directeur commercial, de la fabrique de soie de son père, qui prit le nom de *Friedrich Feer & C<sup>ie</sup>*. Fortune faite, Friedrich céda l'entreprise à ses frères en 1865. Député au Grand Conseil argovien (1852-1880, président en 1855-1856 et en 1872-1873, président de la commission des comptes de 1856 à 1872), membre du Conseil national (1857-1880, président en 1874), il s'intéressa comme politicien aux secteurs bancaire et ferroviaire. Cofondateur en 1854 et président jusqu'en 1880 du premier institut financier de son canton, la banque d'Argovie (Banque cantonale en 1913), organe semi-étatique orienté vers le commerce et l'artisanat. Administrateur du Basler Bankverein. Membre depuis sa fondation en 1852 (vice-président de 1860 à 1880) du conseil d'administration de la Compagnie du Central-Suisse. Premier président du chemin de fer du Gothard, délégué par le Conseil fédéral, de 1871 à sa mort. Cofondateur et membre du comité (1870-1872) de l'Union suisse du commerce et de l'industrie. Il refusa plusieurs invitations à entrer au

---

<sup>47</sup> Charles Feer-Herzog, ingénieur des Arts et Manufactures (promotion 1841). [Note d'Yves Antuszewicz]

Conseil d'Etat argovien. Au Conseil national, il dirigeait avec Alfred Escher le centre radical. Partisan du libre-échange et habile diplomate, il négocia pour le Conseil fédéral des accords commerciaux avec plusieurs pays (France, Italie, Autriche-Hongrie, Confédération de l'Allemagne du Nord, Espagne, Russie, Perse, Portugal) entre 1864 et 1873. Expert en matière de commerce, de monnaie (partisan de l'étalon-or) et de douane (précurseur du tarif douanier de 1891), il marqua la politique fédérale dans ces domaines et faisait autorité à l'étranger, notamment aux conférences de l'Union monétaire latine.

Andreas Steigmeier

*Dictionnaire Historique de la Suisse*

**FELTZ (famille).** La famille Feltz a « bercé » mon enfance, car une sœur de ma mère (Sylvette Kiener) a épousé *Paul Emile Walter* (1902-1975), industriel à Granges-sur-Vologne, un des très bons amis de mon père, *Alexandre Antuszewicz* (1902-1981).



le mariage d'oncle « Pomi » et de tante Sylvette

Paul Walter avait comme mon père fait ses classes préparatoires à Paris, mais aucun des deux n'est entré à l'Ecole Centrale. Paul Walter descendait de Marie Joséphine Seitz (1836-1920), mariée le 19 septembre 1864 à Granges-sur-

Vologne avec Didier Walter (1826-1897). Ils eurent 7 enfants : 3 filles et 4 fils, dont Didier Marie Emile Walter (1868-1954), père de Paul Walter, marié le 4 mai 1896 à Bruyères à Marie Claire Emilie Didiergeorge (1873-1962).

Le père de Marie Joséphine Seitz : Etienne Joseph Seitz, est né le 28 février 1811 à Remiremont, et décédé le 15 mars 1884 à Granges-sur-Vologne. Il débute sa carrière comme confiseur à Remiremont. Il ajoute une fabrique mécanique de dragées qu'il cède à sa sœur Joséphine. En 1856, il crée une filature et un tissage de coton à Granges sur Vologne. Il fut Maire de Granges-sur-Vologne. Chevalier de la légion d'honneur, Croix de l'ordre de Grégoire le Grand.

Yves Antuszewicz  
Bernard Seitz (Généanet)

**FELTZ Achille Louis** (1896-1975), selon certaines sources, aurait été comme son frère aîné Louis Feltz, Centralien (promotion 1921 A). Marié le 26 septembre 1921, à Saint-Diés-des-Vosges, avec Marie Lorrain (1899-1979).



Louis Feltz (1879-1960)

**Feltz Louis**<sup>48</sup> (1879-1960), né à Epinal le 13 mai 1879, Feltz fit ses études au Collège de Saint-Dié où les nécessités industrielles avaient amené sa famille à résider. Après une année de préparation au Collège Stanislas à Paris, il entra à l'Ecole Centrale dont il sortit avec la promotion 1899. Dès sa sortie, il collabora avec son père à la *Société des Filatures et Tissages Witz et Feltz*, à Saint-Dié, dont il entreprit, le développement. La filature de Saint-Michel-sur-Meurthe vint compléter un ensemble industriel et commercial dont il assura la co-direction dès 1910. Quoique réformé par suite d'accident et dégagé de toute obligation militaire, il s'engagea pour la durée de la guerre en 1914. C'est au Service des Renseignements, dirigé par son concitoyen et ami le Colonel Andlauer, qu'il apporta son concours dès 1914 en restant à Saint-Dié lors de l'invasion. L'efficacité de son action lui

---

<sup>48</sup> Louis Feltz (1878-1960) marié le 25 janvier 1910, à Turckheim (Haut-Rhin), avec Madeleine Schwindenhammer (1885-1975). Ils eurent 6 enfants.

valut la Légion d'honneur à titre militaire. Après la guerre il dut se consacrer à la reconstitution de l'ensemble industriel et commercial qu'il avait développé, en appliquant les conceptions les plus modernes aux besoins de l'industrie textile. Rapidement ses capacités techniques et commerciales ont attiré l'attention sur lui et, en 1923, il lui fut demandé de collaborer au Tribunal de Commerce de Saint-Dié. Il en prit la présidence, en 1929, et participa activement à toutes les manifestations de la vie consulaire de la région. La valeur de ses conseils toujours écoutés et suivis fut reconnue par sa nomination de Président Honoraire en 1952 et par le souvenir que conserve cette Institution de sa forte personnalité. Feltz ressentait aussi le besoin de se dévouer aux autres; mais c'est avec modestie qu'il assura une collaboration efficace à la Croix Rouge dans le soulagement des misères humaines dont s'occupent les œuvres de cette Société. Sans vouloir y accepter de titre, il en exerça cependant, à plusieurs reprises, les fonctions de président, et c'est malgré lui que les Sociétaires lui décernèrent la vice-présidence d'honneur. Il fut cruellement frappé, dans ses sentiments familiaux : père de famille nombreuse, il vit ses trois fils enlevés à son affection : l'aîné Henri, sorti Major de Polytechnique et de l'Ecole des Mines, disparut dans un accident de montagne; Georges fut tué en combat aérien dans l'aviation maritime en mai 1940, et Pierre, encore lycéen, disparut en déportation en 1944. Grand travailleur, citoyen dévoué, Feltz n'a pu jouir que pendant quelques semaines de la retraite que son besoin d'activité avait retardée jusqu'à la limite de ses forces, mais il laisse à tous le souvenir d'une activité consciencieuse, juste et efficace. Nous renouvelons nos condoléances à M<sup>me</sup> Feltz, à son frère Achille Feltz (1921 a)<sup>49</sup>, à ses enfants et en particulier à sa fille qui a épousé le fils de Husson (1907)<sup>50</sup>.

*Arts & Manufactures*, août-septembre 1960, p. 65

**Frauger Edmond**<sup>51</sup> (1835-1913). M. Edmond Frauger, qui faisait partie de notre Société depuis 1861, est né à Mulhouse le 10 novembre 1835. Il commença ses études à Guebwiller dans la pension Dauteville. Après un court séjour à Lenzbourg (Suisse), où il suivit les cours de la pension Lippe, il entra au lycée de Strasbourg. Reçu à l'Ecole centrale des arts et manufactures de Paris en 1854, il suivit les cours de cette école comme ingénieur chimiste jusqu'en 1857. Il en sortit le deuxième de sa promotion sur 300 élèves.

---

<sup>49</sup> Achille Feltz, Ingénieur des Arts et Manufactures (promotion 1921 A). [note d'Yves Antuszewicz]

<sup>50</sup> Robert Husson, Ingénieur des Arts et Manufactures (promotion 1907). [note d'Yves Antuszewicz]

<sup>51</sup> Edmond Frauger s'est marié en 1895 à Sara Bourcart (1866-1950). Le père de Sara Bourcart : Jean-Jacques Bourcart (1835-1912) avait épousé Anne Elise Frauger (1842-1913). [note d'Yves Antuszewicz]

Ses études terminées, M. Frauger entrait, au mois d'août 1857, dans les ateliers de construction de MM. Nicolas Schlumberger & C<sup>ie</sup>, à Guebwiller, et y travailla pendant 30 années consécutives. Dès son retour de Paris, il organisa, avec M. J.-J. Bourcart, des cours populaires pour les ouvriers de la petite cité industrielle. Grâce à ses grandes connaissances scientifiques et pratiques, à ses dons pédagogiques, il sut toujours mettre à la portée de ses auditeurs les sujets les plus variés qu'il professait dans ses leçons.

Pendant la guerre de 1870, il fut nommé conseiller municipal et adjoint au maire. En 1887, il se retira des affaires et s'occupa de viticulture et de questions scientifiques auxquelles il s'intéressa jusqu'à sa mort.

M. Frauger laisse à ses concitoyens et à ses amis le souvenir d'un grand travailleur aimant à mettre ses connaissances scientifiques et pratiques à la disposition de tous ceux qui venaient le consulter sur les questions les plus diverses.

*Bulletins de la SIM*, Séance mensuelle du 24 septembre 1913, p. 58-59.



Paul Gay le 23 mai 1922, devant la Chambre des Députés

**GAY Paul** Marie Joseph Hubert, Député, né à Montpellier (Hérault) le 14.10.1874, décédé à Mirecourt (Vosges), le 24.01.1938.

Il étudie au lycée Louis-le-Grand à Paris, devient ingénieur des Arts et Manufactures et s'installe comme industriel à Belfort, puis à Héricourt. Il s'y présente, sans succès, aux élections municipales. Après s'être brillamment conduit pendant la guerre de 1914-1918, qu'il termine comme chef d'escadron d'artillerie, et où il est atteint par des gaz, il est élu député de la Haute-Saône sous l'étiquette Union nationale républicaine le 16 novembre 1919. N'ayant pas

été réélu en 1924, il abandonne la politique et se retire à Mirecourt.

*Dictionnaire biographique de la Haute-Saône*, tome I, p. 361.



Alfred Goldenberg (1831-1897)  
[Wikipédia]

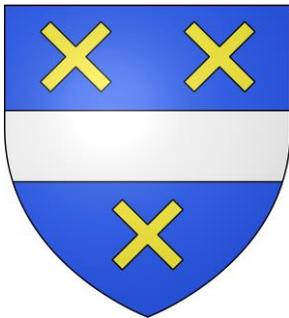
**Goldenberg**, Alfred, industriel métallurgiste, fils du précédent, naquit à Molsheim en 1831. Dès son jeune âge, ses études et ses travaux furent dirigés vers l'industrie métallurgiste. Ses études secondaires achevées, il fut reçu élève à l'Ecole centrale des arts et manufactures de Paris, dont il sortit avec le titre d'ingénieur civil<sup>52</sup>. Il alla ensuite passer plusieurs années en Angleterre dans les principaux établissements métallurgiques. Ainsi muni d'un considérable bagage scientifique et technique, il vint partager avec son père, en 1862, la direction des usines de Zornhof. On connaît les produits de cette grande maison, à la renommée universelle et s'exportant dans le monde entier. Une bonne part de ce succès est due au génie d'Alfred, qui, tout en vouant son activité au développement industriel et commercial des usines du Zornhof, sut encore s'occuper avec sollicitude du bien-être et de la santé de ses ouvriers. C'est ainsi qu'il apporta de nombreux perfectionnements aux dispositions hygiéniques des ateliers et qu'il songea à des mesures préventives contre les accidents. Ces améliorations lui valurent, en 1872, un prix Montyon et la croix de chevalier de la Légion d'honneur. Portant son attention sur des questions d'économie politique, il publia, en 1870, un Mémoire sur les devoirs de l'Etat envers les populations forestières, dont il défendit en toute circonstance les intérêts. Il fut pendant de longues années président du comice agricole de l'arrondissement de Saverne; l'archéologie alsacienne occupait ses loisirs; la Société pour la conservation des monuments historiques lui doit plusieurs

---

<sup>52</sup> Nous ne le trouvons pas dans l'Annuaire de l'Ecole. [Note d'Yves Antuszewicz]

communications intéressantes. Jouissant d'une grande popularité dans son arrondissement, les électeurs le portèrent, des 1865, au Conseil général du Bas-Rhin et l'envoyèrent, en 1879, à la Délégation d'Alsace-Lorraine, où, en 1880, lors des débats sur la révision du Code forestier, il se fit le défenseur convaincu et autorisé des droits d'usage de la population forestière. Député de nuance protestataire, il siégea au Reichstag de 1881 à 1890. Aux élections de 1890, il n'accepta plus de mandat, laissant le champ libre à d'autres pour obtenir ce que lui et ses amis politiques n'avaient pu conquérir pour l'Alsace-Lorraine, de retour à un régime légal, auquel ont droit toutes les nations civilisées.» En 1894, Alfred Goldenberg cessa son concours effectif à la direction des usines de Zornhof, se retira dans sa terre d'Ermont (Seine-et-Oise) où il mourut le 5 novembre 1897, à l'âge de soixante-six ans.

*Dictionnaire de biographies des hommes célèbres de l'Alsace* (Edouard Sitzmann)



Blason de la famille Gros

**GROS (famille)**. Famille originaire de Serres en Dauphiné, dont un membre fut reçu Bourgeois de Genève en 1770. *Jacques-Gabriel Gros* (1782-1863),



Jacques Gros (1782-1863)  
[photographie Ant. Meyer, Colmar]

industriel en Alsace, acheta au début du XIX<sup>e</sup> siècle la terre d'Ollwiller aux Waldner. Son fils Aimé fut chef de la maison Gros, Odier, Roman & Cie à Wesserling.

*Filiations protestantes.*

La famille Gros, originaire du Dauphiné, est installée à Genève dans la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. Jacques Gabriel Gros (1782-1863) est envoyé par son père en 1804 à Wesserling pour seconder le gérant de la manufacture. Avec Aimé Philippe Roman, il prend la tête de la manufacture de Wesserling. A sa mort, Jacques Gabriel Gros est enterré dans le cimetière protestant de Wesserling. L'entreprise de filature, tissage et blanchiment « Gros-Roman » devient la société « Gros, Stamm et Petit » à Wesserling (Georges François Petit est le gendre de Jacques Gros). Les familles Gros et Roman sont unies par des mariages aux industriels Rieder, Koechlin, Hartmann, Zuber, Schlumberger, Dollfus, Engel. Il existe plusieurs branches dans la famille Gros-Roman.

[L'Ecole des Hautes Etudes en Sciences sociales]



Aimé Gros (1816-1892)

**Gros Aimé**<sup>53</sup>, de la promotion 1836, fit sa carrière dans la même maison, et vint à Paris pour en diriger la partie commerciale. Il fut président de notre Association Amicale (1865-1866). Député du Haut-Rhin au Corps législatif de 1863 à 1869, il y représentait l'arrondissement d'Altkirch. Il fut administrateur de la Compagnie des Chemins de fer de l'Est et de la Société Générale.

*Cent ans de l'Ecole Centrale, Léon Guillet*

---

<sup>53</sup> Aimé Philippe Charles Gros (1816-1892) est un fils de Jacques Gabriel Gros (1782-1863) et de Jeanne Catherine Adélaïde Marie (1785-1848). Il s'est marié le 11 novembre 1841 à Willer avec Sophie Koechlin (1823-1903), fille de Isaac Koechlin (1784-1856) et Eugénie Sophie Steiner (1801-1840).



Aimé Gros (musée d'Orsay)

**Gros Aimé Philippe Charles** (1816-1892), ingénieur français, sorti de l'Ecole Centrale en 1835, devint le chef de la maison *Gros, Odier, Roman & Cie* à Wesserling, administrateur des chemins de fer de l'Est, député (majorité impériale) du Haut-Rhin de 1857 à 1869. Il s'est installé à Paris, rue François I<sup>er</sup>, et y dirigea avec Edmond Odier la maison de commerce de la société de Wesserling. Il devint président de l'Association des anciens élèves de l'Ecole Centrale, siégea au tribunal de commerce de la Seine. En 1869, il entra au conseil d'administration de la Société Générale<sup>54</sup>. Il termina sa carrière comme président de la Société générale de fournitures militaires, qui avait pris en 1881 la succession des établissements Alexis Godillot<sup>55</sup>.

**Gros Aimé Philippe Charles**, né à Husseran (Haut Rhin), filateur à Wesserling, il fut élu, le 1<sup>er</sup> juin 1863, dans la 2<sup>ème</sup> circonscription du Haut Rhin, député au Corps législatif par 12 149 voix (23 830 votants, 30 448 inscrits), contre 11 516 voix à M. Tachard, de l'opposition. Elu avec l'appui du gouvernement impérial, il le soutint constamment de ses votes, et obtint encore, le 24 mai 1869, le bénéfice de la candidature officielle dans la 4<sup>ème</sup> circonscription du même département, mais il ne réunit que 7 751 voix contre 15 143 à M. Keller, candidat indépendant, élu, et 2 035 à M. J-J Gros.

*Dictionnaire des Parlementaires*

Directeur de la filature de son père, il fut élu le 1<sup>er</sup> juin 1863, comme candidat officiel, député du Haut Rhin au Corps législatif. Il fut battu le 24 mai 1869 et se retira à Wesserling.

---

<sup>54</sup> Cf. *Histoire de la Société générale*, par Hubert Bonin.

<sup>55</sup> Cf. *Alexis Godillot, 1816-1893*, par Raymond Lassarat, Hyères, 1984.

**Gros Bernard Albin Jacques** (1814-1882) (promotion 1835) entra, dès sa sortie de l'Ecole, dans la maison *Gros, Odier, Roman et C<sup>ie</sup>* à Wesserling (Haut-Rhin), où il s'occupa de la partie technique, principalement de la filature et des tissages, devint associé en 1840, et le resta jusqu'en 1865, date à laquelle il démissionna, pour faire ensuite partie du Conseil de surveillance de la Société en commandite par actions *Gros, Roman, Marozeau et C<sup>ie</sup>*, jusqu'à sa mort en 1882.

*Cent ans de l'Ecole Centrale, Léon Guillet*

**Gros Léon Fernand** (30 avril 1853 à Ste Marie aux Mines - ? ), ingénieur des Arts et Manufactures (promotion 1876), marié en 1879 avec Caroline *Elisabeth* Marozeau (née le 5 mai 1858 à Husseren) fille de Philippe Marozeau et de *Cécile* Catherine Caroline Gros (1839-1866); petite fille du Centralien Albin Gros. Fils de *Léon Julien* Gros (1824-1875) et de Charlotte *Emilie* Kern (vers 1825-1900).

Yves Antuszewicz

**Grosseteste William**<sup>56</sup> (1838-1924), né à Vitry-le-François en 1838, William Grosseteste fit ses études au collège de cette ville, puis vint en 1857 à Paris, où il entra à l'Ecole Centrale des Arts et Manufactures. Il en sortit en 1861 et fit un stage dans les bureaux d'études techniques de la Compagnie du Nord. En 1863, il se fixa à Mulhouse et entra chez *MM. Dollfus-Mieg & C<sup>ie</sup>*. Il s'y occupa en particulier fort activement de toutes les questions ayant trait à l'utilisation rationnelle du combustible. L'année suivante, il fut reçu membre de la Société Industrielle et du Comité de Mécanique. Ses recherches antérieures et les expériences qu'il avait faites lui permirent de collaborer très utilement aux travaux, d'où naquit, en 1867, sous l'impulsion de M. Ernest Zuber, l'Association alsacienne des propriétaires d'appareils à vapeur, première institution de ce genre établie sur le continent. Pendant la guerre de 1870, il fit partie des gardes nationaux de Mulhouse, puis s'occupa de créer à Lyon des Légions d'Alsace-Lorraine. William Grosseteste se consacra ensuite à la construction et à l'installation d'établissements industriels. En 1872, il travailla à l'organisation de la Blanchisserie et teinturerie de Thaon, en 1876, à la filature de coton du Champ-du-Pin. L'année suivante, il étudia le projet de raccordement par voie ferrée de l'usine de Dornach à la ligne Mulhouse-Bâle. Dans les années 1879 et 1880, il s'occupa de la Fabrique *Zuber-Rieder* à Torpes, de l'Usine à gaz de Mulhouse et de la Fabrique d'impression *Koechlin-*

---

<sup>56</sup> Nous remercions vivement la famille de notre regretté collègue d'avoir bien voulu nous faire parvenir sur sa vie et ses travaux une note d'après laquelle nous avons rédigé cette notice biographique.

*Baumgartner*, à Lœrrach. Tout en poursuivant ses travaux, il continuait ses recherches personnelles, et étudiait avec Hirn la question de la surchauffe et, avec Dwelshauvers-Dery et Hallauer, le rôle des parois des cylindres dans la machine à vapeur. En 1889, avec le D<sup>r</sup> Faudel et Mathieu Mieg, William Grosseteste provoquait une manifestation en l'honneur de G.-A. Hirn. Une médaille, sculptée par Roty, fut frappée à l'effigie du grand ingénieur alsacien. Mais Hirn, qui mourut le 14 janvier 1890, ne put la recevoir. De 1880 à 1887, il fut secrétaire des séances de la Société Industrielle, et c'est lui qui rédigea pendant huit ans, avec la conscience et l'exactitude qu'il apportait à tous ses travaux, les rapports annuels sur la marche et les travaux de notre compagnie. De 1884 à 1892, il présida les séances du Comité de mécanique, auquel il donna une vigoureuse impulsion, travaillant lui-même avec ardeur et stimulant ses collègues par son exemple et son énergie. Désireuse de reconnaître le mérite et de rendre hommage au travail, de cet inlassable chercheur, notre compagnie, dans sa séance du 27 octobre 1897, lui décerna sa grande médaille d'honneur. Mais, depuis 1890, la vue de William Grosseteste commençait à s'altérer : il perdit l'usage de l'œil gauche, et l'œil droit étant atteint à son tour, il dut restreindre son travail. En 1898, il perdit complètement la vue et se retira à Paris. Mais ce cœur plein d'ardeur et cette âme intrépide ne se déclarèrent pas vaincus; il apprit à lire en caractères Braille et s'intéressa passionnément à tout ce qui se faisait pour les aveugles, leur consacrant désormais son temps et son intelligence. Profondément attaché à notre ville, à notre compagnie, il s'efforçait de rester au courant de tout ce qui s'y faisait et suivait nos travaux avec un intérêt dont il ne cessa de nous donner des preuves. Pendant toute la guerre, il conserva, intacte, sa foi dans les destinées de l'Alsace et après la délivrance son message enthousiaste fut un des premiers à nous parvenir. Au cours de ses dernières années, ses forces physiques allèrent en déclinant, mais sa pensée resta lucide jusqu'à la fin. Il est mort le 21 novembre 1924. William Grosseteste a grandement honoré la Société Industrielle par la puissance de son travail, sa haute intelligence et son noble caractère. Ingénieur du plus grand mérite il a été, avec Hirn l'un de ceux qui ont le plus contribué aux progrès des sciences mécaniques au cours du siècle dernier. La liste de ses travaux, publiée ci-dessous, ne donne qu'une faible idée de la puissance de son labeur et de l'étendue de ses recherches. Dans sa séance du 26 novembre 1924, notre compagnie a rendu un solennel hommage à sa mémoire qui restera toujours vivante dans cette maison qu'il a tant aimée et si noblement servie.

*Bulletin de la Société Industrielle de Mulhouse*, tome XCI, 1925, p. 27-29.



Jeanne et Georges Haffner dans les années 1950 à Fresse.  
(Album de ma sœur : Anne-Lise Antuszewicz)

**Haffner Georges** (1919-2010), manufacturier à Fresse-sur-Moselle (Vosges). Diplômé de l'École centrale des arts et manufactures en 1944. Il a dirigé le *Tissage Jules Haffner* après le décès de son père. Je l'ai connu car il était invité par mon père à la chasse de Pouxoux (Vosges) et à la chasse de Welckolsheim, près de Neuf-Brisach, en Alsace. Son épouse, Jeanne Imbert (1920-2002) était une grande amie de ma mère, Annette Kiener-Antuszewicz. A la fin de son existence, il s'est retiré à Remiremont, avenue Julien Méline.

Yves Antuszewicz et Philippe Althoffer

***Tissage Jules Haffner***, (aujourd'hui *menuiserie des Hautes Vosges*) : Le tissage a été construit en 1901. Il est acheté dans les premières années du 20<sup>ième</sup> siècle par Gustave Haffner. Après 1918, la société qu'il dirige devient une SARL puis prend le nom de son fils *Jules Haffner et C<sup>ie</sup>*. Il produit notamment des satins chaîne et des toiles de soie artificielle. Après la 2<sup>ième</sup> Guerre Mondiale, les établissements deviennent une société anonyme dirigée par Georges Haffner. Le tissage ferme après 1954 à la suite de conflits avec les ouvriers.

Philippe Althoffer  
Secrétaire de la Société d'Histoire de Remiremont

**Hartmann** Jacques (1825-1887), ingénieur de l'Ecole Centrale des arts et manufactures (promotion 1848), fils de Henry Hartmann (1782-1856) et Louise Schouch (1795-1834),

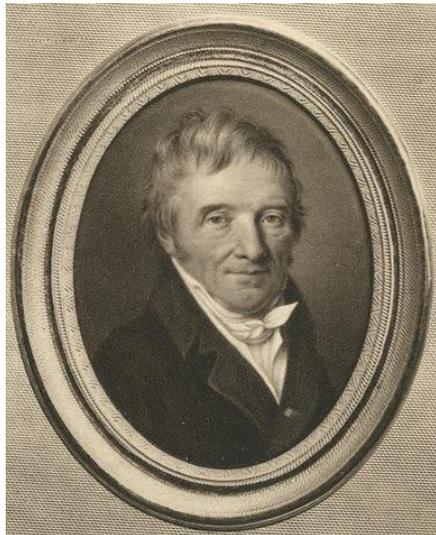


Henry Hartmann (1782-1856)



Louise Schouch (1795-1834)

et petit-fils d'Andréas Hartmann (1746-1837) et Maria Waag (1753-1822).



Andréas Hartmann (1746-1837)



Maria Waag (1753-1822)



Henry Hartmann

**Hartmann Jules Henry** (1820-1881), deuxième fils de Henry Nicolas Hartmann et Louise Schouch. Il naît le 17 mai 1820 à Colmar. Le 23 mai 1848, il épouse à Paris Blanche Sanson-Davilliers née le 27 février 1829, fille de banquier. Le couple a six enfants : Albert Hartmann (1851-1884) qui épouse en 1881 Suzanne Marti (1857-1932); Madeleine Hartmann (1852-1933) qui épouse en 1874 Jules Macuard (1838-1909); Hélène Hartmann (1854-1906) qui épouse en 1873 Philippe Duval (1844-1896); Jeanne Hartmann (1858-1859); Suzanne Hartmann (1861-1931) qui épouse en 1883 le Vicomte Alfred de Paupéou (1856-1922); André Hartmann (1865-1950), Maire de Munster de 1925 à 1929, Conseiller général de 1919 à 1934. Henry Hartmann, admis à l'École Centrale des Arts et Manufactures à Paris, y passe trois années, et en sort avec un diplôme de chimiste<sup>57</sup> qu'il va mettre à profit à Munster. Après s'être voué dix ans à la fabrique d'indiennes - activité définitivement abandonnée en 1857 -, il se consacre ensuite au perfectionnement du blanchiment. Travailleur acharné, il sait être à la fois ferme et bienveillant. Il décède à Munster le 21 janvier 1881 et y est inhumé. Blanche Sanson-Davilliers, « Madame Blanche », son épouse,



Blanche Sanson-Davillier(1828-1908)

s'investit dans l'action sociale auprès des ouvriers des usines Hartmann. Elle fait construire le dispensaire de Munster en 1904. Elle décède à Munster en 1908 et est inhumée

---

<sup>57</sup> Henry Hartmann est ingénieur des Arts et Manufactures (promotion 1842). [Note d'Yves Antuszewicz]

au cimetière de la ville. Son nom a été donné à une rue de la cité ouvrière en face du parc de la Fecht.

*De la ruralité à l'industrie, cent cinquante ans de prospérité*, 3 décembre 2007, par Liliane Egele ; *Nouveau Dictionnaire de Biographie Alsacienne*.



Jean-Jacques Heilmann dans les années 1890

**Heilmann Jean-Jacques** (1853-1922), ingénieur. Fils de Jean-Jacques Heilmann (1822-1859) et d'Emilie Witz (1826-1889). Petit-fils de Josué Heilmann (1796-1848), inventeur d'une peigneuse mécanique. Il épouse à Mulhouse Marie Eléonet (1855-1922). Ingénieur de l'Ecole centrale de Paris<sup>58</sup>, Heilmann entre à l'usine de Belfort de la *Société alsacienne de constructions mécaniques* en 1887. Il y crée le service électricité en 1888, avec son adjoint Gaspard Zweifel, puis dirige de 1889 à 1891 la câblerie de l'usine, montée avec l'aide de la société Siemens et Halske de Berlin. Inventeur d'un dispositif de locomotive électrique, (brevet du 18.7.1890, additions du 5.5 et 2.9 1891), il décide de quitter la SACM en 1891, ce qui provoque des discussions sur la propriété des brevets. Il fonde alors à Paris, en 1891 ou 1892, la *Société anonyme de traction électrique système J.J. Heilmann*, qui exploite également les brevets de dynamos Brown-Boveri et de machines à vapeur Willans-Robertson. Cette entreprise devint en 1895 la *Société industrielle de moteurs électriques et à vapeur* (S.I.M.E.V.), au capital de 4 millions de francs, dont l'usine est située à Gravelle-Sainte-Honorine, près du Havre. Tout en réalisant des installations d'éclairage électrique et en poursuivant des recherches sur l'électrification des chemins de fer généraux, Heilmann conçoit et réalise en 1892 la première locomotive thermoélectrique du monde, baptisée la « Fusée électrique » en hommage à George et Robert Stephenson.

---

<sup>58</sup> Jean-Jacques Heilmann (1853-1922) ne figure pas dans l'Annuaire de l'Ecole. Un homonyme Jean-Jacques Heilmann (1903-1989), fils de Jean Heilmann (1860-1936), fut effectivement : ingénieur ECP (promotion 1927), administrateur de l'Union des banques de Paris (UBP), de l'Électro-Entreprise et de la Niabang (café au Cameroun). [Note d'Yves Antuszewicz]



Essai de la locomotive électrique Heilmann N° 2 à la gare Saint-Lazare en 1897

Une machine à vapeur Sulzer actionnait une génératrice qui à son tour transmettait le mouvement aux roues de traction.



locomotive Heilmann n° 2 (1897)

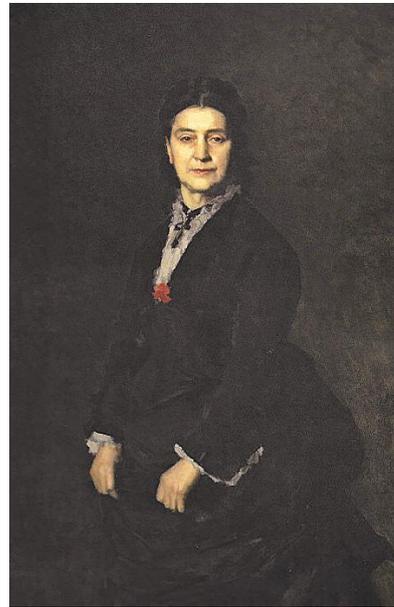
En 1898, la S.I.M.E.V., associée à la Société générale de traction, remet son actif entre les mains de la Société industrielle d'électricité (SIE, système Westinghouse), concessionnaire du métropolitain de Paris. Cette entreprise devient la S. A. Westinghouse en 1901. Heilmann a inventé

également, entre autres, un système d'avant-trains routiers automoteurs, un moteur à explosion de 6 cylindres et une turbine à explosion à quintuple expansion (1922).

Centenaire de la SACM



Antoine Herzog Fils, par Michel Hertrich



Ernestine Herzog portrait par Jean-Jacques Henner 1875

**Herzog Antoine** (1816-1892), était né à Guebwiller le 6 août 1816. Son père,



Antoine Herzog (1786-1861)

qui avait créé la première grande filature du Logelbach et en était devenu avec le temps seul propriétaire, lancé dans les détails multiples de ses nombreuses affaires, n'avait qu'un désir, c'était d'associer son fils à son œuvre le plus tôt possible et de trouver en lui un soutien sur lequel il pût compter, et un continuateur de ses travaux et de ses entreprises. Aussi ne voulut-il pas le vouer à de trop longues études. Au sortir du lycée de Strasbourg, il lui fit suivre

comme auditeur libre les cours de l'Ecole centrale de Paris<sup>59</sup>, puis il l'attacha à la maison paternelle. Il n'avait pas atteint encore l'âge de 20 ans. Les établissements du Logelbach se composaient alors de deux filatures, l'une de 48,000, l'autre de 16,000 broches. De bonne heure, dès 1839, à l'âge de 23 ans, M. Herzog épousa M<sup>lle</sup> Ernestine Kohler, de Colmar, et se fixa définitivement au Logelbach, qu'il ne devait plus quitter que temporairement à la suite de la guerre de 1870. Elevé aux côtés d'un père qui avait dû sa fortune à son propre et énergique labeur autant qu'à son initiative personnelle, M. Herzog conserva toujours l'amour du travail et s'occupa jusqu'à son dernier jour de la direction de ses nombreuses usines. Esprit d'une large envergure, intelligence bien faite pour les spéculations hardies et les vastes entreprises, il n'a pas cessé un instant de travailler et d'augmenter le cercle de ses affaires. Il a bien prouvé toute son énergie et sa hardiesse en créant, il y a peu d'années encore, à l'âge de 70 ans passé, une nouvelle industrie au Logelbach et à Orbey : le tissage de la soie. Déjà peu d'années après son entrée aux affaires, son esprit entreprenant l'avait poussé à étendre le champ de son activité et à créer, en 1850, une nouvelle filature à Tûrckheim, puis bientôt après celle de la Fecht. Faisant alors acte d'initiative industrielle et contrairement à l'avis de son père, inquiet de la nouveauté de ces machines et de l'alea que présentait leur emploi, il expérimenta des premiers les nouveaux métiers à filer remplaçant les anciens *mull-jennys* et monta une filature en *self-acting*. Depuis ce moment (vers 1855) jusqu'au moment de la guerre d'Amérique, son temps fut absorbé par des travaux hydrauliques considérables dus à son initiative : la construction du canal de Tûrckheim au Logelbach, l'établissement des vastes réservoirs et barrages dans la vallée d'Orbey, et la régularisation de la force hydraulique des 1200 chevaux, qui ne suffisaient même pas à la marche de tous ses établissements. La crise cotonnière provoquée par la guerre de sécession américaine et qui fut fatale à tant d'établissements industriels, le trouva prêt à toute éventualité. Il l'avait prévue, semble-t-il, avec cette perspicacité qui était l'un des traits de son caractère, et ses établissements ne chômèrent pas un instant. Mais il tira de cette crise un enseignement dont profitèrent aussi ses collègues en industrie; cherchant à délivrer l'industrie européenne du monopole presque exclusif jusqu'alors de l'Amérique pour l'approvisionnement du coton, il résolut d'en introduire la culture au Sénégal et en Algérie. Tandis que les industriels de Mulhouse, et Jean Dollfus en tête, secondaient les tentatives faites par le gouvernement français pour acclimater et développer la culture de la précieuse plante dans ses colonies, à la Guadeloupe notamment, M. Herzog acheta

---

<sup>59</sup> Nous en déduisons qu'il est sorti de l'Ecole Centrale avant 1836. [Note d'Yves Antuszewicz]

de vastes domaines en Algérie et au Sénégal et se fit planteur; mais la colonisation de ces régions était alors trop peu avancée, et l'on fut obligé, faute de bras surtout, de renoncer à une tentative qui fût devenue pour ces pays et leur métropole une source de richesses incalculables. Les cotons produits par M. Herzog étaient en effet de très belle qualité, de très longue soie, et pouvaient rivaliser avec les Géorgie longue soie. Les établissements du Logelbach en filèrent de grandes quantités : 500,000 kilos environ de 1863 à 1874, soit environ 50,000 kilos par an, qui servirent à produire des chaînes et des trames jusqu'au n° 150 métrique. Nous avons déjà fait allusion aux travaux hydrauliques que M. Herzog fit exécuter. Frappé des inconvénients de l'irrégularité de l'écoulement des eaux, il eut le premier l'idée de construire dans nos vallées des Vosges de vastes réservoirs, destinés à les capter et les laisser écouler au fur et à mesure des besoins. Les barrages qu'il établit aux lacs d'Orbey servirent de modèles à de nombreuses constructions analogues. Il eut la satisfaction de voir adopter ailleurs les idées dont il avait été l'ardent promoteur. Les travaux exécutés par lui sur la Fecht au travers de ses propriétés, entre Türckheim et le Logelbach, sont des œuvres d'art, nous dirions volontiers de génie, dont se glorifieraient à tous égards les plus habiles ingénieurs, tant sous le rapport de la hardiesse d'exécution que sous celui de leur aspect pittoresque. En 1866 M. Herzog fonda les cités ouvrières de Colmar, à l'instar de celles de Mulhouse, voulant, par-là, permettre à l'ouvrier de devenir au bout d'un certain temps propriétaire de la maison qu'il habite, et contribuer ainsi à son bien-être tant matériel que moral. En 1868 un incendie détruisit la grande filature du Logelbach et les 48,000 broches qui la meublaient. Dès le lendemain, M. Herzog travaillait au plan d'une construction nouvelle et commençait la création des vastes rez-de-chaussée actuels. C'est à cette époque aussi que, renonçant aux nombreux tissages qu'il faisait travailler à façon, il construisit le beau tissage de Bagatelle pouvant contenir 1200 métiers mécaniques. La transformation des tissus fabriqués suivit de près cette nouvelle création et, tant dans les tissages d'Orbey que dans ceux de Bagatelle, on commença le tissage des articles de couleur, remplaçant en partie ceux écrus, seuls fabriqués jusqu'alors. Des essais de fabrication de fil à coudre furent aussi commencés alors dans l'ancienne filature Barth, qu'il acheta, puis transforma entièrement en retordage de coton. Le bien-être de la nombreuse population ouvrière qu'il occupait fut toujours une des grandes préoccupations de M. Herzog. Il fonda un hôpital, des écoles, des caisses de malades, de secours et de retraite, et fit construire à ses frais et sur le modèle de la Sainte-Chapelle de Paris, la gracieuse chapelle gothique du Logelbach. Marchant donc de pair avec les industriels d'autres régions voisines, M. Herzog n'a pas attendu les revendications

ouvrières, ni les nouvelles lois sociales pour doter son personnel de toutes les institutions modernes, si utiles à l'ouvrier et destinées à lui assurer la sécurité de l'avenir. Aussi ses ouvriers savaient-ils qu'ils avaient en lui un ami, un protecteur, et les regrets et la désolation manifestés par eux à l'annonce de son décès sont la preuve des sentiments de reconnaissance et de respectueuse affection qu'ils lui avaient voués. Malgré des sollicitations souvent pressantes, venues de toutes parts, M. Herzog a toujours voulu rester étranger aux choses de la politique et aux affaires publiques, suivant en cela l'exemple et les conseils que lui avait donnés son éminent père. Il a renoncé ainsi volontairement aux honneurs auxquels sa haute valeur le désignait de longue date. Au lendemain de la guerre de 1870, nous trouvons M. Herzog à Paris, où son besoin incessant d'activité le pousse à de grandes entreprises; il fonde la Société immobilière de la plaine Monceau, destinée à transformer un des plus vilains quartiers de Paris, et le conseil municipal, reconnaissant les services rendus par lui, donna à l'une des rues nouvelles le nom de Logelbach. On peut donc dire que son existence tout entière s'est écoulée dans le travail et les affaires. Quelques années avant sa mort, nous le rappelions tout à l'heure, il dota son pays d'une nouvelle industrie dont il espérait le rapide et sérieux développement : celle du tissage de la soie, pour laquelle il construisit deux nouveaux établissements, à Orbey et au Logelbach, à un âge où d'habitude l'homme, fatigué d'un long et pénible labeur, ne songe plus guère à des œuvres nouvelles. Ses établissements comptaient à ce moment environ 100,000 broches de filature et retordage, et 2000 métiers à tisser. La santé de notre collègue, d'une vigueur exceptionnelle et à toute épreuve, semblait-il, lui permettait du reste de se dépenser ainsi sans compter avec les infirmités qui l'avaient longtemps épargné. L'âge cependant et les chagrins, causés par la perte successive de plusieurs de ses proches, finirent par miner cette robuste constitution et à en avoir raison après quelques longs mois de maladie; malgré les efforts de la science et les soins incessants et dévoués de sa fidèle compagne, les progrès du mal ne purent être arrêtés, et M. Herzog décéda le 11 avril 1892, regretté de tous ceux qui ont eu l'occasion de le connaître et d'apprécier cette rare et puissante nature.

Auguste Dollfus et Camille de Lacroix.

*Bulletin SIM*, tome LXII, Notice nécrologique de janvier 1892, p. 393-398.

**Herzog, Antoine**, industriel, fils du précédent, un des vétérans de l'industrie alsacienne, naquit à Guebwiller le 6 août 1816. Au sortir du lycée de Strasbourg, il fut envoyé par son père, soucieux de trouver en son fils un ferme soutien et

un continuateur de ses travaux et de ses entreprises, à Paris pour suivre comme auditeur libre les cours de l'Ecole centrale. De retour au Logelbach, Antoine, qui était alors dans sa vingtième année, fut attaché à la maison paternelle. Elevé aux côtés d'un père qui avait dû sa fortune à son propre et énergique labeur autant qu'à son initiative personnelle, le fils conserva toujours l'amour du travail. Esprit d'une large envergure, intelligence bien faite pour les spéculations hardies et les vastes entreprises, il n'a pas cessé un instant de travailler et d'augmenter le cercle de ses affaires, dès que la mort de son père (1861) avait mis l'établissement du Logelbach entre ses mains. Des premiers il expérimenta les nouveaux métiers à filer remplaçant les anciens mull-jennys et monta, en 1855, une filature en sel-facting. De ce moment, son temps fut absorbé par des travaux hydrauliques considérables dus à son initiative : la construction du canal de Turkheim au Logelbach, l'établissement des vastes réservoirs et barrages dans la vallée d'Orbey, et la régularisation de la force hydraulique de 1200 chevaux, qui ne suffisaient même pas à la marche de tous ses établissements. Ces travaux, exécutés sur la Fecht au travers de ses propriétés, sont des œuvres d'art dont se glorifieraient les plus habiles ingénieurs, tant sous le rapport de la hardiesse d'exécution que sous celui de leur aspect pittoresque. Le soin le plus assidu d'Antoine Herzog était l'amélioration du sort de la nombreuse population ouvrière qu'il occupait. Sa charité vraiment chrétienne le porta à fonder un hôpital, des écoles, des caisses de malades, de secours et de retraite; il fit construire à ses frais et sur le modèle de la Sainte-Chapelle de Paris, la gracieuse chapelle gothique du Logelbach; en 1866, il fonda les cités ouvrières de Colmar, à l'instar de celles de Mulhouse. Toutes ces institutions modernes, si utiles à l'ouvrier et destinées à lui assurer la sécurité de l'avenir, ne contribuèrent pas moins que son activité personnelle à perpétuer sa mémoire. Comme son éminent père, il renonça, malgré les sollicitations souvent pressantes venues de toutes parts, aux honneurs publics; il a toujours voulu rester étranger aux choses de la politique et aux affaires publiques. Après la guerre de 1870, Antoine Herzog se retira à Paris, où son besoin incessant d'activité le poussa encore à de grandes entreprises; il fonda la Société immobilière de la plaine Monceau, transforma ainsi un des plus vilains quartiers de Paris, où une des rues reçut le nom de Logelbach. Il prouva toute son énergie et sa hardiesse en créant, en 1886, alors qu'il comptait 70 ans, une nouvelle industrie au Logelbach et à Orbey, celle du tissage de la soie, pour laquelle il construisit deux nouveaux établissements. A ce moment, tous ses établissements comptaient environ 100 000 broches de filature et retordage, et 2000 métiers à tisser. Herzog a eu la bonne pensée de s'attacher comme secrétaire, le digne savant et modeste Charles Grad, qui, pendant de longues années et jusqu'à son

dernier souffle (1891), a été pour lui un collaborateur intelligent, actif et dévoué. Cet homme de bien mourut au Logelbach, le 11 avril 1892, regretté de tous ceux qui ont eu l'occasion de le connaître et d'apprécier cette rare et puissante nature, regretté surtout de ses ouvriers. On a de lui : *l'Algérie et la crise cotonnière*, 1864, remarquable exposé des tentatives faites à cette époque pour coloniser l'Algérie sur une échelle plus large; le rôle que l'auteur a lui-même joué dans ces tentatives, et la nature des obstacles contre lesquels ses efforts se sont brisés, donnent à ce récit l'intérêt le plus vif.

*Bullet. de la Soc. ind. de Mulh.*, T. 62, p. 393. — *Revue du vingtième Siècle*, Bâle, 1892, p. 125.

*Dictionnaire de biographies des hommes célèbres de l'Alsace*

**Heyler Frédéric Théophile** (1863-1952), directeur. Fils d'Emile Heyler, notaire, et de Catherine Braun. Il a épousé Emma Louise Walter. Ils eurent une fille, qui épousa Charles Frey (1888-1955), député et maire de Strasbourg. Elève au Lycée de Bouxwiller. En 1876, à l'âge de quatorze ans, Heyler est dénoncé pour des propos tenus pendant un cours, et est reconnu coupable du crime de lèse-majesté et condamné à quatre semaines de prison à Bitche. Promu ingénieur de l'Ecole des arts et manufactures<sup>60</sup>, il entre à l'usine de Graffenstaden de la *Société alsacienne de constructions mécaniques*, dont il devint le directeur technique en 1900. Renvoyé sur pression politique en mai 1912, à la suite de l'affaire dite de Graffenstaden, il est muté à l'usine de Mulhouse de la SACM. En 1922, il devient administrateur-directeur des Ateliers de Strasbourg (construction de matériel ferroviaire, wagons et locomotives). Chevalier de la Légion d'honneur.

Centenaire de la SACM

**Hitschler**, Charles, officier d'intendance, né à Colmar le 23 septembre 1825, s'engagea, après de brillantes études au collège de sa ville natale et à l'Ecole centrale de Paris, dans le génie et passa, en 1850, les examens qui le firent entrer à l'Ecole de Saint-Cyr. Sous-lieutenant d'infanterie en 1852, il suivit avec succès les études de l'école d'état-major et fut envoyé en Crimée avec le grade de lieutenant. Napoléon III qui avait assisté aux examens, fut si satisfait de la tenue de Hitschler, qu'il le félicita et lui fit remettre une paire de pistolets sur la crosse desquels était gravée une flatteuse dédicace. Dès son arrivée au corps, le jeune officier se fit remarquer par son intrépidité, son sang-froid et ses grandes connaissances de l'art militaire. Cette

---

<sup>60</sup> Nous ne le trouvons pas dans l'Annuaire de L'Ecole Centrale de Paris.

carrière qui s'annonçait brillante, fut malheureusement entravée, dès le début, par un coup de biscaien qui fractura le bras droit de Hitschler en deux endroits, blessure grave qui lui valut la croix de la Légion d'honneur, mais qui le rendit inapte au service. Rapatrié, il fut placé à l'état-major de la 9<sup>e</sup> division, promu capitaine en second, en 1856, puis appelé au régiment des lanciers de la garde impériale. Malheureusement son bras se ressentait toujours de sa double fracture et il dut se résoudre à quitter le service actif. Ses chefs qui estimaient hautement sa valeur et ses talents, le perdaient à regret. Le général Lebeau lui écrivit d'affectueuses lettres pour l'engager à user d'abord de toutes les ressources de la Faculté avant de renoncer à l'épée. « Quand vous aurez épuisé tous ces moyens, il sera temps encore de vous rejeter sur l'intendance. Mais vous n'êtes pas fait pour les paperasses, mon cher ami : il vous faut la vie active des camps et la carrière tout ouverte pour vous des dangers de la guerre; vous avez tout pour y réussir à merveille. Vous l'avez bien prouvé ici ... » Ces souhaits devaient ne pas se réaliser. Hitschler, le bras presque paralysé, fut obligé de quitter le service actif et d'entrer dans l'intendance. C'est dans ce nouveau milieu qu'il fit les campagnes d'Italie et du Mexique, préparant du moins la victoire s'il ne pouvait plus se battre. « Je suis heureux, lui écrit le général Jeanningros, le 12 juin 1867, que vous ayez été proposé pour la croix d'officier. Vos bons services dans nos pénibles colonnes du nord du Mexique, ce que vous avez fait, avec un admirable dévouement ne doit pas être oublié ... » Hitschler se trouvait à Nice lors de la déclaration de la guerre de 1870; il reçut l'ordre de rejoindre l'armée du Rhin et assista aux sanglantes batailles de Borny, Gravelotte, Saint-Privât. .. Compris dans la capitulation de Metz, il fut emmené prisonnier en Allemagne d'où il revint en 1871 pour être adjoint au comte de Saint-Vallier, commissaire extraordinaire du gouvernement français près le commandant en chef de l'armée allemande. Dans ce poste délicat, il sut rendre les plus éminents services et, à diverses reprises, son chef rendit pleine justice à son patriotisme éclairé et à sa haute valeur intellectuelle. La mission de Saint-Vallier accomplie, Hitschler reprit ses fonctions à l'intendance : il était alors sous-intendant de première classe. Mais la paralysie de son bras étant devenue complète, il se vit forcé de faire prématurément valoir ses droits à la retraite. Il quitta l'armée après trente ans de service, douze campagnes et une blessure qui avait, dès le début, brisé la carrière glorieuse qu'il avait été en droit d'entrevoir à sa sortie de l'Ecole de Saint-Cyr. Si son rôle fut moins brillant que celui de beaucoup de ses camarades, il ne fut pas moins utile au pays et il n'est que juste que la belle et loyale figure de ce brave reçoive le tribut d'hommage et d'admiration qu'elle mérite. Officier de la Légion d'honneur, titulaire des

médailles de Crimée, d'Italie et du Mexique et de la décoration des SS. Maurice et Lazare, Hitschler se retira à Paris où il mourut le 22 janvier 1901. (*Journal de Colmar du 24 octobre 1901.*)

*Dictionnaire de biographies des hommes célèbres de l'Alsace*

**Imbach Auguste** (1858-1934), né à Loerrach en 1858, Auguste Imbach était fils de Philippe Imbach<sup>61</sup>, l'un des chefs de la Maison *Koechlin-Baumgartner*. Elève de l'Ecole Centrale, il en sortit en 1879 ingénieur des Arts et Manufactures. Après divers stages dans le Grand-Duché et en Alsace, il devint directeur de la *Baumwoll-Spinnerei & Weberei Arlen*, où il fit toute sa carrière industrielle. En 1915, il se retira à Bâle, où il se consacra avec beaucoup d'activité et de dévouement à de nombreuses institutions sociales, en particulier aux diverses œuvres en faveur des réfugiés et évacués français. Notre collègue s'intéressait tout particulièrement à la Société d'Etudes Françaises, dont il fut successivement secrétaire et président. Il donna un grand essor à cette remarquable institution, qui organise chaque année une série de conférences d'auteurs et de savants français. Membre de notre Société depuis 1880, Auguste Imbach suivait nos travaux avec le plus grand intérêt. Nous avons fréquemment l'occasion de collaborer avec lui pour l'organisation de conférences. Esprit cultivé, épris d'un haut idéal, notre collègue laisse à tous ceux qui l'ont connu le souvenir d'une noble personnalité. Il mourut à Bâle le 25 décembre 1934.

*Bulletins de la SIM*, Séance mensuelle du 27 mars 1935, p. 17-18.



Louis Jeanmaire (1897-1987)

**JEANMAIRE Louis Paul Robert.** Ingénieur. Né à Mulhouse, le 03.07.1897, décédé au Magny-Danigon, le 15.12.1987.

---

<sup>61</sup> Philippe Imbach (1830-1890). [Note d'Yves Antuszewicz]

Fils de Paul Jeanmaire et d'Hélène Meyer. Il a un goût particulier pour la musique et les études. En 1914, il rejoint le 2<sup>e</sup> régiment de hussards de Gray. Il est promu officier d'artillerie et débute la seconde guerre en tant que chef d'escadron. Sa conduite lui vaut la croix de guerre et il est fait chevalier, puis officier de la Légion d'honneur. En même temps, il entretient sa carrière d'ingénieur dans l'entreprise belfortaine qui sera plus tard Alsthom. Le reste de sa vie est bien rempli entre le conseil presbytéral de l'église d'Epinal, la trésorerie de la société d'évangélisation de l'Est et la gérance de plusieurs usines textiles. Il prend sa retraite au Magny-Danigon. Il épouse Bernadette Kiener, fille de Jacques Kiener, industriel, et de Laurence Crosnier de Varigny.

Bibl. : *Les Vosgiens Célèbres...* p. 206c.

*Dictionnaire biographique de la Haute-Saône*, tome II, p. 461.

**JEANMAIRE** Louis<sup>62</sup>, Administrateur de sociétés (Mulhouse, 3 juillet 1897 - Le Magny d'Anigon, 15 décembre 1987). Louis Jeanmaire est issu d'une grande famille alsacienne.

Au cours de sa jeunesse, il se passionne pour la musique et les études. Il ne manque jamais les occasions de mettre en évidence ses idées patriotiques, en ces temps où l'Alsace est une province annexée. Lorsque la guerre éclate, il interrompt sa préparation à Saint-Cyr, pour s'engager volontairement au 12<sup>ième</sup> régiment de hussards à Gray; il a tout-juste 17 ans. En 1917, l'armée française ayant besoin d'artilleurs, il effectue un stage à l'Ecole d'artillerie de Fontainebleau, dont il sort avec le grade d'aspirant. Il est alors versé au 248<sup>ième</sup> Régiment d'artillerie de campagne (R.A.C.). Il participe aux combats de Verdun, de la Meuse, de la Marne et reçoit une blessure à la tête le 19 août 1918.

Démobilisé, il entre à l'Ecole Centrale de Paris en 1920 pour en sortir brillamment avec son diplôme d'ingénieur des Arts et Manufactures en 1923 (promotion 1923 section B). De retour à Mulhouse, en 1923-1924, il exerce sa profession d'ingénieur à l'A.P.A.V.E. alsacienne, pendant un an environ. L'année suivante (1924-1925), il entre à la S.A.C.M.<sup>63</sup>, à l'usine de Belfort. En 1926, il participe à l'électrification de la haute vallée de la Dordogne pour le compte de l'Energie électrique du Sud-Ouest. Au cours de l'année suivante, en

---

<sup>62</sup> Louis Paul Robert Jeanmaire (1897-1987), est le fils de Paul Jeanmaire (1851-1928), célèbre chimiste alsacien, membre du Comité de chimie de la Société Industrielle de Mulhouse, et un petit-fils de Louis Clément Charles Frédéric Jeanmaire (1802-1883), pasteur au Magny-Danigon (Haute-Saône). [note d'Yves Antuszewicz]

<sup>63</sup> En 1928, la *Société Alsacienne de Constructions Mécaniques* cèdera son usine de Belfort à une nouvelle filiale : l'*Alsthom*, afin de consolider l'avenir de cette usine, fragilisée par la concurrence. [*Alsacienne de Constructions Mécaniques, des origines à 1965*]

1927, René Laederich, industriel et régent à la Banque de France, l'appelle à la direction technique des usines de son groupe textile implanté principalement dans les Vosges. Il commence par édifier une importante centrale électrique à la Petite-Raon, destinée à produire l'électricité nécessaire au fonctionnement des usines exploitées par René Laederich<sup>64</sup> dans la vallée du Rabodeau<sup>65</sup>. Toute sa carrière se déroule dès lors dans cette entreprise. Très vite René Laederich lui confie la Direction générale avec un poste au Conseil d'administration. Louis Jeanmaire épouse civilement, à Saint-Nabord (Vosges), Bernadette Kiener<sup>66</sup> le 10 avril 1931, religieusement le 11, à Epinal<sup>67</sup> (Vosges). Il est nommé la même année chevalier de la Légion d'honneur.

Mobilisé à nouveau au début de la Seconde guerre mondiale avec le grade de chef d'escadron, il se conduit brillamment. Il obtient une troisième citation et la croix de guerre 1939-1945. La période de l'Occupation est particulièrement difficile dans la vallée du Rabodeau. Une bonne partie des habitants de Moussey est déportée<sup>68</sup>, dont Jules Py, maire de Moussey et Directeur général du groupe du Rabodeau.

En 1954, Louis Jeanmaire, n'ayant pu faire une période militaire, n'obtient pas de promotion dans la réserve. Il reste donc chef d'escadron, mais il est promu officier de la Légion d'honneur.

---

<sup>64</sup> Ferdinand René Laederich (1861-1932) est le fils de Charles Laederich (1831-1899), commissionnaire et manufacturier, et Marie Kumzer. Ses études terminées, René Laederich aide son père à gérer son entreprise. Après le décès de son père, resté seul avec son frère aîné, il dépense de grosses sommes d'argent pour développer les usines qui lui appartiennent, à Rupt-sur-Moselle et Moussey. La fondation des établissements Laederich en 1924 en est l'aboutissement. A cette époque, il administre plusieurs filatures et de nombreux tissages à Moussey, La Petite-Raon, Rupt-sur-Moselle, dans les Vosges, et au Haut du Them en Haute-Saône. [Georges Poull, *Les Vosgiens célèbres*]

<sup>65</sup> La vallée du Rabodeau est aussi appelée le Val de Senones, car située entre Senones, précisément et le Donon. C'est un lieu chargé d'histoire, avec l'abbaye de Moyenmoutier, près de Senones, et le Donon, où passait une voie romaine impressionnante. Au cœur de cette vallée, Moussey et le château Laederich où j'ai dû me rendre dans mon enfance, étant doublement apparenté aux Laederich, du côté de ma mère (ma tante Violette) et du Côté de mon père : René Laederich ayant épousé Anna Favre, une parente de ma grand-mère Jeanne Antuszewicz-Favre. [note d'Yves Antuszewicz]

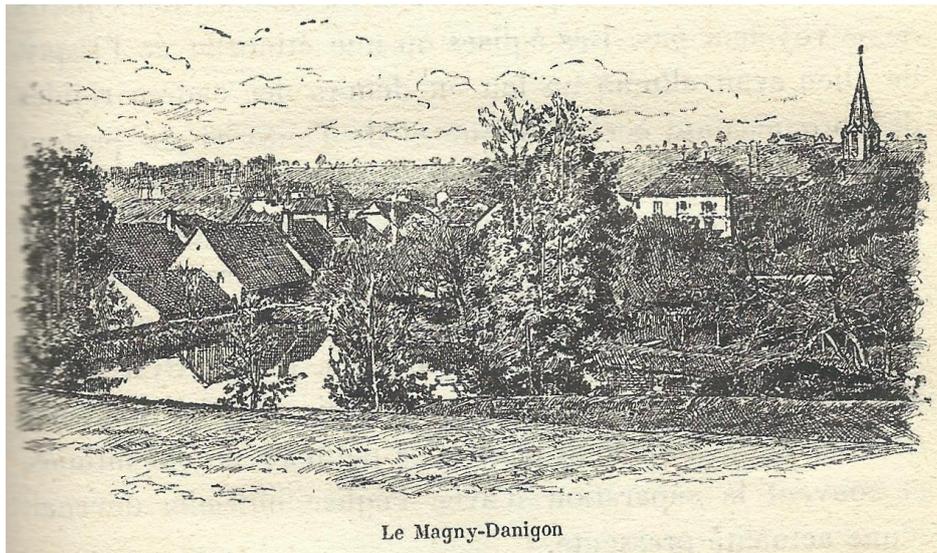
<sup>66</sup> Bernadette Kiener est, comme ma mère, Annette Kiener, et comme Violette Kiener, épouse de Georges Laederich, une fille de Laurence Crosnier de Varigny et de Jacques Kiener, manufacturier à Eloyes (Vosges). C'est une petite-fille d'Henry Crosnier de Varigny, chroniqueur scientifique réputé, et une arrière petite-fille de Charles Crosnier de Varigny, ancien ministre du Royaume des Iles Sandwich, sous Kaméhaméha V. Quant à Louis Jeanmaire, il est, comme un certain nombre de personnalités célèbres (les Curie, les Friedel, Pierre Gilles de Gennes, etc.), un descendant du grand mathématicien Jean Bernoulli. [note d'Yves Antuszewicz]

<sup>67</sup> Le 22 mars 1931, Henry et Blanche Crosnier de Varigny ont fait la connaissance, à Paris, rue Lalo, de Louis Jeanmaire, déjà baptisé « Loulou » dans le journal d'Henry de Varigny. [note d'Yves Antuszewicz]

<sup>68</sup> De 1940 à 1944, la Résistance s'organise, mais la conséquence en fut une déportation massive des hommes de la vallée du Rabodeau, en plusieurs vagues. À Moussey, une première rafle a lieu le 18 août 1944. Un peu plus tard, le 24 septembre 1944, 187 personnes furent encore arrêtées et déportées ; 144 d'entre elles ne revinrent pas. Deux odonymes locaux (« rue du 18-Août » et « rue du 24-Septembre ») rappellent ces événements. Parmi les victimes figure le maire de Moussey depuis 1917 et directeur général des établissements Laederich, Jules Py, mort à Dachau le 24 janvier 1945. [Wikipédia]

En 1955, Jean Roman<sup>69</sup>, alors président de l'A.P.A.V.E. le fait rentrer au Conseil d'administration.

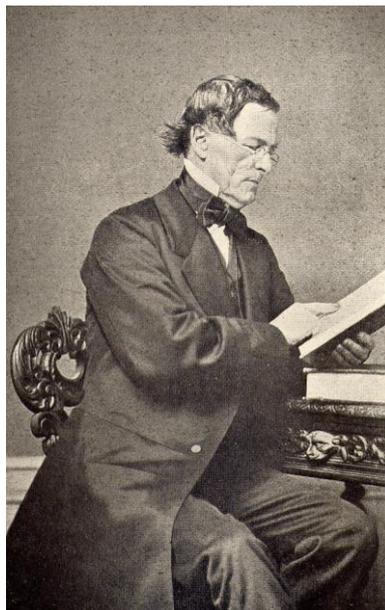
Ses qualités humaines, son sens du dialogue, ont suscité l'admiration et le respect de ses employés qui ont toujours apprécié ses convictions : élever l'homme dans la dignité. Animé d'une foi vivante, il a joué un rôle de premier plan au sein du conseil presbytéral de l'Eglise réformée d'Epinal, tout en assurant la trésorerie générale de la société d'évangélisation de l'Est. Quand vient l'âge de la retraite il se retire au Magny d'Anigon, en Haute-Saône,



Le Magny-Danigon

En haut, à droite de la gravure, le presbytère et l'église

où son grand-père a été le premier pasteur pendant 51 ans.



Le pasteur Louis Jeanmaire (1802-1883)

[François Coillard, *enfance et jeunesse* (1834-1861), Edouard Favre]

---

<sup>69</sup> Jean Roman, ingénieur des Arts et Manufactures (promotion 1924). [note d'Yves Antuszewicz]

Il a épousé Bernadette Kiener, fille de Jacques Kiener, industriel à Eloyes, et de Laurence Crosnier de Varigny, qui lui a donné six enfants.

Georges Poull  
complété par Etienne Jeanmaire<sup>70</sup>  
annoté par Yves Antuszewicz

Bibl. : Renseignements recueillis auprès de la famille de M. Jeanmaire.

*Les Vosgiens Célèbres*, éditions Gérard Louis.

**Jourdain Maurice** Frédéric (1842-1886) est né le 17 juin 1842 à Louviers, décédé à Paris, le 22 avril 1886. Il est le fils de M. Frédéric-Joseph Jourdain<sup>71</sup> demeurant à Paris, 21 rue de la Chaussée d'Antin. Il fit ses études au Collège Napoléon (devenu Lycée Condorcet). A la sortie de l'Ecole Centrale, il demeurait 21 rue de la Chaussée-d'Antin à Paris. Il représenta l'Etablissement de *MM. E. Gouin et Compagnie* à St-Pétersbourg (Russie), et habita 7 rue de Penthièvre à Paris, jusqu'à 1874. Ensuite il devint Directeur de l'*Association parisienne des propriétaires d'appareils à vapeur*; il fut domicilié successivement à Paris : 19 rue des Martyrs; 56 boulevard Haussmann; 5 rue Royale.

Fabienne Jolly<sup>72</sup>

**Jourdain Maurice**<sup>73</sup> (1842-1886), ingénieur des Arts et manufactures (promotion 1865). Maurice Jourdain était directeur de l'Association parisienne des propriétaires d'appareils à vapeur; il avait été le principal collaborateur de M. Emile Müller dans la création à Paris de cette Société qui rend de si grands services aux industriels.

*Le Génie Civil. Revue générale des industries françaises et étrangères*, n° 794, 28 août 1897, p. 15.

**Jourdain Maurice** (1842-1886) est issu d'une longue lignée de drapiers dont le premier Jean Charles Ribouleau (1735-1785) né aux Andelys, d'abord associé à la manufacture royale de draps va créer une usine à Evreux et à Louviers mais épuisé par le travail, il meurt à l'âge de 49 ans laissant à sa femme Marie de Gonfreville (1733-1802) et à son jeune fils Jean Nicolas

---

<sup>70</sup> Etienne Jeanmaire est un fils de Louis Jeanmaire (1897-1987).

<sup>71</sup> Frédéric-Joseph Jourdain (1818-1894) était marchand de draps à Elbeuf, marié à Louise *Léonie* Davillier (1822-1846).

<sup>72</sup> D'après les annuaires de l'Association Amicale des Anciens Elèves de l'Ecole Centrale des Arts et Manufactures.

<sup>73</sup> *Maurice* Frédéric Jourdain est né le 17 juin 1842 à Louviers. Il est le fils de M. Jourdain demeurant à Paris, 21 rue de la Chaussée d'Antin. Il fit ses études au Collège Napoléon (devenu Lycée Condorcet). [Registre de promotion de l'Ecole Centrale] . Maurice Jourdain est décédé à Vanves le 21 avril 1886, à l'âge de 43 ans. Il épousa le 6 juillet 1875 à Pont Audemer Alice Domin (1852-1879) , fille de Victor Domin (1821- ?) et Emma Plummer (1828- ?) [Geneanet par Alain Garric]

Benoit Ribouleau âgé de 17 ans le soin de poursuivre son œuvre. [Geneanet par Astrid Noël]

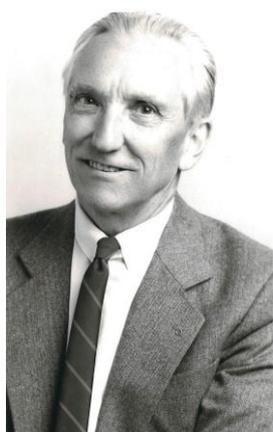
Roger Joseph Jourdain, né le 11 décembre 1845 à Louviers et décédé le 18 août 1918 à Paris, est le frère de Maurice Jourdain.



Roger Jourdain (1845-1918)  
[portrait de Nadar]

Roger Joseph Jourdain fut peintre, maire de Rueil-Malmaison de 1900 à 1906. Il fut l'élève d'Alexandre Cabanel (1823-1889), Pierre de Chavannes et d'Isidore Pils (1815-1875); il débuta en 1869. Conseiller général de la Seine et Oise. Son épouse, Henriette Marie Dubois de Moulignon (1862-1928), devient le modèle des peintres John Singer Sargent, Giovanni Boldini et Albert Besnard.

Yves Antuszewicz



Olivier Kiener (1916-2008)  
(Photographie de la famille Kiener)

**Kiener Olivier Gustave** (1916-2008)<sup>74</sup>, fils de Jacques Kiener

---

<sup>74</sup> Olivier Kiener est un frère de ma mère, Annette Kiener-Antuszewicz (1906-1994) et un arrière petit-fils de Charles Crosnier de Varigny, célèbre journaliste, diplomate, et écrivain français, qui fut ministre du roi Kaméhaméha V.

(1877-1965), manufacturier à Eloyes (Vosges) et Laurence Crosnier de Varigny (1881-1957)<sup>75</sup>. Il est né le 16 juin 1916 à Saint-Nabord, a épousé le 29 juillet 1939 à Paris Renée Marie Pecquet (1<sup>er</sup> décembre 1917 à New York - 6 décembre 2005 à Mulhouse).

Il fait ses études primaires à Eloyes (Vosges) et une partie des études secondaires au Collège de Normandie<sup>76</sup>, près de Rouen. Il prépare ensuite les concours des grandes écoles au lycée Jeanson de Sailly; admissible à Polytechnique, il entre à l'Ecole Centrale des Arts et Manufactures (date ?), est mobilisé en 1939 à la fin de la seconde année. Une fois démobilisé, en 1940, il finit sa dernière année en 1941 et est embauché chez Peugeot en tant qu'ingénieur à l'usine d'Audincourt. Cette usine est réquisitionnée et travaille pour l'armée allemande; ses ouvriers échappent au Service du Travail Obligatoire (STO). En 1943, l'entreprise Peugeot lui propose un travail à Saint-Germain-en-Laye. A la fin de la guerre, Georges Laederich<sup>77</sup> (1898-1969), son beau-frère, lui propose un poste au siège de son entreprise : les *Etablissements Laederich*, à Epinal. Cette entreprise comporte alors un certain nombre d'usines textiles<sup>78</sup>. Olivier Kiener en est Directeur technique et supervise les machines, achète le coton, fait des allers et retours incessants entre les différentes usines du groupe.

En 1963, il quitte ce groupe et devient directeur de l'APAVE alsacienne, organisme de contrôle des installations électriques et thermiques basé à Mulhouse. Il y reste jusqu'à sa retraite en 1981. Il décède le 14 mai 2008 à Mulhouse.

En dehors de sa vie professionnelle, Olivier Kiener, père de 6 enfants, prit de nombreuses responsabilités et activités dans l'église réformée à Epinal, puis à Mulhouse.

Laurence Kiener-Pioche  
Agnès Kiener-Roux

---

<sup>75</sup> Laurence Crosnier de Varigny est la fille aînée d'Henry de Varigny (1855-1934), célèbre chroniqueur scientifique, et de Blanche Meyrueis (1859-1936). Elle née à Paris, rue Lalo, le 6 février 1881, et décédée à Eloyes (Vosges) le 25 avril 1957, à l'âge de 76 ans.

<sup>76</sup> Le Collège de Normandie, fondé en 1902 est situé dans le petit village de Mont-Cauvaire, à Clères, près de Rouen.

<sup>77</sup> Georges René Laederich est issu d'une famille alsacienne protestante installée dans les Vosges après 1870. Il est l'arrière-petit-fils de Charles Laederich, fondateur de l'entreprise *Charles Laederich et C<sup>ie</sup>*, et le fils de Ferdinand René Laederich, fondateur des *Etablissements Laederich*. [Wikipédia]

<sup>78</sup> Les *E<sup>ts</sup> Laederich* prennent leur forme définitive en 1935, avec un capital de 14 230 000 francs. Le siège de la société est installé à Épinal où se trouvent les services commerciaux et la maison de vente, le Comptoir industriel cotonnier (CIC). Les filatures représentent alors près de 100 000 broches et les cinq groupes de tissage groupent plus de 3 000 métiers. Le groupe possède des usines dans la vallée du Rabodeau, à Mousse, Senones et La Petite-Raon, ainsi que dans la vallée de la Moselle, à Rupt-sur-Moselle où travaillent 450 personnes en 1935, et au Haut-du-Them, en Haute-Saône. [Wikipédia]

Olivier Kiener, mon « oncle Centralien », a également beaucoup œuvré dans le domaine de la généalogie familiale. Il est l'auteur de nombreux tableaux généalogiques relatifs à la famille Kiener. J'ai pu sympathiser avec lui tardivement, et nos échanges furent particulièrement fructueux et chaleureux.

Yves Antuszewicz



Edouard Koechlin (1861-) vers 1880  
(album d'Alexandre-Michel Antuszewicz)

**Koechlin Edouard Marc Napoléon** (1861- ?), fils de Napoléon Koechlin<sup>79</sup> (1821-1892), manufacturier à Massevaux, puis rentier à Paris, marié en 1857 à Jenny Peugeot (1833-1906).



Napoléon Koechlin (1821-1892)  
(album d'Alexandre-Michel Antuszewicz)



Jenny Peugeot (1833-1906)  
(album d'Alexandre-Michel Antuszewicz)

Edouard Koechlin est né le 6 octobre 1861. Diplômé de l'Ecole Centrale de Paris en 1884.

---

<sup>79</sup>Napoléon Koechlin est un fils d'Edouard Koechlin (1793-1841) et Henriette Reber (1798-1854).



Emile Koechlin fils (1852-1923)

**Koechlin-Claudon Emile**<sup>80</sup>, né à Mulhouse le 26 juillet 1852, et décédé le 13 janvier dernier à Metz, fit ses premières études au Collège de sa ville natale; il fut reçu bachelier ès-lettres le 27 juillet 1870, à Strasbourg, et bachelier ès-sciences le 25 juillet 1871, à Besançon. Entré à l'Ecole Centrale, il en sortait en 1875 avec le diplôme d'ingénieur-mécanicien. Il débuta comme ingénieur chez M. Oscar André, à Neuilly; puis revint à Mulhouse, où, avec Jean-Jacques Heilmann et Gustave Bader, il dirigea de 1880 à 1882 la *Fabrique mulhousienne de machines* (anciens Ateliers Fluhr); après la fermeture de cet établissement, il créa une fabrique d'apprêts de tissus. Ses sentiments bien connus d'attachement à la France désignaient Emile Koechlin comme victime expiatoire à la haine des envahisseurs, exaspérée par l'invincible esprit d'opposition mulhousien. Arrêté le 13 février 1887, il fut, après trois mois d'emprisonnement à Mulhouse, transféré à Leipzig et condamné par la Haute-Cour à un an de détention dans une forteresse, sous le prétexte de haute trahison. Il subit sa peine à Magdebourg; elle fut suivie d'un arrêté d'expulsion. Revenu en France, il reçut du Gouvernement le poste d'entrepouseur des tabacs, d'abord à Versailles, puis à Paris. Il reçut, en 1907, la Croix de chevalier de la Légion d'honneur. Pendant la dernière guerre, il fut affecté par le Ministère de la Guerre à divers services spéciaux jusqu'en août 1917. De nombreuses sociétés tinrent à s'assurer le précieux concours d'Emile Koechlin-Claudon en le faisant entrer dans leurs conseils. Son action fut particulièrement féconde comme président de l'Association générale d'Alsace-Lorraine, qui rendit des services sans nombre à nos compatriotes. Administrateur habile, Emile Koechlin se fit hautement apprécier dans tous les postes qui lui furent confiés; mais ces intérêts matériels n'absorbaient

---

<sup>80</sup> Fils d'Émile Kœchlin, père (1808-1883) et de Salomé Kœchlin (1817-1881). Une sœur d'Émile Kœchlin, fils, Hélène Marie, épousa Eugène Peugeot. Une autre sœur, Émilie, épousa Charles Friedel. Émile Kœchlin, fils, marié avec Élisabeth Claudon est donc le beau-frère de Paul Poupardin. Après des études à l'École Centrale des Arts et Manufactures (1875), il revint à Mulhouse et devint gérant de la maison Kœchlin-Claudon, apprêts de soie. Il fut aussi officier de l'armée territoriale française résidant à Mulhouse et fut impliqué à ce titre dans une affaire de haute trahison par le gouvernement allemand en 1885 : accusé de faire partie de la Ligue des patriotes fondée par Paul Déroulède, il fut condamné à un an de forteresse par la Haute-Cour de Leipzig, purgeant la durée de sa peine à Magdebourg. Entrepouseur de tabacs à Versailles puis à Paris, capitaine de génie territorial et chevalier de la Légion d'honneur, il habita à Paris 21 boulevard Delessert.

pas toute son activité intellectuelle. Très érudit en histoire et curieux de toute science, il forma, pendant ses moments de loisir, d'importantes collections numismatique, philatélique et entomologique. Il prit une part active à la reconstitution de notre cabinet des médailles, et, de son vivant, assura à sa ville natale la possession de quelques pièces précieuses de sa série mulhousienne. Ce legs nous parviendra prochainement. Tout récemment, il avait accepté d'être, à Paris, le représentant de notre commission de la Médaille du Centenaire; c'est à ses démarches et à ses soins que nous sommes redevables de l'heureux projet de cette œuvre d'art. Emile Kœchlin-Claudon laissera à tous ceux qui l'ont connu le souvenir d'un grand patriote à l'accueil toujours aimable, celui d'une extrême bonté et d'une droiture absolue. On trouvait en notre collègue toutes les qualités de l'esprit et du cœur.

*Bulletin de la Société industrielle de Mulhouse, tome XC, 1924, procès-verbal de la séance du 27 décembre 1923, p. 1-2.*

**Kœchlin Émile** (1852-1924), dit *Kœchlin-Claudon*. Fils d'Émile Kœchlin, père (1808-1883) et de Salomé Kœchlin (1817-1881). Une sœur d'Émile Kœchlin, fils, Hélène Marie, épousa Eugène Peugeot. Une autre sœur, Émilie, épousa Charles Friedel. Émile Kœchlin, fils, marié avec Élisabeth Claudon (1859-1925) est donc le beau-frère de Paul Poupardin. Après des études à l'École Centrale des Arts et Manufactures (1875), il revint à Mulhouse et devint gérant de la maison Kœchlin-Claudon, apprêts de soie. Il fut aussi officier de l'armée territoriale française résidant à Mulhouse et fut impliqué à ce titre dans une affaire de haute trahison par le gouvernement allemand en 1885 : accusé de faire partie de la Ligue des patriotes fondée par Paul Déroulède, il fut condamné à un an de forteresse par la Haute-Cour de Leipzig, purgeant la durée de sa peine à Magdebourg. Entreposeur de tabacs à Versailles puis à Paris, capitaine de génie territorial et chevalier de la Légion d'honneur, il habita à Paris 21 boulevard Delessert. Nous conservons plusieurs lettres de lui adressées à Paul Poupardin de 1908 à 1910 se rapportant à la succession d'Édouard Claudon et à la propriété de Saint-Raphaël : Les Lentisques, acquise, suite au décès de ce dernier par les Kœchlin.



Julien Koechlin vers 1880  
(album d'Alexandre-Michel Antuszewicz)

**Koechlin Julien** Napoléon Oscar (1859-1911) ECP 1882, fils de Napoléon Koechlin<sup>81</sup> (1821-1892), manufacturier à Massevaux, puis rentier à Paris, marié en 1857 à Jenny Peugeot (1833-1906). Julien Koechlin a épousé le 20 août 1885 Gabrielle Koechlin, fille d'Auguste Jacques Koechlin (1818-1869), ingénieur de la maison *André Koechlin et C<sup>ie</sup>*, et Elisa Esther Adèle Cuvier (1829-1891).

**Koechlin Maurice** (1864-1935), fils du D<sup>r</sup> Eugène Koechlin (1832-1906), notre collègue naquit en 1864 dans notre ville. Tout jeune encore, il fut atteint d'une cruelle maladie qui le priva successivement de l'ouïe et de la parole. Il continua néanmoins ses études, entra à l'Ecole Centrale, dont il sortit diplômé en 1886. Très attiré par les travaux de mécanique, il y acquit une grande compétence. Il fut successivement ingénieur à la *S. A. C. M.* à Belfort, aux *Etablissements Lombard-Guérin* à Lyon, puis aux *Tramways Electriques* d'Angers. Après une brillante carrière à la *Société des Engrenages Citroën*, à laquelle il rendit de grands services, il fut nommé ingénieur en chef honoraire de cette Société. Membre de notre Société depuis 1886, il suivit avec un particulier intérêt les travaux de notre Comité de Mécanique, auquel, à plus d'une reprise, il fit d'intéressantes communications. Il est décédé à Blanc-Mesnil le 3 septembre dernier.

*Bulletins de la SIM*, Assemblée générale du 30 janvier 1935, p. 1-2.

---

<sup>81</sup>Napoléon Koechlin est un fils d'Edouard Koechlin (1793-1841) et Henriette Reber (1798-1854).

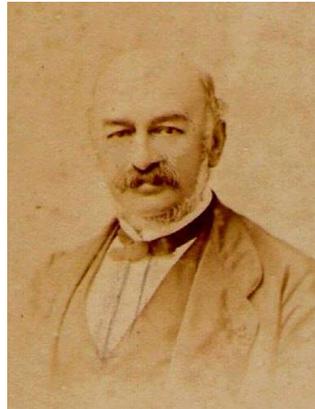


Rodolphe Koechlin (1847-1920)



Emma Koechlin-Engel(1849-1947)

**Koechlin Rodolphe**<sup>82</sup> (1847-1920), fils d'Emile Koechlin (1808-1883),



Emile Koechlin père (1808-1883)  
fils de Rodolphe (1778-1855)

et Salomé Koechlin (1817-1891), cogérant, avec son frère aîné Jean Koechlin (1801-1870), de la filature de laine peignée *Koechlin, Dollfus & Cie* à Mulhouse. Sa sœur Hélène épousa Eugène Peugeot. Rodolphe Koechlin, qui n'était pas destiné à prendre la direction de l'entreprise mulhousienne, fit des études d'ingénieur à l'Ecole centrale dont il sortit diplômé en 1869. Il entra aussitôt chez *Thierry-Mieg & C<sup>ie</sup>*. Après 1871, il opta pour la France. Il a épousé le 30 janvier 1872 Julie *Emma Engel* (1849-1947)

**Koechlin Rodolphe** (1847-1920), est ingénieur. Ayant choisi la nationalité française, il passe une partie de sa vie entre la Suisse et l'Alsace. Rodolphe Koechlin naît à Mulhouse le 14 octobre 1847. Il se destine à l'industrie et sort de l'Ecole Centrale des Arts et Manufactures de Paris en 1869. Au moment de conscription, il se fait remplacer mais il part en 1870 avec son remplaçant, donnant ainsi un défenseur de plus à la

---

<sup>82</sup> Rodolphe Koechlin (1847-1920) est un frère d'Emile Koechlin-Claudon.

patrie. Ingénieur, il est promu capitaine du Génie des Mobiles du Haut Rhin et participe à la défense de Belfort sous les ordres du Colonel Denfert-Rochereau. Le 30 janvier 1872, il épouse Julie-Emma Engel à Bâle. Ayant opté pour la France, sa nationalité lui interdit de séjourner plus de 24 heures consécutives en Alsace. Il fait donc chaque jour le trajet aller et retour de Bâle à Mulhouse. Il a quatre enfants durant son séjour en Suisse. Quelques années plus tard, il quitte Bâle pour prendre à Paris les fonctions d'agent général d'une firme mulhousienne. Il demeure dans la capitale jusqu'aux dernières années du siècle. Ensuite, il s'installe au bord de la mer bretonne à Bénodet. Il mène alors une vie simple, faisant le bien avec discrétion et n'attendant pas, pour soulager la misère, que la main se tende vers lui. Il laisse un tel souvenir dans les mémoires que, 44 ans après sa mort, le conseil municipal de Bénodet baptise de son nom une rue qui longe son ancienne propriété.

Site internet Koechlin



Roger Koechlin (1883-1951)

**Koechlin Roger Emile** (1883-1951), ingénieur ECP 1906, géomètre expert vécut à Vindelle (Charente). Chevalier de la Légion d'honneur. Fils d'Émile Koechlin (1852-1924) et Élisabeth Claudon (1859-1925), Roger Koechlin est né le 14 février 1883. Il s'est marié en 1914 avec Alice Juliette Pignol (1893-1979), fille du D<sup>r</sup> Jules Pignol (1857-?).



Jules Kolb (1839-1905)

**Kolb Jules Auguste Ferdinand** (1839-1905), ingénieur français, né à Strasbourg le 2 juillet 1839, décédé le 18 avril à Lille. Il a fourni une carrière des plus remplies et des plus

distinguées. Sorti de l'Ecole centrale en 1859 avec le n° 2, il entre peu après comme chimiste dans les établissements Kuhlmann de Lille, qui le nomment directeur d'une de leurs usines au bout d'un an. Il serait trop long d'énumérer ici tous les succès qui accompagnèrent la vie de Kolb. En voici un résumé : En 1861, un des fondateurs de la Société industrielle d'Amiens; il fut son vice-président de 1870 à 1873. Docteur de la Faculté des sciences de Lille, à la suite d'une thèse sur les *Réactions dans la fabrication de l'acide sulfurique*. C'est l'époque où notre Société de Mulhouse lui décerne une médaille d'honneur, en 1872, pour un Mémoire remarquable sur les densités de l'acide sulfurique commercial. Nos *Bulletins* de 1866-67-68 et 1872 contiennent de lui diverses communications sur des recherches chimiques d'un ordre élevé. En 1881, à la mort de M. Kuhlmann et de son fils, Kolb fut mis à la tête des établissements Kuhlmann. Malgré les occupations industrielles les plus absorbantes, il continua à s'occuper de travaux divers. Chevalier de la Légion d'honneur en 1885, à la suite de l'exposition d'Anvers, la même année nommé vice-président de la Société industrielle de Lille, poste qu'il conserva presque jusqu'à sa mort. En 1886, lauréat du prix Montyon pour ses Recherches au point de vue de la salubrité dans l'industrie chimique. Nous passons ici plusieurs postes qu'il occupa à la tête de Sociétés diverses. En 1895, nommé officier de la Légion d'honneur, la Société industrielle de Lille lui décerne la grande médaille d'or de la fondation Kuhlmann. Enfin, en 1904, à la suite de sa nomination d'officier de l'instruction publique, il résilia ses fonctions d'administrateur-délégué des établissements Kuhlmann et fut élu à la vice-présidence de son conseil. La Société industrielle de Mulhouse avait nommé Kolb, membre correspondant, le 25 juillet 1886, sur la proposition de son conseil d'administration.

*Bulletins de la SIM*, 1905, CR de séance du 26 avril 1905, p. 87-88.

*Annnonce de la mort de M. Jules Kolb  
par le secrétaire du comité de chimie :*

Le secrétaire annonce au comité la mort de M. Jules Kolb, membre correspondant de la Société industrielle de Mulhouse, décédé le 18 avril 1905, à Lille. Originaire de Strasbourg, M. Kolb, sorti second de l'Ecole centrale, a parcouru une carrière très brillante et qui fait honneur à l'Alsace. Nous lui devons une série de travaux qui ont paru dans nos *Bulletins*, et dont voici les titres :

Etude sur les densités de l'acide azotique ;  
Note sur l'absorption de l'acide carbonique par quelques oxydes;  
Recherches sur le chlorure de chaux ;  
Recherches sur le blanchiment des tissus;  
Etude sur les densités de l'acide chlorhydrique;

Table des contenances de l'acide sulfurique en acide réel à différentes densités.

M. Kolb devint, en 1881, chef des établissements Kuhlmann, de Lille. Comme homme, comme savant, comme industriel, il s'était acquis une situation considérable, et sa réputation s'étendait bien au delà des limites du département du Nord. Il passait chaque année quelques jours en Alsace, où il revenait respirer l'air natal, poussé par un besoin impérieux de revoir sa vieille mère et son clocher.

*Bulletins de la SIM*, 1905, CR de la séance du 10 mai 1905 du comité de chimie, p. 41-42.



Edouard Laillet (1853-1927)  
[Dictionnaire Henri Jouve]

**Laillet** (Jacques-Eugène-Edouard) né à Bains le 20 mars 1853. Ingénieur civil, administrateur délégué de la Société métallurgique d'Amiens. M. Ed. Laillet, ses études terminées, entra à l'École centrale en 1873 et en sortit en 1876 avec le diplôme d'ingénieur. La même année, il fut envoyé à Madagascar par la maison Roux et Fraissinet, de Marseille, pour fonder sur le sol malgache la première usine française. Chargé d'une mission du gouvernement, il explora les mouillages de la côte Est de Madagascar et le fleuve le Mongourou, à la suite de laquelle il fit paraître, en 1877, *Les ports et mouillages de la côte Est de Madagascar*. Il publia ensuite : en 1884, *La France Orientale*, volume ayant pour but de renseigner le colon et l'émigrant se rendant à Madagascar; en 1884, *Une carte de Madagascar* au 1/5.000.000, Challemeil, éditeur; et en 1889, *Une carte de Madagascar* au 1/1.000.000, Challemeil, éditeur, qui eut une seconde édition en 1895. Cette carte maritime et terrestre est la plus complète de toutes celles parues à ce jour; elle a été faite par M. Laillet, en collaboration avec son beau-frère, M. L. Suberbie,



Léon Suberbie (1822-1879)

dont la grande influence près du gouvernement malgache est si appréciée de tous ceux qui s'intéressent de près à notre expansion coloniale. Elle a été publiée avec l'aide des ministères des Affaires Etrangères et de la Marine. Auteur d'ouvrages littéraires d'après des documents pris en voyage. Qui n'a pas lu avec délices ces captivantes descriptions de *l'Ami Grandfricas*, du *Mariage de Robinson*, des *Rires aux larmes*, les *Revanches de la vie*, et d'autres pages charmantes où le pittoresque des situations se complaît dans des cadres tout ensoleillés de cette luxuriante nature des tropiques ! Fondateur et président d'honneur de la Société des colons français de Madagascar, société ayant pour but la colonisation, l'extension de notre légitime influence et le soulagement des français nécessiteux habitant Madagascar. Fondateur et président d'honneur du Syndicat de la Presse coloniale française, syndicat formant un lien entre tous les journaux français publiés à l'étranger. Lauréat du salon en 1894 (section d'architecture). Organisateur pour la France, de la souscription destinée au monument qui est édifié à Tamatave, à la mémoire des soldats et marins français mort pendant la campagne de Madagascar, et auteur des plans et dessins de ce monument. Fondateur et ancien directeur du journal « L'Expansion coloniale », revue illustrée consacrée à la propagation de notre influence et à la défense des intérêts français aux colonies et à l'étranger. Auteur des projets pour l'établissement des ports, docks et phares de Tamatave et de Majunga. Principal associé de M. L. Suberbie, de Madagascar, pour ses exploitations aurifères de Madagascar où ils occupent plusieurs milliers d'indigènes et près de deux cents employés et ingénieurs français. Seul associé de la maison Leprince et C<sup>ie</sup> de Raismes (Nord) où il créa avec M. Paul Leprince, ingénieur et son ami, la première usine modèle existant en Europe, dont le but est de livrer au commerce, des cafés verts ou torréfiés, nettoyés et triés mécaniquement. Tous les appareils qui sont de leur invention, ont été exécutés et montés d'après leurs plans.

Ancien président du conseil d'administration du journal « Le Progrès de la Somme », organe républicain du département. Il est resté membre de ce conseil. Membre adhérent de la société des Gens de lettres. Officier de l'instruction publique. Patriote éprouvé, il a donné des preuves de sa courageuse conduite pendant l'année terrible et s'est distingué au combat devant Epinal contre le général Werder, où il a contribué, à la tête d'une poignée de braves résolus comme lui, à maintenir l'ennemi pendant près de trois heures, et a empêché tout un train de munitions et de blessés français d'être saisi par l'armée allemande. Industriel éclairé et actif, à la tête d'importantes affaires, il consacre tout son temps à leur développement et à en assurer la prospérité. Très aimé de tous, il est considéré à juste titre, comme étant d'un caractère aimable et d'une extrême obligeance.

*Dictionnaire biographique des Vosges, Jouve (Henri).*



Edouard Laillet (1853-1927)

**LAILLET (Jacques Eugène Edouard)**, ingénieur, écrivain (Bains, 20 mars 1853-1927). Après s'être illustré en 1871 en combattant les Prussiens devant Epinal, il entre à l'école centrale en 1873, il est ingénieur en 1876 et est envoyé à Madagascar créer une usine pour une entreprise de Marseille. Il est chargé par le gouvernement d'explorer la côte est de l'île : il consigne les résultats de ses travaux dans Renseignements utiles sur Madagascar, Les ports et mouillages de la côte est de Madagascar en 1877 et il établit les projets pour la création des ports, docks et phares de Tamatave et Majunga. Il dirige avec son beau-frère, L. Subervie, des exploitations aurifères avant de revenir en France construire avec son ami, l'ingénieur Paul Leprince, une usine modèle à Raismes (Nord) pour livrer au commerce des cafés verts ou torréfiés grâce à des appareils de leur invention.

Fondateur et président d'honneur de la société des colons de

Madagascar, il est aussi le fondateur du syndicat de la presse coloniale française et celui du journal *L'Expansion coloniale*. Il préside le conseil d'administration du *Progrès de la Somme*, journal républicain du département.

Il est l'auteur de *La France orientale, L'île de Madagascar* (1884) et d'une carte de Madagascar au 1/5.000.000<sup>e</sup> (1884) et d'une au 1/1.000.000<sup>e</sup> (1889, 2<sup>e</sup> éd. 1895).

Il publie également des ouvrages romanesques inspirés par son séjour outre-mer : *L'Ami Grandfricas*, *Le Mariage de Robinson* (1888), *Rires aux larmes* (189 V), *Les Revanches de la vie*, *Contes et Nouvelles* (1890).

Membre de la Société des gens de Lettres, il est officier de l'instruction publique.

Bibl. : Jouve (H.). *Dictionnaire biographique des Vosges*.

A Ronsin.

*Les Vosgiens célèbres*, Dictionnaire biographique illustré, Gérard Louis, Editeur, p. 217.

**Lambert** (Charles) né le 30 août 1863. Ingénieur des arts et manufactures<sup>83</sup>. M. Lambert a été sous-chef des travaux à la chambre de commerce du Havre. Il est actuellement : Ingénieur-constructeur et conseil des usines frigorifiques de Paris, Pantin, le Havre, Dunkerque, Toulouse, Versailles. Associé de la maison *Lambert et Munier*, établissement frigorifique des abattoirs de Genève. Agent général de la *société anonyme des travaux Dyle et Bacalan*, Paris, et membre de l'association vosgienne. Bureau à Paris, 3, rue Turbigo.

*Dictionnaire biographique des Vosges*, Jouve (Henri).



Frédéric Lamey (1863-1935)

**Lamey Frédéric** (1863-1935), directeur. Fils du directeur des Etablissements Koechlin à Willer. Il épouse : en premières noces, la fille de Jacques Engel (1880-1947), chef de service à l'usine de Mulhouse de la SACM; en secondes noces, Suzanne

---

<sup>83</sup> Charles Lambert figure dans l'Annuaire de l'Ecole (promotion 1884).

Steinlen (1870-1928). Etudes au collège de Thann, au lycée de Versailles, puis à l'école Duvignau de Lanneau. Reçu à l'Ecole centrale de Paris en 1882, Lamey obtint le diplôme d'ingénieur des arts et manufactures en juillet 1885.



Frédéric Lamey en 1885  
Extrait d'une photographie de 1885  
[archives de l'Ecole Centrale des Arts et Manufactures]

Il entre tout d'abord aux usines Koechlin de Willer et se destine à y prendre la succession de son père. Rapidement appelé à l'usine de Mulhouse de la Société alsacienne de constructions mécaniques, il est l'adjoint de Charles Goerich pour l'étude et la construction des machines de grosse mécanique. Lamey développe lui-même la construction des moteurs à gaz de hauts-fourneaux et, grâce aux très bons rapports qu'il entretint avec les métallurgistes, il fait adopter dans de nombreuses usines les machines de la SACM. Lamey s'intéresse également à la construction des chaudières et machines à vapeur (il réalise avec son équipe d'ingénieurs plusieurs modèles adoptés par d'importantes entreprises) mais se spécialise surtout dans la fabrication des machines pour l'impression sur tissus et papier. Ainsi, il développe plus particulièrement les machines d'impression en creux, qui auront un grand succès pour l'impression de journaux illustrés, tel l'*Illustration*, et rédige une brochure sur ce sujet. Administrateur-directeur en 1906, il s'efforce de donner une nouvelle impulsion à son département. En 1914, il reste seul directeur de la SACM, ses deux collègues Alfred Wenning et Henry Luck ayant dû quitter le pays. Il est alors accusé d'espionnage et de communication avec la France par le biais des pigeons qu'il élevait dans la campagne de Kembs. Ces accusations ayant été réduites à néant, Lamey peut continuer d'exercer ses fonctions à Mulhouse, soutenu par le personnel resté à l'usine, tenant tête aux séquestres que le gouvernement allemand avait mis à la tête de l'établissement. Il parvient à éviter tout dommage aux usines jusqu'à l'Armistice et poursuit son activité jusqu'au 1<sup>er</sup> avril 1929, totalisant quarante ans de service. Ayant donné sa démission, il reste pendant quelques années ingénieur-conseil de la Société alsacienne. Lamey fut président de la Chambre syndicale de la mécanique du Haut-Rhin jusqu'à 1935, membre de la Société industrielle de Mulhouse depuis 1887 et président

de son comité de mécanique de 1919 à 1935.

**Lamey Frédéric** (1863-1935) s'est éteint brusquement au mois de mai 1935 après une longue carrière qui a connu des jours heureux, mais qui a eu aussi ses tristesses. Il nous laisse le souvenir d'un homme aux relations toujours agréables et faciles, plein de vie et de cœur, toujours prêt à rendre service. M. Lamey est né en 1863 à Willer, où son père dirigeait les Etablissements Koechlin. Après avoir fait ses premières études au collège de Thann il alla les terminer à Versailles, puis se prépara à l'Ecole Duvignau de Lanneau à l'Ecole Centrale. Il y fut reçu au concours de 1882 et en sortit avec le diplôme d'ingénieur des Arts et Manufactures en juillet 1885.



Sur cette photo photographie de promotion de 1885 [archives de l'Ecole Centrale des Arts et Manufactures] nous trouvons des futurs membres de la SIM : Emile Dollfus, Frédéric Lamey et Alfred Dreyfus (le Centralien).

Il se destinait à prendre la succession de son père et fut occupé sous ses ordres dans les usines de Willer. Il n'y resta cependant que peu de temps, appelé par la Société Alsacienne de Constructions Mécaniques pour y remplir un poste d'ingénieur. Il y fut l'adjoint de M. Goerich pour l'étude et la construction des machines de grosse mécanique. Comme tel il rendit des services signalés à la société, y développant la construction des moteurs à gaz de hauts-fourneaux. Il sut par son aménité, par l'aisance de ses rapports créer à la société des relations importantes et fructueuses avec les métallurgistes et fit adopter dans de nombreuses usines les machines qu'il construisait. Dans le même domaine il s'est

intéressé à la construction des chaudières et des turbines à vapeur : là encore, mettant ses études à profit, s'entourant d'ingénieurs de valeur, il créa des machines qui furent adoptées dans des exploitations importantes. D'autre part il s'est intéressé spécialement aux machines pour l'impression sur tissus et sur papier. Il développa particulièrement les machines d'impression en creux. Une brochure, qu'il a publiée, donne une étude complète de ce genre de machines, qui ont eu grand succès pour l'impression de journaux illustrés, comme l'*Illustration* par exemple. Devenu administrateur-directeur de la Société Alsacienne en 1906, il s'efforça de donner de l'impulsion à son département. Lorsque la guerre de 1914 éclata, il demeura seul à son poste, ses deux collègues étrangers ayant dû quitter le pays. Au début il courut d'ailleurs de sérieux dangers, l'autorité militaire allemande l'accusant d'espionnage et de communications avec la France par les pigeons qu'il élevait dans sa campagne de Kembs. Ces accusations ayant été réduites à néant, il put revenir à Mulhouse et il vécut toutes les années de la guerre, soutenu par le personnel resté à l'usine, tenant tête aux séquestres que le gouvernement allemand avait mis à la tête de l'exploitation. Grâce à ses efforts et à ceux de ses collaborateurs, il sut éviter tous dommages aux usines et put les rendre intactes, lorsque l'armistice restitua nos départements à la France. Il continua ses fonctions avec ses collègues revenus au pays jusqu'en 1927, où, ayant donné sa démission, il resta encore pendant quelques années ingénieur-conseil de la Société. A côté de cette activité principale, il s'est intéressé à d'autres exploitations de genres divers, telles que fabriques de ciment, exploitation et utilisation du liège, etc. Depuis son origine et jusqu'à son décès il a été président de la Chambre Syndicale de la Mécanique du Haut-Rhin; son rôle y a été important, sachant éviter les discordances qui peuvent se produire dans de telles institutions. Il était membre de la Société Industrielle depuis 1887 et depuis 1919 fut président de son Comité de Mécanique, qu'il cherchait à rendre vivant, quoique les questions, qui autrefois formaient la base de son activité, n'aient plus présenté d'intérêt. A ce titre il siégeait au Conseil d'Administration, où ses interventions, parfois brusques, étaient cependant utiles, sans enlever rien à l'amitié que l'on avait pour lui. Il avait épousé peu après son entrée à la Société Alsacienne M<sup>lle</sup> Engel, fille d'un chef de service de la Société. Il eut la douleur de la perdre après peu de mois de mariage. Quelques années plus tard il se remariait et épousait M<sup>lle</sup> Suzanne Steinlen. L'on garde le souvenir de l'accueil que sa maison reconstituée réservait à ses nombreux amis. Femme d'élite, M<sup>me</sup> Lamey laisse dans notre mémoire le souvenir d'une activité féconde toujours préoccupée du bien à faire. Elle a succombé après de longs mois de souffrances à une maladie qui ne permettait aucun espoir. Lui-

même était souffrant depuis longtemps et obligé de s'astreindre parfois à un régime qu'il avait peine à accepter. Mais il avait foi dans la vie et peu de semaines avant sa mort, qui l'a surpris à 72 ans, il affirmait sa conviction que, comme les autres membres de sa famille, il dépasserait l'âge de 80 ans. Son décès a laissé un grand vide auprès de nombreux amis, qui trouvaient auprès de lui un accueil toujours cordial, ainsi que les conseils et les appuis dont ils pouvaient avoir besoin.

*Bulletin de la Société industrielle de Mulhouse, tome CII, n° 7, septembre 1936.*

**Lauth (famille).** Famille originaire du Wurtemberg, établie à Strasbourg dès 1630, répandue à Carcassonne et Castres au XIX<sup>e</sup> siècle.

*Filiations protestantes*

Les familles Scheurer et Lauth étaient associées. Et la famille Antuszewicz (mon arrière grand-père Alexandre-Michel et mon grand-père Alfred) était proche de la famille Scheurer.

Yves Antuszewicz

Nous trouvons dans la famille Lauth alsacienne de brillants ingénieurs : le Polytechnicien *Auguste Daniel Lauth* (Colmar 1837-Thann 1923), major de promotion en 1857, fils d'Auguste Frédéric Lauth (1806-1886), notaire à Colmar; le Centralien *Emile Lauth* (1838-1914); le Centralien Frédéric Lauth et le Centralien François Lauth.

**Lauth-Scheurer Auguste Daniel**<sup>84</sup> (1837-1923). Auguste Lauth naquit à Colmar en 1837, il fit ses études au Gymnase de Strasbourg, puis à Sainte-Barbe, et entra troisième à l'Ecole polytechnique.

A sa sortie, il passa par l'Ecole des Ponts et Chaussées, dont il sortit ingénieur en 1861.

Sa passion pour les sciences naturelles, en particulier pour la minéralogie, le portèrent à demander le poste, peut-être le moins envié de France, celui de Gap, qui se trouvait vacant; puis il entra dans l'établissement industriel de son beau-père: une nouvelle carrière s'ouvrait devant lui.

Il devint l'associé de son beau-frère Oscar Scheurer, qu'une découverte sensationnelle venait de faire connaître dans le monde de la teinture et de l'impression.

Pendant une longue suite d'années, Auguste Lauth appliqua toutes les ressources de ses brillantes capacités au développement et à la prospérité de son industrie.

---

<sup>84</sup> Auguste Lauth (1837-1923), manufacturier, ingénieur des Ponts et Chaussées, est le fils du notaire Auguste Frédéric Lauth (1806-1886) et d'Amélie Scheurer .

Malgré les labeurs de sa carrière industrielle, il ne se désintéressa jamais des sciences pures qu'il avait étudiées avec passion dans sa jeunesse. Esprit ouvert dans toutes les directions des connaissances humaines, il cultivait l'histoire, les arts, l'économie politique. C'était un érudit quasi universel.

Patriote ardent, il n'hésita pas, bien que père de famille, à voler à la frontière en 1870 à la tête d'une compagnie de francs-tireurs qu'il avait levée, équipée, et dont il fut le capitaine. Tombé gravement malade, il dut quitter l'armée. A peine remis, il fut nommé à la pyrotechnie de Cette, dont la direction générale avait été donnée, par le gouvernement provisoire, à son beau-frère, le chimiste Scheurer-Kestner.

Estimé et aimé, il l'était tout autant de ses collaborateurs que de ses ouvriers qui avaient trouvé en lui, à côté du philanthrope, un chef juste et bienfaisant.

Pendant la sombre période de l'annexion, il fit tous ses efforts pour le maintien de l'esprit français dans la région thannoise à laquelle il rendit d'éminents services; ils lui attirèrent la haute estime de ses concitoyens.

Il était Chevalier de la Légion d'honneur avant la guerre. Le gouvernement de la République lui fit remettre la rosette d'officier par le Commandant Poulet, alors administrateur militaire de l'Alsace française. - « La France, lui dit le Commandant, veut reconnaître vos services parce que votre maison est demeurée une forteresse française pendant toute la durée de l'annexion. »

Auguste Lauth était entré le 24 février 1869 à la Société Industrielle. Il en était l'un des doyens. Pendant toute sa longue et féconde carrière, il n'a cessé de témoigner à notre compagnie le plus vif et le plus fidèle intérêt.

Resté très actif malgré son grand âge, il continua jusqu'à sa mort, survenue le 16 novembre dernier, à s'intéresser à toutes les questions qui touchent à la prospérité de notre région.

M. Emile Dollfus a, en l'absence de notre président, représenté la Société Industrielle à ses obsèques.

Nous exprimons notre plus respectueuse sympathie à toute sa famille.

*Bulletins de la SIM, Séance mensuelle du 28 novembre 1923, p. 70-71.*



Emile Lauth (1838-1914)

**Lauth Emile** (1838-1914). Emile Lauth, membre de notre Société depuis 1876, est né à Colmar le 31 mars 1838<sup>85</sup>.

Il fit ses études au Gymnase protestant de Strasbourg, et après avoir suivi à la Faculté des sciences de cette ville les cours d'hommes éminents, tels que Pasteur et Bertin, il entra, en 1856, à l'Ecole centrale des arts et manufactures à Paris, d'où il sortit, en 1859, avec le diplôme d'ingénieur-mécanicien.

Revenu en Alsace, il fit différents stages industriels; d'abord dans les ateliers de construction de la maison *Nicolas Schlumberger & C<sup>ie</sup>*, à Guebwiller, puis à la filature d'Audincourt, *Scheurer-Sahler & C<sup>ie</sup>*, et vint à Masevaux, en 1862, pour construire et installer la filature *Victor Erhard*, qu'il mit en train et dirigea pendant quelques mois.

En 1864, il entra, comme directeur, dans la maison *Napoléon Koechlin & C<sup>ie</sup>*; il en devint seul chef en 1879.

Retiré des affaires en 1910, après une maladie qui l'avait fort affaibli, il s'installa à Paris en 1913. La mort l'a surpris à Saint-Brieuc, où il séjournait chez des parents, le 28 mai 1914.

Contemporain des Ernest Zuber, Walther-Meunier, Jacques Rieder et d'autres qui l'ont précédé dans la tombe, Emile Lauth faisait partie de cette phalange<sup>86</sup> de travailleurs qui ont si largement contribué à la prospérité de l'industrie alsacienne. C'était un homme droit et énergique, d'un caractère gai et affable, qui sut se faire aimer de tous ceux qui l'approchaient. Il laisse d'unanimes regrets à ses nombreux amis et connaissances.

Nous adressons à la famille du défunt nos vifs sentiments de sincères condoléances.

*Bulletins de la SIM*, Séance mensuelle du 24 juin 1914, p. 46.

---

<sup>85</sup> Les tableaux généalogiques de la famille Koechlin donnent comme date de naissance d'Emile Lauth le 30 mars 1838. Manufacturier à Masevaux, il s'est marié à *Jeanne Hortense Koechlin* (1843-1903), fille de Mathieu Koechlin (1816-1857) le 6 juillet 1866. Ils ont eu quatre enfants : Auguste-Frédéric (1870- ?) ; *Emma Jenny* (1872- ?) ; *Hélène Fanny* (1875- ?) et Fernand (1879- ?).

<sup>86</sup> Il s'agit d'une phalange d'ingénieurs issus de l'Ecole Centrale des Arts et Manufactures à la fin des années 1850 : Ernest Zuber (1858), Walther-Meunier (1860), Jacques Rieder (1860).



Armand Lederlin (1836-1919)

**Lederlin Armand**, industriel, (Strasbourg, 30 novembre 1836 - Thaon-les-Vosges, 30 mai 1919). Il suit les cours de l'Ecole Centrale des Arts et Manufactures de Paris de 1854 à 1857. En 1872, il est nommé directeur responsable des problèmes techniques et industriels de la Blanchisserie-Teinturerie thaonnaise en même temps qu'administrateur de cette société. En 1874, il en assure également la direction commerciale. Par la suite, il parvient au poste de président directeur général. Désormais, les destinées de l'usine thaonnaise sont entièrement entre ses mains. Il en fait le premier établissement industriel du département. On traite à Thaon par teinture ou impression la plus grande partie des tissus de coton fabriqués dans les Vosges depuis que cet « embellissement » ne peut plus s'effectuer à Mulhouse du fait de l'annexion de l'Alsace. De 1876 à 1886, la production passe de 150 000 à 250 000 mètres de tissu par jour pour atteindre 380 000 mètres en 1894. En 1882, Armand Lederlin fait construire un port sur le canal de l'Est qui longe les usines et par où le charbon des machines à vapeur parvient à moindres frais. A partir de 1890, il s'accorde avec ses principaux concurrents, Vincent Ponnier à Senones et Hartmann à Gisors, puis des ententes semblables sont conclues avec les manufactures de Bondeville, de Darnétal, de Bapaume-lès-Rouen... Certaines de ces usines, celles de Gisors, de Darnétal et de Bondeville sont rachetées par la BTT dès avant 1914. Si en 1909, Lederlin cède son fauteuil de président-directeur général de la BTT à son fils Paul, il continue à siéger au conseil d'administration et poursuit sa carrière industrielle en devenant l'un des fondateurs, en 1912, de la Société cotonnière de Dedovo près de Moscou, créée par les industriels textiles des Vosges. L'œuvre sociale d'Armand Lederlin est un modèle du genre, souvent citée en exemple comme la plus accomplie des politiques paternalistes. Fortement teintée d'idéologie protestante, elle veut être une prise en charge non seulement matérielle mais aussi morale de l'ouvrier (crèches, écoles, cités, coopératives ouvrières, locaux sportifs, lutte contre l'alcoolisme, etc...). Elle vaut à son auteur d'être lauréat de l'Académie des Sciences morales et politiques. Ses préoccupations sociales s'étendent à

l'ensemble du département : Armand Lederlin est membre de nombreux comités ou associations à but éducatif ou d'assistance. Son action au sein des instances protestantes régionales (Conseil presbytéral, consistoire d'Epinal et consistoire de Nancy) est déterminante. Parallèlement à ses nombreuses activités, il mène de front une carrière d'homme public qui le conduit à la tête de la mairie de Thaon de 1884 à sa mort et au Conseil général où il représente le canton de Châtel à partir de 1892. De 1907 à 1918, il préside l'assemblée départementale.

Pierre Heili.

Georges Poull - *L'industrie textile vosgienne, 1765-1981*, 1982, p. 196-198.

*Les Vosgiens Célèbres*, Dictionnaire biographique illustré, rédigé par Albert Ronsin, Pierre Heili, Georges Poull, Jean-François Michel, Gérard et Marie-Thérèse Fischer.

**Lederlin Armand** est un industriel du textile dans l'est de la France. Mû par ses convictions religieuses, il était un des promoteurs du protestantisme social. Il était un ami des Blumhardt et a traduit plusieurs des œuvres de Blumhardt fils. Après des études secondaires au lycée de Strasbourg, il entre à l'École Centrale des Arts et Manufactures de Paris et en sort avec le titre d'ingénieur mécanicien en 1857. Il s'oriente alors vers le blanchiment et la teinture du coton. Il entre comme ingénieur chez *Steinheil, Dieterlen et C<sup>ie</sup>* puis en devient le directeur de la teinturerie. À l'annexion de l'Alsace par le Reich en 1871, il opte pour la France et pour la nationalité française le 4 août 1872 et s'installe dans les Vosges. En 1872, il devient codirecteur de la BTT, fondée par un groupe d'industriels alsaciens et vosgiens cette année-là, parmi lesquels Jules Favre et Charles Laederich. Malgré sa fondation collective, la BTT devient très rapidement une entreprise familiale sous la conduite énergique de son directeur, Armand Lederlin (il est le seul directeur à partir de 1874). Il a renforcé progressivement sa position dans la société; il détient 10 % du capital en 1909 lorsqu'il cède son poste à son fils Paul Lederlin. Ce dernier continuera l'œuvre de son père : en mai 1928, la famille Lederlin détiendra plus du tiers des actions de la société. Armand Lederlin a donné une envergure nationale, voire internationale à la société en rachetant de nombreuses entreprises complémentaires à son activité ou concurrentes. Il favorise la création d'entreprises complémentaires; il a en particulier favorisé les débuts de Marcel Boussac avant que les deux hommes ne deviennent adversaires et règlent leurs différends en justice. Il est vice-président en 1910 de la Société industrielle de l'Est, de Nancy. Il est administrateur de la Compagnie de l'Est (chemin de fer), membre du conseil de surveillance de la Banque *Renauld et C<sup>ie</sup>* de Nancy et administrateur de la

*Cotonnière de Dedovo*, société russe fondée et dirigée par l'industriel et député d'Épinal Paul Cuny en 1912.

Wikipédia

**Lévy-Spira Meyer** (1846-1905) est né à Quatzenheim (Bas-Rhin), en 1846. Il fit ses études au Lycée de Strasbourg, à l'Ecole de Châlons et à l'Ecole centrale d'où il sortit, en 1868, pour entrer comme ingénieur, l'année suivante, dans la maison *Scheurer-Rott*, à Thann, qu'il ne devait plus quitter, sauf une courte interruption pendant la guerre de 1870, où il fut employé dans la manufacture de pyrotechnie de Cette, sous la direction de Scheurer-Kestner. Ses qualités d'esprit et de cœur, son caractère, son intelligence, ses connaissances variées et étendues, son talent d'organisateur, lui valurent une place toute spéciale dans la maison à laquelle il s'était entièrement consacré et dont nous avons eu l'écho dans les adieux si élevés dans leur simplicité que son chef et ami, M. Albert Scheurer, lui a adressés sur sa tombe. Notre vice-président, M. Théodore Schlumberger, au nom de la Société industrielle et de l'Association des anciens élèves de Centrale, et son camarade de Châlons, M. Wendling, ont également témoigné, par leurs discours, de la haute estime où ils tenaient notre collègue. Lévy-Spira, entré à la Société industrielle en 1876, avait sa place toute marquée dans notre comité de mécanique, auquel il a collaboré activement depuis 1880. Nos bulletins portent la trace des nombreux rapports ou travaux originaux qu'on lui doit sur les questions techniques qui lui étaient familières. Il laissera, à la Société industrielle, le souvenir d'un travailleur érudit, plein de précision et de clarté dans ses rapports, le souvenir également d'un collègue aimable et sûr dans ses relations et qui a été enlevé trop tôt à notre estime et à l'activité de notre compagnie.

*Bulletins de la SIM*, 1905, CR de la séance du 28 juin 1905, p. 142-143.

### **Nécrologie de M. M. Lévy-Spira**

Le comité de mécanique, déjà lourdement frappé au commencement de l'année 1905, vient de perdre encore en Lévy-Spira un collègue assidu à ses travaux, auquel chacun se plaisait à avoir recours, trouvant dans sa longue expérience et dans son dévouement aux intérêts de la Société, les renseignements et les conseils qu'il était toujours prêt à donner. Lévy-Spira s'était voué spécialement à l'industrie de l'impression, de la teinture et du blanchiment. Chargé de la direction technique de l'important établissement de *MM. Scheurer-Lauth & C<sup>ie</sup>*, à Thann, il avait acquis dans ce domaine une compétence incontestée. Aussi votre comité avait-il l'habitude de

recourir à lui pour toutes les questions concernant cette industrie, qui lui étaient soumises, et il le trouvait toujours disposé, malgré ses occupations, à les étudier et à donner son avis à leur sujet. Vos procès-verbaux font mention des nombreuses questions qui ont été ainsi renvoyées à son examen. Il a, en outre, présenté au comité une série de travaux plus importants, tantôt seul, tantôt en collaboration avec d'autres personnes, qui ont été publiés dans le Bulletin de la Société industrielle, et dont la liste est reproduite à la fin de cette note. Lévy (Meyer) est né à Quatzenheim (Bas-Rhin), le 21 mars 1846. Il fit ses études au lycée de Strasbourg. Se destinant à la carrière d'ingénieur, il entra à l'Ecole des arts et métiers de Châlons, en 1862, puis il suivit les cours de l'Ecole centrale des arts et manufactures, dont il sortit avec le diplôme d'ingénieur en 1868. Peu après sa sortie de cette école, il fut engagé comme ingénieur par la maison *Scheurer-Rott*, à Thann, où il entra en 1869. Il fit toute sa carrière dans cet établissement, qu'il ne quitta que durant la guerre de 1870, pour être attaché comme employé à la manufacture de pyrotechnie de Cette, en collaboration avec MM. Scheurer-Kestner et Aug. Lauth. Il se maria en 1882 et mourut, à Thann, après une longue maladie, le 23 juin 1905.

Lévy-Spira était membre de la Société industrielle depuis 1876. Il est entré dans le comité de mécanique en mars 1880. Esprit cultivé, très clair et très net, Lévy-Spira savait saisir rapidement les points importants d'une question. Les vues élevées qu'il avait dans tous les domaines, jointes à un grand talent d'organisation, en ont fait pour l'établissement qui l'avait appelé à lui un collaborateur précieux. Les rapports avec Lévy-Spira étaient très agréables; il joignait à une grande fermeté et à une franchise absolue une aménité et une courtoisie qui rendaient les relations faciles et sûres, et l'ont fait apprécier par tous ceux qui se sont trouvés en contact avec lui. Le départ de Lévy-Spira laisse un grand vide. C'est une voix autorisée qui s'est tue. D'autres prendront plus tard sa place. Mais le comité conservera précieusement la mémoire de ce collègue, qui ne comptait que des amis dans son sein, se souvenant des travaux faits en commun et de l'estime dont nous aimions à l'entourer.

EMILE DOLLFUS

*Bulletins de la SIM* 1905, p. 257-259.

**Ludwig Jean-Jacques**<sup>87</sup> (1887-1961), directeur. Issu d'une famille du Logelbach, cousin de Gustave-Adolphe Hirn (1815-1890), fondateur de la théorie expérimentale de la machine à vapeur. Dès sa sortie de l'Ecole centrale des arts et

---

<sup>87</sup> Son fils Edouard Ludwig (1849-1906), succéda à l'ingénieur Centralien Hermann Walther-Meunier (1837-1905) à la tête de l'Association des chaudières, qui deviendra l'APAVE alsacienne.

manufactures, il entre en 1911 à l'usine de Mulhouse de la *Société alsacienne de constructions mécaniques*. Il devient ingénieur en chef du département de grosse construction mécanique en 1933. Promu directeur technique de l'usine de Mulhouse en juin 1940, en remplacement de Joseph Aubert, il est expulsé d'Alsace par les autorités allemandes en novembre 1941. Il travaille de 1942 à 1944 à la fabrique d'aluminium Tcheulin à Teningen (Bade). De retour à Mulhouse en 1945, il se consacre à la remise en état des installations. Il conçoit et réalise une fonderie mécanisée pour la réalisation des pièces moulées du Département textile. Celle-ci sert de modèle pour de très nombreuses installations du même type. Il étend son activité en 1948 à la branche impression, blanchiment et teinture. En 1949, il est nommé directeur adjoint au directeur général de Mulhouse (chargé du département des machines textiles à partir du premier octobre 1957). Professeur à l'Ecole de chimie de Mulhouse.

Centenaire de la SACM



Daniel Mieg (1854-1932)



Jean Mieg-Koechlin (1819-1904)

**MIEG Daniel-Eugène** (1854-1932), ingénieur, industriel. Fils de Jean Mieg (1819-1904), manufacturier; ancien maire de Mulhouse; membre du Conseil général de la Haute-Alsace et de la Délégation d'Alsace-Lorraine, et de Caroline Koechlin (1829-1903), il épouse, le 2 mars 1886, à Mulhouse, Elisabeth Reber (1863-1952). Il eurent 2 filles et un fils<sup>88</sup>. Daniel Mieg fait ses études secondaires au lycée de Mulhouse puis suit les cours de l'Ecole centrale à Paris. Il reçoit en 1876 le diplôme d'ingénieur de l'Ecole des arts et manufactures. Après son service militaire effectué à Arras, il rentre en Alsace et devient l'un des associés de l'importante entreprise de filature et de tissage de coton *Charles Mieg et C<sup>ie</sup>*, fondée à Mulhouse par son grand-père. Pendant plusieurs années, il se consacre entièrement à cette entreprise et organise

<sup>88</sup> Juliette Mieg (1886- ?), mariée à Pierre Favre (1884-1949) ; Agnès Mieg (1894-1948) et Daniel Mieg (1899- ?).

l'établissement d'une succursale à Luxeuil (Vosges), afin de maintenir les relations avec la clientèle française. Daniel Mieg s'intéresse à la même époque aux applications industrielles de l'électricité. Devenu l'un des administrateurs de la *Mülhauser Elektrizitätswerk* (avec Théodore Schlumberger et Léon Dardel), constituée en 1899 pour le rachat de la petite centrale Siemens & Halske de Mulhouse, il soutient le projet d'utilisation de l'énergie hydroélectrique du Rhin présenté par l'ingénieur René Koechlin (1866-1951) en 1900. Gérant de la société Charles-Mieg et C<sup>ie</sup> avant 1914, il est également vice-président des Houillères de Ronchamp et membre du conseil d'administration de la Banque de Mulhouse. Surpris en France par la déclaration de guerre, il s'établit à Paris en août 1914 et s'occupe de la gestion de l'usine de Luxeuil, des succursales françaises de la Banque de Mulhouse et des Houillères de Ronchamp. Pendant la guerre, Daniel Mieg crée avec Jules Siegfried le Comité Siegfried dont il devient le vice-président. Il rédige à ce titre deux rapports sur les industries textiles et la navigation sur le Rhin et les canaux d'Alsace et fait adopter par ce Comité la clause insérée plus tard dans le traité de Versailles, réservant à la France le droit d'utiliser la puissance motrice du Rhin. Il fait également partie de la Conférence d'Alsace-Lorraine et de la commission économique dépendant du ministère de la Guerre. En 1919, Daniel Mieg est appelé à siéger au Conseil supérieur d'Alsace-Lorraine. Il devient conseiller municipal de Mulhouse, membre de la Chambre de commerce, vice-président du Syndicat industriel alsacien, vice-président du Syndicat général cotonnier français et vice-président de l'Union des syndicats patronaux des industries textiles de France. Cette même année, il entre au conseil d'administration de la Société alsacienne de constructions mécaniques (en remplacement de Léon Mieg) et devient président de la Compagnie d'assurances Rhin et Moselle et de la Société pétrolière de Pechelbronn. Il réorganise l'ancienne Société d'électricité de Mulhouse qui, sous le nom de Société des Forces motrices du Haut-Rhin (1919), poursuit l'exploitation de la centrale existante. Devenu vice-président de la SACM en 1928, il entre au conseil d'administration du Crédit commercial de France (qui a absorbé la Banque de Mulhouse en 1928). Daniel Mieg prit une part active au projet de construction de la centrale hydroélectrique de Kembs. Il créa et dirigea l'Energie électrique du Haut-Rhin, société qui fut chargée, dès que la Société des forces motrices obtient la concession d'une première chute sur le Rhin, d'exécuter les travaux nécessaires et d'exploiter la nouvelle usine. Un projet fut déposé par René Koechlin et par lui-même, prévoyant, dans le cadre du développement du Grand Canal d'Alsace, la construction de sept autres usines entre Bâle et Strasbourg. Les travaux de l'usine de Kembs, l'une des « plus grandes entreprises de génie civil d'Europe », furent exécutés

sous sa présidence et celle du maître d'ouvrage Marcel Clément, directeur général de l'Energie électrique du Haut Rhin (compagnie nationalisée en 1945 et incorporée dans l'E.D.F.). Président de la Société industrielle de Mulhouse en 1922, en remplacement de Camille de Lacroix, il créa, avec une subvention de la famille Siegfried, l'Ecole supérieure de commerce de Mulhouse et obtint la reconnaissance d'utilité publique de l'Ecole supérieure de chimie. Chevalier (1919), officier (1926), puis commandeur (1932) de la Légion d'honneur.

Centenaire de la SACM



Philippe Mieg (1900-1980)

**MIEG Philippe** (1900-1980), ingénieur, diplômé de l'Ecole Centrale des Arts et Manufactures. Passionné d'histoire en général et plus particulièrement de l'histoire de Mulhouse. Auteur notamment de *l'Histoire générale de la Famille Mieg* (1934) et de *La Réforme à Mulhouse de 1518 à 1538* (1948). Généalogiste et historien. Fondateur de la Société des Amis du Vieux Mulhouse. Fondateur de l'Association pour la reconstruction de l'orgue Silbermann-Kern du Temple Saint Jean à Mulhouse.

*Mémoires mulhousiennes*

**Allocution prononcée le 16 février 1890  
par M. Philippe Brandt au Temple Saint Jean  
à l'occasion des funérailles de M. Philippe Mieg.**

C'est à un ami très cher, à un collègue, à l'historien de talent et au citoyen éminent de notre ville que je voudrais rendre ici un dernier hommage au nom de ses nombreux amis et plus particulièrement au nom de la Société industrielle et de la Société des Amis du Vieux Mulhouse. Dans toute société humaine certains hommes marquent plus que d'autres leur passage par l'excellence de leur action et par le rayonnement et lorsque le temps de la séparation arrive, ceux qui restent ressentent un vide attristé. Philippe Mieg était de ceux-ci. Homme droit et homme de caractère, il tenait à maintenir haut

et ferme, dans un monde sceptique, tourmenté, insatiable et pressé, les principes qu'il avait reconnus de tous temps comme nécessaire à l'épanouissement durable des hommes. L'histoire lui avait enseigné que toute construction humaine, qu'elle soit familiale, collective ou sociale, ne pouvait assurer sa pérennité que grâce à l'observation de ces principes qui avait rendu possible, au cours des siècles, la lente progression des générations vers des sommets plus lumineux. Mais Philippe Mieg était aussi un homme de cœur qui avait su rester simple et qui savait, loin des fastes du monde, cueillir au sein de sa famille les joies chaleureuses qui éclairent la vie d'un mari, d'un père et d'un grand-père.

Elevé dans une ville dont la préoccupation principale était l'industrie, Philippe Mieg avait choisi tout naturellement la carrière d'ingénieur. Il était diplômé de l'Ecole Centrale des Arts et Manufactures. Appelé à prendre par la suite la succession de son père à la tête du cabinet d'assurances auquel il avait adjoint la représentation de la *Société de l'Aluminium français*, il put s'adonner, à côté de sa profession, à sa vraie vocation : l'Histoire et plus particulièrement à l'histoire de sa ville natale où sa famille avait déjà joué un grand rôle. En effet, 85 ans avant le démarrage industriel de Mulhouse, Mathieu Mieg l'ancien y avait créé, en 1661, une industrie importante, celle des draps de laine et donné naissance à une longue lignée d'industriels et de négociants dont la plupart eurent, à côté de leurs occupations professionnelles, une vocation artistique ou littéraire. Le nom de Mathieu Mieg le chroniqueur est encore présent à la mémoire de tous les Mulhousiens. Ce cheminement parallèle entre une profession qui se plaçait dans le domaine de l'économie et une vocation qui permettait - je serais tenté de le dire - un défolement dans le domaine des arts et des lettres, n'était pas rare chez les vieux Mulhousiens et explique l'intérêt constant que l'on portait dans ces milieux à la culture de l'esprit. Philippe Mieg travailla, sur le plan de la recherche historique qui le passionnait, avec des historiens locaux éminents comme L. G. Werner, Marcel Moeder, le D<sup>r</sup> Mutterer, puis, plus tard, avec son beau-frère André Brandt et avec le Professeur Raymond Oberlé, archiviste municipal et professeur à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de l'Université de Haute Alsace. Il était en contact suivi avec des savants de France et de l'étranger, notamment de Suisse, et laisse une somme considérable de travaux importants dont nous ne citerons ici que : son histoire de la Réforme à Mulhouse; une étude sur le réformateur Nicolas Prugner; une étude sur les difficultés rencontrées par la République de Mulhouse à l'époque de son alliance avec Berne; ses travaux sur Mulhouse au XVI<sup>e</sup> siècle, dont il était devenu un spécialiste, ainsi que de nombreux travaux de généalogie. L'Université de Bâle, reconnaissant la valeur de ces travaux,

lui décerna le titre de *Docteur Honoris Causa*, distinction qu'il appréciait à sa juste valeur. Sa grande idée, au sujet de laquelle il s'était souvent entretenu avec moi, était de publier une nouvelle histoire de Mulhouse, dont l'absence se faisait cruellement sentir. Aussi accueillit-il avec enthousiasme la proposition que lui fit le Professeur Georges Livet, doyen de la Faculté des Lettres de Strasbourg, de coopérer à l'élaboration d'une série de volumes consacrés à l'histoire des grandes villes d'Alsace. L'histoire de Mulhouse, des origines à nos jours, publiée sous la direction des Professeurs Georges Livet et Raymond Oberlé, fut le premier volume de cette série. Philippe Mieg en rédigea les chapitres consacrés aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, c'est-à-dire à la réforme religieuse et à l'alliance avec les Suisses. La bonne réussite de cet ouvrage et sa présentation soignée lui causèrent une grande joie.

L'intérêt qu'il avait toujours porté à l'histoire de notre ville incita Philippe Mieg à s'occuper activement, dès son entrée à la *Société Industrielle* en 1922, du Musée historique qu'elle avait créé. Lorsque, après la dernière guerre, ce Musée fut repris par la Ville, Philippe Mieg prit, en 1951, l'initiative de mettre sur pied la Société des Amis du Vieux-Mulhouse dont le but était d'appuyer le Conservateur du Musée historique municipal et d'aider les autorités à défendre les monuments et sites du passé de la ville contre l'indifférence d'un public mal informé et contre les empiétements éventuels de promoteurs trop gourmands. Il présida cette société avec foi, courage et efficacité jusqu'à ce que la maladie vienne malheureusement mettre un terme à son action. C'est comme Président des Amis du Vieux-Mulhouse qu'il prit l'initiative de la restauration des orgues de Silbermann qui avaient été transférées en 1869 de l'ancien temple St. Etienne de la Place de la Réunion au Temple St. Jean, lors de la démolition du premier. Soutenu par un groupe d'amis, il n'hésita pas à s'engager, non seulement par son action, mais aussi financièrement, pour mener à bien cette œuvre dont la réussite permit de doter notre ville d'une série de concerts annuels de haut niveau.

L'action de Philippe Mieg au sein de la Société Industrielle fut particulièrement féconde. Le vieux mulhousien qu'il était, était particulièrement heureux de participer à la promotion de sa ville dans les domaines les plus divers, au sein d'un organisme qui avait été créé pour cela. Entré encore jeune au Conseil, il fut chargé plus spécialement de diriger la bibliothèque dont la grande richesse en ouvrages rares est encore trop peu connue du grand public. Après la guerre, il eut d'abord à maintenir cette bibliothèque dont certains envisageaient la disparition. Il le fit avec ténacité et énergie. Puis il chercha à la mieux faire connaître, à élargir

le cercle des chercheurs qui avaient recours à elle. Il eut encore la satisfaction de voir ses efforts récompensés par un commencement de succès obtenu malgré la faiblesse des ressources que la Société Industrielle pouvait lui allouer. Au sein du Conseil, ses avis étaient toujours empreints de sagesse. Il s'efforçait de chercher les voies nouvelles par lesquelles notre Société pouvait atteindre les buts que les temps actuels lui assignaient.

Philippe Mieg fut un citoyen actif et estimé de tous. Sa vie exemplaire restera un modèle pour les générations plus jeunes destinées à reprendre le flambeau. Mais l'homme de caractère et de cœur dont nous venons de retracer à grands traits l'action, était aussi un homme de foi. S'il était encore parmi nous, il nous montrerait sans doute, au sein de l'hiver finissant, les prémices du renouveau printanier, symbole de la résurrection, et il nous inviterait à élever nos pensées au-delà de la mort, qui n'est qu'un passage vers l'Espoir, et à laisser notre deuil s'estomper dans un sentiment de sérénité.



Emile Müller (1823-1889) [Wikipédia]

**Émile Muller**, né Charles Eugène *Émile* Muller à Altkirch (Haut-Rhin) le 21 septembre 1823 et mort à Nice (Alpes-Maritimes) le 11 novembre 1889, est un céramiste et sculpteur français.

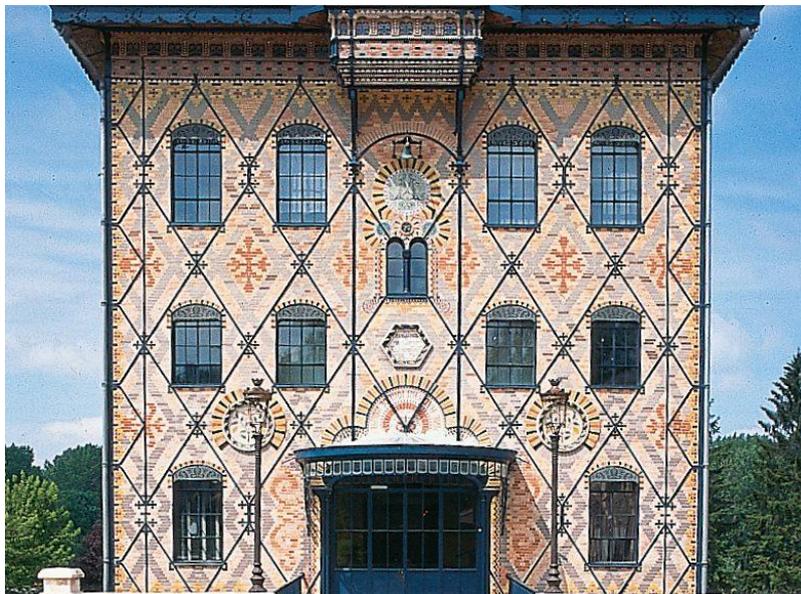
Émile Muller crée en 1854 l'entreprise de la Grande Tuilerie à Ivry-sur-Seine, spécialisée dans les produits céramiques pour la construction et l'industrie, ainsi que la céramique d'art. Outre sa production décorative personnelle en grès, il édite dans ce même matériau les œuvres d'artistes comme Jean-Désiré Ringel d'Illzach, Alexandre Charpentier, Jules Dalou, Alexandre Falguière, Camille Claudel, Hector Guimard, Henry Nocq ou Jeanne Itasse-Broquet.

Son fils, Louis Muller, lui succède à sa mort en 1889 en reprenant la société sous le nom d'*Émile Muller et Compagnie*. Il participe aux expositions universelles et obtient un grand prix et trois médailles d'or à celle de Bruxelles en 1897. Les œuvres éditées par la société *Émile Muller et Compagnie* sont conservées au musée d'Orsay à Paris, au musée départemental de l'Oise à Beauvais et au musée de l'École de Nancy.

Wikipédia

**Muller Emile** (1823-1889), né le 21 septembre 1823 à Altkirch dans le Haut-Rhin est sorti diplômé de l'École centrale en 1844. Il est chargé en 1845 des habitations ouvrières à Mulhouse, dont il fut à la fois l'architecte et le constructeur.

Il fonde en 1854 une usine de céramique d'arts à Ivry. Il va se partager entre l'activité d'architecte de cités ouvrières et de céramiste, développant des applications à l'architecture puis des produits réfractaires destinés aux fours à haute température. Il obtint de nombreuses récompenses dans l'un et l'autre domaine, et laissa d'abondants témoignages dans le paysage parisien.



La petite façade du moulin de Noisiel (1872), dont les éléments décoratifs révélèrent le talent de Muller

Il fut professeur Constructions civiles à l'École centrale (1865-1889). Il fut aussi le cofondateur de l'École spéciale d'Architecture avec Emile Trélat en 1865 et membre du comité de fondation de l'École libre de sciences politiques en 1872, année où il fut aussi président de la Société des ingénieurs civils. Il fut cofondateur et président de la revue « Le génie civil » (1879-1889). Il fut aussi fondateur et président de

plusieurs institutions destinées à promouvoir l'hygiène et la sécurité.

Il décéda à Nice le 11 novembre 1889.

**Müller, Emile**<sup>89</sup>, ingénieur civil, né à Altkirch le 21 septembre 1823, fils d'un avocat distingué, originaire de Saint-Quentin, qui était venu s'établir en cette ville en 1820, se distingua dès son jeune âge par son esprit ouvert et son désir de savoir. Après avoir fait ses premières études au collège de sa ville natale, il suivit sa famille à Mulhouse où, par les relations qu'il se créa dans la grande cité manufacturière, il trouva un terrain tout préparé pour ses aptitudes scientifiques, ce qui décida sa vocation. Elève brillant de l'Ecole centrale des arts et manufactures de Paris, il en sortit en 1844 avec le diplôme d'ingénieur-constructeur. De retour en Alsace, son premier champ d'activité, à travers des péripéties nombreuses, fut l'église monumentale d'Altkirch, l'une des premières constructions modernes dans le style byzantin, où il déploya les qualités géniales de son talent de constructeur. Peu de temps après surgit la question des cités ouvrières de Mulhouse. C'était un nouvel horizon ouvert aux études techniques et expérimentales d'Emile Müller. A partir de ce moment il se passionna pour les questions ouvrières et fut l'un des fondateurs et le président de la Société pour préserver les ouvriers des accidents. Ses doctrines prévalurent dans toutes les constructions des cités ouvrières qui suivirent son impulsion première. C'est à lui que les grands industriels confièrent la direction de cette œuvre humanitaire; il en traça les plans, en suivit l'exécution complète et imprima la marque de son talent d'architecte et de ses études économiques à l'installation de cette cité, devenue un modèle du genre. Dans un ouvrage in-folio, accompagné de planches et publié en 1855, il résuma toutes les études faites pour cette œuvre importante. Ses vastes et profondes connaissances le firent appeler, en 1864, à une chaire de l'Ecole centrale de Paris, et l'activité de ce vaillant lutteur allait toujours grandissant. Il voulut avoir une usine à lui, un foyer de production où son esprit inventif pût se donner carrière dans le domaine des matériaux de construction et de céramique ornementale. C'est aux portes de Paris, à

---

<sup>89</sup> « Émile Muller n'était pas seulement un ingénieur d'un grand mérite, il était aussi un artiste par sa recherche passionnée du beau et par sa jouissance profonde qu'il en éprouvait à le contempler en dehors de lui, et à le goûter quand il était le fruit de ses propres efforts... » Tels furent les mots de Gustave Eiffel en novembre 1889 aux obsèques de son condisciple, de dix ans son aîné, sorti comme lui de l'École centrale des arts et manufactures. Né en Alsace en 1823, Émile Muller était entré à Centrale en 1840 et en était sorti diplômé en septembre 1844. Vingt ans plus tard, en 1864, il était revenu dans cette école, installée alors dans l'ancien hôtel Salé, aujourd'hui musée Picasso, pour y devenir professeur de constructions civiles. Il avait alors une carrière déjà bien remplie, ayant notamment créé en 1854 une grande usine spécialisée dans la fabrication de produits céramiques à Ivry-sur-Seine, au sud de Paris, où il avait démarré en 1866 la fabrication de produits émaillés. Pionnier en France de la céramique architecturale, il fut le principal responsable de son succès à l'Exposition universelle de 1878. [Article de Jean-François Belhoste, Ingénieur des Arts et Manufactures, promotion 1971, dans *Art & Industrie* 2013]

Ivry-sur-Seine, qu'il fonda cet établissement où il sut donner un grand développement à la fabrication des briques réfractaires de son invention et des tuiles mécaniques du système Gilardoni d'Altkirch. De son usine est sortie la décoration des dômes de l'Exposition universelle de 1889 : la céramique émaillée était devenue une des branches maîtresses de l'usine d'Ivry. Ses conceptions hardies dans le domaine architectural, où l'apparition de nouveaux matériaux modifia radicalement d'anciennes conventions, trouvèrent une heureuse application dans ce splendide tournoi des peuples. Deux grands prix et cinq médailles d'or ont récompensé les efforts et couronné l'œuvre de l'artiste-ingénieur; le gouvernement honora ses mérites par la rosette de la Légion d'honneur. Pendant les vingt-cinq ans de professorat d'Emile Müller, de nombreuses générations d'ingénieurs se sont imbues de ses doctrines, ont gardé l'empreinte de son haut enseignement et lui ont voué une amitié durable. Président de la Société des ingénieurs civils, membre de l'Ecole spéciale d'architecture fondée et dirigée par Emile Trélat, son savant ami, collaborateur assidu du journal *Le Génie civil*, une de ses créations, jamais son autorité, émanation d'un caractère droit et juste, ne fut contestée. Mais les mille occupations du professeur, menées de front avec les mille travaux de l'Exposition, les congrès scientifiques, les séances et rapports des Comités, finirent par miner sourdement sa santé et le forcèrent à prendre un repos nécessaire. Il pensait s'établir au soleil du Midi, au milieu d'une nature enchanteuse. Au mois d'avril 1889, il s'établit à Nice avec sa femme le mal s'accrut, et, après quelques semaines de langueur, il s'éteignit, le 11 novembre, avec la sérénité du travailleur qui a terminé sa tâche.

Ch. Goutzwiller, *A travers le passé*, Belf. 1898, p. 162. - *Revue d'Als.*, 1896, p. 32.

*Dictionnaire de biographies des hommes célèbres de l'Alsace*

**PERRIN (Famille)**, manufacturiers. Le groupe textile « Les Fils de Victor Perrin » est né à Cornimont. Laurent Perrin, ancien cultivateur et fromager, exploite 60 métiers à tisser à bras dans une petite fabrique quand il disparaît en 1838. Ce patrimoine revient à son fils aîné qui meurt prématurément à l'âge de 28 ans. Il a pour successeur son frère cadet Victor Perrin, qui fait construire la manufacture du Grand Meix, à Cornimont. Cette usine renferme 65 métiers à tisser mécaniques vers 1845 et 81 métiers en 1861. Avec les bénéfices qu'il accumule, Victor Perrin rachète le tissage du Viau, situé à La Bresse en 1864. Il renferme 150 métiers. Alphonse, fils de Victor Perrin est admis à l'Ecole de Filature et de Tissage de Mulhouse en 1864. Il possède de solides connaissances techniques quand il commence sa vie professionnelle. En 1873 il

aide son père à gérer ses tissages du Grand Meix et du Viau qui renferment maintenant 79 et 120 métiers. Victor Perrin meurt le 15 octobre 1878. Alphonse, Victorien, Albert et Ernest ses enfants, décident alors de fonder une société en nom collectif afin de gérer plus commodément leur patrimoine industriel. Elle est nommée « Les Fils de Victor Perrin » lorsque ses statuts sont déposés le 8 janvier 1879. En 1882 ils achètent la filature et le tissage du Mainqueyon situés à Thiéfosse. En 1895 Joseph Grauss accepte de leur vendre son tissage du Pont, situé en aval des usines précédentes. En 1900 la société « Les Fils de Victor Perrin » exploite à Thiéfosse 16536 broches et 296 métiers à tisser. Au cours de la première décennie du XX<sup>e</sup> siècle, Alphonse et Ernest Perrin parviennent à augmenter considérablement le potentiel de production de l'entreprise familiale qu'ils dirigent depuis la disparition de leur père et de leurs frères Victorin et Albert. Ils installent tout d'abord à proximité de Darnieulles une filature équipée d'un important matériel de préparation et de continus à filer totalisant 45 000 broches. Dix ans plus tard Victor Perrin, fils d'Alphonse, ingénieur des Arts et Manufactures dirige la reconstruction du tissage du Pont, situé à Thiéfosse. Quand ces travaux sont terminés, il contient 396 métiers. Victor est nommé gérant de la société fondée par ses ancêtres en 1920. Une seconde filature est créée à Darnieulles, à côté de la précédente. Nommée « Filature de l'Avière », elle est mise en route en 1928. Ses continus à filer totalisent 42.000 broches. A la suite du décès de Victor Perrin survenu prématurément en 1932, Maurice Viller, son cousin, assure la gérance de son entreprise et de ses filiales jusqu'à la fin de la Seconde guerre mondiale. Celles-ci sont toujours administrées de nos jours par les descendants directs de Laurent Perrin.

G. Poull.

Bibl.: Poull (G.). - *L'Industrie textile vosgienne*. 1982 et 1983. p. 271 et 275.

*Les Vosgiens célèbres*, Dictionnaire biographique illustré, Gérard Louis, Editeur.

**PERRIN Victor**<sup>90</sup>, ingénieur des Arts et Manufactures<sup>91</sup>, dirige, vers 1910, la reconstruction du tissage du Pont<sup>92</sup>, situé à Thiéfosse. Quand ces travaux sont terminés, le tissage contient 396 métiers. En 1920, Victor est nommé gérant de la société « Les Fils de Victor Perrin » fondée par ses ancêtres. Une seconde filature est créée à Darnieulles, à côté de la précédente. Nommée « Filature de l'Avière », elle est mise en route en 1928. Ses continus à filer totalisent 42.000 broches.

---

<sup>90</sup> Fils d'Alphonse Perrin et petit-fils de Victor Perrin. Victor Perrin avait un fils, André Perrin, que connaissait bien mon père.

<sup>91</sup> Victor Perrin figure dans l'Annuaire de l'Ecole centrale (promotion 1904).

<sup>92</sup> En 1895 Joseph Grauss a vendu son tissage du Pont à la société « Les Fils de Victor Perrin ».

A la suite du décès de Victor Perrin survenu prématurément en 1932, Maurice Viller, son cousin, assure la gérance de son entreprise et de ses filiales jusqu'à la fin de la Seconde guerre mondiale. Celles-ci sont toujours administrées de nos jours par les descendants directs de Laurent Perrin.

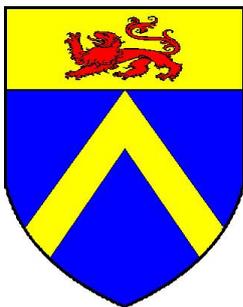
G. Poull.

Bibl.: Poull (G.). - *L'Industrie textile vosgienne*. 1982 et 1983. p. 271 et 275.

*Les Vosgiens célèbres*, Dictionnaire biographique illustré, Gérard Louis, Editeur.

**PERRIN Alphonse Constant Victor**, né à Thiéfosse le 2 août 1882. Marié à Epinal le 3 janvier 1912 avec Marguerite Marie Willig, de Thaon. Il est décédé à Chamonix le 20 août 1932. Il a 2 garçons et une fille : Victor Perrin (1913), marié avec M<sup>le</sup> Garnier; André Perrin (1915), marié avec M<sup>le</sup> Feltz; Odile Perrin marié avec M. Dehollain.

Philippe Althoffer



**Peugeot** (famille). La famille Peugeot compte plusieurs centraliens. Ses origines Francomtoises remontent au XV<sup>ème</sup> siècle. Elle se fait un nom dans l'industrie dès le XVIII<sup>ème</sup> siècle, dans la meunerie, puis à partir de 1810 dans la métallurgie. Sous le Second Empire, l'industrie Peugeot est déjà importante et prospère. Dans les décennies qui suivent, l'entreprise est marquée par la figure d'Armand Peugeot, dont le rôle va se révéler déterminant pour l'avenir de la firme.

*Les Centraliens de la famille Peugeot*  
Revue de l'Ecole Centrale

Luthériens et originaires du pays de Montbéliard, les Peugeot ont contribué au développement économique et social de la France, dès le XVIII<sup>e</sup> siècle, en construisant un empire industriel, pionnier dans le domaine social. Probablement originaires de Suisse (l'un d'eux est mentionné vers 1550 comme « bourgeois de Soleure ») les Peugeot apparaissent dès le XV<sup>e</sup>

siècle dans des registres de paroisse du Pays de Montbéliard, notamment à Vandoucourt, puis Hérimoncourt dont ils ont été pratiquement maires de père en fils jusqu'à la deuxième guerre mondiale. Devenus luthériens avec le duc de Wurtemberg dont dépendait à l'époque leur pays, ils ont toujours été largement imprégnés de culture protestante. Ils étaient le plus souvent « anciens d'église » et donc engagés dans la vie de leur paroisse. L'éthique protestante qui a toujours fait partie de leur éducation a orienté les Peugeot vers le libéralisme et le social : dès avant 1789, ils militent en prenant des risques pour le rattachement définitif de leur pays à la France où dominant les idées nouvelles. C'est dans le courant de la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle que le premier Jean-Pierre Peugeot, né en 1734, engage la famille dans la voie qui va la conduire à l'industrie. Débutée par la meunerie, la teinturerie et la tannerie, l'activité industrielle de la famille s'oriente en 1810 vers la métallurgie. Les deux fils aînés du premier Jean-Pierre Peugeot, Jean-Pierre, dit Jean-Pierre II et Jean-Frédéric, créant avec un gendre des Japy une première société pour fondre et forger les aciers tandis que leurs deux plus jeunes frères, Charles-Christophe et Jean-Jacques, s'orientent vers le secteur textile.

*La lignée des Peugeot (Musée protestant)*

Tous les Centraliens Peugeot descendent d'un ancêtre commun : Jean-Pierre I Peugeot (1734-1814) teinturier à Hérimoncourt.

Yves Antuszewicz



Armand Peugeot (1849-1915)

**Peugeot Armand** (1849-1915), ingénieur de l'École centrale Paris<sup>93</sup>. Jeune diplômé des Arts et Manufactures, féru de moteurs, technologie alors en plein essor, il décide de fabriquer des automobiles. Il débute par l'exposition de quatre prototypes de Peugeot type 1, des tricycles équipés de chaudières à vapeur à de Léon Serpollet sur le stand Peugeot dans la galerie des « machines et des progrès

---

<sup>93</sup> Nous ne trouvons pas Armand dans l'Annuaire de l'École.

techniques » à l'Exposition universelle de Paris. Armand découvre alors durant cette exposition le nouveau moteur de l'inventeur allemand Gottlieb Daimler qui fait fabriquer son moteur par Panhard et Levassor. Dès la fin de l'exposition, Émile Levassor propose à Armand Peugeot de construire un quadricycle, le type 2 suivi un an plus tard du type 3. C'est le début de l'empire automobile Peugeot amorcé par Armand. En 1892, « Etablissements Peugeot Frères » devient « les Fils de Peugeot Frères » et Armand Peugeot veut développer la construction automobile alors que son cousin Eugène I<sup>er</sup> reste hostile à cette invention à laquelle il ne croit pas. En juillet 1894, « les Fils de Peugeot Frères » et « Panhard et Levassor » se partagent le premier prix du concours Paris-Rouen, qui fut organisé par le quotidien *Le Petit Journal*. Le 2 avril 1896, Armand Peugeot se sépare des activités de « les Fils de Peugeot Frères » et fonde la « société des automobiles Peugeot » avec des usines à Audincourt et à Lille, alors qu'Eugène I<sup>er</sup> avec « les Fils de Peugeot Frères » continue à fabriquer des bicyclettes, motos, tricycles et quadricycles avec ou sans moteur et également des outils, des articles ménagers, des moulins à café, etc.. En 1897, Armand Peugeot vend avec succès 54 voitures puis 156 en 1898 et 500 en 1900. Armand Peugeot est donc bel et bien le seul et unique fondateur de la branche automobile

**Peugeot Gaston** (1859-1908), fils de Charles-Auguste Peugeot (1831-1895) et de Lucie Albaret (1834-1909). Il est l'unique Centralien de la branche descendant de Jean Frédéric Peugeot (1770-1822). Tous les autres Centraux descendent de la branche « aînée » de Jean-Pierre II Peugeot (1768-1852).

Yves Antuszewicz



Jean-Pierre Peugeot en 1930  
[Wikipédia]

**Peugeot Jean-Pierre** (1896-1966), fils de Robert, ingénieur des Arts et Manufactures (promotion 1922 A). En 1928, Jean-Pierre Peugeot prend la direction de Peugeot et devient le président du club de football qu'il vient de créer : le Football Club Sochaux-Montbéliard.



Jean-Pierre Peugeot (1896-1966)

**PEUGEOT Jean-Pierre** (1896-1966)

La famille centralienne tout entière et particulièrement la promotion 1922-A a été durement éprouvée le 17 octobre 1966 par la disparition de l'un de ses plus éminents camarades : Jean-Pierre Peugeot.

Appartenant à la cinquième génération de la grande famille des Peugeot, les industriels traditionnels du beau pays de Montbéliard, il participa pendant plus de quarante ans au développement de son énorme entreprise, aux nombreuses ramifications, dont il prit les leviers de commande comme Directeur Général en 1940, puis comme Président en 1945.

Préparé tout jeune à l'art de commander et aux problèmes humains par la rude école de la Grande Guerre qu'il fit de 1915 à 1918 comme officier d'artillerie, son passage à l'Ecole Centrale lui donna les idées maîtresses et le large éventail de vues industrielles qui firent de lui un très grand chef dans une branche particulièrement difficile, celle de l'automobile, soumise à une concurrence internationale acharnée, d'autant plus pénible à combattre qu'elle évolue à haute fréquence.

Il sut faire de son nom, industriellement parlant, le symbole du sérieux, de la qualité et du juste milieu qui est devenu caractéristique de la production des usines de Sochaux. Certes, il eut la bonne fortune de vivre longtemps aux côtés de son père Monsieur Robert PEUGEOT, grand centralien lui aussi, qui lui apprit à traverser les tourmentes de l'industrie automobile française, de cette industrie qui comptait dans les quinze premières années de ce siècle, 90 constructeurs, dont trois seulement ont survécu.

Les épreuves ne furent pas épargnées à « Monsieur Jean-Pierre » comme l'appelaient ses collaborateurs. Pensons d'abord aux sombres années de l'occupation puis à l'époque décisive où il dut reconstruire ses usines complètement

dévastées par la guerre. Cette résurrection fut le fruit de son courage, de son énergie et de sa continuité de vues qui conduisirent sa société à l'expansion que l'on connaît.

Parmi les éléments essentiels du succès de Jean-Pierre PEUGEOT interviennent à coup sûr le don qu'il avait de faire confiance aux hommes qu'il avait choisis pour œuvrer avec lui, sa bienveillance, son sens de l'humain et une grande bonté que voilait une exceptionnelle modestie.

Ses camarades de promotion se souviennent encore de sa simplicité, de sa présence accueillante et souriante qui faisaient que l'on était tout de suite en confiance avec lui. Rares sont les grands chefs de sa classe avec lesquels on peut discuter de leur spécialité sur un véritable terrain d'égalité et sans le moindre complexe.

Sa vie, cependant, ne fut pas uniquement axée sur le développement de sa Société. Il sut en même temps donner une impulsion à toute la région de Montbéliard où il développa l'entraide, les secours mutuels, les associations culturelles et les sports. Il y était estimé de tous et aimé. Sur le plan le plus élevé de son industrie il fut Président de la Chambre syndicale des Constructeurs d'automobiles et de la Fédération Nationale de l'Automobile. Depuis ces tribunes il sut multiplier avec autorité les conseils et les avertissements fondés sur son courage intellectuel, son objectivité et son indépendance d'esprit. Ses prévisions à long terme, son unité de plan et son efficacité furent consacrées par son élévation au grade de Commandeur de la Légion d'Honneur en 1955.

Grand travailleur, homme de cœur, animateur d'une haute compétence, tels sont entre autres titres inoubliables ceux qui font que la mémoire de Jean-Pierre PEUGEOT restera bien vivante parmi tous les Centraux et tout particulièrement dans la promotion 1922-A.

Que sa famille en deuil et que, tout spécialement, son épouse et ses enfants trouvent dans ces lignes l'expression des sentiments attristés de tous les anciens camarades de l'Ecole Centrale qui l'ont connu, de la reconnaissance qu'ils portent à leur ami disparu ainsi qu'à la mémoire de son père pour le souvenir qu'ils ont de tout ce qu'ils firent, l'un et l'autre, pour le prestige et la grandeur de notre Ecole.

*Arts et Manufactures* 1967 n°176 p.34



Louis Peugeot (1871-1950)

**Peugeot** *Louis*-Charles-Edmond (1871-1950), ingénieur des Arts et Manufactures (promotion 1894), né le 26 mars 1871, décédé en janvier 1950.

Fils d'Edmond Peugeot (1839-1901), auteur du rameau II, marié en 1864, à Marie-Caroline Dumas (1842-1913).

Louis Peugeot a épousé, à Belchamp par Voujeaucourt (25), en 1899, Sophie Hartung (1874-). Ils eurent 4 enfants : Catherine Peugeot (1902- ?); Jacques-Louis Peugeot (1904-1964), ayant épousé en 1933, au temple du Saint-Esprit, Edith Genoyer (1905-1985); Hubert Peugeot (1905-1931), mort en service commandé dans un accident d'avion; Jean Peugeot (1909-1940), sous-lieutenant du 18<sup>e</sup> d'infanterie mort pour la France, ayant épousé en 1931 Jeanne Clamageran (1917- ?).

Yves Antuszewicz

Filiations protestantes

En sortant de l'Ecole Centrale nous trouvons Louis Peugeot :

- En 1895 à Voujeaucourt (Doubs).
- En 1896 à Belchamp par Voujeaucourt (Doubs).
- En 1900, Ingénieur des ateliers d'automobiles chez MM. De Diétrich et Compagnie à Lunéville (Meurthe-et-Moselle).
- En 1902, Directeur de l'usine niçoise d'électrochimie à Plan-du-Var par St-Martin-du-Var (Alpes-Maritimes).
- En 1911 Ingénieur civil, 11 faubourg des Ancêtres à Belfort (Haut-Rhin).
- En 1914 gérant de la société Peugeot et Compagnie (fonderie d'acier à Sochaux, Doubs), dom. : 26 rue d'Héricourt à Montbéliard (Doubs).
- En 1925 à Belchamp par Voujeaucourt (Doubs).
- En 1933, Gérant des Etablissements Peugeot à Belchamp par Voujeaucourt (Doubs). Transporteurs aériens Monzies, 11 rue Cognacq-Jay à Paris 7<sup>e</sup>.

Annonce du décès d'après le bulletin de février-mars 1949 n° 601 p. 167.

Fabienne Jolly<sup>94</sup>

---

<sup>94</sup> D'après les annuaires de l'Association Amicale des Anciens Elèves de l'Ecole Centrale des Arts et Manufactures.



*Jules Lucien Peugeot (1811-1889)*

**Peugeot Jules Lucien**<sup>95</sup> (1811-1889), fils de Jean-Pierre II Peugeot (1768-1852) et Catherine Marguerite Masson (1778-1862), diplômé de l'École centrale de Paris, succède à la tête de la société de son père Jean-Pierre Peugeot (1768-1852) avec Émile Peugeot (1815-1874). La société devient « Établissements Peugeot Frères ». En 1847, les frères Peugeot font appel à Justin Blazer, orfèvre et graveur de Montbéliard, afin de créer leur emblème et se distinguer de la concurrence. Ils choisissent le Lion aux qualités analogues à celles des lames de scies produites : résistance, souplesse et rapidité. Une marque en forme de lion était déjà utilisée pour la meilleure qualité d'acier, une marque en forme de croissant de Lune pour la seconde et une marque en forme de main pour la troisième. Le logotype est déposé en 1858 au Conservatoire impérial des Arts et Métiers et sera apposé sur les outillages, les cycles et les motos. Il apparaîtra sur les automobiles en 1905. Les Peugeot exploitent les domaines forestiers familiaux de hêtres, fabriquant toutes sortes d'outillage à main pour l'artisanat, l'industrie et l'agriculture, des lames de ressort pour l'horlogerie et des baleines de corsets pour l'habillement féminin. En 1865, Jules et Émile commencent à passer la main à leurs fils respectifs, Eugène (1844-1907, HEC) et Armand (1849-1915), ingénieur de l'École centrale Paris.

---

<sup>95</sup> Jules Lucien Peugeot (1811-1889) a épousé le 18 mai 1843, dans l'ancien 12<sup>ème</sup> arrondissement de Paris Louise Frédérique Eugénie Duvernoy (1816-1884). Fabricant, maire d'Hérimoncourt, conseiller général du Doubs, chevalier de la Légion d'Honneur.



Robert Peugeot (1873-1945)

**Peugeot Robert** (1873-1945), industriel, Gérant des sociétés *Les Fils de Peugeot* et *Peugeot & C<sup>ie</sup>*. Né le 21 juillet 1873 à Hérimoncourt, décédé le 7 juillet 1945 à Seloncourt. Il est le fils de Jules Eugène Gaston Peugeot (1844-1907) et de Marie Hélène Koechlin (1848-1924). Robert Peugeot est diplômé de l'École Centrale Paris, promotion 1895. Il s'est marié le 6 avril 1895, à Valentigney, avec Adèle Emilie Caroline Jeanne Japy, née le 23 octobre 1872, décédée le 8 août 1958 (à l'âge de 85 ans).

Isaac Koechlin – qui remporta officiellement Paris-Bordeaux-Paris avec Paul sur une Peugeot-Daimler Type 7 phaéton (4 places) – fut pendant de longues années son administrateur délégué au sein de la société. En 1905, Pierre I<sup>er</sup> (1871-1927), Robert I<sup>er</sup> (1873-1945) et Jules II Peugeot (1882-1959), les trois fils d'Eugène, sortent une voiturette sous la marque « Lion-Peugeot » contre la volonté de leur père toujours hostile à l'automobile. Leur société « les Fils de Peugeot Frères » fusionne à nouveau avec « Automobile Peugeot » de leur grand cousin Armand Peugeot en février 1910 après que leur père fut décédé en 1907. Robert I<sup>er</sup> Peugeot devient chef de famille et prend la tête du groupe Peugeot. De 1908 à 1935, il est maire de Mandœuvre. À partir de 1912 il organisera les célèbres courses d'aviettes.

Ses cinq enfants sont : Jean-Pierre III Peugeot (1896-1966), directeur en son temps des Automobiles Peugeot; Hélène Friedel née Peugeot (1897-1942); Eugène II Peugeot (1899-1975), directeur en son temps des Cycles Peugeot; Rodolphe Peugeot (1902-1979), résistant pendant l'occupation allemande, directeur en son temps des AOP (Aciers et Outillages Peugeot);



Rodolphe Peugeot, en 1907 à Genève

Marthe Peugeot (1908-2000).



Robert Peugeot et sa fille Hélène

**Peugeot** Robert, ingénieur des Arts et Manufactures (promotion 1895).

Domicilié successivement :

- En 1896 à Hérimoncourt (Doubs).
- En 1902 à Valentigney (Doubs).
- En 1921, 80 rue Danton à Levallois (Seine).
- En 1927, 34 avenue du Roule à Neuilly-sur-Seine (Seine).
- En 1931, 47 rue Spontini à Paris, 16<sup>e</sup>.

Dans l'Annuaire de 1948, il est décédé.

Fabienne Jolly<sup>96</sup>



Robert Peugeot (1950-)

**Peugeot Robert II** (1950-) président-directeur général de la holding de contrôle de Peugeot (FFP), société holding cotée en bourse, actionnaire de référence de PSA et détenue majoritairement par le groupe familial Peugeot. Il est né à Belfort le 25 avril 1950, marié avec Domitilla Lefèvre d'Ormesson (1951-). S'inscrivant dans une grande lignée familiale, il est le fils de Bertrand Peugeot longtemps dirigeant des *Cycles Peugeot* et l'un des acteurs à l'origine de la création du groupe *PSA Peugeot Citroën* en 1976 et l'arrière-petit-fils de Robert I<sup>er</sup> Peugeot et petit-fils d'Eugène II Peugeot. Après des études primaires et secondaires au lycée Cuvier de Montbéliard puis à Janson-de-Sailly à Paris, Robert Peugeot est reçu à l'Ecole centrale de Paris et obtient son diplôme d'ingénieur en 1971 qu'il complète par l'INSEAD en 1973. Soucieux d'acquérir une réelle expérience du terrain au sein du constructeur automobile, il entre en 1974 à l'usine de fabrication de véhicules de Sochaux en tant qu'ouvrier puis chef d'équipe sur les lignes de montage. Il occupe par la suite une succession de postes opérationnels au sein du groupe automobile : Responsable du service du plan de Peugeot-Citroën à Johannesburg (1975-76); Ingénieur d'études et développement chez Peugeot (1977-78). Il travaille notamment au développement et à la mise au point des climatisations embarquées pour les nouveaux véhicules; Ingénieur des méthodes centrales en carrosserie chez Citroën (1979-81). Sur la période, il développe la robotisation des ateliers de soudure de carrosserie; Directeur de l'usine de mécanique Citroën d'Asnières (1981-82). Lors des grands conflits sociaux de 1982, Robert Peugeot maintient pendant tout le conflit la production de l'usine d'Asnières qui alimentait toutes les usines de montage de la société Citroën; Directeur de Peugeot-Talbot Motor Company à Coventry (Grande-Bretagne) (1983-84). Il organise avec succès le lancement du modèle « 205 » de Peugeot dans le réseau majoritairement issu de Talbot et l'investissement du modèle 309 qui pérennisera à l'époque l'usine de Ryton. De 1985 à 1998, il occupe une succession de postes de direction chez Citroën : Responsable des plans et programmes (1985-88), puis

Directeur de l'organisation et des systèmes informatiques (1988-93), et enfin Directeur de la qualité et de l'organisation (1993-98). En 1998, Robert Peugeot devient l'un des 8 membres du Comité exécutif de *PSA Peugeot Citroën*, position occupée jusqu'en février 2007. À ce titre, il occupe le poste de Directeur Innovation et Qualité et contrôle pour l'ensemble du groupe l'informatique, l'innovation, la qualité et le design. En tant que patron direct du style, il supervise la création de la plupart des véhicules Peugeot et Citroën qui sont aujourd'hui en circulation. Conscient de l'enjeu majeur que représente le design pour l'industrie automobile, il est à l'origine de la création à Vélizy du Centre de design du groupe, baptisé *Automotive Design Network* (ADN). Symbole d'innovation et de modernité, le centre est doté d'outils technologiques de pointe allant de salles de réalité virtuelle permettant de tester de multiples solutions en évitant le recours systématique à la création de « vrais » prototypes jusqu'aux studios de style des deux marques établis au dernier étage de l'édifice profitant ainsi de la lumière zénithale. Il rassemble près de 350 stylistes et 700 ingénieurs et techniciens. Robert Peugeot préside le jury qui choisit l'atelier d'architecture Ripault et Duhart pour la conception du centre, faisant le choix d'une architecture organique et fonctionnelle aux lignes futuristes. Passionné de créations contemporaines, il confie la mise en lumière du bâtiment à James Turrel, artiste contemporain américain. En février 2002, Robert Peugeot est nommé Président-Directeur général de la FFP, société d'investissement cotée et premier actionnaire de Peugeot SA (22,1 % du capital). À l'époque, FFP détient comme actifs essentiels les titres *PSA Peugeot Citroën*. Robert Peugeot officialise peu après la stratégie d'investissement de diversification de FFP qui repose sur la prise de participations minoritaires (entre 5 et 10 %), amicales et de long terme dans des sociétés de qualité. Aux commandes de la FFP, Robert Peugeot dit privilégier les investissements dans les entreprises dans lesquelles sa société pourra « apporter son expertise de la gestion des groupes familiaux avec une collaboration active des représentants de FFP dans la décision et le développement des entreprises dans laquelle FFP a pris une part du capital. » En 2007, Robert Peugeot décide de quitter le comité exécutif de *PSA Peugeot Citroën* pour entrer au conseil de Surveillance de *PSA Peugeot Citroën* et, compte tenu du développement atteint par FFP, gérer la société à plein temps. Il a été reconduit dans ses fonctions de PDG le 9 juin 2011 lors de l'assemblée générale de la société.

Wikipédia

*DE L'INGÉNIEUR AUTOMOBILE AU BÂTISSEUR*

Comme plusieurs de ses ancêtres, c'est à Centrale Paris, que Robert Peugeot fait ses classes. « J'apprécie le pragmatisme et l'ouverture d'esprit de cette école, que l'on retrouve de génération en génération. » Sans savoir qu'il deviendrait un jour aussi bâtisseur, il choisit l'option *Travaux Publics et Urbanisme* par curiosité. Après avoir occupé une succession de responsabilités dans le groupe automobile, il intègre son comité exécutif en 1998, supervisant, l'Informatique, l'Innovation, la Qualité et le Style. A cette époque il lance un grand concours d'architecture en vue de créer le Centre de Design Peugeot Citroën à Vélizy. C'est alors que rejaillit son engouement pour les grands chantiers. « L'élaboration de ce bâtiment nommé « ADN », aux couloirs aussi larges que des rues pour laisser circuler les prototypes, a demandé une réflexion profonde sur ce que serait le design automobile dans le futur. » Le résultat débouche sur un équilibre entre la création maquette et la création numérique dans des salles de réalité virtuelle, le tout dans un édifice aux allures de paquebot, mis en lumière par James Turrell, un artiste américain - la touche personnelle de Robert Peugeot. « J'y ai mis de la passion car dans le succès de l'industrie automobile : la réussite du design est fondamentale ! »

*Monde des Grandes Ecoles et Universités*, N° 71.



Charles Pierron (1862-1901)  
Extrait d'une photographie de 1885  
[archives de l'Ecole Centrale des Arts et Manufactures]

**Pierron Charles** (1862-1901). Avec Charles Pierron, dont un cruel accident et qui restera présent à votre mémoire, a tranché la vie le 31 août dernier, la Société industrielle perd un de ses collègues les plus méritants, un de ceux à qui elle doit le plus de reconnaissance pour les services qu'il lui a rendus. Pierron a, en effet, collaboré activement aux œuvres patronnées par la Société industrielle, dont il a été le secrétaire général pendant huit ans. Son ancien chef de service et son ami, M. Walther-Meunier, vous a décrit, dans l'adieu ému qu'il lui a adressé sur sa tombe, quelle avait été la carrière de notre collègue. Je ne fais ici que la retracer brièvement. Né dans la Basse-Alsace, en 1863, Pierron, après

ses études à l'Ecole Centrale, entra aux établissements de la Société alsacienne de constructions mécaniques, à Grafenstaden, d'où, sur la recommandation de M. Emile Dollfus, il fut appelé au poste d'ingénieur de la Société préventive contre les accidents, en 1887. Son entrée à la Société industrielle date de la même époque et l'année après, en 1888, il entra au comité de mécanique dont il fut l'un des collaborateurs les plus assidus. En 1894, il fut nommé secrétaire général de la Société, tout en conservant les fonctions d'inspecteur de l'Association préventive jusqu'à la cessation de cette belle et utile institution en 1895. Il devint ensuite ingénieur du service électrique de l'Association des propriétaires d'appareils à vapeur, lors de la création de cette branche. Enfin, en 1899, il fut appelé comme ingénieur dans la Société d'industrie textile *Dollfus-Mieg & Cie*. Ses travaux furent nombreux pendant les douze années qu'il consacra à la Société industrielle ou aux institutions qui en émanent. Je ne citerai que les remarquables rapports annuels de l'Association préventive de 1887 à 1895, ceux concernant le service électrique, et les divers mémoires qu'il remit au comité de mécanique et portant principalement sur la ventilation, l'humidification, le chauffage des salles de filature. Lors de l'Exposition de Chicago, Pierron y fut envoyé comme délégué de la Société industrielle et il condensa ses observations dans son beau rapport de 1893 qui figure dans nos bulletins. Entre-temps il remplissait, avec l'autorité et le tact qui le distinguaient, les difficiles et souvent délicates fonctions de secrétaire général de la Société. Tel est le rapide aperçu de la carrière si courte, mais si bien remplie, de notre collègue. Le conseil d'administration demandera au comité de mécanique, où il comptait tant d'amis, une notice nécrologique sur ce que fut l'homme et son œuvre. Les regrets qu'il y laisse ont déjà trouvé leur écho dans les belles paroles que lui a consacrées le secrétaire de ce comité, M. Paul Rich. Quant à nous, et devant cet événement cruel qui a interrompu dans toute la plénitude de la jeunesse, de la force et de l'intelligence, le cours d'une carrière déjà si fructueuse, nos regrets vont non seulement à ce qu'elle a été, mais encore à ce qu'elle promettait de devenir, à l'avantage de la science, des progrès à réaliser dans notre industrie, et enfin du relief de notre Compagnie. La Société industrielle se joint à l'unanimité des regrets qui ont été exprimés à la famille si douloureusement éprouvée de notre collègue.

Théodore Boch

Bulletins de la SIM, 1901, CR de la séance du 25 septembre 1901, p. 131-133.

### **Notice nécrologique**

Charles Pierron naquit le 23 octobre 1862 à Pfaffenhofen (Alsace), où son père était notaire et où s'écoulèrent les premières années de sa vie. Il fit ensuite ses études à Strasbourg, où, au sortir du collège, il choisit la carrière d'ingénieur dans laquelle il devait si bien réussir et à laquelle il devait se dévouer jusqu'à sa mort. Après des études préparatoires à l'école Duvignau de Lanneau, à Paris, il entra, en 1882, à l'Ecole Centrale des Arts et Manufactures, dont il fut l'un des brillants élèves. Bon camarade pour tous ceux qui l'entouraient et très dévoué à son école, il y acquit de nombreux amis et en sortit l'un des premiers en 1885. Ses études achevées, Pierron passa deux ans à la Société alsacienne de constructions mécaniques, à Grafenstaden, pour s'initier à la pratique des diverses branches de la construction de machines. Il entra ensuite à « l'Association pour prévenir les accidents de fabrique », à Mulhouse. Chacun a connu et su apprécier les services qu'il a rendus à cette Société, dont il a cherché à maintenir tout le prestige malgré les difficultés de tous genres qui lui étaient créées. Sa carrière d'inspecteur de cette Association fut marquée principalement par le bel ouvrage, auquel il collabora pour la plus large part : *Collection de dispositions et d'appareils destinés à éviter les accidents de fabrique*. Cet ouvrage forme un des recueils les plus intéressants de ce genre et est consulté constamment par tous ceux qui ont à veiller à la sécurité de leurs ouvriers contre les accidents de machines. Par suite de circonstances imprévues, l'Association préventive des accidents dut cesser son activité et Pierron, dont la valeur fut justement appréciée, fut nommé, en octobre 1890, au poste de secrétaire général de la Société industrielle, position devenue vacante depuis quelque temps. Pierron sut se rendre digne de ces nouvelles fonctions, auxquelles il se consacra avec tout le dévouement et le tact que chacun connaissait et appréciait en lui. Il aborda principalement des questions complexes intéressant tout spécialement l'industrie textile de notre contrée et fit des études et applications très intéressantes d'aération et d'humidification d'établissements industriels. Il voua également son activité à l'étude des applications de l'électricité et fut rapidement à même de faire, dans cette partie, d'utiles et instructives communications. Grâce aux connaissances encyclopédiques acquises dans les diverses situations qu'il avait occupées, Pierron, qui avait été délégué par la Société industrielle pour visiter l'Exposition de Chicago, en rapporta d'intéressants et précieux renseignements, qui remplirent l'ordre du jour de plusieurs séances très appréciées. Ce fut à ce moment, et par suite de l'essor toujours croissant des applications de l'électricité, que furent jetées les bases d'une Association de contrôle des appareils électriques sous la direction de l'Association alsacienne des propriétaires d'appareils à vapeur. Pierron,

tout désigné pour cette section nouvelle, en fut nommé l'ingénieur et sut mener de front, grâce à son activité et son intelligence, ces nouvelles fonctions et le secrétariat général de la Société industrielle. Il sut organiser ce nouveau service d'une façon rationnelle et sûre et lui donner, en peu de temps, l'autorité et l'importance qu'il n'a cessé d'avoir depuis. Tous ces travaux, qui firent connaître les grandes qualités de Pierron, l'amènèrent, en 1899, à la belle situation d'ingénieur en chef des établissements *Dollfus-Mieg & C<sup>ie</sup>*, où il devait malheureusement achever sa carrière. C'est là qu'après deux années d'activité, seulement, Pierron succomba, à la force de l'âge, le 3 septembre 1901, à la suite d'un terrible accident, victime de son dévouement. Mort au champ d'honneur, n'ayant connu de la vie que l'affection des siens et l'estime de ceux qui le connaissaient, le nom de Pierron restera gravé dans la mémoire de chacun de nous et l'on se rappellera en lui l'un des membres les plus actifs et les plus fidèles de la Société industrielle. Sa carrière fut trop courte, hélas !, et l'industrie a perdu en lui un ingénieur auquel le plus brillant avenir pouvait être réservé.

FRTZ LAMEY

*Bulletins de la SIM*, 1901, CR de la séance du 27 mai 1903, p. 179-183.

*Témoignage d'Hermann Walther-Meunier sur la tombe de Charles Pierron*

Chers camarades, Messieurs, permettez-moi, au nom du groupe d'Alsace des anciens élèves de l'Ecole centrale, de dire un dernier adieu à son secrétaire Charles Pierron. Vous connaissez sa trop courte carrière d'ingénieur. A sa sortie de l'Ecole, Pierron passa quelque temps aux établissements de la Société alsacienne de constructions mécaniques à Grafenstaden. Son camarade de promotion, Emile Dollfus, le signala au promoteur de la Société préventive des accidents de fabrique, à Mulhouse, qui l'engagea comme ingénieur de cette utile institution. Au cours de ses occupations, Pierron se livra à l'étude de plusieurs questions d'intérêt général, qui firent l'objet de communications très appréciées à la Société Industrielle de Mulhouse. Aussi celle-ci se souvint de lui, lorsque, par suite de circonstances imprévues et malheureuses, l'Association préventive des accidents dut cesser son activité et nomma Pierron au poste de secrétaire général de la Société, position devenue vacante depuis quelque temps. Sa nouvelle situation lui laissant des loisirs, il les consacra à l'étude des applications de l'électricité, et fut rapidement à même de faire dans cette partie, nouvelle pour la plupart d'entre nous, d'utiles et instructives communications. Lors de l'exposition de Chicago, Pierron, grâce aux connaissances

encyclopédiques acquises dans les différentes situations qu'il avait occupées, se trouve tout désigné pour visiter cette grande exhibition. Ce fut avec plaisir que la Société Industrielle et l'Association alsacienne des propriétaires d'appareils à vapeur allouèrent les fonds nécessaires. Elles en furent largement récompensées par la collection de précieux renseignements que Pierron rapporta d'Amérique. Quelques membres de la Société industrielle, voyant l'essor que prenaient les applications de l'électricité, se réunirent en commission pour jeter les bases d'une association de contrôle des appareils électriques. L'Association des propriétaires d'appareils à vapeur prit en main la mise en œuvre et s'adjoignit Pierron comme ingénieur. Grâce à son activité, il put mener de front ses nouvelles fonctions et le secrétariat de la Société Industrielle. Il les conserva jusqu'au moment où le chef de la grande Société d'industrie textile, à Mulhouse, qui avait su apprécier les capacités de Pierron lors de son passage à l'Association préventive, l'engagea comme ingénieur en chef de ses établissements. C'est là, après deux ans d'activité seulement, que Pierron succomba à la force de l'âge et avec la perspective d'un brillant avenir, à la suite du terrible accident que vous connaissez. Vous tous, chers camarades, vous vous souvenez avec quel dévouement Pierron remplissait les fonctions de secrétaire de notre groupe, et tous ceux qui l'ont connu ne peuvent que rendre hommage à l'aménité, la modestie, la droiture et la fermeté qui dirigeait tous ses actes. Que les regrets que j'exprime au nom de notre groupe et de tous les anciens élèves de l'École centrale puissent contribuer, pour une bien faible part, à consoler la douleur de sa jeune veuve et de ses petits enfants, auxquels il n'avait donné que de nobles exemples.

Adieu cher camarade, au revoir Pierron.

*Bulletin de l'Association Amicale des Anciens Elèves de l'École Centrale des Arts et Manufactures, Août-Septembre 1903, p. 266.*



Léon Poron (1881-27 décembre 1954)

**Poron Léon Paul Eugène** <sup>97</sup> Né à Troyes le 8 janvier 1881 où il fit ses études au Lycée, Léon Poron entra à Centrale en 1902. Revenu à Troyes, il épousa la sœur du Camarade Marcel Vitoux<sup>98</sup> (1914) et entra dans la Bonneterie Vitoux où il fit toute sa carrière et qu'il dirigea brillamment d'abord avec son beau-père, puis avec son beau-frère. Au cours des trente années, bien que dégagé d'obligations militaires, il s'engagea pour la durée de la guerre en 1914 et après les hostilités, contribua avec son beau-frère au développement constant de l'usine. En même temps, Léon Poron fut Secrétaire de la Chambre de Commerce de l'Aube, de 1922 à 1927, puis Membre du Comité de Direction de la Chambre de Commerce de la Bonneterie, ce qui le conduisait à s'intéresser de près sur le plan national à la Fédération de la Bonneterie. Resté très attaché à l'Association Amicale, il la faisait bénéficier de sa générosité à l'occasion en particulier des ventes de charité organisées pendant l'occupation et des tombolas qui les ont suivies. Notre Camarade Alric<sup>99</sup>, Sénateur de l'Aube, au nom des Centraux, a pris la parole à ses obsèques pour retracer dans une improvisation spontanée et fort émouvante, un excellent portrait de Léon Poron qu'il avait bien connu pendant sa vie active, en rappelant comment avec une droiture exceptionnelle, une grande modestie, un réel esprit de camaraderie, Léon Poron avait accompli une œuvre dont le souvenir restera chez tous ceux qui l'ont connu.

*Arts & Manufactures*, juin 1955 - n° 44 - p. 36.



Lucien Poron vers 1930

**Poron Lucien Achille Armand**<sup>100</sup> (1882-1947), frère de Léon Poron<sup>101</sup>. Gérant de la *Fonderie Poron Lucien*. Administrateur-

<sup>97</sup> Léon Poron (1881-1954), fils de Henri Mathias Poron (1852-1930), Ingénieur des Arts et Manufactures (promotion 1905). Frère de Lucien Poron (1882-1947), Centralien de la même promotion, habitant également à Troyes, et membre de la Société Industrielle de Rouen depuis 1916. [Note d'Yves Antuszewicz] Gérant de la Société Etablissements Vitoux (fabrique de bonneterie). Membre de la Chambre de Commerce de Troyes. Dom. : 82, avenue Pasteur, à Troyes (Aube) [Extrait du 25<sup>e</sup> anniversaire de la promotion 1905 - F4 5189]

<sup>98</sup> Marcel Vitoux, ingénieur des Arts et Manufactures (promotion 1914). [Note d'Yves Antuszewicz]

<sup>99</sup> Gustave Alric (1894-1967), ingénieur des Arts et Manufactures (promotion 1921 A), né à Toulouse, mort à Paris. Conseiller de la République Sénateur de l'Aube de 1946 à 1958. [Note d'Yves Antuszewicz]

<sup>100</sup> Lucien Poron-Marot, fils de Henri Mathias Poron (1852-1930), ingénieur des Arts et Manufactures (promotion 1905). Membre de la Société Industrielle de Rouen depuis 1916. Il a épousé, le 4 janvier 1910, Emilie Marie Marguerite Marot (1890-1980) [Note d'Yves Antuszewicz]

délégué de la *Teinturerie Clément Marot*, à Troyes et de la *S. A. de Teinture et Impressions de Saint-Julien*. Président de l'Union des Teinturiers de l'Aube, Vice-Président de la Chambre Syndicale des Fabricants de Bonneterie (Section Teinture).

25<sup>e</sup> anniversaire de la promotion 1905.



Frantz Poupardin (1850-1918)

**Poupardin Frantz**<sup>102</sup> (1850-1918) naquit, le 7 février 1850, à Altkirch, alors chef-lieu d'arrondissement du Haut-Rhin, où son père était alors président du tribunal civil. Ses premières études achevées, Fr. Poupardin eut l'intention d'entrer à l'Ecole navale; ayant échoué aux examens, il se prépara à l'Ecole centrale des arts et manufactures. La guerre de 1870 étant survenue, Fr. Poupardin s'engagea, fit toute la campagne et le siège de Paris. C'est là qu'il contracta une dysenterie chronique dont il eut longtemps à souffrir. La guerre finie, il entra, le 10 novembre 1871, à l'Ecole centrale, passa le 3 novembre 1872 en seconde année; mais l'état de sa santé le força à demander un congé, le 19 avril 1873; il quitta définitivement l'école le 8 août 1873. Son état de santé s'étant amélioré, il était entré, en mai 1873, comme volontaire à l'établissement de son oncle, la filature de laine peignée *Koechlin-Schwartz & C<sup>ie</sup>*. Il se mit au courant de la fabrication, faisant un stage dans les différents ateliers, du triage de la laine aux métiers à filer. En 1876, il devint directeur technique de la filature. Il quitta ce poste au bout de huit années, le 13 septembre 1884, pour entrer, comme ingénieur, à la fabrique d'impressions sur étoffes de la Mer-Rouge, et y resta jusqu'au 30 juin 1892. Il s'y occupa notamment de l'installation du blanchiment. Il imagina de clore, par une paroi de briques, les chambres chaudes des machines à imprimer pour réduire la dépense de vapeur. A sa sortie, en 1892, Fr. Poupardin s'établit comme

---

<sup>101</sup> Léon Poron, ingénieur des Arts et Manufactures (promotion 1905). Frère de Lucien Poron. [Note d'Yves Antuszewicz]

<sup>102</sup> Troisième fils de Louis Poupardin (18 mai 1816-8 janvier 1890) et d'Adèle Meyer (15 septembre 1826-16 juin 1856), né à Altkirch. Comme ses frères, il passa sa jeunesse à Belfort et fut officier dans le 4<sup>ème</sup> bataillon de la garde mobile du Haut-Rhin pendant la guerre de 1870-1871. Il épousa Eugénie Liebenguth (?-1925) dont il eut un fils, Jean Poupardin (?-1918).

ingénieur civil; il collabora à la transformation et à la reconstruction de plusieurs ateliers de l'établissement d'impressions sur étoffes *Frères Koechlin*. Puis il s'occupa d'installation d'usines, notamment du tissage de MM. Jourdain, à Altkirch, puis des ateliers de photographie et de photogravure de la maison *Braun, Clément*, à Dornach. Fr. Poupardin faisait partie de la Société industrielle de Mulhouse depuis le 20 janvier 1874. Nommé, peu après, membre du comité de mécanique, il prit une part active à ses travaux. Quelques années après, Fr. Poupardin ressentit les premières atteintes d'une maladie de cœur, compliquée plus tard d'emphysème pulmonaire. Le 31 août 1914, à la suite de la seconde entrée des troupes françaises à Mulhouse et de leur départ, notre collègue fut emmené comme otage par les Allemands avec cinq autres citoyens de Dornach. Il passa sept mois à Mülheim, puis, de là, il fut dirigé sur Dresde, où sa santé, déjà bien atteinte, alla en déclinant. Il y mourut le 6 juillet 1918, quatre mois avant l'armistice qui mettait fin à la guerre.

**RICHARD (Jules Marie Adrien)**, directeur de verrerie, sénateur des Vosges (Vallerysthal (M. & M.), 25 juillet 1866 - Portieux, 14 juin 1948). Le père d'Adrien Richard, ayant opté pour la nationalité française quand l'Alsace-Lorraine est annexée à l'empire allemand, doit quitter son pays et se fixe à Portieux le 2 novembre 1871 où il installe son entreprise de verrerie.

Adrien Richard est élève au lycée de Nancy de 1875 à 1886, puis à l'Ecole Centrale dont il sort en 1889<sup>103</sup>. Appelé sous les drapeaux, aussitôt il est affecté à Châlons-sur-Marne aux batteries à cheval de la 3<sup>ème</sup> division de cavalerie. Il est rendu à la vie civile en 1890 avec le grade de sous-lieutenant d'artillerie et il entre à la *Société anonyme des verreries réunies de Vallerysthal et Portieux*, comme ingénieur à Portieux. En 1905 il est nommé directeur de la société et il crée aussitôt caisse de secours, caisse de retraites et participation aux bénéfices pour les ouvriers.

Elu conseiller municipal en 1896, il est porté au poste de maire en 1900 et le restera jusqu'en 1928.

Dégagé des obligations militaires, il reprend néanmoins du service comme capitaine de réserve en 1914 et il reçoit la croix de guerre.

Aux élections pour le conseil général du 14 décembre 1919, il est élu conseiller général du canton de Charmes et le restera jusqu'en 1940, ayant été porté à la vice-présidence en 1934.

Le 9 janvier 1927 il est élu sénateur des Vosges sur la liste du comte d'Alsace avec un programme conservateur. Réélu

---

<sup>103</sup> Adrien Richard figure bien dans l'Annuaire de l'Ecole (promotion 1889).

le 20 octobre 1935, il est au Sénat membre de la commission du commerce et il conserve son mandat jusqu'en 1944.

Il est également président du Conseil de surveillance des Grandes brasseries de Charmes, administrateur du chemin de fer de Charmes à Rambervillers, lieutenant de l'ouvrier des cantons de Charmes et Châtel-sur-Moselle.

Il était également officier d'académie, chevalier (en 1910) puis officier (en 1925) de la Légion d'honneur.

A Ronsin.

Bibl. : Jolly.- *Dictionnaire des parlementaires français* 1889-1940, t. VIII, p. 2846.

*Les Vosgiens célèbres*, Dictionnaire biographique illustré, Gérard Louis, Editeur.



Jacques Rieder (1838-1908)

**Rieder Jacques**<sup>104</sup> (1838-1908) est né à Rixheim en 1838, deux ans avant que son père, Amédée Rieder<sup>105</sup>,



ne se fût établi à l'Ile Napoléon pour y créer son importante fabrique de papier. Il fit ses études à Strasbourg sous la direction de son grand-père, le pasteur Rieder, jusqu'à son admission à l'Ecole centrale. A sa sortie de l'école il entra dans l'établissement paternel et participa à sa direction,

---

<sup>104</sup> Jacques Rieder (1838-1908) a épousé Catherine Cowan Gillespie (1839-). Ils eurent comme enfants : Amédée (1867), William Jacques Alexander (1871), Andrée (1872) et Jacques Robert Laurence (1876).

<sup>105</sup> Jacques Amédée Rieder (27 janvier 1807 Colmar - 28 décembre 1880) est un industriel papetier et philanthrope alsacien. Il a été conseiller général de 1861 à 1870. Il a dirigé la Société industrielle de Mulhouse de 1851 à 1880. [Wikipédia]

après avoir fait un stage en Ecosse pour se perfectionner dans son art. En 1870, il fut appelé comme ingénieur à Wesserling, par son oncle, M. Gros-Hartmann, pour y prendre plus spécialement la direction du blanchiment. Dix ans après il devint gérant des établissements de Wesserling et conserva ces fonctions jusqu'à sa mort. Dans sa longue carrière, il eut l'occasion de se signaler à différentes reprises par des créations ou des perfectionnements qui ont fait époque dans notre industrie régionale. C'est ainsi qu'en collaboration avec son beau-frère Ernest Zuber, il fut le créateur de l'usine des Pins pour la fabrication de la pâte de paille. Il eut également à reconstruire, à Wesserling, les ateliers de blanchiment détruits par un incendie et qu'il remplaça par des installations modèles. Ce fut lui aussi qui, avec son ami M. Armand Lederlin, collabora à la création de la vaste usine de blanchiment de Thaon, dont il devint administrateur et, enfin, il consacra le meilleur de ses forces et de son activité à la direction des établissements de Wesserling, dont il sut maintenir la fabrication à la hauteur de son ancienne réputation. C'était un esprit fin et précis, une intelligence ouverte à toutes les questions d'intérêt général. Aussi fut-il sollicité de faire partie de nombreux conseils d'administration de banques, d'assurances et d'industries diverses où il apporta ses qualités de pondération et de mesure et ses connaissances scientifiques variées, et développées par l'expérience. Il s'occupa également des institutions d'utilité publique, dont son père avait été l'inspirateur ou le créateur et notamment de l'Institut des aveugles d'Illzach et de l'Asile agricole de Cernay. Jacques Rieder devint membre de la Société industrielle en 1861 et presque en même temps de son comité de mécanique, auquel il n'a cessé de collaborer. Nous lui devons plusieurs rapports sur des questions techniques et la belle notice nécrologique sur Ph. Roman, l'un des chefs les plus remarquables de la manufacture de Wesserling, si féconde depuis plus d'un siècle, en hommes de valeur. Il était d'un commerce affable, de manières charmantes, d'une conversation pleine d'idées et d'esprit, d'un dévouement qui ne s'est jamais lassé pour la population ouvrière de la haute vallée de la Thur, qui lui a fait d'imposantes et touchantes funérailles. Ses amis et ses camarades d'école, MM. Théodore Schlumberger et Armand Lederlin, ont exprimé sur sa tombe le sentiment des regrets qu'il laisse parmi nous, en dépeignant la belle et féconde carrière qu'il a remplie. Nous pouvons lui appliquer les termes mêmes dont il s'est servi dans la notice sur Ph. Roman : « Peu d'hommes ont fait briller comme lui, les qualités de l'esprit et la noblesse de caractère alliées à une grande énergie de volonté ».

*Bulletins de la SIM*, 1908, CR de la séance du 30 septembre 1908, p. 52-53.

**Rogelet Edmond** (1848-1910), né à Reims en 1848, ancien élève de l'Ecole centrale des arts et manufactures<sup>106</sup>, avait succédé, en 1891, après une collaboration de 20 ans, à son père M. Charles Rogelet, dans la direction des établissements qu'ils possédaient à Buhl, depuis 1860. Ces établissements, très importants, avaient été successivement augmentés par eux et précédemment par la maison *Charles Rogelet, Gand frères, Grandjean Ibry & C<sup>ie</sup>*, qui les avaient acquis, en 1860, de MM. *Koechlin, Portait & C<sup>ie</sup>*. Cette cession coïncidait avec les nouveaux traités de commerce, qui valurent au tissage des mérinos et cachemires, importés du Nord par ces messieurs, une grande prospérité. Les établissements de Buhl acquirent une réelle notoriété. M. Edmond Rogelet les avait transformés en société par actions depuis 1900. Il n'habitait pas l'Alsace et n'y venait que périodiquement. Aussi avait-il peu de temps à consacrer à la Société industrielle à laquelle il s'intéressait pourtant et dont il était membre depuis 1876. Il s'occupa toujours avec zèle des questions ouvrières et sociales : son nom restera considéré parmi nous et nous envoyons à sa famille l'expression de notre sympathie.

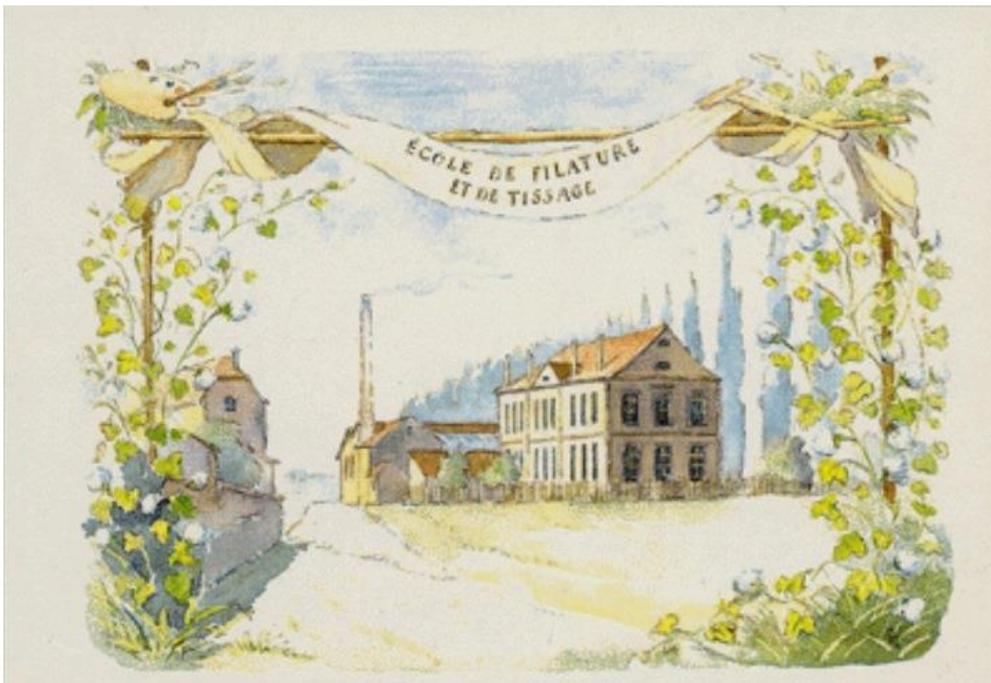
*Bulletins de la SIM*, 1904, CR de la séance du 30 novembre 1910, p. 83.

**Rohr Albert** (1847-1914), directeur de l'Ecole de filature et de tissage, membre honoraire de la Société industrielle depuis 1897, est né le 23 juillet 1847 à Brest, où son père, natif de Colmar, était commandant d'artillerie. Il fit ses premières études à Brest, puis à Rochefort, et entra ensuite à l'Ecole centrale des arts et manufactures, d'où il sortit avec le diplôme d'ingénieur<sup>107</sup>. Pour compléter ses connaissances techniques, il suivit les cours de l'Ecole de filature et de tissage de Mulhouse. Il tira au sort en 1868, et ce fut le début de sa carrière militaire; lors de la guerre de 1870, il fit d'abord partie de l'armée de Metz, puis alla s'enfermer à Belfort. A ce moment, le père, commandant d'artillerie, et le fils, lieutenant, étaient ensemble sous les armes pour défendre la forteresse assiégée. Après la guerre, il commença sa carrière industrielle dans la maison *Pinot*, à Rupt (Vosges), puis passa quelque temps dans la maison *Toussaint*, à Saint-Dié. S'étant alors établi à son compte, il créa dans cette ville une fabrique de bonneterie, qu'il transféra par la suite à Badonvillers. Il cessa, toutefois, cette affaire et alla s'établir avec sa mère, devenue veuve, à Colmar, où il se maria en 1897. La même année, il fut appelé à Mulhouse, pour prendre la direction de l'Ecole de filature et de tissage,

---

<sup>106</sup> Edmond Rogelet figure dans l'Annuaire de l'Ecole (promotion 1871). Il avait épousé en 1876 Marie Victoire Gérard (1855-1933).

<sup>107</sup> Il obtint le diplôme de l'Ecole Centrale en 1869. [Note d'Yves Antuszewicz]



Ecole de Filature et de Tissage de Mulhouse

dans laquelle il avait été précédemment élève et professeur. Pendant plus de seize ans, il s'est acquitté de ces fonctions avec compétence et dévouement. Les nombreux élèves qui ont profité de ses leçons, ses collaborateurs et les membres du Conseil de l'Ecole lui garderont tous le meilleur souvenir.

*Bulletins de la SIM*, Séance mensuelle du 27 mai 1914, p. 37-38.

**Royet Claude-Martin**<sup>108</sup> (-1892), ingénieur-chimiste, décédé le 6 août 1892. Dès sa sortie de l'École centrale à Paris, Royet avait embrassé la carrière de chimiste industriel dans la maison *Blech-Fries et C<sup>ie</sup>*, à Mulhouse, à laquelle il resta attaché pendant près de 30 ans. Les *Bulletins* de la Société industrielle contiennent de nombreuses notes et travaux que Royet lui a communiqués. Après sa retraite de l'industrie, il s'est occupé du contrôle de l'ancienne distribution d'eau de Mulhouse jusqu'à son remplacement par l'installation actuelle. L'état de sa santé ne lui permit plus, dans les dernières années, de se livrer à des occupations industrielles suivies.

*Bulletins de la SIM*, 1892, CR de la séance d'octobre 1892, p. 84-85.

---

<sup>108</sup> Claude Royet se trouve dans l'Annuaire de l'École Centrale et serait de l'une des premières promotions : 1833. [Note d'Yves Antuszewicz]



armoiries de Claus Schlumberger (1545)

**SCHLUMBERGER**, famille (Pr) qui compta parmi les plus importantes de l'industrie alsacienne. Originaire de Setzingen en Wurtemberg, près d'Ulm, elle passa à la Réforme vers 1540 et essaima dans les régions voisines. Un Schlumberger s'établit en 1542 à Guebwiller, mais dut quitter cette ville où les protestants étaient jugés indésirables par le prince-abbé de Murbach. En 1547, la famille fit souche à Mulhouse où elle fournit plusieurs conseillers et bourgmestres, et prospéra dans l'artisanat. A partir de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, elle s'adonna principalement à l'industrie cotonnière, d'abord à Mulhouse et aux environs, puis notamment à Guebwiller et à Ribeauvillé, avant de se répandre de manière plus large en France et à l'étranger.

Jean-Marie Schmitt

*Histoire documentaire de l'industrie de Mulhouse et environs au XIX<sup>e</sup> siècle*, Mulhouse, 1902 (abrégé : *Histoire documentaire...*); *Sitzmann II*, 690-693, III, 85; L. Schlumberger, *Cartulaire de la famille Schlumberger*, Mulhouse, 1912; *Tableaux généalogiques de la famille Schlumberger*, Mulhouse, 1953-1956 (abrégé : *Tableaux...*); M. Hau, *L'industrialisation de l'Alsace*, Strasbourg, 1987 (index); P. Teissonnière-Jestin, *Itinéraire social d'une grande famille mulhousienne : les Schlumberger de 1830 à 1930, Regards sur la société contemporaine. Trois familles industrielles d'Alsace: les Bussière, les Saglio et les Schlumberger*, *Bulletin de la Société académique du Bas-Rhin*, CIX-CX, 1989-1990, p. 119-213, 244-247 (abrégé : *Itinéraire...*); Cl. Schlumberger, *Schlumberger, racines et paysages*, Strasbourg.

*Nouveau dictionnaire de biographie alsacienne* n° 33.

**Schlumberger (Famille).** La famille Schlumberger a compté bon nombre d'ingénieurs, pour la plupart polytechniciens<sup>109</sup>. Il y eu toutefois des Schlumberger à l'Ecole Centrale<sup>110</sup>, certains simples auditeurs libres<sup>111</sup>.

Yves Antuszewicz

**Schlumberger** (Education des enfants de Nicolas)

« Dès qu'ils savaient lire et écrire, on inculquait aussitôt aux garçons d'autres savoirs et connaissances. Une calligraphie impeccable, la lecture des épopées classiques, un vocabulaire savant, etc... Il y avait naturellement les cours de dessin. On s'y appliquait à rendre, à la mine de plomb, divers paysages romantiques sur thème de vieux moulins, de fontaines champêtres et autres sous-bois aux nuances délicates. Il ne s'agissait parfois que de copies, mais elles étaient exécutées avec un soin et une minutie extrêmes. Les œuvres les mieux réussies avaient les honneurs de l'immortalité dans l'album des parents, miraculeusement conservé jusqu'à nos jours.

A l'âge de dix ans sonnait pour les garçons l'heure de quitter la maison. Nicolas choisit de les envoyer en Suisse dans un internat du type Pestalozzi. C'était là l'antithèse des méthodes classiques. L'enseignement reposait beaucoup plus sur l'intuition que sur la mémoire. Par un contact étroit avec la nature, on s'efforçait de trouver les éléments d'une culture de base qui était tout, sauf livresque.

Mais tous les jeunes Mulhousiens ne suivaient pas cette filière. Ainsi, le choix du mode d'éducation devenait propre à la mentalité de chaque famille. Il semble cependant que les adeptes de Pestalozzi aient apporté à leurs enfants des avantages certains : une très large ouverture d'esprit, une forte curiosité intellectuelle, toutes choses qui favorisèrent le développement de Mulhouse.

Le château de Lenzbourg dirigé par Monsieur Lippe, représenta pour les garçons de Nicolas un véritable paradis. Ils se trouvaient presque libres, et ce, pour la première fois de leur vie ! La discipline y coulait de source et, en dehors des heures d'étude, on pouvait sans surveillance jouer et s'ébattre dans la campagne ou dans les murs du château moyenâgeux dressé au sommet d'un piton isolé. Le cadre se prêtait à merveille pour revivre les épopées de Walter Scott. Et des heures durant on s'épuisait en attaques et contre-attaques, imaginant mille ruses pour feinter l'adversaire.

Certes Monsieur Lippe, pressé par les multiples exigences des parents, ne se conformait pas à la lettre aux principes de

---

<sup>109</sup> Clarisse Schlumberger en compte une dizaine dans un tableau généalogique, parmi les descendants de Charles Schlumberger (1825-1905).

<sup>110</sup> L'Annuaire de l'Ecole en compte une douzaine.

<sup>111</sup> Ce serait le cas des fils de Nicolas Schlumberger (1782-1867), à l'exception de Jean (1819-1908) : Nicolas (1815-1888), Adolphe (1831-1911) et Jules (1836-).

Pestalozzi. Il n'en était pas moins un excellent éducateur. L'observation des plantes, des cailloux, des animaux, du ciel était matière à digressions infinies. Ainsi apprenait-on la géographie, l'astronomie, l'histoire, on découvrait les sciences et la poésie. La musique tenait aussi sa place et chacun jouait d'un instrument. Le dimanche les élèves organisaient leurs propres excursions, avec pour seule obligation d'indiquer dans quelle direction ils se dirigeraient.

L'éducation physique était aussi importante que l'acquisition intellectuelle. L'école disposait d'une salle de gymnastique, un luxe rare à cette époque. Un maître d'armes y enseignait l'escrime et le tir à l'arbalète et l'on y pratiquait divers jeux d'équipe: un genre de hockey (Schlagball), une sorte de cricket (Schenkball). Afin d'être complète, l'école tenait aussi une ferme en activité ainsi que nombre d'ateliers artisanaux.

Nicolas ne put cependant se contenter de cette seule source d'éducation pour ses enfants. Il fallut apprendre le français car à Lenzbourg, on ne parlait guère que l'allemand.

Les aînés furent envoyés à Paris vers l'âge de seize ans. Henry et Nicolas suivirent des cours à l'Ecole Centrale tandis que Jean étudia le droit. Tous furent pensionnaires chez un professeur, Monsieur Horace Monod qui avait pleins pouvoirs, mais rendait compte régulièrement à Nicolas de la conduite des uns et des autres.... »

Clarisse Schlumberger

*Schlumberger : racines et paysages.*

**Les « frères Schlumberger »** (Conrad et Marcel).

Conrad et Marcel ne démarrent pas de l'obscurité de leur garage. Ils ont du sang bleu. Du côté paternel, ils descendent d'une dynastie d'industriels protestants qui prospère autour de Mulhouse. Le grand-père Nicolas, filateur, préside le petit parlement de Strasbourg et est fait *von Schlumberger* par le Kaiser. On évite de parler de lui dans la famille, mais c'est le premier vrai Européen de cette lignée qui deviendra plus tard l'international staff, aujourd'hui un groupe d'individus originaires de 120 pays qui se sentent citoyens du monde plutôt que ceux d'une contrée. L'arrière-grand-père maternel n'est autre qu'Henri Guizot, ministre de Louis-Philippe, le véritable fondateur de l'école primaire et des monuments historiques.

La fratrie de Conrad et Marcel inclut Jean, co-fondateur avec André Gide de la *Nouvelle Revue Française*, Maurice, fondateur de la banque éponyme, Daniel, mort jeune au front et Pauline.



Conrad en 1911

Conrad entre à Polytechnique en 1898, en sort second, fait l'École des mines de Paris. À vingt-neuf ans, en 1907, il se retrouve professeur à l'École des mines. Pendant les vacances de 1912, au Val Richer, l'ancienne propriété des Guizot en Normandie, il tend sur la surface de la pelouse familiale des fils de cuivre de plusieurs kilomètres et les relie à un générateur. Il dresse une carte des sous-sols classifiés de par leur variation de résistivité. En août 1914, il entre dans l'artillerie. Il s'y distingue par sa technique personnelle de repérage des batteries ennemies. Il finit la guerre en pacifiste convaincu et entrevoit une carrière de conférencier pour exprimer ses idées généreuses.



Marcel Schlumberger, devant l'une de ses inventions, le carotteur latéral à balles (CLAB).

Au milieu des années 80, *El Pais*, le quotidien espagnol le plus diffusé, décrivait Marcel Schlumberger comme l'une des

personnes les plus légendaires du monde international des affaires.

À l'époque, nombre des 20 plus grandes fortunes françaises appartient à la famille Schlumberger. À la fin de l'année 2009, après une période financière houleuse, la société Schlumberger affiche une capitalisation boursière de 78 milliards de dollars et des bénéfices trimestriels de 1,5 milliard de dollars. Sur la liste des 100 plus grosses entreprises mondiales en termes de capitalisation boursière et profits, où Schlumberger se retrouve entre la 50<sup>ème</sup> et la 100<sup>ème</sup> places, il est possible de retrouver des noms d'individus, Procter, Johnson, Roche, Morgan, Mittal, Hewlett, Packard et Morris. Schlumberger, malgré la consonance germanique est le premier nom français.

Philippe Theys (71)

*Centraliens* décembre 2009 n°598 p.45

**Schlumberger** François (1923-2012), ingénieur des Arts et Manufactures (promotion 1949).

Né à Mulhouse le 5 juillet 1923, il est décédé le 4 janvier 2012 à Versailles, à l'âge de 88 ans. Fils de Jean-Edouard Schlumberger (*Oncle Tutt*) (1882-1949), médecin chirurgien, vice-président du conseil de l'Ordre des médecins du Haut-Rhin, et de Sabine Diemer (1889-1967).

François Schlumberger a épousé le 15 avril 1950 Eliane Leenhardt (4 juillet 1925 à Marseille-21 juin 2018 à Meudon. Ils eurent 4 filles : Ariane (1951-), Sylvie (1952-), Brigitte (1954-) et Agnès (1959-) et un fils : Yves Schlumberger (1956-).

Cyril Leenhardt

[Généanet]

**SCHLUMBERGER François** (1923-2012), ingénieur des Arts et Manufactures (promotion 1949).

Il a débuté Ingénieur d'essais au centre d'Essais de Mécanique des fluides de la compagnie Electro-Mécanique, à Paris.

En 1954, il est Ingénieur de la Société Condensation et Applications Mécaniques, à Paris

En 1960, il est Chef Département Réfrigération-Filtres, Etas. S.C.A.M. de la *C<sup>ie</sup> Construction de Gros Matériels Electro- Mécaniques*, à Paris.

En 1976, il est Assistant Directeur Technique du Service Central Normalisation, Et S.C.A.M. Cie Electro-Méca. Il résidait en 1986 à « Les Franel » 16 rue Emile Zola, Chaville.

Fabienne Jolly<sup>112</sup>

**SCHLUMBERGER Guy (1928-)**, ingénieur des Arts et Manufactures (promotion 1951).

Nous le trouvons d'abord, en 1957, Ingénieur à la *Société Générale d'Exploitations Industrielles (S.O.G.E.I.)*; bureau : 4, rue d'Aguesseau, à Paris.

A partir de 1960, il est à la société des *Constructions Métalliques de Provence*, à Arles :

- Ingénieur Etudes
- Ingénieur Chef des Etudes (1970)
- Adjoint du Directeur Assurance Qualité de la *Société Nouvelle de Constructions Métalliques de Provence*, avenue de la Gironde 59640 Petite-Synthe, (1977); il est alors domicilié à Dunkerque.
- Directeur Adjoint, à Neuilly; il est alors domicilié à Paris
- Directeur Qualité S.N.C.M.P. (1982)

A partir de 1978, il est membre de l'American Society of Mechanical Engineers. En 1982, il fait partie de la Commission Centrale des Appareils à Pression; Dir. Qualité S.N. C.M.P.

Nous le trouvons ensuite :

- Professeur à l'ESSA (1986); dom. : Paris
- Conseil au Syndicat National de Chaudronnerie, Tuyauterie (1997).

Fabienne Jolly<sup>113</sup>



Henri Schlumberger en 1837

**Schlumberger, Henri<sup>114</sup>**, industriel, né à Guebwiller, le 30 juin 1817, fit ses premières études à Lenzbourg en Argovie et fut

<sup>112</sup> D'après les annuaires de l'Association Amicale des Anciens Elèves de l'Ecole Centrale des Arts et Manufactures.

<sup>113</sup> D'après les annuaires de l'Association Amicale des Anciens Elèves de l'Ecole Centrale des Arts et Manufactures.

<sup>114</sup> Henri Dieudonné Schlumberger, (30 juin 1817 – 25 octobre 1876), ingénieur des Arts et Manufactures (promotion 1837). [Note d'Yves Antuszewicz]

admis, en 1834, à l'École centrale des arts et manufactures, d'où il sortit, après un cours de trois années, muni du brevet d'ingénieur-mécanicien. Il fit ensuite un voyage en Angleterre et en Écosse pour étudier sur place l'industrie de ces pays. A son retour, il entra dans l'importante association *Nicolas Schlumberger et C<sup>ie</sup>*, dont il fit partie jusqu'à la fin de 1862. Dans sa longue carrière industrielle, Schlumberger s'acquitta avec zèle et conscience des nombreux devoirs que lui imposait son titre de chef de la maison. Au point de vue technique, il s'occupait à introduire dans le matériel de l'établissement, des perfectionnements destinés à améliorer les produits aussi bien qu'à soulager la tâche de l'ouvrier. Il voulait apporter son contingent à la solution du grand problème dont le but final est de faire accomplir par des moteurs inanimés les opérations mécaniques qui s'exécutaient jadis par la seule force musculaire des hommes. Il a travaillé à l'amélioration de presque toutes les machines employées dans la préparation et le filage des diverses matières textiles, tels que les orties, les écorces et feuilles de mûrier, les cocons de bombyx, les poils de chameau, de lama, de vigogne, d'alpaca, de yacks, de cachemires, etc. Pour l'ouvrier, il montra un grand esprit de bonté, de justice et d'humanité; aussi s'est-il toujours vivement intéressé à toutes les institutions de prévoyance et de secours. En 1859, il accepta les fonctions de maire de Guebwiller et les remplit avec distinction jusqu'à la guerre de 1870-1871. Excellent administrateur, défenseur zélé des intérêts qui lui étaient confiés, il n'a jamais reculé devant aucune peine, devant aucun sacrifice pour faire réussir tout ce qui lui semblait bon et utile. Son élection au Conseil général, sa nomination d'Officier d'Académie, de membre du Conseil départemental de l'instruction publique, sa promotion à la Légion d'honneur, sa nomination de président de la Société d'histoire naturelle de Colmar, de président du Comice agricole des cantons de Guebwiller, Soultz, Rouffach et Ensisheim, de membre de la Société d'agriculture du Haut-Rhin, de membre fondateur des Sociétés d'acclimatation et des agriculteurs de France, étaient autant d'hommages rendus à son dévouement et à ses capacités. A l'Exposition universelle de 1867, il obtint le prix de 10 000 frs, destiné au groupe industriel de Guebwiller pour l'ensemble de ses établissements de prévoyance et de secours. — Schlumberger a beaucoup voyagé; il a parcouru successivement une grande partie de l'Europe ainsi que de l'Algérie; en 1872, il a visité l'Orient en commençant par l'Égypte, la Syrie, la Palestine, puis l'Asie-Mineure, Constantinople et la Grèce. La flore de ces pays fixait surtout son attention, et chacune de ses courses lui procurait d'amples et intéressantes récoltes qu'il étudiait et classait à son retour. Il était en relation avec plusieurs savants distingués. L'herbier qu'il a laissé contient dix à douze mille espèces, représentées par environ quarante mille échantillons de localités différentes. En 1874, Schlumberger

fit encore un voyage dans les Carpathes d'où il revint bien affaibli; il passa les hivers suivants à Nice et à Pau; mais le mal ne fit que progresser et il y succomba à Guebwiller, entouré de sa famille, le 25 octobre 1876. Il avait légué son riche herbier au Musée de Colmar. Outre plusieurs articles publiés dans le *Journal d'agriculture du Haut-Rhin*, il a écrit un mémoire intitulé : *De l'utilité des réservoirs pour régulariser le débit des cours d'eau, éviter les inondations et faciliter les irrigations pendant les sécheresses*, Colm., 1869, in-8°de 32 p., avec planches fotogr., et, Strasb., 1870, in-8°de 12 pp.

D<sup>r</sup> Faudel, *Not. biogr, sur M. Henri Schlumberger*, Colm., 1877.

*Dictionnaire de biographies des hommes célèbres de l'Alsace*



Henry Schlumberger (1817-1876)

16. **Schlumberger**, Henry Dieudonné, industriel, conseiller général, maire de Guebwiller (★ Guebwiller 30.6.1817 † Guebwiller 25.10.1876). Frère de Nicolas Schlumberger (1815-1888). Marié le 5.5.1840 à Guebwiller à sa cousine Emma Elisabeth Schlumberger (★ Guebwiller 25.9.1820 † Paris 3.6.1896), fille de Daniel Schlumberger (1788-1840) © 9. Après ses premières études au pensionnat de Christian Lippe à Lenzburg, en Argovie, Henry Schlumberger entra à l'Ecole centrale des arts et manufactures à Paris, où il obtint un brevet d'ingénieur mécanicien en 1837. Il compléta ensuite sa formation par des séjours en entreprises, en Grande-Bretagne. A son retour à Guebwiller, il entra en 1843 comme associé aux Ets. *N. Schlumberger & C<sup>ie</sup>*, où il resta jusqu'à son retrait des affaires en 1862, après s'être employé principalement à l'amélioration des machines textiles. Devenu maire de Guebwiller en 1859, il entra également au Conseil général du Haut-Rhin en 1861, et conserva ses mandats jusqu'en 1870. L'on peut notamment retenir à son actif la construction d'une salle d'asile et d'un lavoir public, ainsi que l'installation de

bains à l'hôpital civil de Guebwiller. Officier d'académie et membre du conseil départemental de l'instruction publique, il a œuvré en faveur du développement des bibliothèques communales et des cours populaires. Après son retrait de l'entreprise familiale, il se consacra essentiellement à sa passion pour l'agriculture et l'horticulture. Président de la Société d'histoire naturelle de Colmar de 1862 à 1876, il présida également le comice agricole des cantons de Guebwiller, Soultz, Rouffach et Ensisheim. Siégeant également à la Société départementale d'agriculture du Haut-Rhin, il compta parmi les fondateurs de la Société d'acclimatation et des agriculteurs de France. Ayant acquis le château de la Neuenburg, ancienne résidence des princes-abbés de Murbach à Guebwiller, acheté par son beau-père à la famille de Bary, il y créa un jardin botanique. Par ailleurs, il constitua à la faveur de nombreux voyages en Europe, en Afrique du Nord, au Moyen-Orient et en Turquie, un remarquable herbier comportant 10 000 espèces et environ 40 000 pièces, qu'il légua au Muséum d'histoire naturelle de Colmar. Chevalier de la Légion d'honneur.

Jean-Marie Schmitt

*Tableaux...*, n° 211, p. 1992; D<sup>r</sup> Faudel, M. Henri Schlumberger, *Bulletin de la Société d'histoire naturelle de Colmar*, 1875-1876, p. 348-357, et *Notice biographique sur M. Henri Schlumberger*, Colmar, 1877; A. Scheurer-Rott, *Notice nécrologique sur M. Henri Schlumberger*, *BSIM*, 1878, p. 115-127; *Sitzmann II*, 692-693; *Histoire documentaire...*, p. 461; Ch. Wetterwald, *Guebwiller à travers son passé*, Guebwiller, 1971, p. 135; *EA XI*, p. 6748-6749; G. Stoskopf, *Les patrons du Second Empire, Alsace*, Paris-Le Mans, 1994, p. 207-208; O. Conrad, *Le Conseil général du Haut-Rhin au XIX<sup>e</sup> siècle*, Strasbourg, 1998.

*Nouveau dictionnaire de biographie alsacienne* n° 33.

**SCHLUMBERGER Henry** (ou *Henri-Dieudonné*) (1817-1876) fils de Nicolas Schlumberger (1782-1867), le fondateur de l'usine de Guebwiller. Il a trois frères : Nicolas (1815-1888); Jean (1819-1908); Adolphe (1831-1911). Vers 1827, à l'âge de 10 ans, Henry est envoyé en Suisse, au château de Lenzbourg dirigé par Monsieur Lippe, pour son éducation.



Jean Schlumberger (1819-1908)

**Schlumberger** (de), *Jean*, industriel, ancien président de la Délégation d'Alsace Lorraine, né à Mulhouse le 14 février 1819, était fils de Nicolas, le fondateur des grands établissements de Guebwiller qui, aujourd'hui encore, portent son nom (1908). Il fit ses premières études à Lenzbourg, en Suisse, où l'on appliquait les méthodes pédagogiques de Pestalozzi. En 1835, il partit pour Paris, où il suivit les cours de l'Ecole centrale, à la sortie<sup>115</sup> de laquelle il prit ses inscriptions à la Faculté de droit dans l'intention de se préparer à la carrière de conseiller d'Etat. Il fut un des fondateurs de la Conférence Molé, destinée à offrir aux jeunes gens aspirant à la vie publique, l'occasion de développer leurs aptitudes oratoires. Mais, avant d'avoir achevé ses études, il fut appelé à Guebwiller, son père désirant le faire participer à la direction de ses usines. Il dit adieu à des études qui lui étaient devenues chères, et revint en Alsace où, dès lors, il s'occupa particulièrement de la branche de la filature qui lui doit un important essor. Après la guerre néfaste de 1870, bien qu'il lui en coûtât beaucoup, il prit résolument le parti d'aider, dans la mesure de son possible, à la réorganisation de sa patrie restreinte, sous le régime nouveau. Elu membre du Conseil général de la Haute-Alsace, en 1873, il fut appelé, en 1874, dès la création de la Délégation d'Alsace-Lorraine, à siéger dans cette Assemblée. Ses collègues l'élevèrent d'emblée à la présidence et lui renouvelèrent régulièrement son mandat jusqu'en 1903, date de sa démission. Il comptait alors 84 ans. On rendit unanimement le témoignage que, dans ses délicates fonctions, il avait toujours montré un tact et un esprit d'à-propos parfaits. Jean Schlumberger siégeait aussi, depuis 1879, au Conseil d'Etat d'Alsace-Lorraine, et de nombreuses institutions scolaires, hospitalières et culturelles le comptaient au nombre de leurs membres. Il était président d'honneur du Club vosgien et de la Société philomathique. Cette dernière distinction s'adressait au savant. Il s'était adonné avec autant de passion que de succès à la botanique et à l'entomologie : aussi les collections de plantes et de papillons qu'il a réunies,

---

<sup>115</sup> Nous ne savons pas quand il a quitté l'Ecole Centrale. [Note d'Yves Antuszewicz]

comptent-elles parmi les plus complètes d'Alsace. L'histoire locale et l'archéologie avaient aussi sollicité son esprit. En 1877, il fit paraître un important ouvrage traitant d'une question, César et Arioviste, qui a déjà beaucoup exercé la sagacité des historiens du pays et dont il s'était occupé à fond. En outre, il a publié la *Chronique des Dominicains de Guebwiller* et la *Chronique de l'abbaye de Schoenensteinbach*, de Séraphin Dietler. Cette dernière, son ouvrage capital, et les commentaires qui accompagnent les Chroniques, sont rédigés en langue allemande. Les honneurs et les distinctions vinrent récompenser ses mérites. Chevalier de la Légion d'honneur dès avant 1870, il fut décoré de grades élevés dans les ordres prussiens de l'Aigle rouge et de la Couronne, du Lion de Zæhringen badois. En 1895, l'empereur Guillaume II lui accorda, à l'occasion de ses noces d'or, des lettres de noblesse héréditaire et l'éleva, en 1902, au rang de conseiller intime titulaire donnant droit au qualificatif d'*Excellence*. Enfin, l'Université de Strasbourg lui conféra la dignité de docteur honoraire (*honoris causa*) en philosophie, juste hommage à ses mérites de savant. En 1905, le président de Schlumberger, entouré de ses enfants, petits et arrière-petits enfants, célébra ses noces de diamant : il avait épousé, en 1845, Clarisse Dollfus, fille du savant Dollfus-Ausset de Mulhouse. Doyen des hommes politiques dans les pays annexés, type le plus accompli de cette génération de grands industriels de la Haute-Alsace, qui marquèrent si fortement de leur empreinte la vie alsacienne du XIX<sup>e</sup> siècle, Jean de Schlumberger mourut à Guebwiller le 13 septembre 1908, à l'âge de 89 ans.

*Revue als. illust.*, 1908, X, p. 32 de la *Chron. d'Als.-Lorr.* – *Le Messenger d'Als.-Lorr.*, 1908, IV, 300. – *Journaux d'Als.-Lorr.* de sept. 1908.

*Dictionnaire de biographies des hommes célèbres de l'Alsace*

**Schlumberger**, Jean<sup>116</sup>, industriel, agronome, homme politique et historien (★ Mulhouse 23.2.1819 † Guebwiller 13.9.1908). Frère de Nicolas Schlumberger (1815-1888) et Henry Dieudonné Schlumberger (1817-1876). Marié le 22.2.1845 à Riedisheim à Clarisse Caroline Dollfus (★ Mulhouse 14.10.1826 † Guebwiller 6.4.1908), fille de Daniel Dollfus © 11, manufacturier à Mulhouse, chimiste et glaciologue, et de Caroline Ausset. Après sa scolarité au pensionnat de Christian Lippe, à Lenzburg en Argovie, il suivit les cours de l'Ecole centrale des arts et manufactures, puis de la Faculté de Droit de Paris, où il participa à la fondation de la Conférence Molé destinée à perfectionner les talents oratoires des étudiants

---

<sup>116</sup> Jean Schlumberger (1819-1908), a effectivement suivi les cours de l'Ecole Centrale, mais il ne figure pas dans l'Annuaire de l'Ecole, n'ayant pas obtenu le diplôme d'ingénieur.

se destinant à une carrière publique. Lui-même envisageait d'entrer au Conseil d'Etat, lorsque son père lui demanda de rejoindre l'entreprise familiale. Il s'établit ainsi à Guebwiller où il devint dès 1843 associé des Ets. N. Schlumberger & C<sup>ie</sup>, puis l'un des principaux chefs de l'entreprise où il s'occupa principalement de la branche filature, à laquelle il donna un nouvel essor. En 1860, il prit part aux délibérations sur le traité de commerce franco-anglais et fut délégué à la Conférence internationale sur l'industrie textile, à Londres. Entré à la Société industrielle de Mulhouse, il devint également membre de la Chambre de commerce de Mulhouse en 1865, avant de rejoindre celle de Colmar après sa création en 1870. Il s'intéressa par ailleurs à l'amélioration des exploitations rurales et des prairies artificielles, obtenant même la médaille d'or de la Société industrielle en 1864 pour ses rapports sur l'agronomie. Lui-même se rendit propriétaire de forêts, de prairies, et surtout de plus de 15 hectares de vignes autour de Guebwiller, exploitation qui fut à l'origine des Domaines viticoles Schlumberger que développeront ses descendants. Il était en outre un botaniste distingué, constitua un important herbier et publia le résultat de ses études sur la flore des Vosges. Comme entomologiste, il rassembla une collection de papillons de premier ordre, cédée après sa mort au Muséum d'histoire naturelle de Paris. Membre de la Société philomatique, il compta parmi les fondateurs du Club Vosgien en 1872, et fit construire plusieurs refuges, tracer, baliser et cartographier de nombreux sentiers. Ayant refusé la présidence du comité central, il accepta cependant d'être nommé président d'honneur de la section de Guebwiller du Club Vosgien en 1888. Président du Consistoire de l'Eglise réformée de Mulhouse, il finança généreusement de nombreuses institutions culturelles, culturelles, scolaires et hospitalières. En particulier, il fit don à la ville de Guebwiller de l'hôpital, de la clinique chirurgicale et du service de pédiatrie, ce qui lui valut la citoyenneté d'honneur. Il s'investit également dans la vie politique. Après 1870, il se rallia par réalisme à l'Allemagne et fut l'un des inspirateurs du premier parti autonomiste. Elu conseiller général du canton de Guebwiller en 1873, il fut désigné comme membre de la Délégation d'Alsace-Lorraine dès sa création en 1874. Lors de la première session du Landesausschuss, il en devint le président et conserva ce poste jusqu'en 1903. En 1875, il déconseilla à Bismarck © d'installer le ministère d'Alsace-Lorraine à Strasbourg, préférant que le Reichsland fût gouverné de Berlin. Il s'opposa aussi à l'extension des pouvoirs du Landesausschuss. Egalement membre du conseil municipal de Guebwiller, il fut nommé conseiller d'Etat en 1879, et le resta aussi jusqu'en 1903. Anobli par l'empereur Guillaume II en 1895, il obtint encore le titre de conseiller intime en 1902. Enfin, passionné

d'histoire régionale, il publia une étude sur César et Arioviste (1877), puis la *Chronique du couvent de Schoenensteinbach* (1897) et la *Chronique des Dominicains de Guebwiller* (1898). Il avait été reçu docteur *honoris causa* de l'Université de Strasbourg.

Jean-Marie Schmitt

*RAI*, 1908, p. 32; *Biographisches Jahrbuch* 13, 1908, Berlin, 1910, p. 135-137; *Le Messager d'Alsace-Lorraine*, 1908, p. 300; *Das Kinderheil der Stadt Gebweiler, Stiftung D<sup>r</sup> Johann und Clarisse von Schlumberger*, Guebwiller, 1909; E. Martin, *Johann von Schlumberger, Jahrbuch des Vogesen-Clubs*, 1909, p. 1 -6; A. von Puttkamer, *Mehr Wahrheits als Dichtungen*, Berlin, 1919, p. 217; F. Bronner, *Die Verfassung der Bestrebungen des Landesausschuss...*, Heidelberg, 1926; *Haegy* I, p. 109-110, 120; Ch. Wetterwald, *Guebwiller à travers son passé*, Guebwiller, 1971, p. 132; Jean de Schlumberger, industriel, *Als.* du 7.4.1978; Igersheim, p. 42-43, 56, 168, 197, 288-289; J.-M. Schmitt, Jean de Schlumberger, *DRMA*, p. 382-383; *EA* XI, p. 6749; *Hiery* (index); Jean Schlumberger, Mon Val Fleuri, *Bulletin du Club Vosgien de Guebwiller*, 1986, p. 10-11; N. Stoskopf, *Les patrons du Second Empire, Alsace*, Paris-Le Mans, 1994, p. 209-211; *Itinéraire...*, p. 174, 179, 180.

*Nouveau dictionnaire de biographie alsacienne* n° 33.

**SCHLUMBERGER Jean-Jacques** (1925-2005), ingénieur des Arts et Manufactures (promotion 1949).

Dès sa sortie de l'École, il entra à la Société Française de Stéréotopographie, à Paris. Il y fut successivement :

- Ingénieur
- Ingénieur en Chef (1965)
- Directeur Adjoint (1967)
- Directeur Technique (1979)

En 1985, il est domicilié : 8 all. du Colombier, Domaine de Grandchamp, Le Pecq.

En 1994, il enseigne à L'École Nationale des Sciences Géographiques.

Son décès est signalé dans *Arts & Manufactures* N° 565 de sept/Oct. 2005

**Schlumberger Emile Jules**<sup>117</sup> (1834-1863), ingénieur des Arts et Manufactures en 1857. Nous n'avons pas trouvé de notice à son sujet. Un généalogiste : Olivier Payenneville, indique qu'il est le second enfant de Jules Albert Schlumberger (1804-1892) et d'Emilie Gerwig (1816-1849), mariés le 25 janvier 1834. Jules Albert Schlumberger a eu huit enfants : trois filles et

---

<sup>117</sup> Il ne faut pas confondre ce Jules Schlumberger avec le fils de Nicolas : Jules Schlumberger (1836-) qui fut probablement auditeur libre à l'École Centrale. Le fils de Nicolas a épousé en premières noces Fanny Loisy et en secondes noces Irma Clerc.

cinq garçons. Le premier enfant est une fille : Amélie-Eugénie Schlumberger (1835-1924) qui épousera Edouard Schwartz. Selon lui Jules Emile Schlumberger est l'aîné des fils, né le 3 juillet 1836 à Mulhouse et mort le 10 juin 1858 à Pau. Quant à Théodore, le deuxième garçon, il est également Centralien (Voir les notices à son sujet). D'autres sources : Michel Hau et Nicolas Stoskopf disent qu'*Emile* Schlumberger est l'aîné des fils de Jules Albert Schlumberger, et qu'il est né en 1834, décédé prématurément en 1863. Nous pensons que ces dates sont erronées. Quant à l'Annuaire de l'Ecole, il donne comme prénom *Jules* et une date de diplôme : 1857.

Jules Albert Schlumberger épousa en secondes noces, le 11 août 1851 Marguerite Heilmann (1825-1888), fille de Jean-Charles Heilmann et de Marguerite Baumgartner. Ils eurent 3 enfants : Jean-Jacques, Julien (1852-1893); Pierre Philippe (1853-1907) ∞ Marthe Schlumberger; Marguerite, Marie<sup>118</sup> (1855-1941) ∞ Gustave Schwartz, puis Jules Schwartz.

Yves Antuszewicz

**Schlumberger Emile Jules** (promotion 1857), fut ingénieur civil. Décédé avant 1964.

Fabienne Jolly<sup>119</sup>



Marcel Schlumberger (1884-1953)



**Schlumberger**, Emile Henry *Marcel*, ingénieur, administrateur de sociétés (★ Guebwiller 21.6.1884 † au Val Richer, com. De Saint-Ouen-le-Pin, Calvados, 21.8.1953). Frère de Conrad Schlumberger. Marié le 11.8.1909 à Paris à Jeanne Laurans (★ Paris 28.1.1889 † ?), fille d'Albert Laurans et d'Emma Thierry-Mieg. Etudes à l'Ecole centrale à Paris, puis ingénieur dans la société de matériel ferroviaire Decauville. Il se lança ensuite dans la recherche mécanique, appliquée à l'automobile. Il inventa ainsi un changement de vitesse automatique et prit en 1911 un brevet pour un moteur rotatif.

<sup>118</sup> Cette Marguerite Schlumberger était une amie de mon arrière grand-mère Cornélie Reber-Antuszewicz, et fut une figure romarimontaine, épouse des associés de mon arrière grand-père Alexandre-Michel Antuszewicz.

<sup>119</sup> D'après les annuaires de l'Association Amicale des Anciens Elèves de l'Ecole Centrale des Arts et Manufactures.

Il s'associa enfin aux recherches de son frère Conrad Schlumberger © 31, avec lequel il créa la *Société de prospection électrique à Paris*,

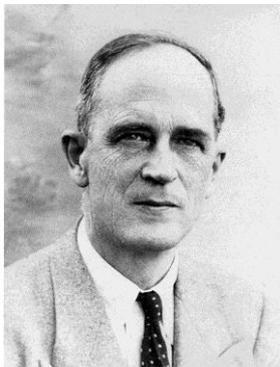


Marcel Schlumberger (essai à Vitré en 1926)

et la *Schlumberger Well Surveying Corporation* aux Etats-Unis.

Jean-Marie Schmitt

*Tableaux...*, n° 508, II, p. 351 ; *Itinéraire...*, p. 194.  
*Nouveau dictionnaire de biographie alsacienne* n° 33.



**SCHLUMBERGER Marcel** (1884-1953), Un des cinq fils de Paul Schlumberger (1848-1925) et de Marguerite de Witt (1853-1924). Avec son frère Conrad (1878-1936), ils vécurent une aventure américaine extraordinaire. Marcel entra à l'Ecole centrale et, après avoir travaillé chez Decauville, s'associa aux recherches de Conrad. « Conrad avait fait Polytechnique et s'était retrouvé chargé de cours à l'Ecole des mines. C'est là qu'il fut mordu par les mystères des entrailles de la terre. Les carottes de forage, remontées des profondeurs, lui paraissaient bien partielles. Aussi songea-t-il à des moyens d'exploration plus sophistiqués. Il lui vint alors l'idée d'exploiter les différences de conductivité électrique entre strates de nature diverses. Ce n'était alors qu'une intuition personnelle qui méritait d'être creusée. C'est ainsi que Conrad se mit à bricoler de rudimentaires appareils destinés à

mesurer des potentiels électriques à la surface du sol. Leur importance était directement dépendante de la constitution du sous-sol. Il testa ces hypothèses sur toutes sortes de terrains. Il eut recours successivement à des modèles de sous-sol qu'il reconstituait dans une baignoire en cuivre empruntée à sa femme avant de faire ses premiers essais en grandeur nature dans les champs du Val Richer. Il fut assisté de son frère Daniel aux talents de génial bricoleur. Le milieu scientifique quant à lui resta parfaitement indifférent à ses recherches jugées trop saugrenues. Son frère Marcel, qui avait fait Centrale, fut à son tour piqué par l'aventure et le rejoignit. »<sup>120</sup> Leur père, Paul, passa en 1919 une convention avec eux, aux termes de laquelle il s'engageait à verser des sommes, à concurrence de 500 000 francs, sous réserves de certaines contraintes. « Ces travaux n'inspiraient toujours que méfiance et scepticisme dans les milieux autorisés. Il fallait en effet valider formellement ces hypothèses. Des jours durant, Conrad et Marcel se penchaient sur des courbes toujours difficiles à interpréter.... Ils furent, finalement, en contact avec une Compagnie pétrolière en Roumanie et là-bas eurent la satisfaction de détecter un immense dôme de sel, caractéristique des structures qui jouxtent les gisements de pétrole. L'industrie minière comprit l'intérêt de la méthode, et les équipes Schlumberger furent désormais partout sollicitées pour aider à localiser les gisements de minerais ferreux. A Paris toute l'équipe, encore restreinte, n'avait de cesse d'élaborer de nouvelles techniques, de nouveaux appareils pour résoudre les questions qui se posaient aux équipes de terrain. »<sup>121</sup> « C'est en 1927 que fut réalisée une avancée capitale. Pour la première fois, des mesures de résistivité électrique furent faites en sondage et non plus en surface. Ce premier carottage électrique fut effectué dans le gisement pétrolier alsacien de Pechelbronn. Il révéla les propriétés des couches de roches traversées. La technique parut prometteuse. Dès 1928, les ingénieurs de la Société de prospection électrique furent appelés par diverses sociétés pétrolières dans le monde. Décevants aux Etats-Unis, les résultats furent plus encourageants aux Indes néerlandaises et au Venezuela. En 1928, l'entreprise employait 58 salariés. En 1929, ses effectifs atteignaient 95 personnes. La crise faillit emporter l'entreprise en provoquant l'annulation de la plupart de ses contrats. Elle fut sauvée par les commandes que lui adressa l'Union soviétique. En 1931, les Schlumberger n'employaient plus que 24 ingénieurs, et 15 d'entre eux travaillaient en URSS. Conrad et Marcel durent constamment investir dans leur entreprise. En 1930, leurs avances dépassèrent trois millions de francs. Ils utilisèrent à cette fin non seulement leurs patrimoines personnels mais encore les

---

<sup>120</sup> *Schlumberger, racines et paysages*, Clarisse Schlumberger, Oberlin, p. 206.

<sup>121</sup> *Schlumberger, racines et paysages*, Clarisse Schlumberger, Oberlin, p. 207

dots de leurs épouses. La situation se redressa à partir de 1933 aux Etats-Unis où ils fondèrent en 1934 une filiale, la *Schlumberger Well Surveying Corporation*. Les bénéficiaires s'envolèrent à partir de l'année suivante où ils purent percevoir leur premier salaire. Conrad mourut en 1936, terrassé par une hémorragie cérébrale. Mais la technique de la prospection électrique était à présent suffisamment fiable et les commandes affluaient. La France étant pauvre en pétrole, c'est aux Etats-Unis que se trouva vite l'essentiel de l'activité. En 1940, Marcel Schlumberger expédia avant l'invasion allemande ses matériels les plus précieux à Houston. Il y fixa bientôt le siège social de sa société qu'il réorganisa comme un trust international. En 1946, il transmit la présidence de Schlumberger USA à son fils Pierre. Marcel mourut en 1953 et, trois ans après, Pierre transforma l'affaire familiale en une société holding multinationale, la Schlumberger Limited. »<sup>122</sup>

Yves Antuszewicz



Théodore Schlumberger (1840-1917)  
début de carrière



fin de carrière

23. **Schlumberger**, *Théodore* Jacques Alfred, industriel, homme politique (★ Mulhouse 13.5.1840 † Fribourg-en-Brisgau, Allemagne, 18.2.1917). Fils de Jules Albert Schlumberger (1804-1892). Marié une première fois le 9.5.1867 à Mulhouse à Emma Trapp (★ Mulhouse 21.4.1847 † Mulhouse 10.9.1888), fille d'Edouard Trapp, gérant de la filature de laine Schwartz, Trapp & C<sup>ie</sup> à Mulhouse, président du Syndicat industriel du Haut-Rhin (de 1871 à 1873), et d'Elisabeth Humbert-Prince, marié une seconde fois le 27.7.1910 à Londres à Anna Maria Haug (★ Müllheim, Allemagne, 12.5.1880 † Hindelang, Allemagne, 27.7.1940), fille de Joseph Haug et d'Anna Maria Hollweger. Etudes secondaires à Mulhouse, puis élève de l'Ecole centrale

<sup>122</sup> *Les dynasties alsaciennes*, Michel Hau – Nicolas Stoskopf, Perrin.

des arts et manufactures à Paris, enfin deux ans de formation en entreprise chez *Platt* à Manchester. De retour à Mulhouse en 1862, il entra dans l'entreprise familiale *Schlumberger fils & C<sup>ie</sup>*, dont il devint l'associé en 1875. Membre de la Société industrielle de Mulhouse, il en devint le secrétaire, puis le vice-président en 1882, et enfin le président de 1911 à son décès. Il œuvra particulièrement en faveur de l'amélioration des moyens de transport entre Mulhouse et les communes environnantes, en vue de développer le recrutement de la main-d'œuvre pour l'industrie mulhousienne. Il prit ainsi une part déterminante dans la création du tramway mulhousien en 1888, ainsi que des liaisons de tramway entre Mulhouse, Sausheim et Wittelsheim. Par ailleurs, il rédigea divers rapports sur des améliorations dans la teinture de la laine peignée et le rendement des machines à vapeur, et milita pour l'introduction en Alsace de l'industrie de la soie artificielle, dont une première unité de production fut ouverte à Morschwiller-le-Bas. Devenu membre de la Chambre de Commerce de Mulhouse en 1892, il fut élu député au Reichstag en 1900 apparenté national-libéral avec le soutien du parti catholique et réélu en 1903. Battu en 1907 par le socialiste « prussien » Josef Léopold Emmel ©, il entra cependant en 1912 à la Chambre haute du Landtag d'Alsace-Lorraine comme représentant de la Chambre de commerce. Il fut enfin membre du directoire de la Confédération allemande du travail, et membre du conseil d'administration des Houillères de Ronchamp, du Crédit Foncier d'Alsace et de la Banque de Mulhouse.

Jean-Marie Schmitt

*Tableaux...*, n° 296, p. 2070; *Cinquantenaire de Théodore Schlumberger à la Société industrielle de Mulhouse*, Mulhouse, 1912; J. Lutz, Théodore Schlumberger, *BMHM*, 1914-1918, p. 13-14; C. de Lacroix, Théodore Schlumberger (1840-1917), notice nécrologique, *BSIM*, 1920, p. 18-23; J. Hincker, *Les catholiques et les élections à Mulhouse de 1890 à 1914*, maîtrise, Strasbourg, 1973; *Igersheim*, p. 81, 94, 98, 163, 289; M. Stabenow, *Die Reichstagwahlen 1874-1903 im Kreis Mülhausen im Elsass*, Magisterarbeit, Freiburg/Br., 1981; *Itinéraire...*, p. 172, 175, 176; *EA XI*, p. 6749; *Hiery* (index).

*Nouveau dictionnaire de biographie alsacienne* n° 33.

**SCHLUMBERGER Théodore Jacques Alfred** (1840-1917), industriel, administrateur de sociétés, député. Fils de l'industriel Jules-Albert Schlumberger (1804-1892), fondateur de la société *Schlumberger Fils et C<sup>ie</sup>* et d'Emilie Gerwig (1816-1849). Il épouse en premières noces, le 9.5.1867, à Mulhouse, Emma Trapp (1847-1888), la fille d'Edouard Trapp; en secondes noces, le 27.7.1910, à Londres Anna Maria Haug (1880-1940); il eut 4 enfants, dont Paul Schlumberger. Après des études secondaires à Mulhouse et à Strasbourg, Théodore Schlumberger est admis à l'Ecole centrale de Paris et obtint son diplôme d'ingénieur en 1861. Il entre alors comme apprenti dans l'important

établissement de filature et de tissage *Platt & Co* à Manchester. De retour à Mulhouse en 1862, il intègre l'entreprise familiale dont son père était le seul gérant. Il devient l'un des associés de *Schlumberger Fils et C<sup>ie</sup>* avec son frère en 1875. En 1887, il quitte cette société pour devenir le vice-président de l'importante société *Dollfuss Mieg et Compagnie* (DMC) à Mulhouse-Dornach. L'année suivante, Théodore Schlumberger fonde la *Société des tramways de Mulhouse*, puis celle de Wittenheim. Il crée aussi l'usine chimique de Niedermorschwiller et favorise l'introduction de la fabrication de la soie artificielle en Alsace, d'après le procédé du comte Hilaire de Chardonnet. Théodore Schlumberger entre au conseil de surveillance de la *Société alsacienne de constructions mécaniques* en 1889 (en remplacement d'Alfred Renouard de Bussierre) et préside cette société de 1905 à 1906. Membre du conseil d'administration des « Mülhauser Elektrizitätswerke » (avec Léon Dardel et Daniel Mieg) et député libéral de la circonscription de Mulhouse au Reichstag de 1900 à 1907, il est l'un des premiers promoteurs du projet de captation des eaux du Rhin présenté par René Koechlin (1866-1951). Démissionnaire du poste de président de la SACM en 1906, à la suite d'un différent avec certains directeurs, Théodore Schlumberger prend en 1911 la présidence de la société *Dollfus-Mieg et C<sup>ie</sup>*. Son rôle à la chambre des députés d'Alsace-Lorraine au moment de l'affaire dite de Graffenstaden lui vaut de réintégrer le conseil de l'Alsacienne en 1912. Il conserve ces fonctions jusqu'en 1917 et appartient également au conseil d'administration de la Société alsacienne de constructions mécaniques de Belfort. Déporté en Allemagne en raison de ses idées francophiles, Théodore Schlumberger fut placé en résidence surveillée à Fribourg-en-Brisgau où il mourut en 1917. Membre (1861) puis président de la Société industrielle de Mulhouse (1911). Président honoraire du Musée historique de Mulhouse de 1911 à 1917.

Centenaire de la SACM

### **Notice nécrologique**

Les victimes de la guerre dont nous sortons, la plus barbare et la plus meurtrière de toutes les guerres, ne sont pas celles seulement tombées sous les obus; il en est de plus modestes, dont on parle moins et qui ne sont pas moins intéressantes dans leur simplicité. Notre regretté président, Théodore Schlumberger, est une de ces victimes-là. A peine les échos de la belle fête de son jubilé cessaient-ils de résonner à nos oreilles, que la guerre éclatait. Il l'avait vu venir, et pourtant n'y croyait pas. Comme beaucoup d'autres, il n'avait pu se figurer les Allemands assez fous pour la déchaîner; bien que, depuis plus d'un an, dans ses tournées en

Allemagne, il entendit des gens, pacifiques de tempérament, déclarer que la guerre était inévitable et qu'il valait mieux la subir de suite, que de l'avoir toujours menaçante et paralysant les affaires. La grande prospérité du pays et sa soif de jouissance le rassuraient. Il fut donc surpris par les événements; et, lorsque, séparé de la plupart de ses amis, il vit la morgue de l'Allemagne s'étaler, après les premiers succès de ses armées, il eut l'impression très nette des difficultés en face desquelles il allait se trouver. Durant 44 ans, les Allemands avaient voulu le gagner. Jamais, il ne s'était départi de sa ferme volonté d'être et de rester Alsacien. Sa culture était française, la tournure de son esprit, fin et enjoué, l'était aussi. Comment son cœur n'eût-il pas débordé, pendant les quelques jours que nos troupes occupèrent Mulhouse ? Les Allemands revenus, lui en tinrent rigueur, comme à tous ceux dont la prudence n'arrêta pas l'élan. Sa santé ébranlée en souffrit, sans que son énergie en fut atteinte; mais, suspect désormais, son attitude d'Alsacien fut plus difficile à garder et il dut mieux mesurer ses pas, tout en continuant ses services, ne reculant devant aucun voyage à Strasbourg ou à Berlin, toutes les fois que notre intérêt le réclamait. Mais, un jour, ses forces le trahirent, et ce fut son fils, porteur de sa pensée, qui monta sur la brèche. Enfin, le 17 février 1917, après un déclin progressif, traversé de crises que sa robuste santé parvenait encore à surmonter, le corps vaincu, mais l'intelligence lucide, malgré des éclipses passagères, il mourut dans la tristesse de son âme, n'ayant pas vu la délivrance de cette Alsace, qu'il aimait d'autant plus qu'il souffrait davantage pour elle.

Théodore Schlumberger était un enfant de Mulhouse; il y fit ses études jusqu'à son baccalauréat, qu'il passa à Strasbourg, et n'alla à Paris que pour une préparation d'une année à l'Ecole Centrale. Il en sortit breveté en 1860 et, après quelques mois dans sa famille, partit pour Manchester, où il resta deux ans, chez Platt ou dans des établissements de filature et de tissage de sa dépendance. C'est ainsi documenté, qu'en 1862, il entra dans la maison *Schlumberger fils & Cie*, dont son père était seul gérant responsable. Tous ceux qui ont connu ces lointaines années se souviennent de ce vieillard original, à l'œil vif et moqueur, tout à ses affaires, ne recherchant pas les conseils et peu disposé à les écouter. J'imagine donc que Théodore, aussi bien que son frère et son beau-frère, ses collaborateurs à ce moment-là, eurent peu de chose à dire dans les affaires de la maison, jusqu'au moment où ils furent associés, en 1875. Mais, dès cette époque, l'influence de notre ami est réelle. Il est en pleine force; membre de la Société industrielle depuis 1861, il en a été le secrétaire-adjoint, de 1865 à 1867, puis secrétaire des séances, et maintenant, le voici secrétaire du comité de mécanique, auquel il conserve cette belle activité que lui ont donnée ses prédécesseurs, Emile Burnat et Ernest Zuber; et ce

n'est qu'en 1887 qu'il quitte ces fonctions pour devenir vice-président de notre compagnie, en attendant la succession d'Auguste Dollfus, à laquelle chacun le désigne déjà, et qui est malheureusement ouverte en 1911.

La simple énumération des travaux les plus importants de Théodore Schlumberger, durant cette période d'un demi-siècle, en dira plus que tout ce que je pourrais écrire d'une activité qui n'avait pas achevé de porter ses fruits; puisqu'elle se prolongea six années encore : et quelles années ! Il débute par un petit rapport sur une essoreuse; puis se succèdent :

1° Ses importants commentaires des beaux travaux qui se poursuivent sous la direction du comité de mécanique, sur le rendement des machines à vapeur;

2° Les intéressants rapports qu'il fait chaque année, sur les travaux de notre compagnie, pendant qu'il en est le secrétaire des séances;

3° En 1896, c'est son rapport sur l'Association des propriétaires d'appareils à vapeur, que vient de fonder Ernest Zuber avec sa collaboration;

4° Plus tard, ses rapports, en collaboration avec Alfred Boeringer sur la teinture des laines peignées en rubans;

5° En collaboration avec Eugène Dollfus, sur un appareil pour humidifier les tissus;

6° Avec Th. Boch, sur un projet de barrage de la Lerchenmatte; et j'en passe....

Vous voyez, messieurs, quelle variété dans les connaissances et dans les préoccupations; bien qu'elles soient toutes dirigées vers le même but; l'amélioration des conditions de travail de l'industrie. Et que de choses je néglige, de crainte de sortir de mon cadre! Je ne me pardonnerais pourtant pas de manquer de vous rappeler l'obsession qui fut celle de toute la vie de notre collègue : mettre Mulhouse en communication facile avec sa banlieue et les villages la prolongeant. Aucune démarche, aucun sacrifice d'argent ne le rebuta. Ce qu'il obtint resta bien au-dessous de ce qu'il désirait; mais ce que nous avons, c'est en grande partie à lui que nous le devons.

En 1888, avec le concours de quelques amis, il réussit à mettre sur pied la Société des Tramways de Mulhouse; et deux ans plus tard, celle des Tramways de « Mulhouse-Sausheim et Wittenheim », qui absorba la première, et, grâce au concours d'une société d'énergie électrique, créée il peu près en même temps, sous les mêmes influences, procura à la ville et à l'industrie, des moyens de transport si longtemps désirés. Mais, qu'était-ce, en comparaison de ce qu'il voulait ? Mulhouse, tête de ligne, avec un réseau divergent de lignes ferrées, se répandant de tous côtés dans la campagne, décongestionnant la ville et lui procurant en même temps, la main-d'œuvre dont elle a besoin.

Une autre ambition, plus vaste, plus féconde en perspectives, partagée avec notre collègue, M. Daniel Mieg, c'était la

réalisation du projet de captation des forces du Rhin, présenté par M. René Koechlin. Vous savez tous à quelles oppositions la volonté tenace de nos amis se heurta ! Aujourd'hui, nous touchons au but, grâce au retour de l'Alsace à la France et à la persévérance de MM. Mieg et Koechlin. Théodore Schlumberger manquera au triomphe; mais nous devons nous souvenir qu'il fut ouvrier de la première heure. Et, si j'insiste tant sur ce fait, c'est moins pour le glorifier, que pour faire ressortir la portée de ses jugements. Il avait une extraordinaire vision de l'avenir, et, quand on essaye de l'analyser, on ne peut s'empêcher de penser à ces vieux Mulhousiens, qui, de génération en génération, ont travaillé à notre prospérité, tout en poursuivant un but élevé, exempt d'intérêt égoïste : servir la communauté, être utile à tous ! L'esprit de Théodore Schlumberger était encyclopédique : cet homme de réalisation aimait les choses de l'esprit. Durant de longues années, levé à cinq heures, pour faire son entrée à l'usine en même temps que ses ouvriers, il passait ensuite une heure tranquille dans son bureau, lisant tout ce qui avait paru en français, en anglais ou en allemand. Histoire, philosophie, littérature pure; il n'était étranger à rien. Cet homme, qui s'exprimait souvent avec difficulté, tant les idées se pressaient en foule à son esprit, écrivait bien. Son style était clair et concis, et ce qu'il exprimait valait la peine d'être retenu.

Sa constante préoccupation d'une Alsace grande, et de Mulhouse, joyau brillant de sa couronne, le faisait sans trêve rêver du nouveau. C'est ainsi qu'il voulut introduire chez nous cette industrie de la soie artificielle, née du génie d'un Français, et qu'il jugeait appelée, par la synthèse chimique, aux développements les plus divers. Après deux années de travaux de laboratoire, chez lui et sous sa direction, surgit l'usine de Niedermorschwiller, qui inaugurerait des procédés nouveaux, bientôt dépassés à leur tour; mais là, comme pour les tramways et les forces du Rhin, Théodore Schlumberger avait vu juste. Pour atteindre son but, il avait risqué beaucoup. Mais vous connaissez, mieux que personne, sa générosité et vous savez qu'il semait à larges mains, lorsque l'idéal poursuivi était en jeu. Ai-je besoin de dire quelles furent ses générosités à votre égard, depuis le don somptueux de la maison Jean Dollfus, pour compléter l'îlot qu'est votre magnifique immeuble, jusqu'aux dons anonymes qui ne se comptent pas, tant ils se répétèrent, toutes les fois qu'il y avait un déficit à combler dans ces budgets, toujours trop gros, votre idéal, à vous aussi, dépassant vos moyens ! Faut-il davantage rappeler la somme de cinquante mille francs, que vous venez de recevoir de ses enfants, pour honorer sa mémoire ? Non, n'est-ce pas, vous les savez de bonne race, sachant aimer et donner !

Que fut Théodore Schlumberger dans ses rapports avec ses ouvriers ? S'occupait-il, comme Jean Dollfus et Engel-Dollfus,

d'améliorer leur vie et d'assurer leur vieillesse ? Les temps avaient marché entre ces hommes de générations différentes. L'ouvrier, plus libre, était devenu plus jaloux de ce qui touchait à son indépendance. « Donnez-moi le salaire auquel j'ai droit », disait-il, « mon salaire intégral, et ne vous occupez pas de ma vie, ni de ma mort; à moi de voir et de prévoir ! » Théodore Schlumberger sentait le courant irrésistible, et n'essaya pas de le remonter, tout en se rendant compte de ce qu'il y avait de présomptueux dans ce programme. Il chercha seulement à réaliser ce « salaire intégral », mais en le mesurant au mérite de chacun. On le cherche encore, et ce n'est pas le nivelage, maintenant à l'ordre du jour, qui aidera à le trouver ! Heureusement que les conversations entre patrons et ouvriers se généralisent; et c'est de ce contact que naîtront la confiance et la victoire de la justice !

Je ne dirai qu'un mot de la carrière politique de Th. Schlumberger : il aimait peu la politique, et n'en fit que par dévouement. Élu de Mulhouse deux fois au Reichstag, il y passa les années 1900 à 1908, s'occupant beaucoup plus de transports, de douane, d'économie politique que de politique pure. Du reste, si, à cette époque, les revendications de l'Alsace n'avaient rien perdu de leur netteté, une autre tactique avait succédé à celle du tout ou rien; on s'était mis à réclamer l'autonomie du pays, et Th. Schlumberger croyait cette étape réalisable. Peut-être, y fut-on arrivé, sans la maladresse allemande ? Au lieu de cela, nous savons les passions déchaînées après Grafenstaden et Saverne !

J'ai fini, et je crois n'avoir rien oublié d'essentiel de cette vie, si bien remplie, d'un industriel éminent, dont l'ambition prédominante n'a jamais cessé d'être le service de son pays, et de sa grandeur. Il eut des vues très étendues, et son nom restera attaché à d'utiles créations. Il a vécu des heures particulièrement difficiles; et, jamais, il n'a été au-dessous de sa tâche. La Société industrielle, dont il a été l'un des présidents les plus en vue et les plus appréciés, lui gardera un souvenir reconnaissant; et celui qui écrit ces lignes, son collaborateur en maintes occasions, son ami toujours, est heureux de dire, à cette place, quel charme, jamais déçu, il trouva toujours dans une intimité, chaque jour plus affectueuse.

CAMILLE DE LACROIX

*Bulletin de la Société industrielle de Mulhouse*, tome LXXXVI, p. 18 à 23.

**Schlund Marie Louis Aimé**<sup>123</sup> (1855-1923) Aimé Schlund, né à Buhl le 16 janvier 1855, fit ses études à Colmar et à Mulhouse, puis au Lycée de Nancy où il passa son baccalauréat. Il les

---

<sup>123</sup> Aimé Schlund (1855-1923) s'est marié le 27 avril 1889 à Buhl, (Haut-Rhin), avec Marie Pauline Lepavec (1869-1961). Ils eurent trois enfants : Pierre Schlund (1890-1984) et Anne-Marie Schlund (1891-1932) et Philippe Schlund (1903-1903).

termina à l'Ecole Centrale de Paris en 1877<sup>124</sup>. Ses études terminées, il entra chez MM. Marin-Astruc à Buhl, où, peu après, il prit la succession de son père<sup>125</sup> comme directeur de cette usine. Doué d'une facilité d'adaptation et d'organisation rare, il fut nommé directeur des Ateliers de construction de MM. Nicolas Schlumberger & C<sup>ie</sup> à Guebwiller, en 1891. Il fut dès lors le collaborateur infatigable de M. Adolphe Schlumberger et de ses successeurs et contribua grandement, pendant 33 ans, à transformer et à amener ces usines à leur situation florissante actuelle. Malgré ses occupations absorbantes, il voua tout son temps libre à tous ceux qui faisaient appel à ses conseils éclairés. C'est ainsi que, comme membre de la municipalité de Guebwiller, il exécuta des travaux très appréciés, notamment la canalisation, la conduite d'eau et les aménagements des écoles de perfectionnement de cette ville. Le gouvernement fit appel à lui après l'armistice comme expert à la commission des dommages de guerre, où il rendit de signalés services. C'est en plein travail qu'il a été enlevé, après une très courte maladie, le 2 novembre 1923, à Guebwiller.

*Bulletins de la Société industrielle de Mulhouse*, 1923, séances générales, p. 80-81.



Jean Schmerber (1824-1896)

**SCHMERBER Jean** (1824-1896), né à Mulhouse en 1824, Jean Schmerber fit ses premières études à l'école primaire et au collège de Mulhouse, qu'il quitta au sortir de la classe de rhétorique, pour se préparer, à Paris, à l'Ecole centrale, où il entra en 1841. Sorti en 1844 avec le premier diplôme d'ingénieur-mécanicien, il fut engagé comme dessinateur aux ateliers de construction J.-J. Meyer, à Mulhouse, dont il fut nommé ingénieur-directeur après six mois. Les circonstances ne lui permirent pas de conserver ce poste, qu'il quitta en 1846 pour être attaché aux études du matériel à la Compagnie du chemin de fer de Paris à Lyon, dans les bureaux de Paris. L'année suivante, une ancienne forge, située à Tagolsheim,

---

<sup>124</sup> Aimé Schlund ne figure pas dans l'Annuaire de l'Ecole. [Note d'Yves Antuszewicz]

<sup>125</sup> Philippe Schlund (1826-1895) marié en 1852 à Catherine Rosalie Herrgott (1824- ?).

dans les environs de Mulhouse, étant à vendre, la famille Schmerber en fit l'acquisition et Jean s'occupa de la réorganisation et de l'exploitation de cette usine. C'est à ce moment que commence la véritable carrière industrielle, si bien remplie, de notre regretté collègue. Il monta des fours à réchauffer et à souder et un des premiers marteaux pilons à vapeur de la région. Avec ce matériel, il créa la forge à riblons qui fonctionna comme telle pendant une série d'années, jusqu'à la transformation complète de l'usine de Tagolsheim en atelier de construction d'outils de forge et de tuilerie, auquel fut adjoint, en 1863, un atelier de boulonnerie, précédemment exploité par la maison centrale de détention d'Ensisheim. Reçu membre ordinaire dès 1844, Jean Schmerber ne tarda pas à prendre une part active aux travaux de la Société industrielle. Le *Bulletin* N° XXIII contient une note qu'il soumit au comité de mécanique, sur un moyen simple et peu coûteux d'éviter les ébranlements dans les tuyaux de pompes à eau. Ce moyen consiste simplement à disposer, sur la paroi du tuyau d'aspiration, une vis à entaille inclinée, au moyen de laquelle on laisse pénétrer dans le corps de pompe un peu d'air, en quantité réglable à volonté. Il en résulte qu'au lieu d'eau incompressible, les tuyaux renferment un mélange suffisamment élastique pour éviter les chocs dus aux mouvements du piston. Henri Schwartz père, qui a rendu compte de ce système, dans un rapport adressé au comité de mécanique, constate que ce moyen « atteint son but d'une manière complète et même mieux qu'un réservoir à air. » Dans la séance du 26 septembre 1849, Jean Schmerber soumit un mémoire important sur l'invention, qu'il venait de réaliser, du marteau-pilon à cames et ressort de renvoi en caoutchouc. A l'usine de Tagolsheim, il fallait un outil léger, pouvant donner un grand nombre de coups à la minute, le pilon à vapeur, qui venait de trouver son application, n'étant pas encore suffisamment perfectionné pour rendre ces services. Schmerber commença par faire des essais pour déterminer la loi de compression des ressorts en caoutchouc vulcanisé, essais dont il donne les résultats dans son rapport et qui lui fournirent les éléments d'une application pratique. Son ressort se compose d'une série de rondelles superposées, alternant avec des disques métalliques et formant une pile de 260 mm de hauteur qui se réduit de 135 mm sous une charge de 1500 kilos. Grâce à ce dispositif, les marteaux de Tagolsheim, qui pesaient de 50 à 600 kilos, purent donner 300 coups par minute, avec une usure notablement réduite des cames et du mécanisme. Le mémoire est suivi d'un rapport de M. Dubied sur ce système, qui eut un succès rapide tant pour le platinage et le planage des fers en barres que pour l'ébauchage des pièces de forge employées dans la construction des machines. La création des usines de Tagolsheim rentrait dans les conditions du prix offert par la Société industrielle pour l'introduction d'une nouvelle industrie dans le Haut-Rhin. Dans la séance du 28 mai 1851,

une médaille d'argent fut décernée de ce chef à MM. Jean Schmerber père et fils, à la suite du rapport présenté par Henry Thierry au nom du comité de mécanique. Dans la même année, Jean Schmerber, qui avait été reçu membre du comité de mécanique, fut délégué par la Société industrielle pour visiter l'Exposition de Londres et rendit compte, dans un rapport fort substantiel, du résultat de ses observations. Le développement de la ville de Mulhouse et la richesse des gisements de terres propres à la fabrication de la brique et des tuiles, appelèrent l'attention de Schmerber sur cette industrie et sur son matériel de fabrication. Dans l'usine de Tagolsheim, il étudia et construisit plusieurs outils pour la briqueterie, principalement la presse-revolver, aujourd'hui universellement employée, et dont l'invention le poussa à s'occuper lui-même d'industrie céramique en créant, en 1863, la briqueterie et tuilerie d'Illfurth, qui, dès sa construction, fut un des beaux établissements de cette nature. Comme industriel et administrateur, Jean Schmerber était associé de ses frères pour l'usine de Tagolsheim et la maison commerciale de ferronnerie et quincaillerie de Mulhouse; personnellement, il était intéressé à la tuilerie d'Illfurth, marchant sous la raison sociale *Schmerber & C<sup>ie</sup>*, et à la fabrique de boulonnerie et quincaillerie *Schmerber, Sauthier & Roth*, à Ensisheim; il était, en outre, administrateur de la Société immobilière de Mulhouse. En dehors de ses nombreuses occupations industrielles, Schmerber, avec son incessante activité, s'était consacré à la chose publique comme maire de Tagolsheim, poste auquel il fut nommé en 1855 et qu'il occupa pendant quarante ans. Il a fait partie de la Chambre de commerce depuis 1872 jusqu'à sa fin. Il était mis en contribution aussi par un grand nombre d'institutions de bienfaisance : diaconat, conseil presbytéral, etc., pour l'administration desquelles sa connaissance des affaires et l'aménité de ses relations constituaient un précieux concours qui, fréquemment, a contribué à aplanir des situations difficiles. Sa robuste constitution lui a permis de supporter tant de travaux fatigants, sans aucune atteinte à sa santé, jusqu'à l'âge de plus de 71 ans. En quelques mois un mal douloureux eut raison de cette vaillante nature. Il s'éteignit au Diaconat, dans la maison de santé qu'il avait construite pour le soulagement des autres; malgré de terribles souffrances, il quitta les siens avec le calme de l'homme du devoir et la paix du chrétien qui a confiance en son Dieu.

TH. SCHLUMBERGER ET WALTHER-MEUNIER.

*Bulletin de la Société industrielle de Mulhouse*, tome LXVI, bulletin d'octobre 1896, séance du 30 septembre 1896, p. 325-328.



Edgar-Aimé Seillière (1835-1870)  
[Wikipédia]

**SEILLIÈRE (Edgar Aimé, baron)**, manufacturier et homme politique. (Reims, 21 juin 1835 - Paris, 10 octobre 1870). Edgard Aimé Seillière est le fils d'Ernest Seillière, gérant de la Manufacture Saint-Maurice de Senones et conseiller général de 1848 à 1852.

A l'issue de ses études, il obtient le diplôme d'ingénieur des Arts et Manufactures<sup>126</sup>. Il succède à son père à la tête de ses usines vosgiennes, quand ce dernier disparaît le 8 août 1864. Il fait bientôt partie du peloton de tête des industriels français qui militent pour que le gouvernement impérial interdise les importations temporaires de tissus fabriqués à l'étranger. Il fait partie du syndicat des industries cotonnières de l'Est dont les statuts sont déposés le 17 mars 1869. Le meeting de Mulhouse, organisé par les dirigeants de cette association le 8 octobre suivant, rassemble environ mille manufacturiers.

Sur le plan local, Edgard Aimé Seillière est élu conseiller général du canton de Senones le 2 juin 1864. Il conserve ce mandat jusqu'à sa disparition. Le 8 novembre 1867 il fait partie de la commission chargée de faire exécuter une des clauses du testament de Jean François Vaultrin, ancien gérant de la Manufacture Saint-Maurice décédé en 1829. Il fonde une maison de charité à Senones le 5 janvier 1868. Quand il meurt subitement à Paris, ses proches assurent que les désastres subis par l'armée française ont précipité sa fin. Le

---

<sup>126</sup> Aimé Seillière figure dans l'Annuaire de l'Ecole (promotion 1857).

14 novembre 1871, la commune de Senones refuse le legs qu'il a distrait de sa succession en vue de fonder un orphelinat appelé « Patronage de Sainte-Marie ». Edgard Aimé Seillière est l'auteur de deux ouvrages intitulés : *Au pied du Donon* (1861) et *L'admission temporaire des tissus* (1869). Il a épousé Marie de Laborde, dont il a eu : Ernest Seillière, né à Paris le 1<sup>er</sup> janvier 1866, polytechnicien, rédacteur au *Journal des Débats*, puis à la *Revue des Deux-Mondes*, membre de l'Académie des Sciences Morales et Politiques, président de cette Académie en 1927 et membre de l'Académie française en 1946.

G. Poull.

Bibl.: Poull. (G.).- *L'Industrie textile vosgienne*. 1982 et 1983. Pages 31, 218 et 380.

*Les Vosgiens célèbres*, Dictionnaire biographique illustré, Gérard Louis, Editeur.



Frédéric Seillière (1839-1899)  
[Wikipédia]

**SEILLIÈRE (baron Frédéric)**, industriel, artiste, historien (Reims, 22 janvier 1839 - Evian-les-Bains, 25 août 1899).

Second fils de Nicolas Ernest Seillière, qui s'installe à Senones en 1842, il passe sa jeunesse dans l'ancien palais abbatial construit par dom Calmet au XVIII<sup>ème</sup> siècle, devenu résidence familiale des Seillière. En 1849 il est envoyé à Paris pour ses études au collège Sainte Barbe, ensuite au collège Stanislas, puis à l'Ecole Centrale. En 1861 il obtient le diplôme d'ingénieur des Arts et manufactures. Au lieu de rejoindre Senones, il fréquente l'école des Beaux-Arts et tandis que son frère est appelé à prendre la direction de l'usine, Frédéric consacre à Paris et à Senones une partie de son temps à collecter des documents historiques sur la principauté de Salm. Le 21 mars 1865, il épouse Nathalie de Laborde, sœur de l'épouse de son frère et fille du directeur

général des Archives de l'Empire. Ce mariage lui ouvre grandes les portes du service des archives pour ses recherches sur Senones et Salm.

A Senones, il décore la grande salle du logis abbatial, en 1867, de panneaux et de souvenirs historiques relatifs aux abbés et aux princes. En 1868 il fait entreprendre des fouilles pour retrouver la dépouille mortelle de dom Calmet et prend l'initiative d'un monument à dom Calmet, inauguré en 1873. Lorsqu'il quitte Senones en 1874, il fait des dons de documents à la ville de Senones et au musée départemental des Vosges.

La mort prématurée de son frère en 1870 amène Frédéric à prendre la présidence du comité de gestion de la Manufacture Saint-Maurice de Senones du 10 juillet 1870 au 1<sup>er</sup> juillet 1873. A cette date, il cède ses parts à ses amis et associés Charles Vincent et Alfred Ponnier, quitte Senones au printemps 1874 et s'installe au château de Montaubois à Signy (Ardenne). En 1875, il s'établit définitivement à Paris et se consacre exclusivement à ses travaux d'artiste et d'historien. De 1875 à 1883, il expose régulièrement dans les salons de peinture.

En 1893, il participe à l'organisation des fêtes du centenaire du rattachement de la principauté à la France.

En 1898, il fait paraître un somptueux ouvrage : *Documents pour servir à l'histoire de la Principauté de Salm en Vosges et de la ville de Senones sa capitale*, qui renferme l'essentiel de ses connaissances sur le sujet et l'inventaire des collections qu'il avait rassemblées.

Il était membre de la plupart des sociétés savantes.

A. Ronsin.

Bibl. : Seillière (F.). - *Documents pour servir à l'histoire de la Principauté de Salm*. Préf. de A. Ronsin, p. II - III.

Source : *Les Vosgiens célèbres*, Dictionnaire biographique illustré, Gérard Louis, Editeur.

**Seyrig (famille)**. Grande famille industrielle calviniste alsacienne et suisse.

Nous comptons dans l'Annuaire de l'Ecole quatre Centraliens : Jacques Seyrig (ECP 1921 C), Roger Seyrig (ECP 1894), Théophile Seyrig (ECP 1865) et William Seyrig (ECP 1889).

Quand on établit la généalogie de la famille Seyrig, on en trouve davantage, sous d'autres noms, car la famille Seyrig est apparentée aux Peugeot, aux Dollfus, aux Japy, etc. : le Centralien Henri Roger Seyrig (1871-1935) épouse à Hérimoncourt le 9 février 1895 *Émilie* Hélène Peugeot. Rodolphe

Robert Peugeot (1902-1979) épouse à Seloncourt le 8 août 1927  
Clémence Seyrig (5 décembre 1899-2 août 1971), etc.



L'actrice Delphine Seyrig

L'actrice Delphine Seyrig fait partie de cette famille, étant une fille du très célèbre archéologue Henri-Arnold Seyrig, membre de l'Institut. Celui-ci est un petit-fils du Centralien Théophile Seyrig (1843-1923).

Yves Antuszewicz



Théophile Seyrig (1844-1923)

**Seyrig François Gustave Théophile** (Berlin, 19 février 1843 – 5 juillet 1923) est un ingénieur du génie civil, associé de Gustave Eiffel.

Théophile Seyrig est né le 19 février 1843 et mort le 5 juillet 1923. Il devient l'associé de Gustave Eiffel, autre ingénieur formé à l'École centrale Paris, dans la société française *Eiffel et C<sup>ie</sup>*. C'est son idée d'un tablier retenu par une grande arche qui est retenue pour la construction du pont Maria Pia à Porto (Portugal), inauguré en 1877. Lorsque l'entreprise Eiffel reprend ce concept pour la construction du viaduc de Garabit, Seyrig exigera une revalorisation salariale à son employeur. Eiffel refuse ses demandes et rompt

unilatéralement le contrat qui le lie avec Seyrig le 30 juin 1879. Celui-ci sera remplacé quelques mois plus tard à l'entreprise Eiffel par Maurice Koechlin.

Seyrig fut ensuite administrateur délégué de la société belge Willebroeck (Société anonyme de construction et ateliers de Willebroeck). Sa proposition d'un pont métallique à grande arche sera retenue pour la construction du Pont Luis I, à Porto (Portugal), qui sera inauguré en l'an 1886.



Pont de Porto

[Wikipédia]

**SEYRIG François Gustave Théophile** (1844<sup>127</sup>-1923), Ingénieur des Arts et Manufactures, Ingénieur civil, Constructeur d'ouvrages d'art métalliques, Associé de Gustave Eiffel. Il a épousé Clémence Biaudet (1842-1896). Ils eurent cinq enfants : William Seyrig (ECP 1889) marié à Clothilde Chassaing; Abel Arnold Seyrig, Garde général des forêts; Henri Seyrig (1873-1942) marié à Emilie Japy; Cécile Sophie Blanche Seyrig mariée le 24 juin 1905 à René Gaston Georges Maspéro (1872- ?).

Filiations protestantes

**Seyrig Roger** (1871-1935), né le 18 avril 1871 à Paris, en pleine Commune, Roger Seyrig fit ses études à l'Ecole Monge, puis entra à l'Ecole Centrale, dont il sortit en 1894. Il épousa en 1895 M<sup>lle</sup> Emilie Peugeot, fille de M. Eugène Peugeot-Koechlin. Après un stage d'un an à l'usine de Belfort de la *Société Alsacienne de Constructions Mécaniques*, il entra comme associé à la Société Ellwell, à la Plaine St-Denis (Ateliers de Constructions Mécaniques). Il quitta cette société pour prendre en 1904 la direction des Etablissements Georges Koechlin, à Belfort, et de la Filature des Mousses, direction qu'il conserva jusqu'à ces dernières années. Il adjoignit à ce groupement d'autres usines textiles.

---

<sup>127</sup> Né en 1843 ou 1844.

Grand travailleur, énergique et entreprenant, notre collègue se voua à sa tâche avec une ardeur que rien ne rebuta, et il donna un grand essor au groupe dont il était l'animateur.

Très préoccupé du bien-être de ses ouvriers, il créa une crèche, des restaurants et des salles de réunion qui rendirent de grands services à son personnel.

Pendant la guerre, Roger Seyrig fut attaché d'abord à l'Etat-Major du gouverneur militaire de Belfort, puis à celui de diverses armées. Nommé chef d'escadron en 1918, il obtint la Légion d'honneur au titre militaire.

Au cours de toute sa carrière industrielle, notre collègue prit une part active et prépondérante à toutes les tentatives qui furent faites pour grouper les industries textiles au sein d'ententes professionnelles. Il créa en 1911 le groupement syndical des filateurs de jumel, qui est le premier groupement de ce genre en France. Vice-président du Syndicat général de l'Industrie cotonnière, il donna une grande impulsion à cette organisation. En 1931, il mit sur pied le Syndicat des Filateurs de Jumel de l'Est, première association qui ait groupé les filateurs des deux versants des Vosges.

M. Roger Seyrig ne cessa de s'intéresser à la culture cotonnière, et il fit d'incessants efforts pour travailler à développer cette culture dans nos colonies, en particulier au Dahomey et en A. E. F. C'est à ce titre qu'il fit partie du Conseil d'Administration de l'Association Cotonnière Coloniale. Il voulut bien accepter également de présider le Comité de Belfort de l'Office Colonial de notre ville.

Dans les loisirs que lui laissait sa lourde tâche industrielle, notre collègue s'intéressait activement aux Beaux-Arts. Il créa en 1926 la Société des Beaux-Arts de Belfort et organisa de très intéressantes expositions d'œuvres d'art.

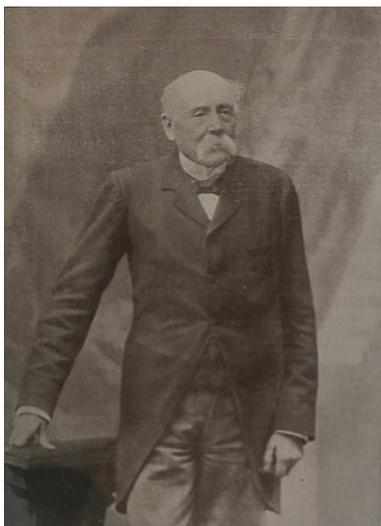
Roger Seyrig est mort le 23 avril, des suites d'une longue et douloureuse maladie qu'il supporta avec une vaillance et une hauteur d'âme qui firent l'admiration de tous ceux qui l'approchèrent.

Il était entré en 1907 à la Société Industrielle et suivit toujours ses travaux avec un vif intérêt.

Nous prions les siens de trouver ici l'hommage de notre respectueuse et profonde sympathie.

*Bulletins de la SIM, Séance mensuelle du 29 mai 1935, p. 29-31.*

**SEYRIG William** (ECP 1889) marié à Clothilde Chassaing.



comte Alexandre Straszewicz

**Straszewicz Alexandre**<sup>128</sup> (1814-1904), né en Pologne, d'une famille qui fait remonter ses origines au X<sup>e</sup> siècle, le jeune Straszewicz se disposait à entrer à l'université de Wilna, lorsqu'éclata, dans son pays, l'insurrection de 1830-31<sup>129</sup>. A peine âgé de 16 ans, il prit les armes et se signala par une action d'éclat qui lui valut la croix du Mérite militaire. Après la défaite de l'armée polonaise, il fut du nombre des officiers à qui la France offrit l'hospitalité, et dont l'arrivée en Alsace fut le signal d'imposantes manifestations. Dirigé sur Besançon avec quelques-uns de ses compagnons d'armes, le jeune proscrit fut recueilli, à son passage à Guebwiller, par M. J.-J. Bourcart, dont le patronage et l'amitié ne devaient plus l'abandonner et qui orienta sa vie vers l'industrie. Après avoir suivi les cours de l'Ecole Centrale et complété ses connaissances pratiques dans la maison *Nicolas Schlumberger & C<sup>ie</sup>*, il passa dans les plus importantes fabriques d'Angleterre, puis il fut chargé de l'installation d'une filature en Lombardie et de celle de Petit-Quevilly, près de Rouen<sup>130</sup>, dont il devint le directeur.

---

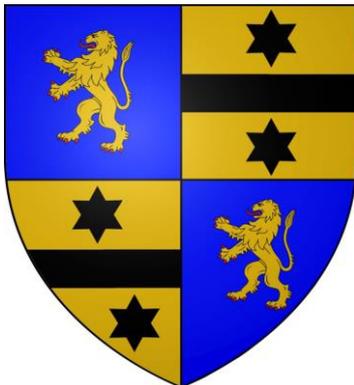
<sup>128</sup> Le comte Alexandre Straszewicz fut un compagnon d'émigration et ami de mon arrière-grand-père Alexandre-Michel Antuszewicz (père de Paul Antuszewicz). Il fut également le témoin du mariage de mon grand-père Alfred Antuszewicz. [Note d'Yves Antuszewicz]

<sup>129</sup> Le Comte Alexandre-Ignace Straszewicz, second fils du Maréchal de la noblesse Ignace-Justin Straszewicz et de Pauline Przeciszewska, né le 7 octobre 1814, à Karopol, fit ses premières études au lycée de Kroze, et se disposait à entrer à l'Université de Wilno lorsqu'éclata l'insurrection de Novembre 1830. [Association des anciens élèves de l'Ecole polonaise, *Bulletin polonais littéraire, scientifique et artistique*, n° 190, 5 Mai 1904.]

<sup>130</sup> Filature de lin construite en 1846 et 1847 d'après les plans de Fairbairn (ingénieur écossais) et de Léon Ohnet (architecte), pour la Sté Lebaudy Peter et Cie. Participèrent aux travaux, l'entreprise de maçonnerie Verdin Frères, la fonderie Rowcliffe de Petit Quevilly et l'entreprise Henri Debergue pour la construction du comble métallique. La Foudre est une usine modèle édifée selon le système anglais anti-feu dit *fire proof* : maçonnerie de brique et structures en fonte exclusivement. Achevée en 1847, l'usine avec son outillage aura coûté 5 100 000 F, elle est notamment équipée du nouveau métier à filer à sec ou à l'eau mis au point par Pierre André Decoster. Après liquidation de la *Sté Lebaudy Peter et Cie* en mars 1849, une société textile lilloise rachète l'ensemble 1 500 000 F. En 1849 la Foudre compte 10 500 broches à l'eau et 1816 à sec, dits nouveaux métiers à lin Decoster, actionnés par 4 machines à vapeur de 240 ch. Devenue filature de coton, elle est équipée de batteurs et d'ouvreuses fabriqués par Platt, constructeur anglais, de 36 000 self-actings provenant de chez *Nicolas Schlumberger* de Guebwiller et *Thouroude* de Rouen qui occupent le bâtiment du 1<sup>er</sup> au 3<sup>e</sup> étage. En 1863 la Foudre produit 1 200 000 kg de fil de coton/an. 106 000 broches et 175 métiers à tisser en 1868. 54 000 broches et 328 métiers à la fin du 19<sup>e</sup> siècle. 700 ouvriers à la fin du 19<sup>e</sup> siècle.

En 1854, il se fixa définitivement en Alsace comme directeur de la fabrique du Brackenthor, à Guebwiller, qu'il acquit en 1859 et qu'il dirigea, de 1863 à 1870, avec son beau-frère, M. Jules Grosjean. Cet établissement fut transformé en Société par actions en 1890. Lui-même resta à la tête de sa maison jusqu'en 1895. Il avait alors 81 ans. Entretemps, le gouvernement français l'avait décoré de l'ordre de la Légion d'honneur. Le comte Straszewicz fut certainement l'une des figures les plus intéressantes de notre région industrielle. D'un esprit fin et délié, d'une conversation animée et pleine de grâce, d'un entrain et d'une vigueur sur lesquels les années semblaient n'avoir point de prise, d'une aménité qui ne s'est jamais démentie, il avait su conquérir de précieuses amitiés parmi ses nouveaux concitoyens. Il paya chèrement l'hospitalité de sa patrie d'adoption. Il perdit, en effet, son fils unique pendant la défense de Belfort, et, il y a quelques mois, son petit-fils, le dernier rejeton de sa race, succombait à son tour au Tonkin, sous les coups des pirates. Il supporta ses malheurs avec la vaillance qui le caractérisait.

*Bulletins de la SIM*, 1904, CR de la séance du 27 avril 1904, p. 79-80.



Armes de la famille de Türckheim

**Türckheim** (de), famille noble de la Basse-Alsace, dont l'histoire n'offre rien de certain jusque vers le milieu du XV<sup>e</sup> s., par la raison que dans ces temps reculés, il existait plusieurs familles de ce nom, florissant tant en Alsace que dans les pays limitrophes. Le premier sur lequel on peut asseoir avec certitude la généalogie de cette race alsacienne, est *Haneman de Tüiringheim* dit *Türck* qui, ayant quitté Bitsche, sa patrie, vint s'établir à Strasbourg où il acquit, en 1459, le droit de bourgeoisie. Quatre-vingts ans après, nous trouvons son neveu, Jean, siégeant au sénat de cette ville (1540). Mais ce n'est qu'avec *Jean IV* que l'histoire des Türckheim sort de l'obscurité.

**Türckheim** (de), les Centraliens de la famille. La totalité de ceux-ci provient de la descendance de Bernard-Frédéric de

Türkheim (1752-1831) et d'Anne Elisabeth Schoenemann (1758-1817). Ils eurent quatre fils : Jean-Frédéric (1780-1850), Jean-Charles (1783-1862), Frédéric Guillaume (1785-1831) et Henri (1789-1849).



4 frères de Türkheim (Jean-Frédéric, Jean-Charles, Frédéric-Guillaume et Henri)

Les deux derniers eurent des Centraliens dans leurs descendance. Frédéric Guillaume<sup>131</sup> en eut un : Rodolphe de

<sup>131</sup> *Frédéric-Guillaume* Türkheim, colonel, agronome, né à Strasbourg, le 18 octobre 1785, fréquenta le gymnase d'Erlangen où ses parents, fuyant les séides de la Révolution à Strasbourg, s'étaient établis, en 1794. De retour dans sa ville natale, il y continua ses études au gymnase, alla ensuite suivre les cours de philosophie et de sciences historiques à l'université de Göttingue, après quoi il se rendit à Paris où il trouva une place au ministère de l'Intérieur sous le ministre de Gérard. Puis, se tournant vers la carrière militaire, il entra, en 1806, comme sous-lieutenant, au 2<sup>e</sup> régiment de hussards avec lequel il assista à la prise de Halle et à celle de Lubeck : ici, son souvenir resta longtemps en honneur. Combattant vaillamment dans l'avant-garde du corps du maréchal Bernadotte, il tomba, le 19 janv. 1807, à Mohrungen, couvert de trente-et-une blessures, entre les mains des Russes et fut conduit prisonnier à Koenigsberg. Après que le maréchal Soult s'était emparé de cette ville, de Türkheim fut promu au grade de lieutenant et envoyé en Espagne où il se signala à Médellin, le 28 mars 1809, et fut blessé à la cuisse par un boulet. Couché longtemps dans une cabane humide, en attendant les soins du chirurgien, il contracta le mal qui devait miner peu à peu sa forte constitution. Nommé capitaine aide de camp du général Rapp, en 1809, il combattit en Pologne, assista au premier blocus de Dantzic, se distingua à la bataille de Moschaïk et avança au grade de chef de bataillon, le 12 juin 1812 : l'Empereur reconnut sa valeur et ses services en le décorant de la Légion d'honneur à Moscou (3 octobre). Après la désastreuse retraite de Russie, il concourut à la défense de Dantzic, bloqué par 60 000 Russes. Rapp résista pendant toute une année; mais, à bout d'efforts, il dut capituler le 2 janvier 1814 et, malgré les clauses de la capitulation, fut retenu prisonnier; son aide de camp, de Türkheim, fut interné à Kiew, sur le Dnieper, d'où il ne fut renvoyé en France qu'après la chute de l'Empire. Rentré dans ses foyers avec la pension de demi-solde, de Türkheim fut rappelé sous les armes après le retour de l'île d'Elbe et reprit sa place d'aide de camp auprès de Rapp. Il combattit en preux chevalier et conquit son brevet de colonel à Gottramstein. Il suivit son général en Alsace où il contribua à la défense de Strasbourg. Après Waterloo, il fut remis en demi-solde, et admis, en 1828, au traitement de réforme sans que, toutefois, le gouvernement eût voulu jamais reconnaître son grade de colonel. Retiré du service, fatigué par les dures privations subies dans les dernières campagnes de l'Empire — il en avait fait onze ! — et trente-deux blessures, mais portant encore sur sa figure virile et martiale les traces de sa belle jeunesse d'autrefois, le baron de Türkheim trouva, au pied de la montagne, consacrée par le séjour de la Patronne de l'Alsace et dans l'enceinte de l'ancienne abbaye en ruine de Truttenhausen, un repos bien mérité après la rude vie des camps. Il s'y livra avec amour aux travaux de la culture des terres et y mourut, à l'âge de 45 ans, le 12 janvier 1831. [Etats de services tirés du dépôt de la Guerre. — L. Spach, *Rev. d'Als.*, 1854, p. 152. — F. W. Edel, *Rede beim Leichenbegängniss*, Strasb., 1831.]

Türckheim (1827-1890), de la promotion 1850; Henri<sup>132</sup> en eut trois (peut-être quatre) : descendant d'un fils d'Henri, Frédéric Edouard (1829-1909), nous trouvons : Martin de Türckheim, né à Strasbourg le 1<sup>er</sup> novembre 1875, (promotion 1898); Bernard de Türckheim, né à Reichshoffen le 8 mars 1852 (promotion 1875); Hubert de Türckheim, né à Blamont le 26 août 1909, (promotion 1933) décédé en 2004. Les *Filiations protestantes* donnent un Centralien : Hugues de Türckheim, né à Grenoble le 13 mars 1948, fils de Raoul de Türckheim (1919-1994), et il n'apparaît pas dans l'Annuaire de l'Ecole.

Eric Bungener, *Filiations protestantes*.  
Yves Antuszewicz.

**Türckheim Hubert** baron de, ingénieur diplômé de l'Ecole Centrale des Arts et Manufactures (promotion 1933) né le 26 août 1909 à Blâmont (Meurthe-et-Moselle, décédé le 13 juillet 2004. Il a épousé le 2 avril 1936, au Temple de l'Etoile (Paris), Solange Edmée Marie Henriette de Watteville (8 octobre 1914-2005), fille du banquier Gérard Jean Edouard de Watteville (1882-1959), et Marie Coche de la Ferté (1892-1976). Mon arrière grand-mère Blanche Meyrueis-Crosnier de Varigny était la sœur de Marguerite Meyrueis-de Watteville, mère de Gérard de Watteville et grand-mère de Solange de Watteville.

Hubert de Türckheim fut Président d'honneur/fondateur de l'Association de la famille de Türckheim, obtint la médaille d'argent de la Ville de Paris, fut Grand-Croix de l'Ordre Constantinien de Saint-Georges.

Yves Antuszewicz

---

<sup>132</sup> Henri Türckheim, colonel de cavalerie, né à Strasbourg, le 15 juillet 1789, passa ses premières années en exil et fit ses études au gymnase d'Erlangen et dans d'autres établissements d'Allemagne. Revenu en France, il compléta son instruction et choisit ensuite la carrière des armes où tout souriait aux jeunes nobles. Il entra, le 2 juin 1813, au 2<sup>e</sup> régiment des Gardes d'honneur, fut maréchal des logis le 27 juin et lieutenant en second, le 3 octobre suivant. Il fit, comme jeune officier, la campagne d'Allemagne qui se termina par le désastre de Leipzig. Après la chute de l'Empire, Louis XVIII le reçut, comme brigadier, dans la 2<sup>e</sup> compagnie des mousquetaires de la Garde du Roi avec rang de capitaine (32 juillet 1814) et le nomma chevalier de la Légion d'honneur, le 17 nov. de la même année. Au retour de Napoléon de l'île d'Elbe, Henry, devenu aide de camp du général en chef, Rapp, le 16 mai 1815, arriva avec le corps d'observation de ce dernier en Alsace. L'Empire ayant définitivement succombé à Waterloo, de Türckheim fut promu capitaine dans les hussards du Bas-Rhin, en 1816, puis capitaine adjudant-major, en 1817, capitaine adjudant-major dans les hussards de la Garde royale, en 1821, enfin capitaine-commandant, le 20 avril 1825. Réformé sans traitement, à sa demande, le 6 juin 1830, il fut nommé capitaine-commandant au 1<sup>er</sup> régiment de cuirassiers, le 5 novembre suivant. En 1832, il fit avec honneur la campagne de Belgique, fut promu au grade de chef d'escadron au 3<sup>e</sup> régiment de cuirassiers, en 1835, reçut le brevet de lieutenant-colonel, le 5 mai 1841, et la rosette d'officier de la Légion d'honneur, en 1843. Retraité, le 14 janvier 1848, il vint habiter sa ville natale, où il ne devait pas jouir longtemps d'un repos bien mérité, car déjà le 28 février 1849, il descendit dans la tombe, ayant atteint à peine l'âge de soixante ans. Il était, depuis le 3 février 1819, chevalier du Lion de Zæhringen, de Bade. [Etats de services tirés du dépôt de la Guerre.]



Hermann Walther-Meunier

**Walther-Meunier Hermann Philippe Frédéric** (1837-1905), ingénieur en chef de l'Association des propriétaires d'appareils à vapeur et dont la direction avait valu à cette Association une notoriété qui s'est étendue bien au-delà de nos frontières. M. Walther occupait également, avec la même distinction la chaire de physique industrielle à notre Ecole de chimie. Membre de la Société en 1876, il en fut nommé membre honoraire en 1886; enfin il avait rempli les fonctions de secrétaire de la Société de 1892 à 1896. Vous avez encore présents à la mémoire les remarquables rapports annuels sur les travaux de l'Association qu'il nous soumettait à notre assemblée générale, et qui se distinguaient par des observations originales, ou le compte rendu d'expériences pleines de sagacité et par lesquelles il savait retenir notre attention, sur un sujet en apparence épuisé, depuis le grand nombre d'années qu'il s'y était consacré. Les discours prononcés à ses obsèques par MM. Ernest Zuber, Th. Schlumberger, Ed. Ludwig et Alb. Scheurer ont rendu un éclatant hommage à sa carrière et à son caractère, tandis que ceux de M. Ch. Compère, ingénieur-directeur de l'Association parisienne, M. Olry, ingénieur en chef au corps des mines, et la lettre de condoléances de M. le Hofrat Bach, président de l'Association de Stuttgart, ont témoigné de la haute estime où les associations sœurs de la nôtre, tenaient notre collègue. Qu'il me soit permis une fois de plus de regretter que ces discours n'aient pas été publiés. Votre conseil d'administration a demandé une notice nécrologique, qui comblera en partie cette lacune.

*Bulletins de la SIM*, 1905, CR de la séance du 22 février 1905, p. 24-25.

### **Notice nécrologique**

La fin prématurée du collègue, dont je veux vous retracer la belle carrière, a laissé un grand vide aussi bien dans le sein de notre compagnie que dans toute la région industrielle dont Mulhouse est en quelque sorte la capitale. Pendant plus

d'une génération, en effet, H. Walther-Meunier a été l'arbitre autorisé dans toutes les questions se rattachant à la production et à l'emploi de la vapeur. S'il n'a pas été le seul inspirateur des progrès réalisés dans cette direction pendant les 30 dernières années, l'on peut affirmer, du moins, qu'il a contribué pour une très large part à aiguiller nos industries dans la bonne voie. Il les a mises à même de racheter le désavantage économique de brûler un combustible de prix relativement élevé par les moyens perfectionnés d'en faire emploi; son nom aura sa place à côté des Burnat, Auguste Scheurer, Hallauer et d'autres qui l'ont précédé.

Hermann Philippe Frédéric Walther est né à Francfort-sur-le-Mein le 23 août 1837. Du côté paternel, il descendait d'une famille de réfugiés huguenots originaires du Nord de la France. Sa mère était une Passavant d'origine française. Ses parents ayant quitté Francfort pour s'établir à Strasbourg, Hermann Walther fit ses études au Gymnase protestant de cette ville et en sortit, en 1854, après avoir passé son baccalauréat ès-sciences. Immédiatement après il fit, comme volontaire, un apprentissage de deux ans aux Ateliers de construction de Grafenstaden, aussi bien dans les bureaux de dessin qu'aux ateliers d'ajustage, préluant ainsi de la bonne manière à la carrière d'ingénieur qu'il comptait embrasser.

Après une année de préparation, il entra, en 1857, à l'Ecole Centrale des Arts et Manufactures et en sortait, en 1860, avec le diplôme d'ingénieur mécanicien. Les trois années passées dans la grande Ecole, qui a été la pépinière de tant d'ingénieurs et d'industriels distingués, ont marqué Walther d'une empreinte ineffaçable. Il est demeuré toute sa vie un Centralien convaincu et, comme vice-président du groupe alsacien des anciens élèves de l'Ecole, il n'a pas cessé de prêter son appui à ses jeunes camarades et de leur venir en aide de toute façon. A sa sortie de l'Ecole, Walther entra aux ateliers de constructions de *MM. Ducommun & C<sup>ie</sup>* à Mulhouse et, après y avoir séjourné 18 mois, il accepta le poste d'ingénieur dans la maison *Peugeot frères*, à Valentigney, qu'il occupa jusqu'en mai 1865. Puis il prit part, pendant une année, aux travaux de construction du chemin de fer de Donaueschingen à Villingen, dont M. Krafft, ingénieur civil à Strasbourg, avait l'entreprise. Vers le milieu de l'année 1866, Walther entra comme ingénieur aux ateliers de construction de *MM. Stehelin & C<sup>ie</sup>*, à Bitschwiller, et y demeura quatre années consécutives. Ce séjour prolongé dans l'un des ateliers alsaciens les plus renommés pour la construction de machines à vapeur, acheva de donner à notre collègue les connaissances pratiques dont il a su tirer si bien parti dans la suite de sa carrière. Hermann Walther épousa, en 1870, M<sup>lle</sup> Irma Meunier et, peu de temps après, grâce à l'appui de son beau-frère M. Ch. Meunier-Dollfus qui, depuis quatre années, était à la tête de l'*Association alsacienne des propriétaires d'appareils à vapeur*, il fut

appelé à créer une Association semblable en Bavière. Et lorsqu'après quatre années d'une activité sans trêve ni repos, il quitta ce poste, le président du Conseil d'administration de l'Association bavaroise se plut à rendre hommage aux rares talents d'ingénieur et d'administrateur dont il avait fait montre. Walther-Meunier ne fut pas moins apprécié à l'Association normande des propriétaires d'appareils à vapeur qu'il se chargea de mettre sur pied dans le courant de l'année 1874 et quand, deux ans plus tard, nous allions l'y chercher pour occuper, comme ingénieur en chef de l'Association alsacienne, la situation que la démission de M. Meunier-Dollfus laissait vacante, d'unanimes regrets l'accompagnèrent à son départ de Rouen. Depuis le mois d'août 1876 jusqu'à sa mort, c'est-à-dire pendant près de 29 années, Walther-Meunier a eu en mains la direction de l'Association alsacienne et l'a conduite au degré de prospérité qu'elle a atteint. Deux chiffres suffiront à marquer le chemin parcouru : En 1876, 1402 chaudières étaient soumises au contrôle de l'Association, tandis qu'à la fin de 1904, on en comptait 5306, soit près de quatre fois autant. De plus, les essais périodiques des moteurs à vapeur qui, depuis 20 ans, se font par abonnement, et le service électrique confié à un ingénieur spécialiste mais dont Walther-Meunier assumait la haute direction, sont venus s'ajouter au contrôle des chaudières. L'Association est surtout redevable à la réputation qu'il s'était acquise et à son active propagande, du grand nombre de chaudières des départements français voisins de l'Alsace-Lorraine et du Luxembourg, que l'Association a inscrites sur ses contrôles; elles y figuraient, en dernier lieu, pour le chiffre de 2266. Les connaissances théoriques et pratiques que possédait Walther-Meunier, les données expérimentales dont sa mémoire était pleine et qu'il s'entendait à interpréter d'un esprit clairvoyant, lui assuraient une grande sûreté de jugement. Aussi, ses conseils étaient-ils hautement appréciés et souvent recherchés, lorsqu'il s'agissait, soit d'installations nouvelles à créer, soit de problèmes difficiles à résoudre. Les 29 rapports techniques sur les travaux exécutés à l'Association alsacienne, sous la direction de notre collègue depuis 1876 jusqu'en 1904, sont imprimés au *Bulletin de la Société industrielle* et formeraient à eux seuls la matière de trois ou quatre volumes. Ils constituent une mine inépuisable de faits intéressants et utiles qu'il serait désirable de voir répertoriés pour la facilité des recherches. On y trouve en grand nombre des analyses d'eaux, de dépôts, de désincrustants, etc.; les accidents survenus aux appareils à vapeur dans le cours de chaque exercice sont examinés avec soin; les essais intéressants de moteurs et de générateurs à vapeur s'y trouvent relatés et discutés; l'on y rencontre de précieux renseignements sur le pouvoir calorifique des combustibles employés dans nos contrées et sur leur rendement, lorsqu'ils sont consommés sur les grilles des chaudières des

systemes les plus divers. Parfois, au moment d'un renchérissement considérable des combustibles, comme en 1889 et 1899, Walther-Meunier a su résumer maîtement<sup>133</sup> les mesures qu'il convenait de prendre pour assurer aux générateurs le meilleur rendement possible, afin d'atténuer la perte que l'industrie subit du chef de la hausse des houilles. Enfin, dans ses rapports de 1901, 1902 et 1903, Walther a rendu compte des essais minutieux auxquels il a soumis les tôles de chaudières mises hors d'usage après plus de trente ans de service. Il a établi que ces tôles perdent de leur élasticité dans des limites qui peuvent constituer un danger réel, et l'Association a été ainsi amenée à conseiller le remplacement des chaudières dont l'âge atteint ou dépasse 35 ans. Le nom de Walther-Meunier restera attaché à ces faits expérimentaux dont l'importance est capitale. En outre des rapports annuels sur les travaux techniques de l'Association alsacienne, nos *Bulletins* renferment une trentaine de notes, études et rapports de notre collègue seul, ou en collaboration avec d'autres, et qui traitent, pour la plupart, des questions se rattachant à la production et à l'emploi de la vapeur. Tous ces travaux passaient par le comité de mécanique, dont Walther était l'un des membres les plus assidus et les plus écoutés. Je citerai les essais de 1877 sur la machine Woolf couchée du tissage *Dollfus-Mieg & C<sup>ie</sup>*, ceux de 1887 et 1896, en collaboration avec M. Ludwig, sur les machines et pompes de la distribution d'eau de Mulhouse, sur une machine Compound de 250 chevaux des ateliers de Bitschwiller, ainsi que sur la batterie de chaudières semi-tubulaires et la machine à triple expansion des *Filatures et tissage de la Cité*. Vous vous rappelez, sans doute, que ces derniers essais, effectués avec vapeur surchauffée, aboutirent au résultat, constaté pour la première fois dans notre région, d'une consommation de vapeur de kg. 4.676 seulement par heure et par cheval indiqué. C'était un record ! Il faut mentionner encore l'étude du frein dynamométrique de Brauer, de 1884, et un travail étendu, publié l'année suivante, sur l'examen du phénomène de l'ébullition retardée de l'eau, au point de vue de sa production dans les générateurs à vapeur. Il aboutit à cette conclusion que le phénomène qui porte, en physique, le nom de *caléfaction*, ne rencontre presque jamais, dans nos générateurs, les conditions nécessaires à sa manifestation. Je rappellerai, enfin, les études sur les surchauffeurs de vapeur Gehre, Uhler, Schwoerer, qui firent l'objet d'un premier mémoire en 1891, lequel fut suivi de nombreuses données expérimentales dans les rapports techniques postérieurs. Walther était devenu un partisan convaincu de la surchauffe de la vapeur employée pour les moteurs, laquelle, après avoir été préconisée, il y a plus de 40 ans, par le savant illustre dont s'honore notre pays, le regretté Ad. Hirn, avait subi une trop

---

<sup>133</sup> Ernest Zuber a peut-être voulu dire « magistralement ». [Note d'Yves Antuszewicz]

longue éclipse. Le savoir théorique et pratique de Walther-Meunier devait le désigner tout naturellement pour occuper la chaire de physique appliquée, que le Conseil de l'Ecole de chimie eut l'heureuse inspiration de créer il y a une quinzaine d'années. Les élèves de l'école ont hautement apprécié cet enseignement qui est devenu le complément indispensable de l'éducation du chimiste d'industrie et qui leur a été dispensé avec une méthode et une clarté parfaites. Vous avez appelé, en 1892, notre collègue à occuper le poste de secrétaire des séances et les rapports annuels de 1892 à 1895 ont été rédigés par lui. L'état de sa santé l'obligeant à ménager ses forces, il dut, à regret, résigner ces fonctions. Depuis plusieurs années, quoiqu'il n'ait rien abandonné de son activité, les amis de Walther s'inquiétaient de le voir décliner lentement, jusqu'à ce que, au commencement du mois de janvier, une pneumonie ait fini par avoir raison de cette nature jadis si robuste, mais atteinte de longue date dans ses forces vives. Hermann Walther-Meunier s'est éteint doucement le 29 janvier de cette année, à l'âge de 67 ans et 5 mois. La Société industrielle et l'Association alsacienne conserveront longtemps le souvenir de ce qu'elles lui doivent. Elles se rappelleront en quelle haute estime toutes les Associations de chaudières du continent tenaient notre collègue et quels témoignages en ont donné, lors de ses obsèques, les représentants les plus autorisés de ces sociétés. Les amis de Walther n'oublieront pas la fidélité de ses attachements, la sûreté de son commerce et l'esprit de bonne camaraderie qui l'animait. Tous ceux qui ont été en relations avec lui rendront justice à la fermeté de son caractère et à son constant souci de rendre service à ceux qui avaient recours à lui.

ERNEST ZUBER

*Bulletins de la SIM*, Notice lue lors de la séance du 28 juin 1905, p. 321-326



Auguste Weber (1867-1924)

**Weber Auguste** (1867-1924). Né à Strasbourg le 28 mai 1867, Auguste Weber avait fait ses études d'ingénieur à l'Ecole

Centrale<sup>134</sup>. Il était entré en 1892 à l'*Association Alsacienne des Propriétaires d'Appareils à Vapeur*, en qualité d'ingénieur chargé des travaux d'intérêt général. Ses études sur l'utilisation industrielle des combustibles, publiées partiellement dans les *Bulletins de la Société Industrielle*, attirèrent l'attention sur lui. En 1896, un poste de professeur à l'Ecole Polytechnique Fédérale de Zurich lui fut offert. Il accepta cette chaire et, pendant 16 ans, il y fit ses cours, tant sur la mécanique industrielle, que sur les chaudières à vapeur et les combustibles. L'esprit de son entourage ayant toutefois changé, il préféra donner sa démission de professeur en 1912, pour revenir dans sa chère Alsace. Il occupa alors le poste d'Ingénieur des chaudières à la Société Alsacienne de Constructions Mécaniques à Mulhouse, fonctions qu'il remplit pendant les années de guerre. En 1919, il rentra à l'*Association Alsacienne des Propriétaires d'appareils à Vapeur*, où il fut appelé par son camarade et ami, M. Kammerer, ingénieur en chef de cette Association. Esprit distingué et foncièrement modeste, il a rendu à l'Association de grands services, et fut pour l'ingénieur en chef un précieux collaborateur. Entré à la Société Industrielle en 1892, notre collègue fut membre du comité de mécanique. Il est décédé brusquement le 25 janvier.

*Bulletins de la SIM*, Séance mensuelle du 27 février 1924, p. 9-10.

**WEHLIN Charles Edouard** (1858-1951), administrateur de sociétés. Descendant d'Edouard Wehrlin, fondateur à Mulhouse de l'entreprise Filature et tissage de la Cité en 1861. Famille liée aux Koechlin. Il a épousé Jeanne Faure; ils eurent 5 enfants : Henri, Max, Nelly, Magui et Roger, banquier, directeur de la Société alsacienne de carburant et de la Société française des pétroles, directeur général adjoint d'Antar. Ingénieur de l'Ecole centrale des arts et manufactures en 1878, Charles Wehrlin fut administrateur de la Compagnie de construction des métaux, de la Compagnie des moteurs Niel, des Indiennes de Bolbec et de la Société alsacienne de constructions mécaniques de 1921 au moins jusqu'à sa démission en 1934 pour raisons de santé. Chevalier de la Légion d'honneur.

Centenaire de la SACM

**WEHLIN Max Edouard** (1884-1970), directeur. Fils de Charles Edouard Wehrlin. Il a épousé en 1915 Marguerite Frey; ils eurent 4 enfants. Après des études secondaires au lycée Janson-de-Sailly, Max Wehrlin est promu ingénieur de l'Ecole centrale des arts et manufactures en 1906. A l'issue de son

---

<sup>134</sup> Auguste Weber figure bien dans l'Annuaire de l'Ecole Centrale (promotion 1889) [Note d'Yves Antuszewicz]

service militaire, il travaille pendant un an aux usines Ernst Schiess de Dusseldorf (constructeur de machines-outils de renommée mondiale), puis occupe plusieurs postes dans le Nord, à Paris et à Lyon. Max Wehrin entre le 1<sup>er</sup> octobre 1913 à la Société alsacienne de constructions mécaniques de Belfort comme ingénieur aux services mécaniques. Mobilisé en 1914 comme lieutenant dans l'artillerie, il est rappelé en juillet 1915 par le directeur Carlos Bohn pour entreprendre la fabrication d'obus emboutis. Il est successivement chef de service des moteurs à gaz de hauts-fourneaux et de fours à coke et fondé de pouvoirs des services mécaniques avant d'être nommé directeur-général-adjoint de l'Alsthom en 1928 (secondant René Hochstetter), Directeur-général-adjoint du groupe A, avec la charge des services mécaniques et centraux (ateliers et services communs aux services mécaniques et électriques de Belfort et Clichy) de 1929 à 1938, Max Wehrin développe la construction de chaudières et turbines à vapeur pour grosses centrales thermiques, de moteurs Diesel, de parties mécaniques de machines d'extraction électriques, etc. En 1933-1935, il s'occupe de la propulsion électrique du paquebot français de 60 000 tonnes « Normandie » (turbines, engrenages et groupes auxiliaires), l'une des plus grandes innovations électrotechniques du début du XX<sup>e</sup> siècle. Il est appelé à partir du mois d'octobre 1938 à la direction générale de l'usine de Graffenstaden de la SACM pour remplacer Edouard Brauer et contribue au développement des fabrications de machines-outils et de locomotives à vapeur. Expulsé d'Alsace par les Allemands en octobre 1940, Max Wehrin entre sur leur recommandation à l'usine de Nantes de la Compagnie générale de construction de locomotives (Batignolles-Chatillon), qu'il dirige de mi 1941 à la fin de 1944. Son contrat précisait, selon sa requête, qu'il devrait quitter cette entreprise lorsque l'Alsace serait libérée. De retour à Graffenstaden en mars 1945, il obtient de l'Administration des domaines la restitution de l'usine à la SACM (premier mai 1945), mais rencontre néanmoins des difficultés avec les syndicalistes de l'usine, qui lui reprochent d'avoir travaillé pour l'occupant. Il s'efforce, dès 1945, de développer les fabrications de l'usine et crée une nouvelle branche d'essieux montés et d'engrenages cimentés, trempés et rectifiés, tant pour les besoins de la traction électrique que pour les réducteurs de grande puissance et grande vitesse. Max Wehrin devient l'un des administrateurs de la SACM à partir de 1953 (en remplacement de Léon Daum). En 1963, il est également président-directeur-général de la Société de mécanique de Mulhouse, administrateur de la Société De Dietrich et C<sup>ie</sup> à Niederbronn et de la Cellulose de Strasbourg. Membre du conseil de direction de la Chambre patronale des industries du Bas-Rhin, membre du Comité d'escompte de la Banque de France de Strasbourg, président du conseil d'administration de l'Ecole nationale des ingénieurs de Strasbourg (E.N.I.S.),

vice-président de la Chambre de commerce de Strasbourg. Chevalier (1930), puis officier (1954) de la Légion d'honneur et chevalier du Mérite social. Membre du Rotary-Club de Strasbourg.

Centenaire de la SACM

**Willard Alfred**<sup>135</sup> (promotion 1893) Né à la Chaux-de-Fonds (Suisse). Décédé le 17 février 1938 d'après le Bulletin de l'Association Amicale des Anciens Elèves de l'Ecole Centrale des Arts et Manufactures, 1938, n° 540, p. 321.

*Adresses de l'annuaire :*

1893 : 5, rue Oberkampf, à Paris; 1900 : 139, boul. Voltaire, à Paris; 1903 : 8, rue d'Angoulême, à Paris; 1905 : 19, rue des Filles-du-Calvaire, à Paris; 1909 : 22, rue Taylor, à Paris; 1912 : 46, boul. Magenta, à Paris; 1925 : 23, rue de l'arcade, à Paris, 8<sup>e</sup>; 1931 : 2, rue des Dardanelles, Paris, 17<sup>e</sup>.

*Annuaire de l'Ecole Centrale des arts et manufactures.*

**Willard Léopold Alfred**, Administrateur délégué de la Compagnie générale des Machines parlantes Pathé Frères. Né le 17 octobre 1869 à la Chaux-de-Fonds.

*Domicile :* 2, rue des Dardanelles à Paris (17<sup>e</sup>)

*Services militaires :* Dispensé (article 23) classe 1889. Engagé pour 4 ans au titre de l'Ecole Centrale; rayé des cadres pour raison de santé; a demandé sa réintégration pendant la durée de la guerre; lettre de remerciement du Ministre de la guerre; maintenu dans sa position hors cadres pour raison de santé.

*Services civils et militaires :* durée totale 47 ans.

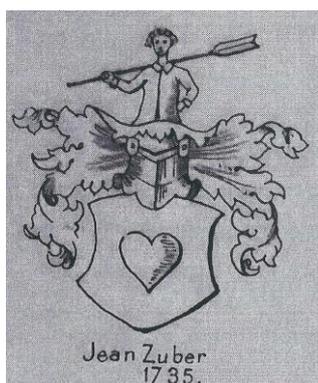
*Services civils :* Administrateur délégué de la C<sup>ie</sup> générale des Machines parlantes Pathé Frères, depuis 1919; Administrateur Directeur, puis Président du Conseil d'administration de la Société anonyme française « La Lingerie Universelle » depuis 1902. Président du Conseil d'administration des *Etablissements Orange Saint-Denis*, depuis 1927; Administrateur puis Président du Conseil d'administration de la Société anonyme « Librairies Champs Elysées »; Administrateur de l'*Institut Phonétique*; membre du *Comité Français pour le développement pédagogique phonographique*.

*Distinctions :* Chevalier de la Légion d'Honneur du 30 juillet 1925.

*Services rendus aux Expositions :* Exposition des Arts Décoratifs 1925 (médaille d'or); Exposition coloniale de 1931 - classe 5 - Hors Concours; Exposition de Bruxelles 1935.

---

<sup>135</sup> d'après les annuaires de l'Association Amicale des Anciens Elèves de l'Ecole Centrale des Arts et Manufactures.

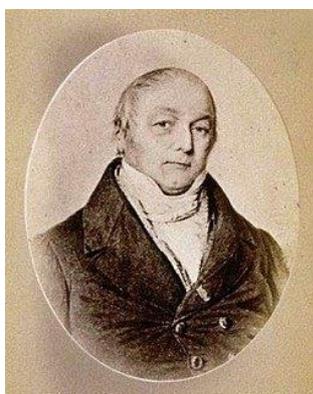


armoiries de Jean Zuber

**Zuber (famille).** Famille originaire de Bâle, bourgeoise de Mulhouse dès la fin du XVI<sup>ème</sup> siècle. Elle a donné de nombreux fonctionnaires à l'ancienne ville libre et est surtout célèbre par sa manufacture de papiers peints, à Rixheim, devenue le musée du Papier Peint.

*Filiations protestantes*

Si je ne me trompe, tous les Centraliens portant le nom Zuber sont de la même famille et descendent de Jean Zuber (1773-1852) et Elisabeth Spoerlein (1775-1856).



Jean Zuber (le père)



Eliz Spoerlin (1775-1856)

Jean Zuber, dit *Jean Zuber (le père)*, fils d'Alexandre Zuber (1747-1781) et d'Ursule Schmalzer (1741-1809), manufacturier à Rixheim (Haut Rhin), fut le fondateur de la manufacture de papiers peints « MM. Jean Zuber et Compagnie ». Jean Zuber est décoré de la Légion d'honneur en 1834 au titre de son activité d'industriel.

Ci-joint un extrait de la notice nécrologique du D<sup>f</sup> Weber sur Jean Zuber (le père) :

« Fils d'un drapier qui a été malheureux en affaires et qui, menacé de poursuites, abandonne femme et enfant, nous voyons le pauvre garçon expulsé, avec sa mère malade, de la maison paternelle, recueilli par une tante dans une sombre arrière-chambre, et devant à la générosité de quelques autres parents de pouvoir fréquenter l'école, où ses espiègleries lui attirent force coups de

coudrier sur la pulpe des doigts; tandis que dans l'intervalle des leçons il fait office de servante chez sa mère, portant l'eau et le bois et gagnant quelques sous en nouant des attaches en ficelle pour les blanchisseries.

Quel a dû être alors l'horoscope de cet écolier ? Sans ressources pécuniaires, sans un père qui puisse le lancer dans la carrière, il ne pourra devenir qu'un ouvrier, drapier aussi peut-être, comme nous voyons encore parmi nous plusieurs échantillons de cette profession, tant déchu depuis le commencement de ce siècle.

Mais ce garçon a de l'ambition et des goûts d'artiste. Aussi ne se borne-t-il pas à la tâche que lui donne sa mère pour le nombre des attaches en ficelle, et quand les jours de congé il réussit à en faire cent de plus, il reçoit un sou de gratification. Accumulant toutes ses économies qui se montent bientôt à trois francs, il achète à un encan une vieille épinette, sur laquelle il s'exerce avec passion. Plus tard elle est remplacée par un orgue délabré qu'il restaure lui-même, quant au profit des attaches il a pu joindre celui qu'il tire de la copie de cahiers de musique. Cependant le travail incessant de la mère a peu à peu amélioré sa position économique et son fils peut entrer comme apprenti dans une maison de commerce, dont il balaye le comptoir tous les matins, suivant la mode du temps. Son goût pour la musique lui a valu des amis, dont les uns lui donnent des leçons gratuites et les autres lui prêtent des livres qu'il lit avec avidité.

Ainsi, le jeune homme se forme même dans les lettres; et à l'âge de 17 ans, au sortir de l'apprentissage, il est appelé par M. Nicolas Dollfus à voyager en Italie avec une carte d'échantillons de papiers peints : c'est ce qui décide de sa carrière. Dans différents voyages faits ainsi à travers une grande partie de l'Europe et par les temps difficiles de la fin du dernier siècle, il s'habitue au monde, et apprend à le connaître.

A cette époque les épargnes du jeune commis reçoivent une plus noble destination que ses économies d'un sou, car si M. Zuber a des goûts artistiques, il a bien plus encore le sentiment de l'honneur. Plusieurs mille francs sont destinés à satisfaire les créanciers de son père, dont quelques-uns se refusent à accepter ce sacrifice du fils.

Cependant, de voyageur le jeune Zuber devient intéressé dans la maison, puis associé, enfin chef.

Je n'entrerai pas dans le détail du travail assidu, des efforts persévérants, de la ténacité singulière dont il dut faire preuve pour parcourir ce chemin ardu, ayant à lutter contre les plus grandes difficultés; difficultés de crédit, difficultés entre associés, difficultés politiques dans des temps où toute l'Europe est en combustion; difficultés de transfert de l'établissement de Mulhouse à Rixheim. Ses meilleurs amis, ses parents même lui conseillent d'abandonner la partie, de renoncer à un établissement devenu impossible, de jeter le manche après la cognée. Lui seul persiste, lutte avec énergie, et à force de succès fait taire les envieux et les mauvais conseillers.

Dans cette haute position qu'il veut soutenir par le progrès, il s'aperçoit bien vite que l'industrie des papiers peints n'est pas un simple métier où l'on fait éternellement la même chose, qu'il y faut le culte des arts et de la science. Aussi appelle-t-il de Paris M. Malaine père pour le dessin des fleurs, M. Mongin pour le paysage : lui-même sentant l'importance de l'étude des fleurs pour l'ornementation, la cultive avec passion, et devient un amateur distingué d'horticulture.

Puis la fabrication des couleurs ne peut pas rester non plus une simple routine, une exécution aveugle de recettes prises à droite et à gauche; aussi M. Zuber travaille-t-il jour et nuit pour gagner quelques semaines de loisir qu'il veut consacrer à Paris, à l'étude de la chimie. Mais M. Thénard, qu'il va consulter à cet effet, lui fait comprendre que la science ne s'infuse pas ainsi au gré de son impatience, et lui envoie à Rixheim un de ses meilleurs préparateurs, M. Rigaut, qui lui monte un des premiers laboratoires établis en Alsace, et le met au courant de la science par un enseignement régulier.

Cependant les produits de la fabrique de Rixheim laissent encore à désirer : cela tient à l'inégalité et aux défauts du papier qu'on lui vend; que fait M. Zuber pour se sauver de cette difficulté ? Il achète Roppentzweiler pour y fabriquer lui-même son papier et arrive le premier à faire du papier continu collé, ce qui a été un immense avantage pour l'industrie des papiers peints.

Puis avec le concours de son beau-frère, M. Michel Spoerlin, de Vienne, dont nous aimons toujours à entendre le nom dans cette enceinte, il établit le premier l'impression en couleurs fondues ou irisées. Cette belle invention ne lui profite pas seul, ni à son seul genre de fabrication; elle va de là à l'impression du coton, de la laine et de la soie et trouve encore tous les jours une féconde application. A son tour il emprunte à l'industrie des toiles peintes le rouleau, et avec son aide, introduit dans les papiers peints les dessins les plus fins et les plus gracieux gravés en taille douce.

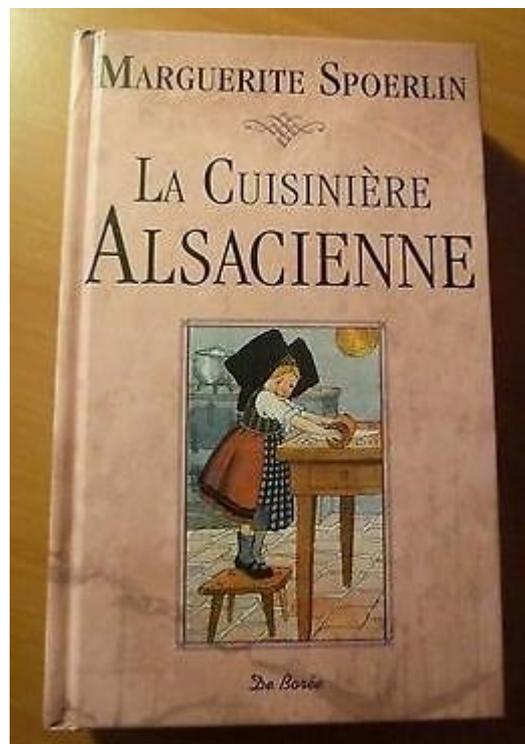
Par d'autres progrès encore, M. Zuber arrive à créer une maison puissante, la seule de cette importance dans les papiers peints qui ait pu s'établir en province et d'autant plus difficile à maintenir qu'elle n'a pas de congénère en Alsace; ses produits sont recherchés dans toute l'Europe, ses

relations s'étendent jusque en Amérique, et à la vente des papiers blancs et peints, elle joint celle de la potasse, du bleu de Prusse et d'autres couleurs.

Les récompenses publiques ne lui font pas défaut : dès 1806, à la plus ancienne de toutes les expositions, le premier paysage en couleurs variées qui ait été tenté, lui vaut la médaille d'argent, et en 1834, cette distinction est couronnée par la médaille d'or et la croix de la Légion d'Honneur. »

*Bulletin de la Société Industrielle de Mulhouse*, octobre 1852.

Elisabeth Spoerlin (ou *Eliz Spoerlein*), quant à elle, descend du pasteur Johannes Spoerlin (1747-1802). L'épouse en troisièmes noces du pasteur Johannes Spoerlin, née Baumgartner, riche de l'expérience et des traditions culinaires de sa famille, a rédigé en 1811 « l'*Oberrheinisches Kochbuch* », dont le titre français a été parfois traduit par « La Cuisinière du Haut-Rhin ».



La Cuisinière Alsacienne (Marguerite Spoerlin)

Veuve de bonne heure, elle rédigea cet ouvrage qui connut un succès de librairie extraordinaire en collaboration avec le théologien Theobald Muntz. L'*Oberrheinisches Kochbuch* est réédité durant tout le XIX<sup>e</sup> siècle, tout d'abord en allemand, puis parallèlement en français. Il demeure un grand classique de la littérature gastronomique, mais donne surtout une image très fiable des goûts et du savoir-faire des cuisiniers de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle.

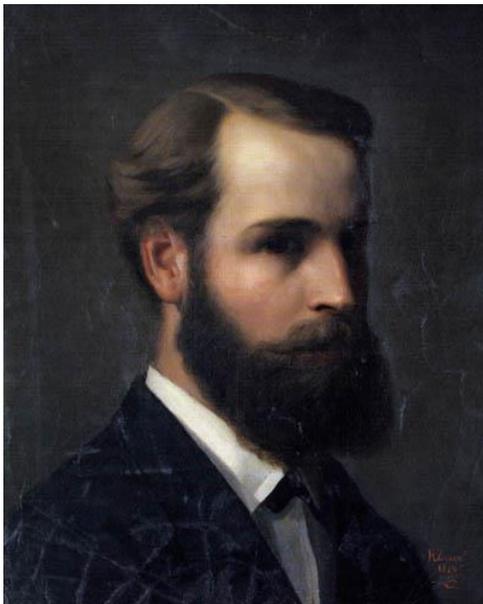
En plus de la dizaine de Centraliens, la famille Zuber compte des artistes de renom, tels que :

- le peintre *Henri Jean Zuber* (1844-1909), petit-fils du fondateur de l'entreprise de Rixheim.



carrefour rue de Rennes-boulevard Raspail en 1889 (Jean Henri Zuber)

Henry Zuber a épousé en 1871 Madeleine Oppermann (1850-1881).



autoportrait Henri Zuber 1870



Madeleine Oppermann (1850-1881) par Henri Zuber

Venons-en maintenant aux douze Centraliens :

- **Charles** Zuber (1835-1909), fabricant d'impressions à Niedermorschwiller, Paris, Mulhouse; il fut également entomologiste et peintre. Il a épousé en 1862 Blanche Hofer (1838-1886), fille d'Edouard Hofer et Cécile Grosjean. Les Filiations protestantes le disent Centralien, mais il ne figure pas dans l'annuaire de l'Ecole. Il était négociant à

Dornach, dans la banlieue de Mulhouse, et s'intéressait aux coléoptères. Il fit partie de la Société d'Entomologie de France de 1869 à 1884. Ses carabiques et ses lucanides furent acquis par le grand entomologiste alsacien Charles Oberthür (1845-1925).

- **Claude** Zuber (1905-1988) promotion 1927, imprimeur sur étoffes (établissements Scheurer-Lauth), puis directeur chez Ugine-Kuhlmann;
- **Denis** Zuber (1918-1993) promotion 1942 A;
- **Ernest** Zuber (1838-1906) promotion 1858;
- **Ernest** Zuber (1879-1940) promotion 1902;
- **Henri** Zuber (1901-1967) promotion 1924;
- **Ivan** Zuber (1827-1919) sorti de l'Ecole Centrale vers 1846;
- **Jacques** Zuber (1900-1961) promotion 1923 A;
- **Jean** Zuber (1861-1915) promotion 1884;
- **Jules** Zuber (1879- ?) promotion 1903;
- **Marcel** Zuber (1908-1982) promotion 1932;
- **René** Zuber (1902-1979) promotion 1924.

Yves Antuszewicz



Claude Zuber (1905-1988)

**ZUBER** Alfred *Claude*, Ingénieur chimiste de l'École Centrale de Paris (promotion 1927), Ingénieur de l'Ecole de Chimie de Mulhouse. Né le 25 Janvier 1905 à Illzach (Haut-Rhin), décédé le 3 octobre 1988 à Paris 1<sup>er</sup>.

Il fit ses classes préparatoires à Paris, au Lycée Saint-Louis. Entré 16<sup>ième</sup> à l'Ecole Centrale, il en sort 11<sup>ième</sup>. Major

Chimiste de la promotion 1927. Délégué de Promotion de 1927 à 1930.

*Carrière professionnelle :*

1929-1939 : Chimiste coloriste à la *Société Scheurer, Lauth et Compagnie* à Thann (Impression sur étoffes)

1940-1947 : Chimiste Ets KUHLMAN à Creil Application des colorants.

1948-1962 : Directeur des Laboratoires de la Société FRANCOLOR devenue *Société Française des Colorants* puis au siège de Pechiney UGINE KUHLMAN à Paris

1963 : Chargé de mission auprès de la Direction Générale

1960 : Président de la Commission des solidités (Institut Textile de France) Etudes poursuivies avec AFNOR.

1959-1961 : Président de l'Association des Chimistes de l'Industrie Textile. Mise au point de l'étiquetage. Président du *Comité Français de l'Etiquetage pour l'Entretien des Textiles*, (COFREET), 12 rue d'Anjou, 75-Paris 8<sup>e</sup>; chargé de cet étiquetage et de sa diffusion internationale.

Fabienne Jolly<sup>136</sup>

**Zuber** Ernest Jean Pierre Denis (1918-1993), ingénieur des Arts et Manufactures (promotion 1942a), né le 7 février 1918 à Boussières (Doubs), décédé à Montmorency le 31 juillet 1993.

Fils d'Ernest Zuber (1879-?), ingénieur des Arts et Manufactures (promotion 1902) et d'Olga Marty (1885-1980). Mariés en 1908, ils eurent 4 fils : Bernard (1908-1929); Olivier (1910-1910); Marcelin (1912-1995), artiste peintre; Denis (1918-1993), Centralien, et une fille Antoinette (1915-1990) qui a épousé en 1939 Jacques Caron (1918-1994).

Denis Zuber a épousé en 1944 Jacqueline Guénot (1923-).

Yves Antuszewicz

Le premier Annuaire le mentionnant date de 1948 : il travaille alors à la *Société Eau et Assainissement*, 7 bis rue de Téhéran à Paris, 8<sup>e</sup> ; il est domicilié : 9, rue du Cherche-Midi à Paris, 6<sup>e</sup>.

Il fit carrière dans cette entreprise, devenue SOCEA vers 1965.

Il semble qu'il soit parti en retraite entre 1973 et 1982, car nous le trouvons en 1982, avenue Villeneuve-Angoulême à Montpellier.

---

<sup>136</sup> D'après les annuaires de l'Association Amicale des Anciens Elèves de l'Ecole Centrale des Arts et Manufactures.

Sa dernière domiciliation dans l'Annuaire est à Taverny en 1993.

Fabienne Jolly<sup>137</sup>



Ernest Zuber (1838-1906)  
À l'École Centrale



plus tard (Bibliothèque nationale universitaire de Strasbourg)

**Zuber Auguste Ernest** (1838-1906), Ingénieur mécanicien de l'École Centrale de Paris (promotion 1858), licence ès sciences. Gérant de la société *Zuber Rieder et C<sup>ie</sup>* exploitant une papeterie, fabrique de papiers peints. Vice-président de la *Société Industrielle de Mulhouse*. Né le 9 février 1838 à Rixheim. Fils de Jean Zuber (1799-1853) et Adèle Elise Oppermann (1812-1890).

Yves Antuszewicz

#### **Notice sur Ernest-Auguste Zuber**

Nous sommes encore sous le coup de l'émotion que la disparition de notre éminent collègue a produite parmi nous et, depuis que nous l'avons perdu, nous nous rendons compte jour par jour pour ainsi dite, de la grande place qu'il occupait dans nos conseils, dans nos comités, dans toutes les branches de notre activité. De quelque côté que nous nous retournions, nous avons à regretter son absence. Je ne vous rappellerai pas quelle fut la carrière de M. Ernest Zuber. Elle a été décrite dans les discours prononcés sur sa tombe par vos trois vice-présidents et par notre collègue M. Ch. Meunier, au nom de la Société industrielle, de la Société des Arts, de l'Association des anciens élèves de l'École centrale et de l'Association des appareils à vapeur. D'autre part, son ami et son émule, M. Th. Schlumberger, a demandé d'écrire sa notice biographique. C'est un honneur qui lui revient de droit. Je me bornerai donc à exprimer à sa famille l'expression de nos regrets d'autant plus vifs et plus sentis que nous sommes à même de mesurer, au vide qu'il nous laisse, celui qu'il peut laisser au milieu d'elle et parmi ses proches.

---

<sup>137</sup> D'après les annuaires de l'Association Amicale des Anciens Elèves de l'École Centrale des Arts et Manufactures.



Ernest Zuber (1838-1906)

### **Notice biographique sur Ernest Zuber**

Quand quelqu'un a eu le privilège de vivre pendant quarante ans à côté d'un homme supérieur, de le voir à l'œuvre, de jouir de sa confiance, il y a danger pour le jugement de cet ami qu'il se laisse entraîner par son cœur et qu'il fasse dominer le sentiment dans ses souvenirs. Pour éviter cet écueil, il vaut mieux avoir recours encore à d'autres témoignages; d'abord à l'auteur des lignes suivantes : Ernest-Auguste Zuber, né à Rixheim (Haut-Rhin) le 9 février 1838, est le fils de Jean Zuber fils, le petit-fils de Jean Zuber père, tous deux chevaliers de la Légion d'honneur et chefs de la grande manufacture de papiers peints qui existe depuis plus de 100 ans sous la raison sociale *Jean Zuber & C<sup>ie</sup>*. Sorti, en 1858, de l'Ecole centrale des arts et manufactures de Paris avec le premier diplôme d'ingénieur mécanicien, sa carrière tout entière a été consacrée à l'industrie de la papeterie. En 1862, il entra comme associé dans la Fabrique de papiers *Zuber & Rieder*, à l'Ile Napoléon.

En 1866, il fonda à Mulhouse, sous le patronage de la Société industrielle, « l'Association alsacienne des propriétaires d'appareils à vapeur » qui a été la première institution de ce genre créée en France, qui a servi de modèle et d'initiatrice à toutes les associations semblables qui se sont créées depuis à Paris, Lyon, Rouen, Lille, etc., et qui, aujourd'hui encore, a sous son contrôle la majeure partie des générateurs et des machines à vapeur des départements du Haut-Rhin, du Doubs, de la Haute-Saône, des Vosges et de Meurthe-et-Moselle. Président du conseil d'administration de l'Association dès son entrée en fonctions, il l'est resté jusqu'à ce jour. En 1869, Ernest Zuber a été nommé vice-président de la *Société industrielle de Mulhouse* et a conservé ce poste jusqu'en 1892.

En 1873, il devint associé-gérant de la société en commandite par actions *Zuber, Rieder & C<sup>ie</sup>*, dont il est aujourd'hui le chef et à laquelle appartiennent les deux usines à papier et fabriques de pâtes chimiques de l'Ile Napoléon, avec trois machines à papier et 420 ouvriers, et de Torpes (Doubs), avec deux machines à papier, impression au rouleau et environ 350 ouvriers.

En 1880, Ernest Zuber crée et organise la grande Papeterie de Torpes sur le Doubs, dont les remarquables produits obtinrent la médaille d'or à l'Exposition universelle de 1889 et un grand-prix à celle de Lyon en 1894. En 1900, elle a obtenu un grand-prix dans la classe 88, Papiers, une médaille d'or dans la classe 106, Habitations ouvrières, et une médaille d'or dans la classe 26, Télégraphie. Elle a dû cette dernière récompense à ses longues relations avec l'administration des télégraphes pour laquelle elle a été la première à organiser, dès l'année 1856, la fabrication du papier bande pour la télégraphie. L'usine de Torpes se distingue, entre toutes, non seulement par sa belle organisation, mais encore par l'excellent esprit qui anime sa population ouvrière, composée pour la moitié de familles alsaciennes, lesquelles, en s'établissant à Torpes, ont pu recouvrer la nationalité française. Elle possède une caisse de retraites pour ses employés et ouvriers, alimentée des seuls deniers de la maison, une caisse de malades dont les frais sont couverts à la fois par les patrons et les ouvriers, une cité ouvrière modèle et une coopérative de consommation, fondée par le personnel de l'établissement avec le concours de ce dernier. La création de l'usine de Torpes a été pour le canton de Boussières, sur le territoire duquel elle est établie, une cause de prospérité et de large développement. Un pont sur le Doubs, construit au droit de l'usine par la société *Zuber, Rieder & C<sup>ie</sup>*, a permis au département de faire sortir les communes de ce canton, situées sur la rive gauche, de l'isolement où elles se trouvaient, en les reliant au pont de Torpes par une série de chemins vicinaux.

Ernest Zuber est l'auteur de nombreux rapports et travaux techniques qui ont été publiés dans les *bulletins de la Société industrielle de Mulhouse* et dans d'autres recueils périodiques. Fondateur, avec Fr. Engel-Dollfus, de la Société des arts de Mulhouse, il en est le président depuis 1883.

Celui qui a rédigé cette note, c'est Ernest Zuber lui-même.

Dans ce sobre résumé, notre collègue retraçait sa carrière et ne faisait qu'indiquer les points principaux sur lesquels s'était concentrée son activité et n'avait naturellement pas pensé à faire une profession de foi et à expliquer

l'inspiration ou la force intérieure qui l'avait poussé dans sa conduite. Écoutons d'autres personnes de son entourage, quitte à laisser commettre quelques redites que le lecteur voudra bien pardonner, parce qu'elles feront connaître sous ses divers côtés la personnalité du collègue perdu, et la manière dont il était apprécié.

### **Notes de M. Jacques Rieder**

Ernest Zuber est né le 9 février 1838, à Rixheim, dans cette chère grande cour, berceau de nos familles; fils de Jean Zuber et d'Elise Oppermann. Sa jeunesse fut plutôt sévère, toujours studieuse; il alla fort jeune à Lenzbourg (Argovie) chez le père Lippe, où il contracta des amitiés précieuses qui durèrent toute sa vie. Envoyé à l'âge de dix ans à Strasbourg chez son oncle le professeur Redslob, il fit ses études classiques au gymnase protestant – dans toutes ses classes il eut toujours les premières places et fut reçu bachelier à seize ans. Se préparant à l'École centrale, il suivit les cours de la Faculté des sciences. La chimie l'attirait, il était enthousiaste de Pasteur, de Gerhardt; les jeunes professeurs d'alors, Sarrus pour les mathématiques, Schimper pour l'histoire naturelle, Bertin pour la physique, étaient ses maîtres préférés. Comme en se jouant, il concourut pour la médaille de pharmacie et obtint la grande médaille d'or, le 30 juillet 1855, à la barbe de tous les étudiants en médecine, pharmacie, etc. Reçu à l'École centrale en 1855, il avait dix-sept ans et demi. Tous les camarades qui l'ont vu à l'école savent la place qu'il y a tenue. Il en sortit premier avec le diplôme de mécanicien. Pendant sa troisième année d'études, année si difficile, cauchemar des futurs ingénieurs, il trouvait qu'on n'y avait pas assez à faire et il prépara sa licence ès-sciences, qu'il passa brillamment, disant plaisamment que cela pourrait lui servir pour être nommé pion dans un lycée. Sa voie et son avenir étaient ailleurs. Il entra à vingt-un ans dans la maison *Zuber et Rieder*, à l'Ile Napoléon, où il devint le collaborateur du chef de la maison, M. Amédée Rieder, avec son cousin Victor Zuber. Il se mit au courant de la fabrication et des projets d'agrandissement devenus si nécessaires. Mon père rêvait d'utiliser la chute du canal du Rhône-au-Rhin en aval de l'Ile Napoléon et avait fait les avant-projets de l'usine à créer, mais il attendait pour l'exécution ses jeunes ingénieurs. Je les rejoignis en 1860 et nous eûmes l'heureuse chance, pour nos débuts, de construire, d'installer, de mettre en train une usine pour la fabrication des pâtes à papier, qui fut un plein succès dans les circonstances exceptionnelles où elle se trouvait. C'est là que nous avons passé ensemble dix années de notre vie. Les difficultés n'ont pas manqué, rappelons seulement le terrible incendie qui, en 1864, détruisit la moitié des bâtiments de l'Ile Napoléon – ils furent reconstruits l'année suivante. En

1870, je me séparai de mes chers associés. Puis vint la guerre et toutes ses conséquences. Des droits de douane élevés rendaient l'introduction du papier en France très onéreuse (8 fr. les 100 kilos de droits en 1882), de sorte que, pour y conserver une clientèle, il fallut songer à transporter nos moyens de production. Ernest Zuber s'y mit de toute son énergie. Aidé d'un ingénieur distingué, notre camarade M. W. Grosseteste, il décida le choix d'un emplacement; il fonda, en un mot, l'usine de Torpes sur le Doubs et ce fut là un beau fleuron de sa carrière d'ingénieur. Cette usine, admirablement placée et outillée, est en pleine prospérité. L'année dernière elle a été agrandie encore et Ernest Zuber y a mis tout son savoir et en a fait une usine modèle. Mais, hélas, les forces humaines ont une limite. Il n'a pas compté et nous pouvons dire que le travail qu'il a assumé a dépassé les siennes. Ce qu'il a été hors des affaires de sa maison, vous le savez.

#### **Extrait d'une lettre de M<sup>me</sup> Ernest Zuber**

Je voudrais mentionner les goûts si développés d'Ernest pour la belle nature qui se manifestaient déjà à douze ans, lors d'un voyage dans les Alpes avec son père; le récit fait par un enfant de douze ans est tout à fait remarquable.

Puis à Paris, le grand regret d'Ernest de quitter cette vie d'études pour entrer dans la carrière industrielle, renonçant ainsi à un rêve de passer son doctorat ès-sciences, auquel ses professeurs et son cousin M. Wurz le poussaient vivement.

En 1863, voyage de cinq mois en Italie, Sicile, Algérie, Espagne; grandes jouissances artistiques; séjour à Rome, où il fait la connaissance de plusieurs peintres de renom.

Mariage avec M<sup>lle</sup> Noémi Rieder, le 29 septembre 1863, après fiançailles conclues par correspondance pendant le grand voyage d'Ernest; et la première installation du jeune couple dans la cour de l'usine fut détruite en son absence lors du grand incendie de 1864, ce qui l'obligea à aller habiter Rixheim pendant plusieurs années.

Relisons aussi une partie des allocutions prononcées lors de ses obsèques et qui sont reproduites ci-après :

Au nom du personnel de l'Ile Napoléon, M. Rockenbach a dit :

« Ce qui nous touchait surtout, c'était le côté humain du caractère de M. Ernest Zuber. Il avait conscience de ses obligations morales et il entendait les remplir toutes. Bien avant la contrainte légale, il avait assuré ses ouvriers contre les incertitudes de la vie, suivant en cela une tradition de famille et l'exemple d'autres industriels. Mais il tenait encore à leur donner la stabilité de l'existence. Avec lui, point d'arbitraire : l'ouvrier considérait sa position comme sa propriété. Nombreux sont ceux qui, entrés dès leur jeune âge à l'usine, y ont passé toute leur vie. C'est la grande majorité. Aussi l'on

comprend l'émotion de tous à l'annonce de sa maladie : pourvu qu'il ne meure pas ! Tel était le cri général ! Mais hélas ! Les vœux les plus ardents ne peuvent rien contre le destin; l'heure était venue, il fallait partir.

Du moins, que les regrets unanimes de toute une population apportent une part de consolation à la famille affligée, avec elle nous pleurons la fin, trop tôt venue, d'une vie précieuse entre toutes, et dont nous garderons toujours le souvenir. »

M. Théodore Boch, vice-président de la Société industrielle de Mulhouse, a prononcé les paroles suivantes :

« Il faut remonter bien haut dans nos annales pour retrouver une émotion aussi unanime que celle qui s'est emparée de notre population, à l'annonce si brusque et si inattendue de la mort d'Ernest Zuber.

C'est que sa vie tout entière s'est trouvée mêlée au mouvement intellectuel, scientifique, artistique, humanitaire et éducatif de Mulhouse, et cela depuis son entrée dans la carrière en 1858 jusqu'à hier, soit depuis 47 ans. Il n'y a pas une de nos institutions auxquelles il n'ait collaboré, et il lui revient le mérite d'en avoir créé quelques-unes des plus utiles et des plus vivaces, grâce à l'esprit qu'il leur avait inculqué et que sa direction a su leur conserver.

L'histoire de la Société industrielle, en particulier, se confond pour ainsi dire avec la sienne pendant le même laps de temps et, dès son entrée, il y donna la mesure de ses capacités et de ses aptitudes multiples. Il y arrivait avec une rare préparation scientifique. A vingt ans, il était licencié ès-sciences et ingénieur de l'Ecole centrale, dont il était sorti premier. On peut dire qu'il conserva ce classement dans sa carrière tout entière et dans toutes les branches où le porta son inlassable activité.

Nos comités de mécanique, d'utilité publique et des beaux-arts, la commission de l'école de dessin et de l'école d'art professionnel de jeunes filles le comptèrent au nombre de leurs titulaires ou de leurs présidents. Il fut secrétaire adjoint de la Société et secrétaire des séances de 1863 à 1870, vice-président de 1870 à 1892 et de nouveau depuis 1905. Enfin, il a été le fondateur de l'Association des propriétaires d'appareils à vapeur et président de la Société des arts, fondée en 1876 sous son initiative et dont il rédigea les statuts, qui passent, à juste titre, comme un modèle d'ingéniosité et de résultats pratiques.

Nous le retrouvons encore à la Chambre de commerce, à l'institut d'aveugles d'Illzach, à l'asile agricole de Cernay; partout où l'on se réunit pour faire œuvre utile.

Sa production à la Société industrielle fut intensive, et elle embrasse, pour ainsi dire, tous les domaines de la mécanique et de l'économie politique, comme en témoignent ses nombreuses notes et rapports qu'ont publiés nos *bulletins*. Cela sera la tâche d'une notice spéciale de les énumérer et de les analyser. Parmi ses travaux, je me bornerai à citer sa conférence sur la crise du métal argent, la note sur la situation des vieux ouvriers, celle qui concerne les caisses d'épargne scolaire et le remarquable rapport, en collaboration avec M. Steinlen, sur l'industrie des Etats-Unis à l'exposition de Philadelphie.

Il semblerait que l'ingénieur, que le chef d'industrie ait dû être tout entier absorbé par ces occupations d'ordre général. Il n'en fut rien. Bien au contraire, il nous donne l'exemple d'une carrière industrielle des plus remplies, et qui a été marquée par deux créations qui suffiraient pour illustrer la vie d'un manufacturier. Indépendamment des perfectionnements qu'il n'a cessé d'apporter dans l'outillage de la fabrique de l'Ile Napoléon, ce fut lui, en effet, qui, tout jeune encore, collabora aux plans et surveilla la construction de l'usine des Pins, puis après la guerre, il fonda dans une boucle du Doubs, la papeterie modèle de Torpes. Ce fut son œuvre de prédilection, dans laquelle il a mis tout son cœur, toutes ses peines et tous ses efforts, car il la considérait comme une création patriotique.

Industrie, administration, études et applications scientifiques, économiques et sociales, beaux-arts, il a tout mené de front sans épuiser l'universalité des aptitudes dont la nature l'avait doué, et qu'il a travaillé toute sa vie à développer encore.

Dans un avenir prochain, et quand le recul nécessaire se sera produit pour juger son œuvre, l'esprit sera confondu devant sa grandeur et sa multiplicité.

Ce travailleur érudit et infatigable, cet homme considérable et considéré était resté d'un abord simple et, dirai-je, modeste; il avait su résister aux sollicitations qui l'ont pressé en mainte occasion de jouer un rôle politique. Et pourtant il semblait tout désigné pour représenter avec la même conscience et la même sincérité qu'il mettait à toutes choses, les revendications de ses concitoyens. Mais il estimait que les affaires publiques l'eussent détourné des œuvres d'utilité, où sa présence était appelée à rendre des services, et en sage qu'il était, il a préféré renoncer à un rôle plus brillant pour se consacrer tout entier à celui qu'il avait entrepris.

C'était un esprit pondéré et mesuré, ne rejetant nullement de prime abord les nouveautés économiques ou sociales dont le siècle est travaillé, mais les passant au crible de sa vive intelligence et de ses connaissances profondes, et quand il y voyait un progrès réel, sachant mettre tout en œuvre pour prendre sa défense et pour l'appliquer, de même qu'il savait résister énergiquement aux utopies ou aux déductions hâtives d'un principe qui lui paraissait être insuffisamment mûri.

La mesure en toutes choses, telle semble avoir été la qualité maîtresse de son caractère. Que de fois, dans les nombreux conseils où il siégeait, n'a-t-il pas d'un mot, d'une observation, rétabli la discussion qui s'égarait, ou su condenser dans une formule claire et précise l'idée prépondérante qui avait de la peine à se dégager dans la confusion du débat.

A cette mesure, à cette clarté de la pensée, il savait joindre les dons du cœur, qu'on reconnaissait dans la parfaite politesse de ses manières et dans la finesse de sa conversation.

Sans doute, il n'était pas de ceux qui sont prodigues de leurs protestations d'amitié. Sa réserve naturelle l'en eût empêché, et s'il a été bienveillant à tous, il a su, toujours comme le sage, restreindre ses affections à un petit cercle d'amis éprouvés et choisis. C'est au milieu d'eux et d'une famille qui lui était tendrement dévouée qu'il aimait à se délasser de ses labeurs. Il s'était créé d'autres amis encore : c'étaient les nombreux livres dont il s'était entouré et parmi eux, ses auteurs favoris, les économistes.

Tel nous le connaissions, toujours égal, et semblable à lui-même, et nous jouissions sans arrière-pensée de ses avis, de ses conseils, des fruits de ses études et de son expérience, quand, subitement, il fut surpris comme par trahison et terrassé en quelques heures, nous laissant consternés et mesurant avec effroi le vide que sa disparition va produire parmi nous.

Je ne sais pas pourquoi et pendant que j'étais tout en pensée avec lui pour essayer de le dépeindre, j'ai été hanté par l'obsession de l'ordre du jour historique, si grand dans son laconisme, que Nelson transmit à sa flotte au matin de Trafalgar : « L'Angleterre compte que chacun fera son devoir. »

Cet appel, cette voix, Ernest Zuber a dû l'entendre un jour de sa jeunesse et c'est la patrie, c'est l'Alsace qui l'aura murmuré à son oreille attentive : « Je suis ta mère nourricière, la terre que tes ancêtres ont faite de leur travail et de leurs douleurs, le dépôt sacré de l'âme d'une race; je t'ai tout donné avec profusion, le cœur et l'intelligence, l'esprit et le jugement, la science et la volonté : Je compte que tu feras ton devoir. »

Et il l'a fait, non pas un jour, comme les marins de Nelson, mais toute une vie et jusqu'à l'heure où il mourut, debout.

Puissions-nous comme lui mériter le témoignage que nous lui rendons en ce moment.

Quant à la Société industrielle, elle l'inscrit sur son Livre d'or à côté de ceux qui l'ont rendue grande et utile par leur génie et par leur cœur. »

### **Allocution de M. Fourneron, de Torpes**

« Au nom de tout le personnel de l'usine de Torpes, je viens apporter un suprême hommage au maître vénéré qui en fut le créateur et dont la direction éclairée en assura le succès.

Je laisse à des voix plus autorisées que la mienne le soin de rappeler la haute culture et la valeur industrielle de celui que nous pleurons, mais, nous qui depuis bientôt 25 ans travaillons sous son impulsion, nous tenons à dire que, par la sollicitude affectueuse qu'il nous témoignait, il avait réalisé l'idéal de l'union intime des travailleurs avec leur chef.

Devançant les idées généreuses qui sont l'une des préoccupations de l'heure présente, il avait dès longtemps créé dans les établissements de la maison *Zuber, Rieder & C<sup>ie</sup>* les institutions humanitaires et philanthropiques propres à améliorer et à rendre moins précaire le sort des travailleurs.

Aussi les regrets qu'il laisse parmi nous sont-ils unanimes, et c'est bien, à mon sens, un des plus grands éloges qu'on puisse lui faire.

Nous nous inclinons avec douleur devant la tombe de cet homme de bien, et souhaitons que notre humble hommage apporte un adoucissement à l'horrible chagrin qui étreint, en ce moment, sa veuve, ses enfants, et tous les membres de sa famille. »

**Discours de M. Alfred Engel, vice-président de la Société industrielle et membre de la Société des arts.**

« MESSIEURS,

De même que la Société industrielle, que l'industrie alsacienne tout entière, la Société des arts de Mulhouse est en deuil aujourd'hui, en grand deuil !

Elle vient de perdre son président, non pas un président de nom seulement, mais bien celui qui, pendant vingt-trois ans, a su lui imprimer une allure personnelle, lui donner un éclat incomparable, par son infatigable dévouement et son goût profond pour les arts.

M. Ernest Zuber avait été le principal organisateur de notre société, depuis sa création en 1876. C'est à lui qu'elle doit en grande partie son succès matériel, car il avait su introduire dans ses statuts, qu'il avait bien voulu se charger d'élaborer, l'idée féconde, la combinaison ingénieuse, qui devaient le lui assurer.

Mais M. Zuber a été plus encore. Appelé à la présidence de notre comité en 1884, à la suite de la mort de M. Engel-Dollfus, il a été le guide sûr, le pilote de notre société.

Grâce à son sang-froid et à sa prudence, il a pu lui éviter les écueils qui, depuis sa fondation, n'ont cessé de se présenter sur sa route et la faire survivre ainsi à bien des entreprises d'initiative privée, disparues aujourd'hui.

Nous devons lui en être d'autant plus reconnaissants, que la prospérité de notre société a eu une influence décisive sur le rapide développement du musée de la Société industrielle auquel elle a permis de remplir ainsi, sans délai, le rôle social que M. Zuber attribuait, avec tant de raison, à toute manifestation artistique.

Messieurs, si la Société des arts de Mulhouse doit beaucoup à l'esprit d'organisation, à la persévérance de son président, que ne doit-elle pas à son caractère, à son jugement si juste, si réfléchi !

Vous rappelez-vous sa manière si judicieuse d'enlever un vote dans les discussions d'art où si souvent des opinions si diverses se faisaient jour ? Il écoutait tous ses collègues avec le plus grand intérêt, puis, en peu de mots, émettait un avis bien net, souvent inattendu, mais toujours empreint de la plus grande raison, auquel se ralliait, du coup, la majorité.

C'est surtout dans l'expression des idées affranchies de toute influence du moment, détachées de toute préoccupation matérielle comme celles que provoque le goût des arts, que nous retrouvons, le mieux, le caractère vrai des amis que nous perdons.

Combien de fois M. Zuber ne nous a-t-il pas donné l'occasion de le juger tel qu'il était ! Qui d'entre vous ne se souvient de ces assemblées générales de la Société des arts qui clôturaient si agréablement nos expositions triennales et où la finesse, la délicatesse de l'esprit parfois un peu caustique de notre président, faisaient, des comptes rendus qu'il nous présentait, un véritable régal artistique et littéraire dont chacun voulait avoir sa part ? Dans ces occasions il nous ouvrait son cœur et savait nous encourager à persister dans notre grand désir de rester fidèles aux souvenirs de notre passé, dans lequel seul il trouvait la source du beau et de l'élégance qui ont toujours fait la base de son jugement, le but de ses recherches.

La mort a déjà fait bien des ravages parmi les membres influents de notre société ; nulle perte ne lui sera plus sensible que celle de son président qui restera pour nous tous, pour les jeunes surtout qui sont appelés à partager nos luttes et à nous succéder, le meilleur exemple à suivre.

Et maintenant, adieu, cher président, recevez le dernier adieu ému de vos anciens amis et collègues ; nous tâcherons, soyez-en sûr, de continuer votre œuvre, de maintenir dans notre vieille cité les goûts élevés et délicats que vous avez si longtemps soutenus pour son bien !

Adieu ! »

**Discours de M. Charles Meunier-Dollfus**, membre de la *Société industrielle*, membre du comité de l'*Association alsacienne des propriétaires d'appareils à vapeur*.

« MESSIEURS,

L'Association alsacienne des propriétaires d'appareils à vapeur est cruellement éprouvée ; depuis une année, les deuils succèdent aux deuils, et aujourd'hui son fondateur, celui qui a présidé depuis quarante ans à ses destinées, celui qui a contribué si puissamment à sa prospérité, est brusquement enlevé à une famille tendrement aimée, à des collaborateurs et à des amis consternés, tandis qu'une période de nombreuses années semblait s'ouvrir encore à l'activité féconde et incessante d'Ernest Zuber.

Dans toutes les entreprises, dans toutes les sociétés où cet homme supérieur a tenu une place si importante et si justifiée, quel vide ne va-t-il pas laisser, mais tout particulièrement dans notre pauvre Association, dont depuis l'origine il a été l'âme et le guide, ainsi que son ami M. Théodore Schlumberger ?

L'importante institution qui fonctionne régulièrement comme un service public n'a pas été ce qu'elle est aujourd'hui, et son existence est assez ancienne pour que les hommes âgés aient seuls conservé le souvenir de son origine. Je la rappellerai brièvement, car son histoire, c'est retracer l'œuvre d'Ernest Zuber.

Il y a quarante ans, une génération d'hommes qui ont laissé ou qui laisseront un nom dans l'histoire de l'industrie alsacienne, après avoir passé la plupart par l'Ecole centrale des arts et manufactures, apportait un zèle vigilant et une généreuse ardeur à doter notre pays d'installations propres à réaliser des économies dans la production industrielle, et à protéger en même temps la vie des travailleurs.

L'Angleterre seule alors depuis quelques années, venait de créer des Associations de propriétaires d'appareils à vapeur, qui étaient généralement doublées d'une compagnie d'assurance en cas d'accident. Rien de pareil n'existait sur le continent.

La Société industrielle de Mulhouse décida de créer une société à l'exemple des sociétés anglaises, et Ernest Zuber sollicité par ses collègues, accepta résolument de se mettre à la tête de la nouvelle entreprise.

Cette décision n'était pas exempte de courage, car malgré le patronage de la Société industrielle, malgré le concours sympathique d'un certain nombre de chefs d'industrie, la réserve et l'indifférence du plus grand nombre rendaient incertain le succès de cette hardie tentative. D'autre part, les moyens d'action étaient bien modestes : un jeune ingénieur sorti depuis deux ans de l'Ecole des mines de Paris et le chef de réparations de l'atelier de *MM. Zuber, Rieder & C<sup>ie</sup>*, comme inspecteur, formaient tout le personnel de l'Association à son début. Elle comprend aujourd'hui plus de trente agents, ingénieur en chef, ingénieurs, sous-ingénieurs, inspecteurs et employés.

Ernest Zuber eut confiance dans ses ouvriers de la première heure, et les événements lui ont donné raison. Dès ce moment, il consacra régulièrement un temps précieux à l'Association, et son zèle ne s'est pas ralenti pendant quarante ans. Grâce à lui, à sa prudence, à son habileté, l'Association traversa sans encombre des temps troublés et difficiles, mais les membres si nombreux aujourd'hui de notre Société ne sauront jamais apprécier trop haut ce qu'ils doivent à leur président.

Dans ces derniers temps la charge a été particulièrement lourde. Ernest Zuber a fait face à toutes les difficultés avec cet esprit de prudence dans l'étude et la décision dans l'action qui le caractérisaient. Il a consacré littéralement les derniers jours de sa vie au service de sa chère Association : vendredi dernier, il achevait dans la soirée une importante correspondance pour mettre en règle les décisions que venait de prendre le conseil d'administration, et le lendemain il s'alitait pour ne plus se relever.

Nous devons une profonde gratitude à ce chef dont le dévouement égalait les capacités; nous lui conserverons un pieux et impérissable souvenir. Parmi les titres nombreux qui assureront sa mémoire, celui de fondateur de l'Association des propriétaires d'appareils à vapeur viendra en premier rang.

S'il peut être quelque consolation pour la famille d'Ernest Zuber, quelque allègement à sa douleur, elle le trouvera dans l'expression unanime des regrets sincères que laissera cet homme supérieur et richement doué, à qui, suivant l'expression du poète, « rien d'humain ne semblait étranger », et qui, malgré une tâche industrielle particulièrement lourde, consacra une grande partie de son temps et de ses précieuses qualités à la chose publique.

Adieu, cher président, vous qui ne vous êtes jamais reposé d'un travail accompli qu'en abordant une tâche nouvelle, reposez en paix; dormez votre paisible sommeil après votre belle carrière si noblement remplie.

Au nom de vos collègues du conseil d'administration et des membres de l'Association : Adieu ! »

### **Paroles de M. Théodore Schlumberger**

« MESSIEURS,

Permettez-moi, en qualité de président de l'Association amicale des anciens élèves de l'Ecole centrale des arts et manufactures, d'adresser quelques mots d'adieu à l'un de ses membres les plus fidèles.

Sorti de l'école en 1858, Ernest Zuber appartenait à notre société depuis son origine en 1865. Il était pénétré de ce bel esprit de solidarité qui unit les anciens aux jeunes, les forts aux faibles, les fortunés à ceux qui le sont moins.

Il assistait exactement à toutes nos réunions, aidait de ses conseils les débutants dans la carrière.

Dans la gestion de nos affaires, il faisait toujours prévaloir les mesures de bon sens que lui inspiraient sa raison pratique et ses dispositions bienveillantes.

Pour ne parler que de ces dernières années, où il était devenu l'un de nos vétérans, après la disparition de Henri Bourcart; de Charles Nægely, de Gustave Dollfus et de bien d'autres convaincus de l'excellence de notre mission, quand il apparaissait à nos séances, tous se sentaient entraînés vers les saines traditions de l'entente secourable, vers l'esprit cordial qui doit unir les hommes entre eux et en particulier ceux d'une même culture.

Beaucoup d'entre nous se souviennent des paroles profondément émues qu'Ernest Zuber a prononcées, l'an dernier, lors du décès de son collaborateur au service des chaudières, Walther-Meunier, également un central.

Il avait laissé parler son cœur.

Aujourd'hui, c'est à son tour de nous quitter.

La mort inexorable l'a frappé subitement en pleine activité.

Résignés, nous ne pouvons que nous incliner et garder le souvenir reconnaissant du vrai camarade.

Ernest Zuber, vous avez été l'homme de bien complet.

Puissions-nous vous imiter !

Adieu, cher ami. »

Pénétrons-nous enfin, en relisant les titres des nombreuses publications qu'il a laissées, de son esprit et de sa méthode, et nous aurons ainsi les éléments d'une appréciation juste de ce qu'a été Ernest Zuber et de la perte immense que nous avons éprouvée par sa mort prématurée.

Les *bulletins de la Société industrielle* renferment depuis 1858 une soixantaine de ses rapports.

Puis viennent des exposés d'un autre genre, les considérations générales dont Ernest Zuber savait orner ses rapports annuels: de 1865 à 1869, il a magistralement résumé les travaux de la Société industrielle, montrant sans cesse l'esprit de progrès dont il était animé et qu'il identifiait avec le souffle d'initiative de notre institution.

Lorsque, dans des notices nécrologiques bien faites, il rendait hommage à quelques-uns des hommes les plus marquants de notre compagnie : Jacques-Gabriel Gros, Frédéric Engel-Dollfus, Achille Penot et H. Walther-Meunier, il comprenait si bien les aspirations de ses collègues, leur vie intellectuelle et morale répondait tellement à son propre idéal qu'il n'avait qu'à exprimer ses conceptions à lui, pour trouver la note exacte de l'hommage à rendre.

Il n'est pas possible de passer sous silence la conviction profonde qui animait Ernest Zuber en faveur du développement de l'instruction et de l'éducation en général, et l'intérêt tout particulier qu'il portait à l'enseignement professionnel, au dessin d'art et de mécanique. Convaincu qu'il était de la valeur plus grande acquise par tout homme connaissant à fond son métier, il aida de tout son pouvoir la création et la bonne marche d'écoles professionnelles.....

Cette énumération suffit à donner une idée de son labeur à la Chambre de commerce où sa compétence était hautement appréciée. Ayant fourni un aperçu très sommaire de ce qu'a été la carrière si bien remplie d'Ernest Zuber, je termine ici ces notes. Il m'a semblé que des analyses plus approfondies, ou des appréciations plus détaillées, nuiraient plutôt au souvenir d'ensemble que nous laissons à cet incomparable ami. Les titres si variés et si nombreux de ses travaux produisent l'impression que son œuvre a été grande et belle. Et nous tous qui l'avons connu, nous savons qu'il en a été ainsi.

*Bulletin de la Société industrielle de Mulhouse*, tome LXXVI, Bulletin d'octobre 1906, p. 273-291.



Ernest Zuber (1879-1940)

**Zuber Ernest** (1879-1940), ingénieur des Arts et Manufactures (promotion 1902) marié en 1908 à Olga Marty (1885-1980)

Dès sa sortie de l'École Centrale, Ernest Zuber travaille dans l'entreprise familiale de Torpes par Boussières (Doubs) : *Zuber, Rieder et C<sup>ie</sup>*.

Il y fait carrière :

- Ingénieur en 1905
- Co-Gérant en 1914 de la Société *Zuber, Rieder et Compagnie* (Papeteries de l'Île Napoléon) (Alsace) et de Torpes : dom. : à Boussières (Doubs).
- Gérant de la société en commandite par actions *Zuber, Rieder et Compagnie*, Papeterie de l'Île Napoléon (Haut-Rhin) et de Torpes (Doubs)

En 1938, il est Conseiller Général du Doubs, Maire de Boussières; Membre de la Chambre de Commerce de Besançon.

Fabienne Jolly<sup>138</sup>

**Zuber Henri**<sup>139</sup> (1901-1967), directeur. Fils de Henri Zuber

---

<sup>138</sup>

<sup>139</sup> Henri Zuber est né à Paris le 3 juillet 1901, mort à Mulhouse le 26 avril 1967. Il a épousé Jacquelin Vaucher (15 avril 1909 à Bursins en Suisse- 6 octobre 2000 à La Force en Dordogne)

(1873-1937)<sup>140</sup>, directeur des Etablissements *Sheurer Lauth et C<sup>ie</sup>* à Thann. Il a épousé Jacqueline Vaucher. Ingénieur de l'Ecole centrale des arts et manufactures (1924), Henri Zuber entre à la Compagnie minière de Penarroya, puis aux Mines domaniales d'Alsace où il est employé de 1928 à 1937. Administrateur de la Société alsacienne de constructions mécaniques et de la Banque de Mulhouse en 1924. Membre de la Société industrielle de Mulhouse depuis le mois d'avril 1927, il en est le vice-président à partir de 1955. Fondateur avec J.-H. Gros du Centre interprofessionnel de formation de Mulhouse. Chevalier de la Légion d'honneur, Croix de Guerre 1939-1945.

Centenaire de la SACM



Ivan Zuber à 88 ans en 1915

**Zuber Ivan** (1827-1919), fils de Jean Zuber fils (1799-1853),



Jean Zuber fils (1799-1853)



vue aérienne de la manufacture de papiers peints *Zuber et C<sup>ie</sup>* vers 1914

manufacturier à Rixheim (Haut Rhin), fabricant de papiers peints, Président de la Société industrielle de Mulhouse et Henriette Mélanie Karth (1800-1830). Ivan Zuber est né le 8 juillet 1827 à Rixheim (Haut-Rhin), s'est marié le 5 juillet 1851, à Strasbourg avec Jenny Lauth (1832-1868). Ils eurent quatre enfants : Marie Zuber (1852-1917) mariée une première

<sup>140</sup> *Henri Adolphe Zuber* (1873-1937) a épousé *Catherine Anne Zuber* (10 novembre 1874 à Illzach - 22 mai 1952 à Mulhouse).

fois, le 5 février 1873 à Frédéric Schaaff (1845-1875) puis une seconde fois le 22 juin 1880 à Emile Farjat (1847-1923); Fanny Zuber (1855-1917) mariée le 1<sup>er</sup> avril 1875 à Albert Scheurer (1848-1924); Cécile Zuber (1859-1914) mariée le 6 mai 1896 à Charles de Loriol (1859-1916); et Jean Zuber (1861-1915), marié le 19 avril 1892 avec Berthe Eugène Risler (1871-1964), est décédé le 1<sup>er</sup> janvier 1919 à Rixheim.

Yves Antuszewicz

## Notice nécrologique

Parler d'Ivan Zuber, c'est évoquer une figure aux traits fins et distingués, au sourire bienveillant, aux manières aimables, empreintes de la vieille courtoisie française. Son regard intelligent et bon, en même temps que sa grande modestie charmaient tous ceux qui l'approchaient. Il réunissait en sa personne, en un harmonieux mélange, les qualités de ténacité, d'ordre et d'exactitude du vieil alsacien et celles de l'amabilité et de la générosité françaises. Sans doute, les terribles épreuves qui fondirent sur lui pendant ces cinq années de guerre, la guerre elle-même, l'âge avancé, tout contribua à mettre, à la fin de sa vie, une ombre sur ses facultés intellectuelles. Mais son cœur, malgré quelques traits d'humeur passagers, bien compréhensibles au milieu des pénibles circonstances où il vivait, son cœur resta bon et généreux jusqu'à la fin. Son patriotisme, un peu désorienté par les événements du début de la guerre, reprit le dessus au moment de la victoire et c'est avec un enthousiasme tout juvénile qu'il terminait un petit mot qu'il m'écrivait après l'armistice par le cri de « Vive la France ! »

Ivan Zuber naquit à Rixheim le 8 juillet 1827. Son père, Jean Zuber fils, était le fils du célèbre Jean Zuber, le fondateur de la maison *J. Zuber & Cie*, homme doué d'une grande intelligence et de beaucoup d'initiative, grand musicien, le héros des « Trois noces d'or », l'un des chefs-d'œuvre de M<sup>lle</sup> Spoerlein, l'auteur des « Légendes d'Alsace ». Comme jeune garçon, Ivan Zuber fut envoyé, comme plusieurs des camarades de son âge, à Lenzbourg, institution pédagogique suisse, fort réputée à cette époque, et qui attira un grand nombre de jeunes mulhousiens. Trois de ses camarades furent MM. Mantz père, Burnat, l'architecte, et Lalance, le grand citoyen que nous venons d'avoir la douleur de perdre. Après Lenzbourg, il entra au Gymnase de Strasbourg, où il acheva ses humanités; puis, à l'âge de 18 ans à l'Ecole centrale de Paris, d'où, à son grand regret, son père le retira avant la fin de ses études<sup>141</sup> pour le placer à la tête d'une affaire industrielle

---

<sup>141</sup> Ivan Zuber ne figure effectivement pas dans l'annuaire de l'Ecole Centrale des Arts et Manufactures. [Note d'Yves Antuszewicz]

connexe de la maison de Rixheim, fabrique d'outremer, dont le procédé venait d'être acheté à Leverkus près d'Elberfeld. Cette fabrication qui, sous la direction d'Ivan Zuber, prit d'abord un très bel essor, périclita quelque temps après et fut abandonnée en 1860, la situation géographique de Rixheim ayant été décidément trouvée défavorable à la prospérité de cette affaire.

En 1851, il devint l'associé de son père avec Edouard Karth, et, c'est à partir de cette époque que se révélèrent véritablement ses grandes qualités d'industriel et de chef de maison. Homme de progrès et de jugement, il sut donner à la fabrication mécanique des papiers peints une nouvelle et importante extension, tout en conservant à l'ancienne fabrication à la main toute l'importance qu'elle méritait.

Cette même année 1851, il épousa M<sup>lle</sup> Jenny Lauth, de Strasbourg, femme remplie de charme et de bonté, qui lui donna un fils et trois filles. Son fils Jean fut plus tard directeur de l'usine de Boussières, près Torpes, et ses filles devinrent M<sup>mes</sup> Farjat, Albert Scheurer et de Loriol. Il eut l'immense douleur de perdre ses quatre enfants au cours de la guerre. En 1867, à l'occasion de l'Exposition internationale de Paris, il fut décoré de la croix de la Légion d'honneur, distinction bien méritée par ses qualités d'industriel et de philanthrope. Cette période heureuse de sa vie fut malheureusement troublée un an plus tard, en 1868, par un coup affreux. Sa femme bien-aimée lui fut enlevée en quelques jours par une péritonite. Loin de se laisser abattre par la douleur, il se ressaisit bientôt et chercha dans l'accomplissement consciencieux et quotidien de son devoir le vrai moyen de supporter avec soumission sa grande douleur. Il devint le conseiller et l'ami de ses ouvriers et de leurs familles, s'occupa des affaires publiques de sa commune en qualité de conseiller municipal, puis comme maire, dont il exerça les fonctions pendant de longues années. Sa générosité à l'égard de ses concitoyens et de sa commune était proverbiale, mais ne fut pas toujours payée de reconnaissance. En 1897, il eut une grande joie. Une fête à laquelle assistèrent des centaines de personnes, fut donnée dans la grande cour de la fabrique, sous des tentes dressées entre les arbres séculaires de l'établissement. Cette fête célébrait à la fois le centenaire de la fondation de la maison *J. Zuber & C<sup>ie</sup>* et le cinquantième de l'entrée d'Ivan Zuber dans l'affaire. Ceux qui y ont assisté, et ils sont encore nombreux, n'oublieront jamais non seulement le côté extérieur de cette belle fête admirablement organisée, par une journée d'été merveilleuse, mais surtout la grande cordialité qui animait les chefs et le personnel, témoignage vivant de ce qu'étaient leurs rapports réciproques habituels. Cet idéal était alors possible à réaliser. Aujourd'hui la création des syndicats ouvriers avec leurs exigences jamais satisfaites, semble-t-il, l'ont rendu bien illusoire. Deux ans après cet heureux événement, en 1899, une grave maladie, qui pardonne

rarement à cet âge, mettait les jours d'Ivan Zuber en danger de mort. Après plusieurs journées de poignante inquiétude partagée avec mon confrère de Rixheim et mon excellent confrère le Dr Ehrmann, dont j'évoque ici le souvenir avec émotion, il se remit peu à peu et put, au bout de quelque temps, reprendre ses fonctions de chef qu'il conserva pendant huit ans encore.

Le moment est venu de jeter un coup d'œil sur l'activité qu'a déployée Ivan Zuber comme membre de notre Compagnie où il entra le 26 mai 1847. Il fit bientôt partie des comités de commerce et d'utilité publique dont il a été le secrétaire, puis il devint le vice-président de notre société. De 1858 à 1866, nous trouvons dans notre *Bulletin* sous son nom plusieurs rapports et notices sur une proposition relative à un projet de loi concernant les brevets d'invention, sur l'exposition de Besançon de 1860, un rapport sur la nécessité de restreindre le privilège absolu garanti aux porteurs de brevet, enfin, une note résumant la conclusion du comité de commerce concernant l'appui moral à donner au projet de construction du chemin de fer du St-Gothard, de préférence aux trajets par le Splügen, le Lukmanier ou le Simplon. En 1874, rapport extrêmement intéressant sur une question qui est aujourd'hui encore d'actualité, la participation de l'ouvrier aux bénéfices, participation individuelle ou collective. Au cours de ce travail très documenté, le rapporteur cite l'opinion de deux spécialistes, celle de Leroy-Beaulieu et celle de Ch. Robert. Leroy-Beaulieu redoute les trop fortes différences de rémunération et, par suite, les causes fréquentes de dissentiment entre patrons et ouvriers, ces derniers ne pouvant guère comprendre les différences énormes à faire suivant les industries. Il voudrait, au flot toujours montant des revendications populaires, opposer l'honnêteté et l'union des classes élevées. Il propose comme remèdes efficaces – et nous pourrions aujourd'hui encore en faire notre profit – le retour à des mœurs plus simples et plus bienveillantes, un meilleur usage de la richesse acquise, une moindre frivolité mondaine, des rapports plus cordiaux entre patrons et ouvriers. Enfin, il conseille de répandre l'instruction, de respecter et de protéger la femme et l'enfant, et d'attacher une grande importance à la question du logement. Ch. Robert, par contre, est enthousiaste de la participation de l'ouvrier aux bénéfices sous une forme ou sous une autre, et y voit, pour ainsi dire, tout l'avenir de l'industrie et de la classe ouvrière.

Deux ans plus tard, en 1876, rapport sur deux mémoires de MM. Engel-Dollfus et Lalance sur l'épargne et la prévoyance dans leurs manifestations à Mulhouse. M. Lalance concluait dans son rapport par cette affirmation que le salaire, étant la représentation de la part des bénéfices revenant au travail, ce dernier n'a aucun droit à prétendre à une part des bénéfices en sus du salaire; mais, que l'intérêt bien entendu

des chefs d'industrie semble recommander d'accorder dans certains cas ce qui ne saurait être exigé comme un droit. Comme exemple à l'appui de son dire, il citait l'institution créée par MM. Hæffely & C<sup>ie</sup>. basée sur la participation aux bénéfices des ouvriers d'élite seulement.

Quatre notices nécrologiques sont dues à Ivan Zuber, sur Amédée Rieder (1888), Jean Dollfus (1888), Frédéric Zuber (1892) et G. Steinbach (1896). Je les ai toutes relues avec intérêt et émotion. Celle qui est consacrée à Jean Dollfus est un vrai monument historique à la mémoire de notre grand citoyen et philanthrope, qui a été une des gloires les plus pures de notre cité. Toutes font renaître devant nos yeux ces grandes figures du passé avec leurs traditions de travail opiniâtre, de probité et d'amour du prochain.

Enfin, je citerai quelques rapports sur divers mémoires, celui des Caisses d'épargne ou « penny-banks », de M. Stephan en 1882; une note sur un rapport de M. Michel Diemer sur la création d'une nouvelle société de consommation. En 1892, un rapport sur une association, à Bâle, pour la propagation de bons écrits, œuvre utile de moralisation par le livre.

En 1893, note sur un mémoire concernant la situation des ouvriers allemands, recueil excellent, rempli de bons principes que l'auteur voudrait voir appliquer partout dans la population ouvrière, sur la vie de famille, la construction à la campagne de maisons d'ouvriers, des conférences dans les villes et à la campagne, idées toutes très bonnes et actuelles aujourd'hui encore.

En 1895, 1896 et 1897, trois rapports, l'un sur le prix Salathé au sujet de quelques modifications à y apporter, l'autre sur l'institution d'Arlen (Baden), œuvre de prévoyance et de protection de l'ouvrier, sanatorium pour ouvriers tuberculeux, le troisième sur l'association allemande des employés privés, à Magdebourg. Les deux derniers rapports, en 1870, concernant, l'un, un projet de loi sur les dessins et les modèles de fabrication, l'autre, en collaboration avec M. Engel-Dollfus, un projet sur la législation en matière de brevets d'invention. Telle a été, Messieurs, pendant plus de soixante ans, l'activité d'Ivan Zuber comme membre de notre compagnie. Ses nombreux rapports et notices sont répartis dans dix-huit de nos Bulletins.

Il me reste, en terminant, à dire quelques mots des dernières années de sa vie, triste fin d'une belle et longue carrière, toute de labeur et de probité. Comme je l'indiquais au début de cette notice, sa disposition d'esprit, jusque vers la fin de la guerre, fut pessimiste. Tout y avait contribué, la guerre avec les angoissantes journées du début, sa solitude, son grand âge, cause du déclin graduel de ses forces, et, par-dessus tout, les deuils cruels qui vinrent, coup sur coup, le frapper dans sa famille et que j'eus la triste mission de lui annoncer successivement. Il perdit, au cours de la guerre, ses quatre enfants et une petite-fille qu'il chérissait. Ce fut

trop pour ses forces déjà épuisées. Et, malgré la soumission toute chrétienne avec laquelle il accepta ces terribles épreuves, son esprit en fut si ébranlé que l'intérêt qu'il avait toujours porté à sa fabrique et à diverses choses qui, jusque-là, lui avaient tenu beaucoup à cœur, cet intérêt s'émoussa, puis s'évanouit. Les nouvelles au sujet du peu qui lui restait de sa famille, en Suisse et en France, ne lui arrivaient qu'à de longs intervalles irréguliers. Une chose pourtant avait le don toujours de ramener le sourire sur ses lèvres et la joie dans son cœur, et je ne manquais pas, à chacune de mes visites, de la lui proposer : un tour de jardin. Nous allions ensemble admirer, en été, ses belles fleurs et ses fruits, en hiver, ses serres. Bientôt le charme avait agi; le calme et la sérénité avaient reparu.

Mais la fin approchait. Quelques semaines après les joies de l'armistice et celles du revoir avec son gendre et son neveu, revoir qu'il avait tant appréhendé, parce qu'il devait trop lui rappeler ceux qui manqueraient à l'appel, après la journée mémorable de l'entrée des Français à Rixheim, une embolie de l'artère fémorale amenait rapidement une gangrène du pied, et le 1<sup>er</sup> janvier 1919, cet homme de bien succombait sans souffrances. Sa belle et longue vie avait pris fin. Le désir ardent, dont il m'avait souvent entretenu, d'être bientôt délivré venait de se réaliser. Il jouissait maintenant du repos éternel près des bien-aimés qui l'avaient devancé. Comme homme, comme industriel et comme membre de notre Compagnie, Ivan Zuber avait réalisé de belles et grandes choses. Tous ceux qui l'ont connu l'ont aimé, et son souvenir restera gravé à toujours dans leurs cœurs.

*Bulletin de la Société Industrielle de Mulhouse* Tome LXXXVI - N° 5 - Mai 1920.



Jean Zuber (1861-1915) en 1914

**Zuber Jean** (1861-1915), ingénieur diplômé de l'École Centrale de Paris (promotion 1884), fils d'Ivan Zuber (1827-1919) et de Jenny Lauth (1834-1868). Il épousa le 20 avril 1892 Berthe Eugénie Risler (15 septembre 1871-1964), fille de Charles-Eugène Risler (1828-1905), qui enseigna l'Économie rurale à l'École Centrale des Arts et Manufactures à partir de 1878. Jean Zuber-Risler fut maire de Boussières et conseiller

général, directeur de la papeterie *Zuber & Rieder* de Torpes. Il s'engagea malgré son âge en novembre 1914 et mourut le 2 mai 1915 à l'hôpital militaire de Besançon.

Yves Antuszewicz



Jules Zuber (1879-)

**Zuber** Jules Paul (1879-avant 1958), ingénieur des Arts et Manufactures (promotion 1903), né le 24 octobre 1879 à Perpignan, décédé avant 1958. Fils de Paul Zuber, négociant au 154 boulevard de Magenta, Paris 10<sup>e</sup> arrondissement.

Il fit ses classes préparatoires au Collège Rollin avant l'Ecole Centrale, où il entra dans un bon rang (54<sup>ième</sup> sur 241 élèves). En seconde année il choisit la spécialité *Métallurgie*, et obtint son diplôme dans un bon rang (80<sup>e</sup> sur 223).

Registre de promotion de l'Ecole.

En sortant de l'Ecole il est Sous-lieutenant de réserve au 16<sup>e</sup> bataillon d'artillerie, et habite chez ses parents : 154 boulevard Magenta à Paris.

Après la guerre, il est attaché à l'Entreprise des travaux publics à Ismaïlia (Egypte).

Depuis 1921, il réside à Paris et s'occupe d'Opérations immobilières, 33 rue de Coulmiers, puis 29 bis boulevard Saint-Jacques à Paris, 14<sup>e</sup>.

Il fut Sous-Directeur Honoraire des Etudes à l'Ecole Centrale, domicilié à « La Baguenaude », Les Mesnuls, par Montfort-l'Amaury (Seine-et-Oise).

Fabienne Jolly<sup>142</sup>

---

<sup>142</sup> D'après les annuaires de l'Association Amicale des Anciens Elèves de l'Ecole Centrale des Arts et Manufactures.

**Zuber René** (1902-1979), ingénieur des Arts et Manufactures (promotion 1924), né le 19 novembre 1902 à Boussières (Doubs). Fils de Jean Zuber (1861-1915), ingénieur des Arts et Manufactures (promotion 1884) et de Mme Jean Zuber (née Berthe Eugène Risler (1871-1964) demeurant 14 rue Mouton-Duvernet à Paris 14<sup>e</sup>. Après des classes préparatoires au Lycée Saint-Louis, à Paris, il entre le 3 octobre 1921 à l'Ecole Centrale dans un bon rang (89<sup>e</sup> sur 320) et en sort diplômé (112<sup>e</sup> sur 271).

Yves Antuszezicz

Registre de promotion de l'Ecole.

A la sortie de l'Ecole Centrale, René Zuber réside : en 1926, 89 rue de la Santé à Paris, 13<sup>e</sup> ; en 1929, 35 rue de la Tourelle à Boulogne-sur-Seine.

En 1931, il est Chef de service de *Dam-Publicité*; bureau : 22 rue Vernier à Paris.

En 1936, il dirige le *Studio Zuber, photographie et cinématographie documentaires ou publicitaires*, 22 rue Vernier à Paris, 17<sup>e</sup>.

En 1955, il est Photographe, Cinéaste, Editeur.  
bureau et domicile : 33 rue Jacob à Paris, 6<sup>e</sup>.

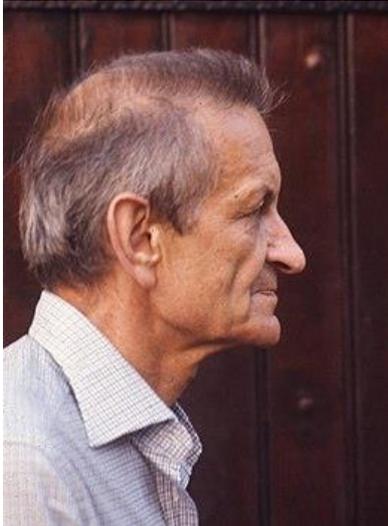
A partir de 1962, il est *Cinéaste*.  
bureau et domicile :

- en 1962, 44 rue Notre-Dame-des-Champs à Paris, 6<sup>e</sup>.
- en 1965, 96 avenue Kléber à Paris, 16<sup>e</sup>.
- en 1967, 37 avenue du Château, 92-Meudon-Bellevue (Hauts-de-Seine)

Fabienne Jolly<sup>143</sup>

---

<sup>143</sup> D'après les annuaires de l'Association Amicale des Anciens Elèves de l'Ecole Centrale des Arts et Manufactures.



René Zuber en 1975

**Zuber René** (1902-1979), photographe, cinéaste et écrivain français.

Né le 19 novembre 1902 à Boussières dans le Doubs, René Zuber grandit auprès de ses frères et sœurs dans une famille de papetiers renommés. Son destin semble bien tracé d'avance. Selon la tradition familiale, il se prépare donc à intégrer la papeterie familiale et suit des études d'ingénieurs à l'École centrale des arts et manufactures à Paris. En 1924, son diplôme obtenu, il se rend compte que cette carrière ne le concerne guère et qu'il est bien plus passionné par le métier du livre.

« [...] Et maintenant, en possession comme mon père et grand-père du titre, pourtant appréciable, d'ingénieur des Arts et Manufacture, je ne me sentais pas plus avancé. Après les trois années passées à l'École, je m'étais donné une fête, j'avais jeté dans la Seine, du haut du Pont Neuf, tous mes cahiers de cours : les mines, la physique industrielle, la chimie organique, la sidérurgie, la résistance des matériaux, tout y était passé. Il ne me restait plus rien de l'École Centrale [...] »

En 1927, René Zuber part pour Leipzig, la capitale du livre en Allemagne, où il s'est inscrit pour deux semestres à l'Académie des arts graphiques et des métiers du livre. Lors de son séjour, et dans le cadre de ses études, il effectue un stage à l'imprimerie Borel de Berlin. C'est à Leipzig qu'il découvre la photographie. Il voit le livre phare de la nouvelle photographie allemande paru à l'automne 1928, dans la vitrine d'un libraire :

« En passant dans le quartier des libraires, mon attention fut attirée un jour par un livre qui venait de paraître et qui n'était pas comme les autres parce que sa couverture, au recto comme au verso, était purement photographique. C'était un livre de la *Neue Sachlichkeit*, le titre était *Die welt ist schön*. On appelait ainsi une manière de voir le monde et les objets quotidiens de notre environnement tels qu'ils sont, dans leur émouvante nudité, comme s'ils sortaient des mains du créateur. »

Il joue alors un rôle novateur de photographe dans la France de l'entre-deux-guerres. De retour à Paris, il travaille d'abord à *L'Illustration* avec Louis-Victor Emmanuel Sougez. L'agence de publicité Étienne Damour l'engage en 1929 pour introduire la photographie au sein de l'agence. Il fonde le Studio Zuber en 1932. Très rapidement, il engage Pierre Boucher puis Émeric Feher.

René Zuber adhère, à sa création en mars 1932, à L'Association des écrivains et artistes révolutionnaires (AEAR). Fin 1934, avec Pierre Boucher et Maria Eisner, il fonde l'agence *Alliance photo* qui accueille Denise Bellon, Ina Bandy, Pierre Verger, etc. Parallèlement, René Zuber développe une carrière de documentariste. Il fonde les *Films du compas* en 1934 avec Roger Leenhardt et y réalise son premier documentaire *La Crête sans les dieux*, qui sera suivi de nombreux autres.

Dernière facette de la forte personnalité de René Zuber, sa rencontre avec Georges Gurdjieff en 1943. Associé aux groupes Gurdjieff, il publie un livre sur son expérience de cet enseignement, *Qui êtes-vous Monsieur Gurdjieff ?* (Le Courrier du livre, 1977; éditions Éoliennes, 1997), et réalise plusieurs films sur les fameux mouvements des groupes Gurdjieff.

René Zuber meurt à Meudon le 12 juillet 1979.

Wikipédia